Ie ne fay rien
sans
**Gayeté**

*(Montaigne, Des livres)*

Ex Libris
José Mindlin

600F

EDMOND LEUBA

LE

# PAYS DES AMAZONES

L'EL-DORADO

LES TERRES A CAOUTCHOUC

Cet Ouvrage a été honoré d'une souscription de l'Assemblée législative provinciale de l'Amazone (Brésil).

---

Il a été fait, sur Japon Impérial, un tirage de 150 exemplaires numérotés.

C.R.KEMP

LE

# PAYS DES AMAZONES

## L'EL-DORADO

## LES TERRES A CAOUTCHOUC

PAR

**F.-J. DE SANTA-ANNA NERY**

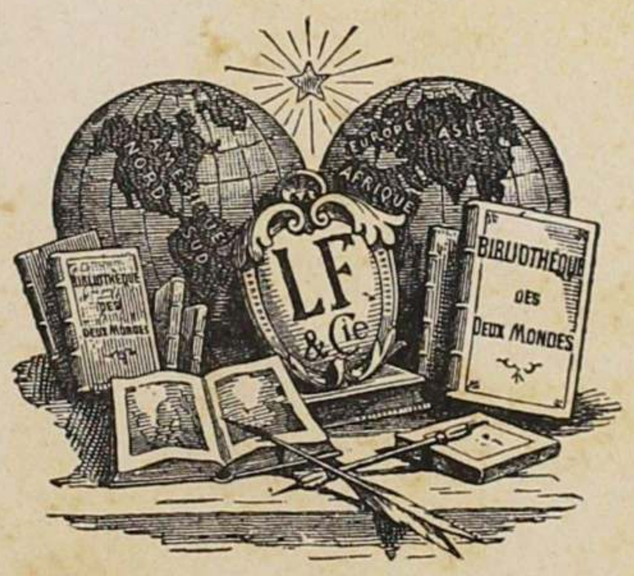
OFFICIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA ROSE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
COMMANDEUR DE L'ORDRE ROYAL DU CHRIST, OFFICIER D'ACADÉMIE, ETC.

---

Orné de **101** illustrations et de **2** cartes explicatives,
Avec un portrait de l'Auteur, gravé à l'eau forte par ROBERT KEMP.

---

Précédé d'une lettre de M. le BARON DE HÜBNER, membre-associé étranger de l'Institut,
et d'une lettre-préface de M. ÉMILE LEVASSEUR, de l'Institut.




PARIS

**BIBLIOTHÈQUE DES DEUX-MONDES**

L. FRINZINE ET Cie, ÉDITEURS

1, RUE BONAPARTE, 1

—

1885

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

# LE JAVA

DES

# AMAZONES

ET DE

L'EL-DORADO

LES

TERRES A CAOUTCHOUC

# LETTRE DE M. LE BARON DE HÜBNER A L'AUTEUR

---

Pest, le 18 novembre 1884.

MONSIEUR,

Votre livre, intitulé : *Le Pays des Amazones,* dont, grâce à votre amabilité, j'ai eu la primeur, m'a vivement intéressé.

Enfant, vous-même, des régions privilégiées que vous décrivez si bien, vous avez accumulé dans votre ouvrage une masse d'informations précieuses, vous les avez parfaitement coordonnées et exposées avec une grande lucidité.

Certes, on y trouve bien les prédilections du patriote; mais l'affection à votre sol natal ne trouble en aucune façon la liberté de votre jugement. C'est un livre fort bien fait, et qui a le mérite de l'opportunité, puisqu'il paraît à une époque où le Brésil, engagé dans la transformation de son travail national, en retour des ressources immenses qu'il ouvre à l'Europe, cherche les bras, l'esprit d'entreprise et les capitaux du vieux continent, et où l'Europe, de son côté, cherche, pour ceux de ses fils qui la quittent, de nouveaux champs d'activité.

En plaçant sous les yeux du public des deux hémisphères un tableau si bien tracé du magnifique bassin des Amazones, vous rendez service à tout le monde, et vous acquérez des titres spéciaux à la reconnaissance de vos compatriotes. Permettez-moi de vous en offrir toutes mes félicitations.

Mon court séjour au Brésil m'a laissé de longs et charmants souvenirs.

Toutes les fois que je m'y reporte par la pensée, je suis frappé de l'immensité des trésors qu'une nature prodigue a réunis sur cet empire.

Si, comme on dit, chacun est l'artisan de sa fortune, c'est certainement le cas de la nation brésilienne. Elle tient ses destinées entre ses mains. Elle n'a qu'à vouloir, à travailler, à marcher de l'avant dans les voies de la vraie civilisation, et à profiter du bien inappréciable, et si rare de l'autre côté de l'Atlantique, de la tranquillité non interrompue qu'elle doit à son bon sens, à la monarchie et à la sagesse de son auguste souverain.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

BARON DE HÜBNER.

# LETTRE DE M. ÉMILE LEVASSEUR A L'AUTEUR

---

Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt les épreuves de votre ouvrage sur le *Pays des Amazones* que vous m'avez communiquées.

Le patriotisme vous a heureusement inspiré.

Vous avez voulu consacrer un monument à la province dont vous êtes originaire, et le livre que vous venez de composer ne sera pas seulement agréable à vos compatriotes, il sera profitable à la fortune du pays dont vous faites connaître les ressources, et à celle des étrangers, Français ou autres, qui sauront tirer parti de vos enseignements.

Par la puissance de sa végétation et par l'immense étendue de ses voies navigables qui pénètrent, à travers tout le continent, jusqu'au pied de la Cordillère, le bassin de l'Amazone est une des contrées du monde envers lesquelles la nature paraît avoir été le plus libérale. Le bassin du Congo est seul dans une situation analogue, et, quelque autorisés que soient les efforts faits de ce côté, vous avez raison, Monsieur, de dire que, dans l'état

actuel des choses, l'Amazone promet au commerce des succès plus faciles et plus immédiats.

La voie est ouverte. Le gouvernement brésilien a fait un acte de sage politique commerciale lorsqu'il en a permis l'accès aux marines étrangères, et les provinces ont si bien compris l'intérêt qu'elles ont à donner par l'exploitation une valeur commerciale aux richesses naturelles de leur sol, qu'elles ont subventionné des compagnies étrangères, afin de s'assurer le bienfait de communications rapides.

La vapeur, en changeant les conditions du transport par mer et par terre, a produit une des plus grandes et des plus fécondes révolutions économiques dont l'histoire garde le souvenir, et dont la seconde moitié du dix-neuvième siècle a déjà recueilli en partie les profits. C'est elle qui, en abrégeant les voyages, a rapproché les continents, et qui, en faisant pénétrer les paquebots jusqu'aux points extrêmes de la navigation fluviale, ou en poussant la construction des voies ferrées dans l'intérieur des terres, a rendu accessibles à la colonisation, à la culture, à l'exploitation minière ou forestière, des régions que l'énormité des frais de transport ne permettait pas auparavant à l'homme d'utiliser.

Hors d'Europe, les États-Unis, le Canada, le Mexique, dans l'Amérique du Nord; les colonies australiennes, en Océanie; l'Inde, en Asie; les deux extrémités de l'Afrique, celle que baigne la Méditerranée, et celle qui est voisine du cap de Bonne-Espérance; les États de la Plata et le Chili, dans le sud du continent américain, ont compris que la vapeur est aujourd'hui nécessaire à la mise en valeur du sol. Ces pays ont construit à l'envi

des chemins de fer, qui ont servi non seulement à l'écoulement de leurs produits, mais à l'immigration, plus utile encore, de colons qui ont fécondé leurs terres par le travail.

Le Brésil ne pouvait pas négliger cette condition du progrès économique dans notre siècle.

Il sait quelles institutions, quelles habitudes de travail et d'épargne, quelles mœurs politiques et sociales sont favorables au développement pacifique d'une grande nation. Depuis la fondation de l'Empire, sous un gouvernement national et libéral, et particulièrement sous le règne d'un prince dont l'Europe a apprécié les éminentes qualités, il a pris un essor remarquable.

Il y a treize ans, il n'a pas craint de décréter, par un acte de libéralité spontanée, qui était en même temps un acte de prévoyance, la suppression graduelle de l'esclavage, qui n'a été obtenue ailleurs que par la volonté d'une métropole ou à la suite de luttes terribles, et il fait, depuis cette époque, de généreux efforts pour hâter le moment de la libération définitive. Il a abattu, sur de vastes espaces, les forêts de ses *serras* voisines de la côte, pour y planter des caféiers. Malgré les crises agricoles et les difficultés de la concurrence commerciale qui ont parfois découragé son ardeur, il est parvenu, en un demi-siècle, à décupler le chiffre de ses récoltes et de son exportation de café. Il n'ignore pas que, s'il a pris le premier rang dans le commerce de cette denrée, il doit en grande partie ce résultat aux facilités que la navigation perfectionnée lui a procurées pour porter ses produits jusque sur les marchés de l'Europe et des États-Unis; l'élargissement des débouchés a stimulé la production, et l'abondance de

la marchandise offerte a contribué à son tour à étendre davantage le marché.

Il importe à la grandeur future, comme à la fortune présente du Brésil, qu'il augmente encore ces facilités de communication auxquelles il doit déjà beaucoup.

Il est un des plus grands États du monde par l'étendue de son territoire; mais la partie septentrionale de ce territoire est la seule que la nature ait dotée d'un réseau tout agencé de voies navigables. Ailleurs, il faut que les chemins de fer suppléent à l'insuffisance des cours d'eau, gravissent les rampes des plateaux, conduisent, par de là les rapides, dans les vallées des fleuves, vivifiant les grandes contrées agricoles ou minières de l'intérieur en les reliant aux marchés populeux de la zone côtière et aux ports de mer qui donnent pour débouché le monde entier.

Le Brésil l'a compris et s'est mis énergiquement à l'œuvre; il est juste de l'en féliciter et de l'encourager à poursuivre avec persévérance une entreprise qui n'est pour ainsi dire qu'à ses débuts, malgré les 5,500 kilomètres qui se trouvent aujourd'hui en exploitation, mais qu'il faut conduire avec prudence dans la mesure des capitaux dont on peut disposer ou qu'on peut rémunérer. En continuant ces lignes de pénétration dans le grand massif brésilien, il fera pour ses provinces intérieures ce que les États-Unis ont fait pour le Far-West, ou la Nouvelle-Galles du Sud pour le bassin du Darling : il attirera la population, et il propagera sa civilisation dans des régions qui n'attendent que la main de l'homme pour devenir riches en bétail et même en céréales, et où l'homme lui-même n'attend peut-être, pour mettre la main à la

terre, que la certitude de trouver un marché où il vende ses produits, et de pouvoir vivre honorablement de son travail en pleine sécurité et sans renoncer à ses relations avec le reste du monde civilisé.

Entre la nation française et la nation brésilienne, il y a d'étroites et anciennes relations de commerce et des liens de sympathie. Il est bon de les entretenir et de les resserrer dans l'intérêt de l'une et de l'autre. C'est pourquoi je me félicite que vous ayez écrit votre bel ouvrage en français, et j'ai éprouvé un plaisir d'autant plus grand à le lire que, dans les conseils que vous donnez, au nom de votre expérience, à vos concitoyens de l'Amazone sur le peuplement de la province et sur l'exploitation de ses voies navigables, j'ai trouvé la confirmation des idées que j'avais conçues sur les moyens de développer la richesse de l'Empire.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes félicitations, l'assurance de ma parfaite considération.

E. LEVASSEUR.

Paris, le 13 décembre 1884.

# AU LECTEUR

*On a beaucoup écrit sur le roi des fleuves du monde et sur la reine des provinces du Brésil. Une nouvelle étude sur ces régions pourrait paraître superflue. Il n'en est rien, cependant, et nous allons essayer de montrer l'utilité de ce travail.*

*M. Renan prétend que, pour parler convenablement de la religion, il faut avoir cru et ne plus croire. Nous disons que, pour décrire comme il faut le pays enchanté des Amazones, il est nécessaire de l'avoir beaucoup vu et de l'avoir quitté depuis quelque temps.*

*Oui, ce n'est pas trop d'être l'enfant de ces sublimes solitudes, d'avoir nourri ses jeunes années de la sève de cette terre; d'avoir gravé dans son âme les splendeurs de cette nature pour posséder en soi assez d'images, assez de souvenirs et assez de couleur afin de reproduire avec amour et avec fidélité les merveilles du sol natal.*

*Décrire ou chanter sa patrie, c'est puiser en soi-même, c'est descendre au fond de son être et creuser jusqu'à ses propres racines. Et, lorsque les hasards de la destinée nous ont jeté loin de notre berceau, avec quelle intensité d'éblouissements ne revoyons-nous pas, à travers le temps et l'espace, les lieux et les hommes qui ont enveloppé notre enfance! avec quelle puissance d'émotion ne sentons-nous pas le besoin de rendre les scènes du passé, les grandes visions d'autrefois!*

*Les voyageurs qui ne font que traverser une contrée n'ont pas ces avantages. Ils demeurent froids ou incomplets. S'ils se passionnent, c'est par l'imagination plutôt que par le cœur. Ils faussent alors la réalité, soit en la diminuant, soit en la grandissant outre mesure. Certains côtés qui les ont frappés absorbent toutes leurs préférences.*

*La plupart des auteurs qui ont composé des livres sur l'Amazonie se trouvent dans ce cas. Le savant n'enregistre que certaines particularités de la flore ou de la faune; le géographe ne relève que des données topographiques; le trafiquant n'est attentif qu'aux phénomènes de la production; l'homme de lettres se contente d'exploiter le pittoresque en vue de ses descriptions. Aucun d'eux n'étudie le pays dans son entier, dans son harmonieuse unité.*

*Après avoir lu ces livres, dont quelques-uns sont signés par des maîtres illustres, nous nous sommes demandé s'il ne restait pas quelque chose à faire. C'est alors qu'il nous est venu à l'esprit de recueillir nos souvenirs et de mettre en quelques pages les documents les plus exacts fournis par les savants étrangers et par les plus compétents de nos compatriotes.*

*Nous croyons que c'est un moyen de faire connaître à l'Europe cette province des Amazones, que des gens de notre connaissance prennent encore pour une terre fantastique, et qu'ils confondent volontiers avec l'antique et mystérieuse contrée où des femmes guerrières chevauchaient sur des juments tartares aux bords du Tanaïs.*

*Nous voulons que l'on sache un peu partout en Europe, où nous demeurons, ce que nous sommes et à quoi nous employons notre intelligence et nos bras. Nous voulons apprendre à nos amis de France ce qui se passe aux frontières de leur Guyane, quels trésors sont ouverts à leur travail et à leur activité, s'ils consentent à unir leurs forces à nos forces, leurs capitaux à nos capitaux pour exploiter le sol amazonien et partager pacifiquement avec nous le* climat glorieux *dont parle avec envie l'Anglais Bates.*

*Après La Condamine et Humboldt, après Castelnau*

*et Agassiz, après Coutinho et Barboza-Rodrigues, après Crevaux, Wiener et tant d'autres, il reste à dire en un seul volume ce qu'ils ont mis en plusieurs; il reste à susciter des énergies, à enflammer des courages; il reste à imprimer la résolution de voir et de coloniser le plus beau, le plus riche, le plus fertile pays du monde,* le pays du caoutchouc, l'El-Dorado légendaire, *les terres vierges qui attendent la semence de la civilisation.*

*Voilà ce que nous voudrions réaliser.*

*Ce livre est un appel, en même temps qu'il est un hommage de notre reconnaissance envers la province qui a daigné nous confier officiellement la mission de faire connaître à l'Europe ses admirables ressources.*

*C'est à elle, c'est à son Assemblée législative, où nous comptons tant d'amis, que nous le dédions.*

F.-J. de Santa-Anna Nery.

Paris, le 5 septembre 1884.

# INTRODUCTION

---

Le Brésil est un présent du XVI^e^ siècle, offert par le hasard à l'avenir.

Tandis que le mouvement de la Renaissance portait les lettrés à la découverte de l'antiquité, — un petit peuple, poussé par d'autres aspirations, agrandissait dans l'espace le domaine de l'homme. Tandis que les vieilles universités d'Italie, de France et d'Allemagne étendaient leur action par l'outillage perfectionné de l'imprimerie, et popularisaient les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, — l'Académie nautique de Sagres, en Portugal, appliquait ses instruments de précision à la recherche de continents ignorés, perdus par delà les mers.

Avant la découverte de Gutenberg et de Faust, les savants usaient leur vie à passer péniblement d'un manuscrit à un autre. Avant l'emploi de la caravelle, de la boussole et de l'astrolabe, les matelots s'accrochaient aux côtes, allaient de cap en cap, redoutant les grands flots de la haute mer. Chacun marchait lentement. L'homme de l'esquif et l'homme du manuscrit mouraient avant d'avoir fait beaucoup de chemin. Pour faire le tour du monde et le tour de l'histoire pour naviguer sûrement

et au large, il fallait d'autres ressources. On les trouva. L'imprimerie et la boussole conquirent l'univers.

Les Portugais rêvaient depuis longtemps de se servir des découvertes nouvelles pour se diriger sur la *mer ténébreuse* et toucher aux Indes Orientales par une nouvelle route. Pendant qu'ils se préparaient à cette entreprise, que Camoëns devait immortaliser, ils apprirent, le 6 mars 1493, qu'un pilote ligurien les avait devancés, et revenait du Cathay et des îles de Zipangri.

Christophe Colomb était persuadé, en effet, qu'il était allé jusqu'aux Indes ; quatre-vingts personnes de son équipage l'affirmaient, d'ailleurs, sous serment. En réalité, il avait découvert l'Amérique sans le savoir !

Isabelle et Ferdinand d'Espagne lui procurèrent les moyens d'exécuter un nouveau voyage, et quand il repartit, le 27 septembre 1493, il était porteur de lettres pour le grand khan de Tartarie !

Tandis que Colomb se fourvoyait, le Portugais Vasco da Gama revenait des Indes véritables, le 29 août 1499, après avoir doublé le cap des Tempêtes.

Moins d'un an après, le 22 avril 1500, un autre Portugais, Pedro-Alvares Cabral, faisant voile vers les Indes, était jeté sur les côtes du Brésil.

C'est donc à ce dernier que devait revenir l'honneur de la première descente authentique au Brésil.

Mais la fièvre des conquêtes aventureuses s'était emparée de tous les esprits. Comme on l'a dit avec originalité, « tous, jusqu'aux tailleurs, demandaient à aller découvrir de nouvelles terres. » La guerre menaçait de se mettre de la partie, chaque pays convoitant le plus gros lot. Selon les mœurs du temps, on en appela au Pape, et l'on convint de s'en remettre à son

arbitrage. Alexandre VI, Rodrigo Borgia, essaya de concilier le Portugal et l'Espagne par la célèbre bulle *Inter cætera* (15 juillet 1500). Il traça d'un pôle à l'autre une ligne de démarcation imaginaire passant à travers les Açores et les îles du Cap Vert. Il fut convenu que tout ce qui serait à l'est de ce méridien appartiendrait aux Portugais, et que toutes les terres à l'ouest seraient réservées aux Espagnols.

Plus tard, la ligne de démarcation fut portée à trois cent soixante-dix lieues vers l'occident, et le Brésil passa ainsi aux mains des Portugais.

Mais ce peuple était trop occupé en Afrique et en Asie pour songer sérieusement à la nouvelle découverte de l'un de ses amiraux. En effet, le mouvement des conquêtes lointaines ne se ralentissait pas. A cette époque, les Portugais sont partout en Orient. Ils possèdent cinq mille lieues de côtes, et, comme l'a dit Voltaire, « tout ce que la nature produit d'utile, de rare, d'agréable, fut porté par les Portugais en Europe à bien moins de frais que Venise ne pouvait le donner. La route du Tage au Gange devenait fréquentée; Siam et le Portugal étaient alliés. »

Le roi de Portugal se contenta donc de partager sa nouvelle possession d'outre-mer en douze capitaineries, dont il fit donation à des vassaux qu'il fallait récompenser.

Craignant que le domaine sud-américain ne fît quelque tort aux colonies des Indes, il se hâta de prendre des mesures pour y mettre bon ordre. Aussi est-on tout surpris d'apprendre que, jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle, il était défendu de cultiver au Brésil les épices produites par les possessions portugaises de l'Asie, qui alimentaient alors le commerce de Lisbonne, vaste entrepôt où l'Europe entière était obligée de s'approvisionner. L'étonnement grandit lorsqu'on apprend que toutes les plantes

qui poussaient au Brésil sans culture, et qui avaient leurs similaires en Asie, étaient arrachées impitoyablement.

Le Brésil n'avait pas le droit de procéder aux échanges commerciaux, si ce n'est par l'intermédiaire de ports portugais et au moyen de navires portugais, qui partaient à des époques fixes de l'année, formant un convoi escorté par des navires de guerre. Aucun étranger ne pouvait devenir propriétaire dans la colonie; bien plus, aucun étranger ne pouvait y habiter. L'intolérance était tellement grande à cet égard que, dans les premières années de ce siècle, lorsque le savant baron de Humboldt pénétra au Brésil, un ministre, qui a laissé dans l'histoire la réputation d'un homme de talent supérieur, envoyait des ordres pour qu'on arrêtât ce « certain baron de Humboldt » !

Aux barrières commerciales et industrielles s'ajoutaient les barrières intellectuelles.

Le Portugal prit soin d'isoler le Brésil de tout contact civilisateur. Çà et là, on trouvait quelques écoles primaires. Les jésuites, qui furent envoyés au Brésil dès l'année 1550, avaient établi quelques classes de latin et de grammaire. Mais les maîtres de la vaste colonie tenaient l'instruction en suspicion.

A la fin du XVIII^e^ siècle quelques lettrés brésiliens s'avisèrent de fonder à Rio-de-Janeiro une « association philosophique ». Le comte de Rezende, devenu vice-roi en 1790, se hâta de mettre fin aux séances de cet aréopage anodin, en faisant arrêter et juger comme des criminels les principaux membres de la société naissante.

Avant lui, l'un des gouverneurs portugais, Gomes Freire d'Andrada, avait autorisé la fondation d'une imprimerie dans la même ville (1707). Dès que la nouvelle en parvint à Lisbonne, les autorités supérieures donnèrent des ordres pour que l'im-

primerie fût fermée, et l'on défendit expressément d'en ouvrir d'autres.

Jamais aucun peuple n'a établi autour d'une colonie de pareilles murailles de Chine. L'Angleterre permettait à ses colonies d'Amérique d'avoir des imprimeries et des journaux ; l'Espagne elle-même laissait paraître des journaux à Buenos-Ayres et fondait des établissements d'instruction supérieure à Lima, à Caracas, à Santiago, à Santa-Fé et à Mexico.

Ce n'est qu'en 1808, quand le régent du royaume, Dom João, alla s'établir au Brésil, qu'on eut une imprimerie à Rio-de-Janeiro. Encore ne publiait-elle qu'un journal paraissant deux fois par semaine en petit format, et ce journal ne contenait-il que les actes officiels et quelques nouvelles de l'étranger, soumises au préalable à une censure sévère.

En 1821, l'année qui précéda la proclamation de l'indépendance du Brésil, il n'y avait encore dans toute la colonie que trois petits journaux.

Si bien gardé, cependant, que fût le Brésil, les étrangers y pénétrèrent.

La nationalité portugaise s'était effondrée sur le champ de bataille d'Alcacer-Kibir, où périt Dom Sébastien (1580). Les Espagnols devinrent maîtres du Portugal et de ses colonies. Le sombre Philippe II régna sur cette nation chevaleresque. Les Hollandais en guerre avec l'Espagne se jetèrent sur ses colonies et allèrent au Brésil. Ils réussirent, non sans difficultés, à y établir leur domination depuis le rio San-Francisco jusqu'au Maragnan (1624-1654).

Les Français les avaient devancés et devaient les suivre. La colonisation française s'implanta au nord et au sud du Brésil, à Maragnan et à Rio-de-Janeiro. Les matelots de Dieppe pré-

tendent en avoir connu les côtes septentrionales dès l'année 1524. Mais les Français ne cherchèrent à s'y établir que plus tard. Jacques Riffault et Charles des Vaux, d'abord, puis La Ravardière, l'amiral de Rasilly et son frère, MM. de Sancy, de Pratz, Louis de Pezieu et d'autres encore fondèrent la ville de Saint-Louis-du-Maragnan, descendirent jusqu'à l'Amazone, et y restèrent plusieurs années jusqu'à ce que le Portugal les en chassât (1594-1616). Quelques années auparavant, en 1555, le chevalier de Villegaignon, patronné par Henri II, alla à Rio-de-Janeiro, débarqua dans l'île de Sery-Gipe, qui aujourd'hui porte son nom, y construisit la forteresse de Coligny et voulut fonder Henriville. Il y régna en maître pendant près de douze ans. En 1710, le général François Duclerc tenta de s'emparer de Rio, et Duguay-Trouin y réussit l'année suivante.

Mais toutes ces conquêtes furent éphémères; en somme, le Brésil resta toujours portugais, et le Portugal trouva constamment chez les naturels du pays des colons fidèles, disputant le sol à tous ceux qui n'étaient pas Portugais. Ce fait prouve que si les Portugais gardaient jalousement le Brésil et le sevraient de toutes ces institutions que nos idées modernes considèrent comme la base et les instruments de la vie des peuples civilisés, du moins ils avaient su conquérir l'affection des naturels et intéresser leurs propres colons à l'existence du Brésil comme domaine de la couronne portugaise.

Il faut dire aussi que peu à peu le Portugal dut traiter avec plus de ménagements sa grande colonie sud-américaine. Ses beaux jours de gloire étaient passés. Ses colonies s'en allaient une à une, arrachées par des ennemis puissants. Il fallait pourvoir au déficit que créait leur absence.

En 1640, lorsque la révolution nationale réussit à chasser du

sol portugais les Espagnols qui y dominaient depuis 1580, et à mettre sur le trône la dynastie de Bragance, les Portugais se départirent un peu de leur rigueur envers le Brésil. Ils permirent que l'on y cultivât les épices et les plantes qui leur venaient autrefois exclusivement de leurs possessions asiatiques. Le coton, le sucre de canne, le café, les bois de teinture commencèrent à être exportés du Brésil. La découverte des mines d'or, faite en 1695, donna un nouveau prix à la colonie. Quand on y trouva des mines de diamants, en 1727, l'enthousiasme de la métropole ne connut plus de bornes, et l'on en vint jusqu'à fêter cet événement par des *Te Deum* et des processions d'actions de grâces. Une nuée d'aventuriers s'abattit alors sur le Brésil, dont l'intérieur fut exploré par ces hardis *bandeirantes* qui sont restés célèbres dans l'histoire.

D'autres causes encore contribuèrent à peupler la colonie portugaise de l'Amérique du Sud.

Déjà l'élément portugais régnait sur tout le littoral. L'élément indien, représenté par les aborigènes, ne tarda pas à fournir son précieux contingent. Tout d'abord les Portugais n'avaient vu dans ces autochthones que des bêtes de somme pouvant être utilisées avec avantage. On les prenait et on les réduisait en esclavage. Paul III fut obligé de déclarer dans une bulle (28 mai 1537) que ces Indiens étaient des hommes faits à l'image de Dieu. Cependant les colons portugais évitaient soigneusement toute union régulière avec les Indiennes, et ce n'est qu'au milieu du XVIII^e^ siècle (le 4 avril 1755) qu'une lettre royale, écrite à l'instigation du marquis de Pombal, fit savoir que le mariage entre blancs et Indiennes ne serait plus regardé comme chose infâme, et que les maris de nationalité portugaise garderaient, malgré cette mésalliance, leur rang et leur noblesse.

Quand il ne fut plus possible d'exploiter l'aborigène librement, on eut recours à l'Africain, importé du continent noir; c'est ce qui a valu au Brésil l'esclavage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours et qui a tant retardé les progrès économiques de ce pays.

Au commencement de ce siècle, les événements issus des guerres de Napoléon changèrent les destinées du Brésil.

Le Portugal avait hésité entre l'alliance anglaise et les sollicitations du puissant empereur. La vengeance corse ne se fit pas longtemps attendre. Junot fut envoyé à la tête d'une division pour occuper le petit État rétif. Le 25 novembre 1807, on apprenait à Lisbonne que le général français avait passé la nuit à Abrantès, à vingt-deux lieues de la capitale. Le régent du royaume, Dom João, fut affolé. Cédant à la peur et aux conseils de Lord Strangford, représentant de l'Angleterre, il se décida à abandonner son poste de combat. Le 29 novembre, à la pointe du jour, la reine, Dona Maria I, frappée de folie, le Prince-régent et toute sa famille, la cour, les nobles, les hauts fonctionnaires, les riches, environ quinze mille personnes s'enfuyaient vers l'Amérique du Sud, laissant la nation à son malheureux sort.

Les émigrants débarquèrent solennellement à Rio-de-Janeiro le 8 mars 1808, au bruit des salves d'artillerie.

Le Brésil donnait asile au souverain de la mère-patrie, et Rio-de-Janeiro devenait le siège du gouvernement fugitif. A vrai dire, le Portugal tombait au rang de colonie du Brésil.

Cette situation nouvelle imposait l'établissement d'institutions politiques élémentaires dans la capitale improvisée. On y pourvut sans retard.

L'entretien de la cohue de parasites que la Cour avait traînée derrière elle, et qui se grossissait chaque jour par de fréquents

arrivages, exigeait une transformation complète dans le régime économique du pays. C'est alors que le Brésil entra sérieusement dans la phase agricole et industrielle qu'il a toujours poursuivie depuis, à son grand avantage.

On accorda des primes à tous ceux qui se livreraient à la culture des épices. Les étrangers purent obtenir des concessions de terres et commencer des travaux de plantation. On ne tarda pas à s'apercevoir que la surface du sol est aussi fertile que ses entrailles sont riches. On ensemença la terre avec l'ardeur qu'on avait mise à la fouiller et à la dévaliser.

En même temps, les ports de Rio-de-Janeiro, Bahia, Pernambuco, Maragnan et Pará s'ouvraient aux nations amies. Les droits de douane étaient abaissés; on supprimait en grand nombre les barrières qui arrêtaient les transactions. Des centres de production se créaient peu à peu. L'activité apparaissait là où n'avait régné jusqu'alors que l'inertie. On créa une Banque d'escompte dans la capitale. Le trafic prit un certain développement. En quelques années la colonie avait pris une autre physionomie.

Cependant l'Angleterre envoyait ses troupes au Portugal pour en expulser les envahisseurs. Le général Wellesley, qui fut plus tard le duc de Wellington, battait Junot à Vimeiro, et forçait Kellermann à signer la convention de Cintra (23 août 1808). Quand le maréchal Soult revint peu après, il subit le sort de Junot et éprouva la valeur de Wellesley. En vain Masséna essaya-t-il, dans une troisième campagne, de reprendre le Portugal avec l'aide de Drouet; il dut battre en retraite devant les forces anglaises.

Les événements se précipitaient. L'étoile napoléonienne pâlissait de jour en jour et se retirait du côté des mers. Louis XVIII remplaçait Bonaparte sur le trône de France.

La chute du César en redingote grise fut fêtée à Rio-de-Janeiro par des illuminations et par des actions de grâce solennelles. Mais le régent du royaume du Portugal fit mieux que de reconnaître Louis XVIII : il ouvrit tous les ports du Brésil au commerce du monde entier. Le Portugal fut admis au Congrès de Vienne parmi les grandes nations alliées (18 juin 1814), et, après le retour de l'île d'Elbe, il fournit son contingent aux armées belligérantes pour achever d'abattre Napoléon Ier.

Le Brésil bénéficia de ces services rendus à la cause de l'Europe par le Portugal. Le 16 juin 1815 il était élevé à l'état de royaume et reconnu par toutes les puissances.

Cependant la cour portugaise s'attardait dans ses États d'outre-mer. La pauvre reine exilée, Dona Maria I, mourut à Rio-de-Janeiro le 16 mars 1816. Le Prince-régent lui succéda. La même année il maria deux de ses filles : l'une à Ferdinand VII d'Espagne; l'autre à Dom Carlos, frère de ce dernier. L'année suivante, son fils aîné et son héritier présomptif, Dom Pedro de Alcantara (plus tard, Dom Pedro I du Brésil), épousa l'archiduchesse d'Autriche Marie-Léopoldine, fille de François II (23 mai 1817). Le 6 février 1818, le Prince-régent était couronné solennellement à Rio-de-Janeiro sous le nom de Dom João VI, roi du Portugal, du Brésil et des Algarves.

Après les guerres et le despotisme du premier Empire, l'esprit de liberté, le grand souffle de la Révolution française recommencèrent à parcourir le monde.

Le Portugal se souleva, et demanda une Constitution, un parlement, des droits plus étendus.

Au Brésil même, Pernambuco prit les armes et proclama la République. Pará et Bahia se révoltèrent à leur tour. Il était

temps d'aviser. Il fallait sévir ou se soumettre aux revendications populaires. Dom João VI prit le parti des âmes faibles: il s'abstint de prendre un parti. Le 26 avril 1821, il s'embarqua à Rio-de-Janeiro, après un séjour de quatorze ans, et, le 3 juillet, il rentrait dans sa vieille capitale portugaise, à Lisbonne. Son fils aîné, Dom Pedro de Alcantara, restait au Brésil en qualité de Régent.

Les Cortès portugaises ne comprirent pas tout ce qui s'était accompli au Brésil depuis 1807. Elles conçurent le rêve insensé de replacer le royaume américain dans son ancien état de simple colonie dépendante de la métropole; elles enjoignirent au Prince-régent de rentrer en Europe (10 décembre 1821), et elles espérèrent ainsi reconquérir la suprématie sur un peuple rajeuni, qui se trouvait de force à leur faire la loi. Dom Pedro se disposait à obéir, lorsque l'agitation, gagnant le pays tout entier, l'en empêcha. Tous les Brésiliens de naissance et d'adoption se liguèrent, et, avant d'en venir à la résistance ouverte, ils déclarèrent énergiquement aux Cortès, par l'entremise du sénat de la Chambre de Rio-de-Janeiro, que leur pays « voulait être traité comme frère et non comme fils du Portugal, comme souverain et non comme sujet ».

Devant cette fermeté et ces justes revendications du pays, le Prince-régent n'hésita plus à embrasser la cause du peuple au milieu duquel il avait grandi. Le 9 janvier 1822, en présence d'une multitude assemblée pour connaître sa résolution, il prononça ces mémorables paroles : « Comme il s'agit du bien de tous et du bonheur général de la nation, je suis prêt, dites au peuple que je reste. »

Il ne faillit pas à sa parole. Dom Pedro sacrifia à sa patrie d'adoption tous ses liens de famille. Si l'ambition entra pour

quelque chose dans ses déterminations, il faut convenir qu'elle a sauvé son pays d'immenses désastres.

Le 7 septembre 1822, Dom Pedro, en proclamant l'indépendance du Brésil, annonçait du même coup une ère de prospérité pour son peuple. En faisant entendre sur les rives de l'Ypiranga — petit cours d'eau de la province de San-Paulo, — les paroles de l'affranchissement : *Indépendance ou mort!* il assurait pour longtemps la liberté et la vie à l'un des plus grands empires du monde.

Depuis lors le Brésil n'a fait que grandir. Son administration intérieure s'est développée; ses relations extérieures se sont étendues; son instruction publique, son agriculture, son commerce, ses finances, ses moyens de communication n'ont cessé de suivre une marche progressive.

Qu'était, en effet, le Brésil en 1822? Qu'est-il aujourd'hui? — Nous allons l'indiquer sommairement.

Les premières années du règne de Dom Pedro I furent troublées. Proclamé empereur constitutionnel et défenseur perpétuel du Brésil, couronné comme tel le 1er décembre 1822, le nouveau souverain trouva le pays dans un moment d'enfantement douloureux. Des factions nombreuses le divisaient. Les provinces de Pará, Maragnan, Ceará, Piauhy, Rio-Grande-du-Nord, Parahyba, Pernambuco, Bahia, Rio-Grande-du-Sud, la Cisplatine, enlevée aux Espagnols, étaient en lutte, et refusaient pour la plupart de reconnaître le nouvel ordre de choses. A Rio-de-Janeiro même l'agitation était extrême et les passions des partis étaient surexcitées au dernier degré. Sans l'extrême prudence du nouvel élu, sans le patriotisme des « patriarches » de notre indépendance, le Brésil tombait dans l'anarchie la plus complète et ses provinces s'éparpillaient en gouvernements sans base et sans avenir.

Après deux ans d'un gouvernement sage et ferme, Dom Pedro Ier parvint à imposer son autorité sur tous les points de son immense empire et à ramener les esprits à la tranquillité et au respect de la loi.

L'année suivante, en 1825, grâce à cette pacification, l'indépendance du Brésil fut reconnue par les grandes puissances, et acceptée par le Portugal lui-même.

Le jeune empire avait conquis sa place au soleil. Mais il dut payer de quelques sacrifices la faveur qu'on lui accordait. L'Angleterre, la première, lui imposa des conventions fort onéreuses par les traités du 18 octobre 1825, qui remettaient en vigueur les clauses de 1810 si favorables au commerce britannique. La France se montra exigeante à son tour. Le 8 janvier 1826, elle profita des embarras du nouvel empire pour signer un traité de commerce ruineux pour le Brésil.

Pendant ces négociations, la guerre éclatait à la Plata. Le Brésil se vit contraint de batailler pour défendre sa province cisplatine. Malgré tous ses efforts, il ne put la conserver. Par le traité du 28 août 1828, la province cisplatine se constitua en un État indépendant, qui forme aujourd'hui la République orientale de l'Uruguay.

Dom Pedro Ier héritait d'une situation non moins déplorable en ce qui concerne les services administratifs de l'État. L'instruction publique, qui n'avait jamais été l'objet des préoccupations de la métropole, se trouvait dans un état rudimentaire. Au temps où la cour de Dom João VI campait à Rio-de-Janeiro, on introduisit quelques arts d'agrément dans la capitale. Un groupe d'artistes français fut chargé d'organiser une académie des Beaux-Arts dans un pays où l'on savait à peine ses lettres. Une école de marine fut également fondée. Mais, quand le roi fit

retour à son trône d'Europe, il rappela à Lisbonne ses professeurs d'art naval et de peinture officielle. Quant à la presse, nous avons vu dans quelle situation elle se trouvait. Le journal ne fleurit qu'aux lieux où l'on cultive l'alphabet.

La culture du sol avait donné quelques résultats. En 1820, on avait réussi à exporter de Rio-de-Janeiro : 15 millions de livres de café, 100,000 caisses de sucre de 15 quintaux, et 150,000 balles de coton d'un quintal et demi. Le port de la capitale avait vu entrer et sortir 3,400 navires de toute nationalité, en y comprenant la navigation de cabotage. On comptait quelques maisons étrangères dans le pays.

Depuis trois siècles, la population s'était accrue d'une manière peu sensible sur ce vaste territoire. D'après un tableau publié en 1820, le nombre des habitants s'élevait au chiffre insignifiant de 3,877,900, répartis comme il suit :

| | |
|---|---|
| Blancs. . . . . | 1,043,000 |
| Indiens domestiqués . . . . . | 259,400 |
| Hommes de couleur affranchis. . . . . | 585,500 |
| Esclaves de descendance africaine. . . . . | 1,728,000 |
| Esclaves métis. . . . . | 262,000 |

De même que les moyens d'instruction manquaient aux esprits et que les bras faisaient à peu près défaut à l'agriculture et à l'industrie, de même les finances publiques étaient insuffisantes à soutenir de grandes entreprises. Lorsque le roi Dom João VI abandonna le Brésil, la Banque fit une faillite partielle et fut contrainte de réduire la valeur de ses billets. La dette de l'État s'élevait à près de 40 millions de francs. Le budget annuel des dépenses se chiffrait par 14 millions, et les recettes du Trésor n'atteignaient que 7 millions de francs. Le déficit était écrasant. L'isolement dans lequel vivaient les provinces, faute de lignes

de navigation et de grandes routes, contribuait encore à accroître les difficultés de la production et des échanges, rendant plus aiguë la crise économique.

Tel était le Brésil au moment où il émergeait du servage colonial.

Les choses ont bien changé depuis.

Aujourd'hui, après soixante ans de liberté et d'empire constitutionnel, l'ancienne possession des rois du Portugal est devenue la première nation de l'Amérique latine par la richesse, par la puissance politique, par le développement croissant de la population et par les progrès qu'elle réalise chaque jour dans le domaine des sciences et des lettres. Gouverné par un monarque de haute valeur, le fils de Dom Pedro I^er^; jouissant d'une paix profonde; tranquille à l'intérieur; ne nourrissant aucun désir de conquête ni d'agrandissement; attentif à tous les perfectionnements qui se produisent dans les deux mondes pour accroître le bien-être moral de sa population, le Brésil recueille les fruits de sa sagesse, et, par l'abolition graduelle de l'esclavage, par la mise en valeur de ses richesses naturelles au moyen de bras libres, il se prépare un avenir de grandeur et de prospérité qui étonnera le monde dans quelques siècles.

En moins de soixante ans, il a plus que triplé le nombre de ses habitants, qui s'élève présentement à environ 12 millions.

Le revenu général de l'Empire a été, en 1882, de 286,500,000 fr.; les revenus municipaux ont été de 17,427,000 francs, et les douanes de l'Empire, au nombre de 23, ont produit, pendant la même année, 227,770,140 francs. Ses exportations n'ont cessé de suivre une marche progressive et régulière. L'importation et l'exportation se sont élevées, en 1880-81, à 1,034 millions de francs, dont 460 millions d'importation et 574 millions d'exportation.

La récolte du café se chiffre tous les ans par plus de 350 millions de kilogrammes. Le commerce du caoutchouc, exporté par le port de Pará, a été, pendant l'année 1882, d'une valeur de plus de 87 millions de francs.

C'est surtout à l'établissement de moyens de communications rapides par terre et par eau qu'il faut attribuer le développement merveilleux des ressources du Brésil. Le premier chemin de fer qui ait été construit au Brésil date de l'année 1854. Aujourd'hui, le réseau des voies ferrées s'étend sur un parcours de 7,335 kilomètres. Le service télégraphique embrasse une étendue de 7,410 kilomètres de fils électriques. Il partira bientôt de Belem, chef-lieu de la province de Pará, pour aboutir à Jaguarão, dans la province de Rio-Grande-du-Sud. Le Brésil est relié télégraphiquement, depuis 1874, à l'Europe, aux États-Unis, aux Républiques de la Plata et au Chili, sur la côte du Pacifique. En 1880, le gouvernement impérial a concédé à une compagnie anglaise l'autorisation d'établir un câble sous-marin entre Belem, chef-lieu de la province de Pará, et la Guyane française.

La navigation à vapeur sillonne tout le littoral et pénètre dans les principaux fleuves et rivières. Des *steamers* à destination du Brésil partent régulièrement des ports du Havre, de Bordeaux, de Marseille, de Brême, de Hambourg, d'Anvers, de Liverpool, de Southampton, de Gênes et de New-York. Des compagnies, dont quelques-unes sont subventionnées, exploitent la navigation fluviale. La plus puissante de ces compagnies est celle de l'Amazone (*Amazon Steam Navigation Company Limited*). Elle dispose de plus de 25 paquebots parcourant 320,000 milles par an.

La côte du Brésil, dans un parcours de 7,920 kilomètres, est

éclairée par plus de 30 phares et par un nombre à peu près égal de fanaux.

Les progrès de l'instruction publique marchent de pair avec les améliorations matérielles. Au Brésil, en vertu d'un article de la Constitution, l'instruction primaire est absolument gratuite. D'après les dernières informations statistiques, le nombre des écoles publiques d'instruction primaire est de plus de 6,500, auxquelles il faut ajouter 710 écoles primaires privées. Ces écoles sont fréquentées par plus de 200,000 élèves. Des lycées existent dans presque tous les chefs-lieux des diverses provinces, et, à Rio-de-Janeiro, le collège de Dom Pedro II est une véritable Faculté des Lettres. Plusieurs établissements d'enseignement supérieur ont été organisés dans la capitale de l'Empire et dans les provinces : à Rio-de-Janeiro, il y a une École polytechnique, comprenant des cours de sciences physiques et naturelles, de sciences physiques et mathématiques, d'ingénieur géographe, d'ingénieur civil, des mines et d'arts et manufactures, sans parler d'une Faculté de médecine et d'une École militaire ayant des cours supérieurs comme l'École navale. A Bahia, il y a une Faculté de médecine; à Recife et à San-Paulo, des Facultés de droit; à Ouro-Preto, une école des mines. Le « lycée des arts et métiers » de Rio-de-Janeiro est un établissement sans rival dans le monde entier. Un Institut d'agriculture, auquel sont annexés un jardin botanique, un jardin zoologique, une école vétérinaire et un asile agricole; un Musée national, possédant une vaste bibliothèque; une Bibliothèque nationale, comptant environ 125,000 volumes; d'autres institutions, qu'il serait trop long d'énumérer, complètent l'organisation scientifique et littéraire du pays.

Administrativement, le Brésil est partagé en vingt provinces

suffisamment décentralisées. Chacune d'elles a à sa tête un président, délégué du pouvoir central, et une assemblée législative provinciale, qui fait des lois soumises à la sanction du président. La ville de Rio-de-Janeiro, capitale de l'Empire, forme un territoire spécial qui ne relève d'aucune province.

Les deux provinces de Pará et de l'Amazone, dont nous nous occuperons plus particulièrement, sont situées à l'extrême nord de l'Empire et occupent une surface de 3,046,732 kilomètres carrés. Elles sont à peu près cinq fois et demie plus grandes que la France entière.

Ces généralités nous ont paru nécessaires pour introduire le lecteur européen dans les développements que nous donnerons dans la suite de ce travail.

Pour étudier dans tous ses détails *le Pays des Amazones* et mettre un ordre logique dans les documents que nous possédons, nous avons adopté une méthode de classification qui embrasse toutes les informations recueillies par nous sur la nature du pays, sur l'habitant de la contrée et sur l'étranger dans ses rapports avec les indigènes.

Nous diviserons donc notre travail en trois parties bien distinctes : 1° la nature du pays; 2° l'habitant; 3° l'étranger et ses rapports avec l'habitant.

Si, d'après l'opinion d'un auteur ancien, les livres ont leur destinée, nous souhaitons à celui-ci, non pas de retourner aux lieux qui l'ont inspiré, mais de susciter chez tous ceux qui le liront le désir d'aller porter leur activité au *Pays des Amazones*.

1. — Le port de Manáos, un jour de régates.

# LE PAYS DES AMAZONES

## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

*Notions générales.* — D'où vient le nom des Amazones. — Comment ce nom a été inventé et s'est propagé. — Une page d'Hérodote. — Les premiers voyageurs du fleuve des Amazones. — M. de Bismarck dans l'Amazonie.

On connaît ce conte d'Hoffmann où un candide original s'amuse à bâtir une maison. Le procédé qu'il emploie est d'un idéalisme par trop transcendant pour aboutir à une œuvre commune de simple maçonnerie. Le bonhomme, un Balzac quelconque des bords du Rhin, se met à découper l'air en long et en large, à arpenter un champ d'herbes et à évoquer deci delà des murailles, des portes, des fenêtres, des pignons, des auvents, et tout ce qu'il faut pour réaliser un château en Espagne et y loger une pure imagination de poète.

Nous nous garderons bien de suivre cet exemple et d'édifier dans les brouillards.

Nous avons tracé les grandes lignes de notre plan. Les matériaux

sont amassés. Commençons par les fondations. Creusons le passé de l'Amazonie.

La première question qui se pose au début d'un travail de ce genre est celle des étymologies.

D'où vient le nom des Amazones ?

Un helléniste de nos amis a bien voulu nous donner une consultation sur ce curieux sujet de linguistique.

— Les grammairiens sont divisés sur l'origine de ce mot Αμαζων, nous a-t-il dit ; *grammatici certant*. Les uns se fondant sur ce que rapporte Diodore de Sicile au sujet des Amazones asiatiques qui, à l'âge de huit ans, subissaient l'ablation de la mamelle droite pour n'être pas gênées par leurs armes, font venir leur nom de α privatif et de μαζος, mamelle. Cette opinion ne peut se soutenir, à moins que l'on ne prenne l'expression *sans mamelle* au figuré, comme désignant des femmes qui ont sacrifié les fonctions naturelles de leur sexe. En effet, toutes les figures d'Amazones que nous possédons sur des vases antiques, ainsi que le bas-relief du sarcophage du musée du Capitole, nous représentent les guerrières sarmates au grand complet. Leur poitrine n'a rien à envier à celle des autres femmes, au contraire. Elle s'épanouit à l'aise sous la chlamyde, et la pelte a peine à la couvrir de ses deux oreillettes. Les reines Lampète, qui fonda Éphèse ; Sphione, qui félicita Jason de sa bienvenue dans l'empire des Amazones ; Ménalippe, qui donna sa ceinture à Hercule ; Antiope, qui devint épouse de Thésée; Icyale, Thélestrès et tant d'autres, qui furent les plus belles et les plus célèbres, n'étaient pas gênées par leur double fardeau. Elles maniaient l'arc, l'épée, la lance, la hache à deux tranchants aussi gaillardement que Jeanne d'Arc ou Jeanne Hachette. Il faut donc rejeter cette légende et remonter à d'autres sources...

Certains historiens prétendent que, bien avant les héroïnes de

Thémiscyre habitant les bords du Thermodon, — bien avant l'an 1600 avant Jésus-Christ, par conséquent, — florissaient en Afrique des femmes conquérantes, combattant *deux à deux, liées ensemble* par des ceintures et par des serments. Ces Amazones négresses subjuguèrent les Numides, les Éthiopiens et les Atlantes africains, américains ou océaniens. On les appelle *Amazones*, c'est-à-dire *liguées*, *réunies*, de αμα, ensemble, et ζωνα, ceinture. La *zona* qu'elles portaient était en outre la gardienne de leur vœu de virginité. C'est ce morceau d'étoffe qui a fait leur réputation dans l'histoire... Je préfère cette explication à l'autre, parce qu'elle a l'avantage de nous mieux révéler les mœurs primitives de ces femmes que les Scythes appelaient *oiorpata*, tueuses d'hommes... Selon moi, votre Amazonie doit sa dénomination aux Amazones africaines qui l'ont envahie et peuplée aux époques préhistoriques, à moins qu'elle ne lui vienne tout simplement de son grand fleuve qui se déroule à la façon de la *zona* des Hellènes.

Toute savante qu'elle fût, cette explication ne nous a pas satisfait, et nous avons cherché ailleurs.

Voici ce qui nous semble absolument authentique.

Au XVI^e^ siècle, on était encore épris du merveilleux. Le surnaturel hantait toutes les imaginations. On rêvait dans toute la chrétienté. La misère des temps forçait les âmes à se réfugier dans des Thébaïdes remplies de délices. La sorcellerie avait tout envahi. L'hallucination était générale et se mêlait au génie. C'est ce qui nous valut les admirables découvertes de la Renaissance. Comme l'alchimie conduisit à la science de la matière, le rêve poussa les hommes, à travers une sorte de somnambulisme, à prendre pied sur des continents vaguement entrevus depuis Platon.

En ce temps-là, sous le chaume, on se racontait de bien belles histoires. Sans quitter le coin du feu, on entreprenait des voyages

fantastiques. Le paysan aimait à se souvenir des folles équipées des croisades. Entre son bœuf et son âne, le monde lui apparaissait dans un lointain de terre promise.

Il y avait, par delà les mers, au pays d'Éthiopie, un royaume plein de soleil. Là vivait, sur des monceaux d'or et des flots de pourpre, un ami de Dieu, un pontife aussi puissant que David, aussi environné de gloire que Salomon. Cet homme extraordinaire était le prêtre Jean, un baptisé, qui devait répandre le christianisme sur tout l'univers. Ce pape *in partibus* avait pour voisin un grand souverain catéchumène, qui brûlait d'embrasser la doctrine de l'Évangile. C'était le grand khan de Tartarie, fort comme Charlemagne.

Ces récits étaient reçus comme des articles de foi. Colomb, nous l'avons vu, s'en enthousiasma. La tête pleine de ces chimères qui lui tenaient lieu de géographie, il voulut voir ces « terres cachées ». Son itinéraire était aussi rationnel qu'un argument scolastique. Il irait, par le pays de Veragua, aux États du mystérieux monarque. Puis, il reviendrait de Cuba par terre, en prenant la route d'Éthiopie, de Jérusalem et de Jaffa ! Ce n'était pas plus difficile que cela.

L'Amérique se trouva sur son chemin. L'Amérique fut découverte.

On apprit bientôt que le prêtre Jean était un pauvre diable de roi sans importance.

On se consola par d'autres légendes.

Il existait quelque part un pays traversé par une « mer blanche », dont les flots roulaient un sable d'or et des cailloux de diamants. Sa capitale, Manoa, était une grande ville remplie de palais. Les uns étaient bâtis en pierres cimentées d'argent; les toitures des autres étaient faites de lames d'or. On foulait aux pieds les métaux les plus précieux. Manoa était le dépôt de toutes les richesses de la terre. Il y régnait un homme que l'on avait appelé *le Doré*, *El Dorado*, en

langue espagnole, car son corps était pailleté d'étincelles d'or, comme le firmament est semé d'étoiles.

La folie du million s'emparait de l'Europe et remplaçait les hystéries mystiques. Ce courant nouveau entraîna bien des gens.

Gonzalo Pizarro[1], le frère du conquérant du Pérou, Alonzo Pizarro, se laissa tenter. En 1539, il se mit à la tête d'une bande d'aventuriers armés jusqu'aux dents, amplement approvisionnés, et il partit du Pérou à la conquête des boucliers et des cuirasses d'or que portaient les guerriers de l'El-Dorado, d'après la tradition. En route, à une centaine de lieues de Quito (aujourd'hui la capitale de la République de l'Équateur), il enrôla un soldat de fortune, dont il eut le malheur de faire son lieutenant. Cet homme s'appelait Francisco de Orellana.

On chemina jour et nuit, à travers les forêts et sur les grandes rivières. On se nourrissait comme l'on pouvait, de chasse, d'herbes et de fruits sauvages. La fatigue, les fièvres, les privations décimèrent les avides explorateurs. Après bien des mois de luttes et de souffrances inouïes, Pizarro et ses compagnons n'étaient pas parvenus à découvrir la ville enchantée qui renfermait la toison d'or. Ils durent se contenter de ramasser quelques pépites du précieux métal le long de leur route. Orellana fut chargé du petit trésor. Il le dépose sur un brigantin, prend une cinquantaine d'hommes avec lui et part.

Il descend au hasard un cours d'eau, le Coco, qui le conduit dans un grand fleuve. Sans aucun doute, il naviguait sur la mer blanche aux flots argentés de l'El-Dorado.

Son plan était fait. Notre caissier infidèle se considère dès lors comme le légitime propriétaire de sa cargaison d'or. Il ne songe plus qu'à gagner de vitesse et à s'éloigner de son chef. Le fleuve était

1. Voir : Levini Apollonii *de Peruviæ, regionis inter Novi Orbis provincias celeberrimæ, inventione et rebus in eadem gestis libri v.* — Antverpiæ, J. Bellerus, 1567.

rapide : il s'abandonne sans scrupules à son courant. Deux de ses compagnons lui font observer que l'on va bien vite et que jamais Pizarro ne pourra les suivre. Orellana se débarrasse de ces braves gens qui n'étaient pas faits pour le comprendre. Il les jette sur le premier rivage venu, sans armes, sans provisions, en pleine forêt vierge. L'un de ces infortunés était un dominicain, Gaspard de Carvajal ; l'autre, un hidalgo de Badajoz, Hernando Sanchez de Vargas.

Mais d'autres obstacles se présentent. Les tribus riveraines le harcèlent sans cesse à coups de flèches. Orellana sort victorieux de ces mauvais pas. Enfin, le 26 août 1541, il quitte la mer douce, qu'il baptise de son nom, et qu'on a appelée depuis le fleuve des Amazones.

Tandis que le trop confiant Pizarro, privé de son or, retournait bredouille à Quito, son associé, plus heureux, parvenait à rentrer ses trésors en Espagne. Il fit croire à ses compatriotes qu'il avait été attaqué par des femmes sauvages, espèces d'amazones blondes, qui l'avaient harcelé en route. Il raconta à leur sujet des histoires très mythologiques qui firent le tour de la péninsule.

Le germe de la légende était jeté ; et, semé sur un bon terrain, il allait donner des fruits.

Orellana repartit d'Espagne, le 11 mai 1544, pour le Nouveau-Monde. Il fut moins heureux cette fois. Il y mourut. C'était justice.

L'Angleterre de Jacques Ier (1603-1625) crut à ces légendes, comme elle sait croire à toute chose qui ne dérange pas trop l'équilibre de ses intérêts bien entendus, et Raleigh l'affermit dans sa croyance.

Ce fut pendant le règne d'Élisabeth (1558-1603) que sir Walter Raleigh[1] commença à faire parler de lui. On connaît l'aventure qui lui attira les bonnes grâces de la souveraine et son rôle brillant dans

1. Voir : *Descriptio Itinerum Francisci Draken, Thomæ Candisch, Gualtheri Ralegh.* — Francofurti et Oppenheimii, De Bry et Merian, 1599-1625.

l'Amérique du Nord, où il fonda les premiers établissements de la Virginie, et d'où il rapporta en Angleterre, le premier, le tabac et les pommes de terre. Sous le règne de Jacques Ier, il trempa dans une conspiration avec lord Grey et lord Cobham, et leur conspiration est

2. — Indien uaupé (une Amazone d'Orellana).

restée célèbre sous le nom de « The Main ». Ses deux compagnons furent mis à mort ; sir Walter Raleigh fut poursuivi et, malgré toute son éloquence et les traits dont il foudroya l'attorney général sir Edwards Coke, déclaré coupable de trahison et condamné à mort également. On l'enferma dans la Tour de Londres, où il resta pendant

treize ans, employant ses loisirs de prisonnier d'État à écrire son *Histoire du monde*. Le duc de Buckingham chercha à lui faire obtenir sa grâce. En 1617, il obtint du roi le relâchement de Raleigh : celui-ci s'engageait à équiper une expédition à ses frais et à aller découvrir les trésors de l'El-Dorado pour le compte du roi ; mais il devait respecter les établissements espagnols, car on négociait alors le mariage de Charles, prince de Galles (fils de Jacques Ier et de la princesse Anne, du Danemark) avec l'infante d'Espagne. Raleigh partit pour le Sud-Amérique. Il ne découvrit pas l'El-Dorado, mais, en revanche, il eut maille à partir avec les Espagnols et s'empara de la ville de Saint-Thomas, vit ses hommes se révolter et revint misérable en Angleterre. L'ambassadeur d'Espagne demanda son châtiment. Jacques Ier fit revivre l'ancien verdict qui le condamnait à la peine capitale, et, le 29 octobre 1618, il montait sur l'échafaud et y mourait en homme de cœur et d'esprit, lançant au bourreau des épigrammes comme il en avait prodigué autrefois à l'attorney général.

Mais, lui aussi, pour excuser sa déconvenue et sauver sa tête, avait parlé des escadrons d'Amazones faisant bonne garde autour de leurs trésors.

Tous ceux qui, depuis lors, eurent la fantaisie d'y aller voir, Jean de Léry[1] et Gandavo[2] en particulier, n'osèrent révoquer en doute l'existence des terribles écuyères. Ces voyageurs devaient beaucoup mentir pour avoir l'air de venir de très loin. Ils ne se gênèrent nullement pour greffer leurs fantaisies romanesques sur les simples données fournies par leurs devanciers.

1. Voir : Lerii, *Historia navigationis in Brasiliam, quæ et America dicitur.* — Genevæ, E. Vignon, 1594.

2. Voir : *Collecção de opusculos reimpressos relativos á historia das navegações dos Portuguezes publ. pela Academia das sciencias.* — Tome I. 3 vol., Magalhães de Gandavo. — Lisboa, 1844-1858.

Gandavo, qui avait quelques réminiscences de l'histoire ancienne, traduisit ainsi Diodore de Sicile :

« Il y a, parmi les tribus indigènes, quelques Indiennes qui font vœu de rester chastes. Elles n'ont aucun commerce avec les hommes, et préfèrent mourir plutôt que de rompre leur célibat. Elles abandonnent tous les métiers féminins et se livrent à des occupations viriles. Elles portent les cheveux coupés comme les mâles ; elles vont à la guerre et à la chasse avec l'arc et les flèches. *Chacune d'elles a une femme qui la sert, avec laquelle elle se dit mariée.* Ces couples ont entre eux des rapports et des privautés comme il en existe entre mari et femme... »

Ce sont bien les inséparables de l'Afrique, les créatures unies par une même ceinture qui n'a rien de chaste, les αμαζωναι, en un mot.

Comment résister à de pareils témoignages? Évidemment on n'invente pas des détails aussi précis. C'est par trop invraisemblable pour que ce ne soit pas vrai.

Cependant, tous ces bruits fantastiques seraient peut-être tombés dans l'oubli, si un grave historien ne leur avait apporté l'autorité de son témoignage. Le Père Pedro Christobal de Acuña, recteur de Cuenca[1], qui accompagna le capitaine Pedro Teixeira au retour de sa grande exploration de l'Amazone, dont nous parlerons plus loin, se fit le véritable colporteur de la légende. Sa bonne foi trompa les plus incrédules ; sa naïveté parut exempte de toute arrière-pensée de supercherie. Or, s'étant livré à une enquête *de vericitate facti*, voici ce qu'il raconte le plus gravement du monde, dans son *Nuevo Descubrimiento :*

« A trente lieues au-dessous du dernier village des Tupinambás les Toupinambours de Voltaire), en descendant le fleuve de l'Amazone,

1. Voir : Acugna, *Voyages into South America, up the Amazon to Quito*, 1698.

on rencontre au Nord une rivière qui vient de la province des Amazones et qui est connue, parmi les gens du pays, sous le nom de Cumuriz. Cette rivière tire son nom des peuplades d'Indiens qui habitent à son embouchure. Au-dessus de ceux-ci sont les Apotos, qui parlent la *langue générale* (le tupy-guarany). Après eux se trouvent les Tagaris, puis les Guacaris, l'heureuse tribu qui jouit de la faveur des Amazones. Les Guacaris ont construit leur village sur des montagnes d'une hauteur prodigieuse (les Cordillères de la Guyane). Parmi elles, il y a un mont, appelé Tacamiába, dont le sommet s'élève de beaucoup au-dessus des autres, et qui est stérile, parce qu'il est sans cesse battu par les vents. C'est le séjour des Amazones.

« Ces femmes vivent seules entre elles et se protègent sans le secours des hommes. Seulement, à certaines époques déterminées, elles reçoivent la visite de leurs voisins, les Guacaris. Lorsque ceux-ci arrivent, elles courent aux armes, de peur d'être surprises. Mais, aussitôt qu'elles ont reconnu leurs amis, elles se précipitent toutes vers les barques des nouveaux arrivés. Chacune y prend un *itamâca* (hamac) et s'en va le suspendre chez elle. Puis, elle se couche, en attendant les hommes. Au bout de quelques jours, les hôtes des Amazones regagnent leurs demeures et ne manquent jamais de revenir à la saison suivante. Les filles qui naissent de ces unions sont élevées par leurs mères. On leur apprend à travailler et à manier les armes. Quant aux garçons, on ne sait pas au juste ce qu'ils deviennent. J'ai entendu dire par un Indien qui, dans sa jeunesse, était allé avec son père à l'un de ces rendez-vous, que les Amazones remettent au père, l'année suivante, l'enfant mâle dont elles ont accouché. Mais, en général, on croit qu'elles mettent à mort ces enfants mâles. Je ne saurais décider la question.

« Quoi qu'il en soit, ces femmes possèdent des trésors capables d'enrichir le monde entier. La barre de la rivière sur les bords de

laquelle habitent les Amazones se trouve par 20 degrés et demi de latitude méridionale[1]. »

Le bon Père de Acuña écrivait l'histoire à sa façon, en y faisant entrer quelques-uns de ses souvenirs classiques. C'était assez la mode du temps. Il nous faut compulser Hérodote pour trouver la clef de ces belles imaginations. Voici ce qu'écrit l'historien d'Halicarnasse[2], qui a baptisé, sans le savoir, la plus grande province du Brésil :

« Vers l'heure de midi, les Amazones s'éloignaient du camp, seules ou deux à deux... Les Scythes, s'en étant aperçus, firent la même chose. Un d'entre eux s'approcha d'une de ces Amazones isolées, et celle-ci, loin de le repousser, lui accorda ses faveurs... Le jeune Scythe, de retour au camp, y raconta son aventure, et, le jour suivant, il revint avec un autre Scythe au même endroit, où il trouva l'Amazone qui l'attendait avec une de ses compagnes. Les autres jeunes gens, instruits de cette aventure, apprivoisèrent ainsi le reste des Amazones, et, ayant ensuite réuni les deux camps, ils demeurèrent ensemble, et chacun prit pour femme celle dont il avait eu d'abord les faveurs... De là vient que les femmes des Sauromates ont conservé leurs anciennes coutumes : elles montent à cheval et vont à la chasse, tantôt seules et tantôt avec leurs maris. Elles les accompagnent aussi à la guerre et portent les mêmes habits qu'eux... »

C'est donc la légende grecque qui a servi à Orellana, à Raleigh et au Père de Acuña pour édifier leur légende amazonienne.

Ces fables s'étaient répandues jusque parmi les habitants de l'Amazonie, et La Condamine[3] les propagea dans toute l'Europe au XVIII^e^ siècle.

1. Chanoine Bernadino de Souza, *Pará e Amazonas*.

2. Melpomène, *Histoire d'Hérodote*, livre IV, page 321. Édition Charpentier.

3. La Condamine, *Relation d'un Voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, en descendant la rivière des Amazones*. — Paris, 1743-1744.

Il est hors de doute aujourd'hui que les Amazones du Brésil n'ont jamais existé telles que les décrivent ces voyageurs. Ce qui a pu donner lieu aux amplifications d'Orellana et des autres, c'est l'habitude qu'ont conservée un grand nombre d'Indiennes d'accompagner les hommes à la guerre, de les exciter au combat et même de prendre part aux attaques dirigées contre les peuplades rivales. Ces mœurs indiennes nous aident alors à mieux comprendre ce qu'étaient autrefois les femmes du Caucase qui vainquirent Illine et Scolopite. Le naturaliste brésilien Barboza-Rodrigues s'est fait, sans le savoir, le commentateur d'Hérodote. Il croit que la tribu actuelle des Uaupés est celle des Amazones entrevues jadis par les premiers explorateurs. Les guerriers de cette tribu conservent une tradition d'après laquelle, avant d'habiter le haut rio Negro, ils auraient vécu le long des rives du fleuve des Amazones, qu'ils auraient abandonnées à la suite d'une inondation. Il existe, en effet, sur la côte du Parú, entre les rivières Jamundá et Trombetas, une île à demi submergée, qui ne se montre plus qu'aux époques des basses eaux. Cette île aurait été en la possession des Uaupés. Ces peuples, d'ailleurs, présentent certains caractères qui les rapprochent des Amazones d'Orellana. Ils ont l'aspect efféminé, portent une raie au milieu de la tête et font des tresses de leurs longs cheveux. Un croquis fait par M. Barboza-Rodrigues représente un jeune Uaupé, que l'œil le plus exercé peut prendre pour une femme. De plus, les Indiennes uaupés accompagnent leurs maris aux combats.

Il ne serait donc pas impossible qu'Orellana ait eu à lutter contre ces riverains du grand fleuve pour défendre son précieux chargement d'or. L'imagination et les souvenirs classiques aidant, il aurait assimilé ces Uaupés mâles et femelles aux Amazones sarmates.

Voilà pour le nom. Venons à la chose.

Quel fut l'heureux mortel qui, le premier, tenta sur un léger esquif

de descendre ou de remonter le fleuve de l'Amazone? Quel est l'audacieux, emporté par le goût des aventures et par la soif de l'or, qui, se hasardant à pénétrer dans ces repaires de sauvages mangeurs d'hommes, découvrit le plus grand fleuve de la terre?

3. — Indienne de l'Amazonie en voyage.

Les annales de la géographie n'ont pas enregistré son nom.

Bien avant Orellana, on connaissait l'existence de la mer blanche, nous l'avons dit. Les Français revendiquent pour eux la gloire de cette découverte. Cousin, disent-ils, partit de Dieppe, au commencement de l'année 1488. Descaliers, qui a été pour lui ce qu'a été pour

Colomb le Florentin Paolo Toscanelli, lui avait recommandé, dit-on, de ne pas serrer les côtes, comme avaient fait tous ses devanciers, et de se lancer hardiment au travers de l'Océan. Une fois parvenu dans l'Atlantique, Cousin aurait suivi ce conseil, et se serait trouvé bientôt entraîné par le courant équatorial qui porte à l'Ouest, comme on sait ; après deux mois de navigation, il aurait abordé sur une terre inconnue, près de l'embouchure d'un fleuve immense. Quelle était cette terre ? Quel était ce fleuve inconnu? Les Mémoires de Dieppe[1] n'hésitent pas à prononcer que c'était l'Amérique du Sud et le fleuve des Amazones, auquel Cousin aurait donné le nom de *Maragnan*.

Toujours est-il que Antonio Galvão en parle déjà dès l'année 1499.

Un an après, en janvier 1500, avant que Cabral eût aperçu les côtes du Brésil, Vincent Pinzon découvrit l'embouchure du fleuve, dans son voyage de Maragnan vers le Nord. Surpris de l'étendue et de la beauté de ses eaux, il lui donna le nom de *mer douce*[2]. Quesada et Berrio le parcourent en descendant de la Nouvelle-Grenade. Ordas l'explore en partie en venant de Quito. Charles-Quint lui avait accordé le droit exclusif d'exploiter l'El-Dorado. Après eux on cite encore Lope de Aguirre, l'assassin d'Ursua et de Ferdinand de Guzman.

Un siècle plus tard, Juan de Palacios descendit de Quito jusqu'au confluent du Napo. A cet endroit, il fut abandonné par une partie de sa suite, et il navigua sur l'Amazone, accompagné seulement de deux frères lais et d'une petite escorte. Arrivé au rio Negro, il fut massacré par les naturels du pays. Ses compagnons se sauvèrent, et par-

1. Voir : *Histoire des anciennes villes de France*, par L. Vitet, Paris 1833, et les *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la navigation française*, par M. Desmarquets, Paris, 1785, 2 vol. in-12.

2. Voir : le précieux et excellent ouvrage *Viagem ao redor do Brazil*, par M. le Dr J. Severiano da Fonseca, auquel nous avons fait de larges emprunts pour toute cette partie de notre travail, tout en contrôlant chacune des données de l'éminent voyageur brésilien.

vinrent à l'embouchure de l'Amazone, à Belem. Le capitaine général, Francisco Coelho de Carvalho, et le *provedor* des finances royales, Jacomo-Raymundo de Noronha, les accueillirent avec bonté, et résolurent d'organiser une expédition portugaise sur tout le cours de l'Amazone.

C'est ainsi que fut décidé le fameux voyage du capitaine Pedro Teixeira, voyage qui date dans les fastes des découvertes géographiques.

Les deux fonctionnaires portugais ne négligèrent rien pour mener l'entreprise à bonne fin. Ils se multiplièrent avec l'activité qui caractérisait alors ce peuple admirable. Lorsque tout fut prêt, Pedro Teixeira choisit ses collaborateurs. Il s'adjoignit Pedro Bayão de Abreu, Pedro da Costa Favella, Bento Rodrigues de Oliveira et Bento de Mattos Cotrim, tous hommes experts dans l'art de la navigation et d'un courage à toute épreuve. L'escorte se composait de 70 soldats et de 900 Indiens soumis.

Le 8 octobre 1637, ces 1,000 Argonautes partirent de Cametá, ville de la province de Pará.

Après des aventures épiques, qui font pâlir les récits les plus fantaisistes de nos pseudo-voyageurs modernes, ils atteignirent Payamina, d'où ils partirent par terre à destination de Quito. Ils y arrivèrent le 20 octobre 1638, après plus d'un an de voyage. Ils avaient traversé l'Amérique du Sud de l'Est à l'Ouest, de l'Atlantique au Pacifique.

A cette époque, le Portugal était sous la domination espagnole. Aussi ces héroïques Portugais, sujets malgré eux du beau-père de Louis XIV, furent-ils accueillis à Quito avec les plus grandes marques d'honneur. Le vice-roi de cette contrée, le comte de Chinchon, dont la femme eut la gloire d'attacher son nom au quinquina, les reçut à bras ouverts comme de véritables compatriotes.

Pedro Teixeira repartit bientôt pour Belem, emmenant avec lui deux savants religieux : le recteur de Cuenca, Christophe de Acuña, qui, comme nous venons de le voir, s'est fait l'historien de ce voyage, et André d'Artieda, professeur de théologie à Quito. Arrivé à l'embouchure du Napo, Teixeira fit dresser un monument en bois en souvenir de son passage. L'expédition était de retour à Belem le 12 décembre 1639. Elle avait duré 26 mois.

Teixeira eut des émules.

Des aventuriers de tous les pays cherchèrent à pénétrer, après lui, dans les régions mystérieuses où l'or sortait de terre comme par magie, d'après la tradition. D'Espagne on vit arriver avec trois navires Pedro da Silva et Serpa. Tous deux périrent à l'embouchure de l'Orénoque, avant de toucher à la terre promise. Leur insuccès ne découragea pas les chercheurs de l'El-Dorado, pas plus que les mésaventures de Raleigh n'arrêtèrent les entreprises des avides Européens. Raleigh, après avoir, pendant de longues années, cherché en vain fortune dans l'Amazonie, laissa sa tête à la justice espagnole, qui l'avait demandée et obtenue de Jacques I^er^ d'Angleterre. Il avait auparavant perdu son fils à la peine.

Au XVII^e^ siècle, les Hollandais se présentèrent à leur tour. Dès 1695, ils avaient établi une ville forte, Marinuassú, la *grande ville*, comme l'appelaient les Indiens, entre les rivières Péry et Acaixy, affluents du Xingú, qui lui-même se jette dans l'estuaire de l'Amazone. Cette situation permettait à ce peuple d'entreprendre des excursions sur l'Amazone. Le Père Roch Hunderpfundt y entra par le Xingú, au milieu du XVII^e^ siècle. En 1741, Hortsmann partit de Paramaribo, dans la Guyane néerlandaise, et arriva par le rio Branco jusqu'à Belem de Pará.

Ces voyages partiels avaient au moins l'avantage de faire connaître quelques-uns des grands affluents de l'Amazone. Le Portugal se fit

bientôt le gardien jaloux de son beau fleuve et de sa riche contrée. Il interdit la navigation du fleuve à tous les peuples. Ce n'est qu'en 1867 que le Brésil ouvrit l'Amazone à toutes les nations.

Nous ne saurions terminer cette rapide nomenclature des voyages d'exploration sur l'Amazone sans parler du voyage que fit sur le Xingú, en 1843, il y a quarante ans, le prince Albert de Prusse. Il alla jusqu'au 4° parallèle, après avoir franchi les premières cataractes. Le prince avait avec lui le comte Oriola et... le chancelier de fer en personne !

Qui sait si M. de Bismarck, en parcourant le vaste fleuve brésilien, n'eut pas honte de son petit ruisseau brandebourgeois, et ne prit pas dans les solitudes sud-américaines ses idées de grandeur et d'extension infinie ! L'Égypte a bien fait conquérir l'Europe à Bonaparte !

Inutile de rappeler les voyages de Martius, Poepig, Franz Keller, de Smythe, Mawe, Bates, Wallace, Chandless, de Herndon, Gibbon, Agassiz, Hartt, Castelnau, Tardy de Montravel, Crévaux et Wiener, de Coutinho, Barboza-Rodrigues et de tant d'autres explorateurs. Ils sont trop près de nous. Dans le cours de ce travail, on en appréciera les résultats.

## CHAPITRE II

*Situation géographique.* — Étendue, limites, configuration. — Avantages généraux de cette situation géographique. — Comment on accède à la province de l'Amazone. — Bassin de l'Amazone. — Son développement, masse de ses eaux. — Causes de ces phénomènes tirées : de l'ampleur des versants, de l'orientation des côtes et du mode de formation géologique. — Orographie. — Caractère géologique du sol. — Hydrographie. — Climat.

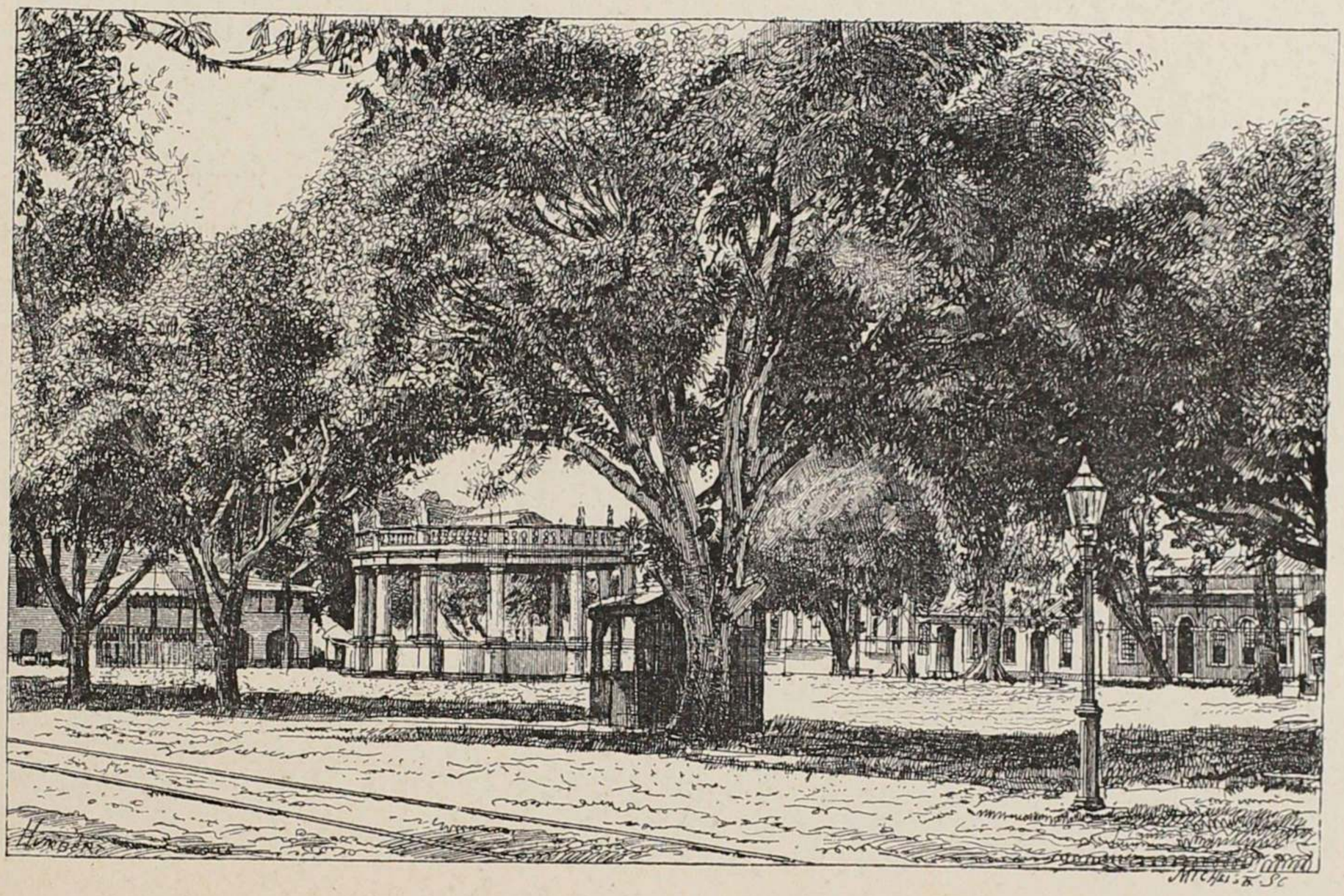
Depuis quelques années on a coutume de donner le nom d'Amazonie à la région septentrionale et orientale du Brésil, baignée par le fleuve des Amazones, et composée des deux provinces : de *Pará*, chef-lieu Belem, et de l'*Amazonas*, chef-lieu Manáos.

L'Amazonie est bornée par l'océan Atlantique, par les trois Guyanes, — française, néerlandaise et anglaise, — par les États-Unis du Vénézuéla et de Colombie, par les Républiques de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie.

Ainsi entourée de cinq États indépendants et des trois Guyanes, l'Amazonie mesure 3,044,732 kilomètres carrés. Elle occupe plus du tiers de la superficie totale de l'empire brésilien ; elle est près de six fois aussi vaste que la France et que l'empire d'Allemagne, et le petit royaume de Belgique tiendrait cent trois fois dans son périmètre. Elle égale donc presque le tiers du continent européen, dont l'étendue est, comme l'on sait, de 10 millions de kilomètres carrés.

La province de l'Amazone est la plus vaste des vingt provinces qui

composent l'immense empire brésilien. Elle s'étend, au Nord, jusqu'à 5°10′ de latitude, et, au Sud, elle atteint le 10ᵉ parallèle. Elle part, à l'Est, du 59ᵉ grand cercle, et aboutit, à l'Ouest, au 75ᵉ. Elle mesure donc 360 lieues du Nord au Sud, et 300 lieues de l'Est à l'Ouest. Sa superficie totale est de 1,897,020 kilomètres carrés. Elle est, par conséquent, trois fois et demie plus grande que la France, y compris la



4. — Place de Nazareth, à Belem (Pará).

Corse et le territoire de Belfort, et elle constitue à elle seule plus du cinquième de la surface totale du Brésil, laquelle est évaluée à 8,337,218 kilomètres carrés environ.

Sa forme est celle d'un pentagone irrégulier.

La province de l'Amazone est bornée : au Nord, par la Guyane anglaise, par les États-Unis du Vénézuéla et par les États-Unis de Colombie ; au Sud, par la République de Bolivie et par la province brésilienne de Matto-Grosso ; à l'Est, par la province brésilienne du

Grand-Pará et par la Guyane anglaise ; à l'Ouest, par les Républiques du Pérou et de l'Équateur.

Cette situation privilégiée fait de cette province comme un centre de communication entre le reste du Brésil et la plupart des États néo-espagnols de l'Amérique du Sud. Par la province de Matto-Grosso, elle se relie au grand bassin de la Plata ; par le Pérou et l'Équateur, elle est en contact avec l'océan Pacifique ; par la Colombie, elle entre en communication avec l'isthme de Panama. Enfin, par le beau fleuve qui la traverse, elle a une sortie du côté de l'océan Atlantique.

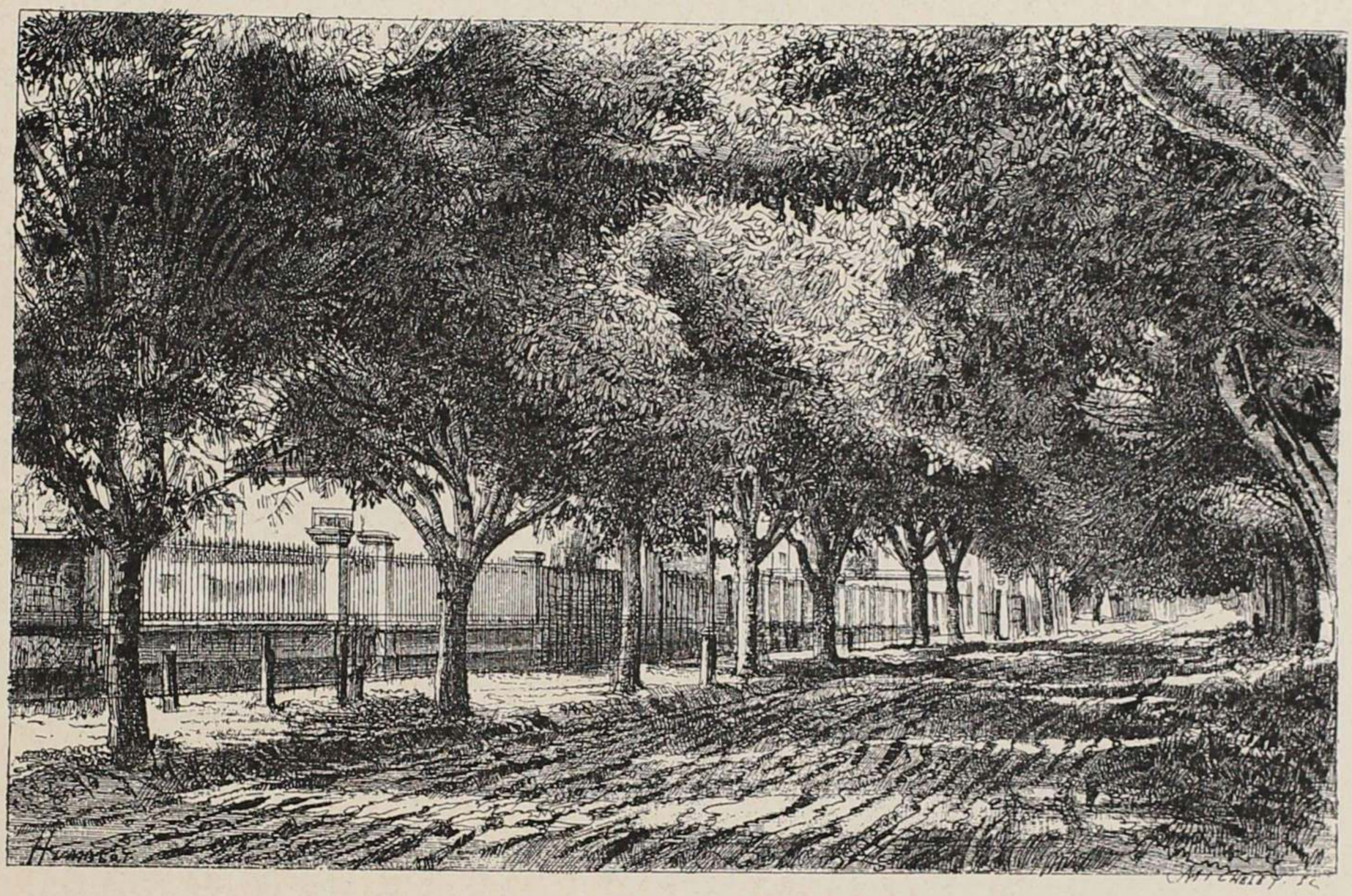
Rappeler toutes ces choses, c'est rappeler du même coup l'avenir de cette région exceptionnelle, qui n'attend plus que le commerce et l'industrie du monde entier pour devenir ce que les anciens avaient rêvé : l'Eldorado où coulent des flots d'or.

Quand on remonte du Sud au Nord les 1,200 lieues du littoral brésilien, on rencontre, à l'extrémité de la courbe dessinée par ces côtes, presque sous l'équateur, une dépression profonde, une sorte de solution de continuité entre les rivages. C'est le grand estuaire de l'Amazone. « On a donné le nom de rio Pará à cet énorme estuaire, qui s'étend depuis la baie de Marajó jusqu'à l'océan Atlantique, sur un espace de 330 kilomètres, et qui est formé par le Tocantins, enrichi des eaux des rivières Mojú et Guajará. »

Pénétrons dans la province de l'Amazone, en remontant le cours de ce beau fleuve qui la traverse dans toute son étendue, et qui lui a donné, avec son nom, l'inépuisable fertilité de son sol. En partant de Liverpool, du Havre ou de Lisbonne, par exemple, on arrive à Belem, chef-lieu de la province de Pará. C'est là que l'on s'embarque pour l'Amazone.

Après avoir pris place sur l'un des nombreux paquebots de l'*Amazon Steam Navigation Company limited*, l'on s'installe à bord le plus confortablement possible. Comme la chaleur est intense, chacun

déserte les cabines et fixe son hamac sur la dunette ou sur le pont. Nous sommes, si vous le voulez, au mois de février, en plein hiver des tropiques. Nous n'avons guère à subir que 36 degrés centigrades, tempérés, d'ailleurs, par de fraîches brises qui descendent des forêts ou qui viennent de la mer. Le fleuve est dans toute sa splendeur; ses eaux grossies ressemblent à un lac immense. Sans craindre l'impor-



5. — Route de Nazareth, à Belem (Pará).

tunité des moustiques, qui ne sévissent guère dans cette saison, nous pouvons nous abandonner, dans un *farniente* délicieux, à la contemplation tranquille du spectacle enchanteur qui se déroule sous nos yeux. Le navire nous promène à travers des merveilles dont l'Européen n'a pas la moindre idée. Il semble que l'on pénètre dans les mystères de la nature, et que des terres nouvelles, aussi belles que les cieux, se révèlent à chaque instant. Des forêts profondes s'étendent au loin; des palmiers, tantôt isolés, tantôt massés en assez grand

nombre, étoilent de leur feuillage sombre l'ardente sérénité du ciel. Les rives sont bordées d'une puissante végétation qui encadre de noir la nappe grisâtre des eaux. Çà et là, dans une éclaircie de verdure, une construction rustique arrête le regard. C'est le *sitio* des solitudes amazoniennes, la demeure perdue des hommes qui se livrent à la culture du cacaoyer et de la canne à sucre, ou bien qui s'adonnent à l'extraction des essences forestières. Ces habitations jettent une note gaie au milieu de ces déserts. Un grand nombre d'entre elles ne sont plus couvertes de chaume misérable comme autrefois : leurs toits de tuiles rouges brillent au soleil ; il en est au faîtage de zinc. A quelques pas de ces maisons, des troupes d'enfants, tout nus ou à peine vêtus d'une longue chemise d'indienne, jouent sur la plage au sable étincelant et fin. Quelques *igarités* et quelques *montarias*, les embarcations de ces parages, sont amarrées dans un repli du fleuve.

Nous passons, sans nous y arrêter, en vue de quelques villages. Nous laissons Bôa-Vista et Curralinho à notre droite. Après treize heures d'une navigation ininterrompue, nous stoppons en face de l'île de Breves, à 150 milles de notre point de départ. Breves est aujourd'hui une pauvre bourgade en décadence. Autrefois, les naturels de la contrée se livraient à une industrie assez lucrative : leurs poteries, d'une forme et d'une ornementation très originales, étaient fort estimées, et la civilisation n'a rien appris, en fait de céramique, à ces habiles ouvriers, qui, au contraire, ne parviennent plus à faire des vases aussi parfaits que ceux qu'ils fabriquaient autrefois.

Après quelque temps employé à faire du combustible, nous reprenons notre route. Le bateau à vapeur voyage maintenant sur un bras très étroit de l'Amazone. Sur la gauche du fleuve, et, par conséquent, à la droite du voyageur qui le remonte, les îles se succèdent avec une admirable variété. On passe près des îles de l'Aturia, du Macujubim, du Jabirú, du Boiossú, du Monsarás, du Mutum-quara, du Limão,

de l'Ituquara, du Juréty et du Pucuruhy. Au bout de douze heures de traversée, on arrive à Gurupá, l'ancien Mariocay, à 102 milles de Breves. Gurupá se trouve situé sur la rive droite de l'Amazone.

Nous entrons dans le véritable bras de l'Amazone, et nous nous trouvons au confluent du Xingú. Cette rivière, qui prend sa source dans un rameau de la *Serra-dos-Vertentes*, arrose le territoire de Matto-Grosso, pénètre dans la province de Pará, et se jette dans l'Amazone par 1°42′ de latitude et par 8°4′ de longitude.

Nous n'entrons pas dans le Xingú pour voir Porto-de-Moz, situé à 12 milles de l'embouchure de cette rivière, mais on fait escale à Prainha, — la petite plage, — joli bourg sur la gauche de l'Amazone, à 123 milles de Gurupá. Le climat y est excellent et le site des plus agréables. Les ressources y sont nombreuses. Des hommes qui s'y installeraient pour arrêter au passage les centaines d'arbres de toute espèce qui descendent le fleuve, arrachés par les crues, y feraient fortune en peu d'années. Les habitants préfèrent s'enfoncer dans la forêt à la recherche des essences.

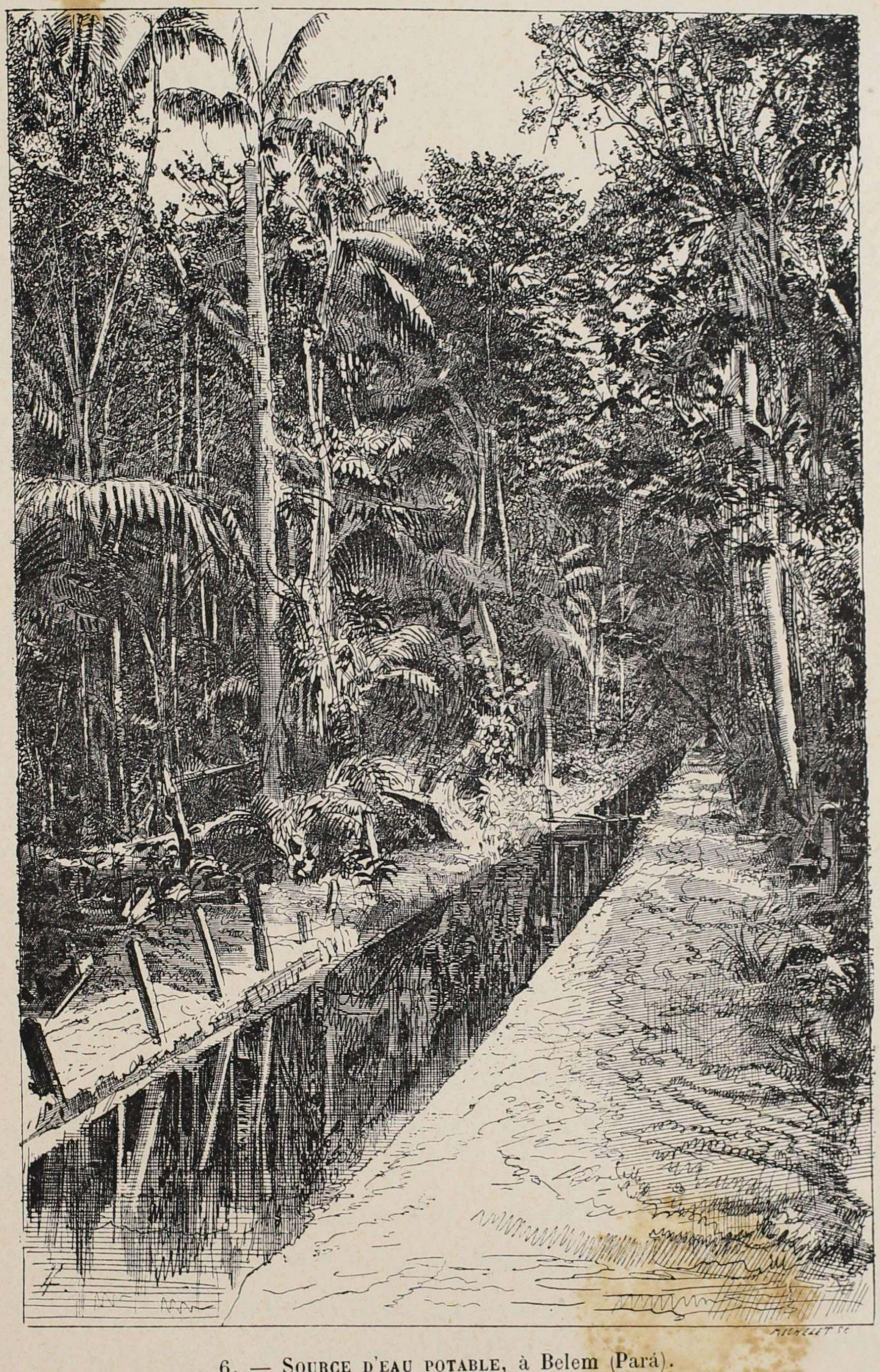
Après Prainha, le panorama se transforme. L'Amazone prend bientôt un cours régulier. Il s'étend à perte de vue sous les yeux émerveillés du touriste. Nous voyageons depuis moins de trois jours, et nous touchons à Monte-Alegre, — le mont joyeux, — qui mérite vraiment son nom. Le bourg est élevé de 300 mètres au-dessus du niveau du fleuve; il s'étage sur les versants d'une colline. Tout près, nous avons la serra de l'Ereré, le lac Macurú et la rivière Gurupatúba. Monte-Alegre est, avec Prainha, l'un des endroits les plus sains et les plus pittoresques de cette région.

Bientôt, nous entrons dans le Tapajoz, dont le nom est, dit-on, une corruption des mots tapayú-paraná des indigènes, ou des mots tapanhon-hù des Indiens mundurucús. Quelques naturels de ces parages l'appellent encore paraná-pixuna, c'est-à-dire la rivière noire, à cause

de la couleur de ses eaux. En réalité, cette rivière n'est pas plus foncée qu'une infusion de thé, mais sa profondeur la rend extrêmement brune. Le cours du Tapajoz, qui commence dans la *serra* des Parecis, est de 330 kilomètres. Il arrose les deux provinces de Matto-Grosso et de Pará. Rien n'est plus curieux que de voir la lutte de ses eaux contre les flots de l'Amazone. Après avoir repoussé les ondes grisâtres du grand fleuve, sa longue traînée noire ne se mêle aux eaux de son rival et ne disparaît qu'à plusieurs kilomètres de son embouchure.

A 60 milles environ de Monte-Alegre, nous rencontrons Santarem, ancien village des Indiens Tapajoz. La ville date du commencement du XVII^e^ siècle. Elle est bâtie sur la rive droite du Tapajoz, près du confluent de cette rivière avec l'Amazone. La ville est fort jolie, avec sa belle plage argentée qui lui donne l'aspect d'une station de bains de mer. Elle compte de 5 à 6,000 habitants, mais ces chiffres sont sujets à caution. Le climat est bon, et les terres fertiles. Les forêts qui l'avoisinent fournissent en grande abondance le châtaignier du Brésil (*Bertholletia excelsa*), l'huile de copahu, la vanille et d'autres productions recherchées. Son commerce est assez développé. Il consiste principalement en poisson, en bétail et en cacao. C'est la ville la plus considérable de la province de Pará, après Belem, le chef-lieu. Santarem se donne des airs de grande ville. La civilisation y est assez avancée. On y lit deux journaux politiques.

Quittons Santarem, en laissant une grande île à notre droite, puis l'île de Soroby-assú. Le fleuve se resserre. Nous continuons notre route en passant près de l'embouchure du grand lac de Villa-Franca, qui est considéré comme le plus profond de l'Amazonie. Les petits villages deviennent moins rares; ils se succèdent à des intervalles plus rapprochés. On remarque un certain nombre de maisons construites sur pilotis, par précaution contre les débordements du fleuve. Ces palafittes amazoniens se nomment *maromas*.



6. — Source d'eau potable, à Belem (Pará).

Dix heures après notre départ de Santarem nous arrivons à Obidos, à 1,400 kilomètres de Belem. La marée s'y fait encore sentir ! Obidos est un ancien village des Indiens épauches ou épauaches, que les Brésiliens appellent aujourd'hui Pauchis. Il remonte au commencement du siècle dernier. C'est maintenant une petite ville assez peu animée. Elle est assise sur un promontoire escarpé de la rive gauche de l'Amazone par 1° 45′ de latitude sud, et par 12° 21′ de longitude ouest. Sur la pointe de cet escarpement se dresse la citadelle d'Obidos, qui est la clef du cours supérieur de l'Amazone.

La ville d'Obidos est la dernière de la province de Pará, que nous quittons pour entrer dans la province de l'Amazone.

Après avoir passé près de la rivière Jamundá, qui sépare les deux provinces, nous laissons à notre gauche la *serra* de Parintins, où nous abordons après une traversée de onze heures environ.

Parintins est le premier endroit habité appartenant à la province de l'Amazone. Au temps de la domination portugaise, ce bourg (*villa*, comme on dit en portugais) s'appelait pompeusement Villa-Nova-da-Rainha. Après l'indépendance du Brésil, il a pris le nom plus solennel encore de Villa-Bella-da-Imperatriz ; et, enfin, celui sous lequel nous le désignons actuellement. Parintins est un bourg gracieux, établi sur une île qu'entourent des trois côtés : un bras du Limão (citron), le fleuve de l'Amazone et un petit coude de la rivière Limãosinho (petit citron). Le bourg se trouve situé sur la rive droite de l'Amazone, et sur la rive gauche du Maués, qui sort de la grande rivière Madeira.

Vers la fin du XVIII^e^ siècle, en 1796, le capitaine José-Pedro Cordovil y fonda un campement d'Indiens des tribus des Maués et des Sapopés. Quelques années après, en 1804, un carme, le Père José das Chagas, y alla en mission, et convertit les tribus soumises. Par sa position géographique, Parintins est destiné à devenir un centre commercial

d'une grande importance. En effet, ses communications sont d'une extrême facilité, soit avec les autres villes et bourgs des rives de l'Amazone, soit avec la rivière Madeira et avec le bourg de Maués (l'ancienne Lusea), situé dans l'île de Tupinambaràna. Les habitants de Parintins se livrent au commerce du cacao, du tabac, qui y est d'une qualité hors ligne, du guarana, du rocou, de l'huile de copahu, sans parler du caoutchouc et du poisson sec *pirarucú*. Toutes ces richesses se décupleraient bien vite si des bras en assez grand nombre venaient les exploiter et les faire fructifier.

A quelques heures de Parintins, on trouve Urucuritúba, petit village de chaumières où les industriels en caoutchouc (*seringueiros*) et les planteurs de cacao des environs vont faire leurs approvisionnements. Ce nom d'Urucuritúba vient d'une grande île qui a existé en cet endroit, au milieu du fleuve, et qui a été submergée vers 1840. En 1850, elle n'existait déjà plus. C'est un phénomène qui se reproduit fréquemment dans ces parages. Des îles surgissent et disparaissent comme par enchantement. Le fleuve, comme le personnage de la fable, dévore ses enfants.

A mesure que l'on s'enfonce dans le haut Amazone, l'intérêt s'accroît, la nature s'élève au grandiose. Les cypéracées aux longs rhizomes se multiplient et enchevêtrent leurs racines comme des enroulements de serpents. Les *canaranas* et les *murys* aquatiques envahissent le fleuve, se répandent comme des coulées de verdure jusqu'au milieu de ses eaux ; et, sur ces îles flottantes, se développent des pépinières d'arbustes dont le vent a semé les graines. Des arbres géants se penchent sur le fleuve, et laissent pendre entre les fourches de leurs branches des milliers de nids de *japys* et de *chechéos* ressemblant à des bourses qui auraient un mètre de long. Une infinité d'oiseaux au plus éclatant plumage déposent leurs vives couleurs sur les sombres feuillages des bois. Les *ciganas* (*opistocomus*) jettent

leurs cris stridents dans les profondeurs de ces solitudes où l'Indien s'est retiré.

Nous ne nous arrêtons pas à Silves, ancien village de Saracá, et nous allons jeter l'ancre à Itacoatiára, autrefois Serpa, sur la rive gauche de l'Amazone, à 130 milles de Parintins, fondé au milieu du XVIII^e^ siècle, en 1759. Itacoatiára signifie pierre peinte. Ce nom doit son origine à des rochers sur lesquels sont tracés des hiéroglyphes que l'on attribue aux habitants primitifs de ces contrées. Ce bourg pourra devenir bientôt une place commerciale de premier ordre, grâce à sa situation en face de l'embouchure du Madeira. Le jour où le chemin de fer « Madeira e Marmoré » sera construit, Itacoatiára sera l'escale obligée de tous les navires venant du point de départ de cette voie ferrée, dont une commission d'ingénieurs étudie en ce moment-ci le tracé. Tout ce pays est d'une fécondité sans pareille, et se prête à la culture du coton, du café, du cacao, du manioc et à l'extraction des essences et des résines qui se trouvent à l'état sauvage dans les forêts voisines. Un des membres de la commission d'études du chemin de fer « Madeira e Marmoré » signalait dernièrement, dans une correspondance, un fait curieux : à 1 mille environ de cette localité, un Américain du Nord, M. Stone, citoyen des États-Unis, s'est établi comme pour montrer ce que l'énergie et l'activité d'un homme peuvent faire de ces régions trop peu connues qui n'attendent que la culture. La maison bâtie par ce rude et intelligent pionnier est entourée de beaux ombrages ; le bétail couvre les prairies et des plantations de tabac fournissent au propriétaire une belle source de revenus.

A douze heures d'Itacoatiára se présente l'embouchure du rio Negro, dont les flots sont encore plus noirs que ceux du Tapajoz. A partir de cet endroit, l'Amazone prend le nom de Solimões. Quelques heures après nous débarquons à Manáos, chef-lieu de la province de l'Amazone.

Notre traversée de Belem à Manáos a duré six jours, et nous avons fait plus de 927 milles sur le plus grand fleuve du monde.

Maintenant que le lecteur est introduit dans la vallée de l'Amazone, nous allons lui en décrire les particularités géographiques, géodésiques, climatériques et géologiques.

La vallée de l'Amazone renferme le plus vaste bassin fluvial du monde entier. Sa superficie est évaluée à 4 millions de kilomètres carrés. Maury en estime l'étendue à 2,048,480,000 milles carrés. Ces chiffres parleront davantage, dit M. J.-S. da Fonseca, si on les compare à ceux que fournissent les plus importants bassins du globe :

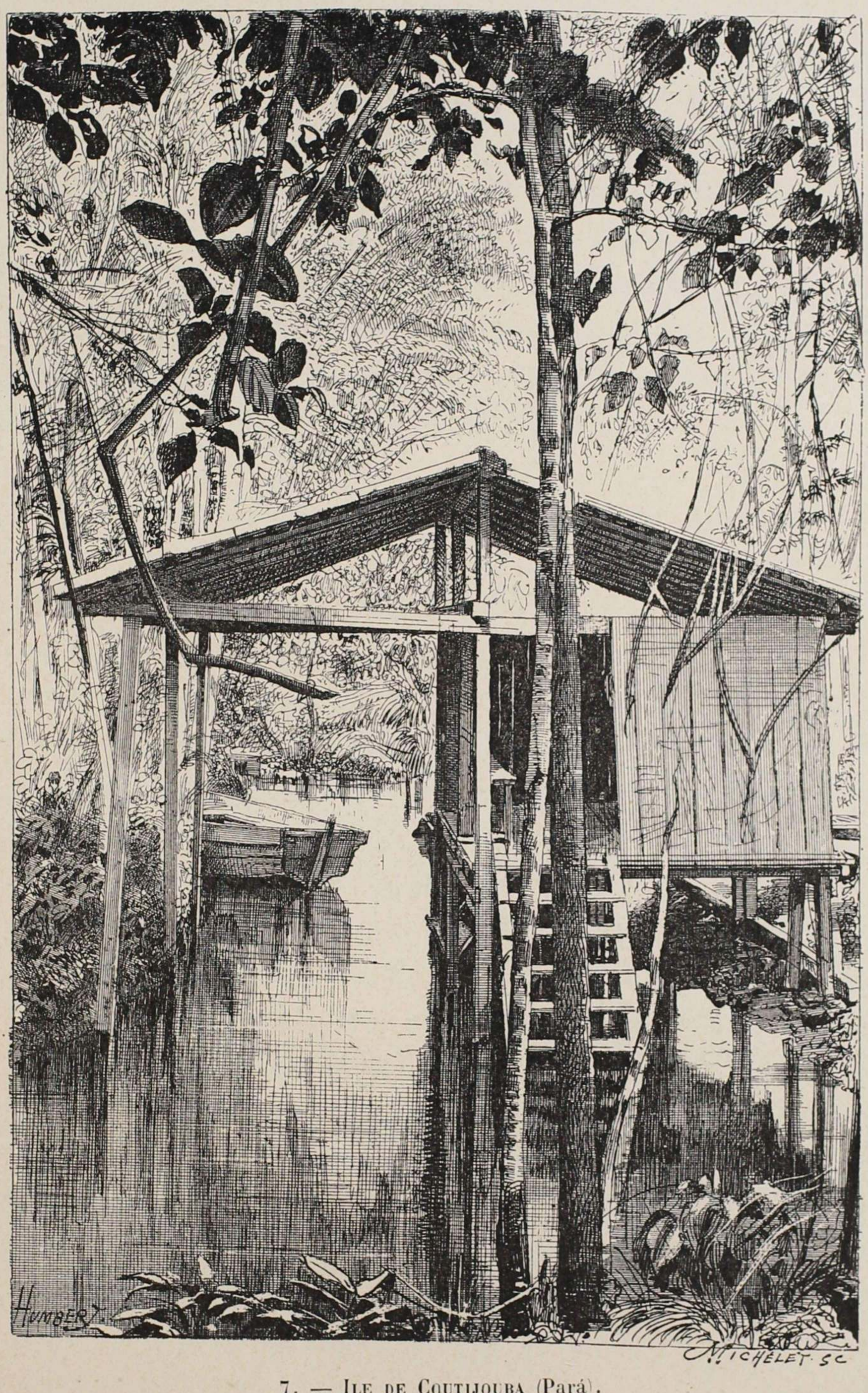
| | | |
|---|---|---|
| Le bassin du Mississipi a. . . . . | 982,000 | milles carrés. |
| Celui de la Plata . . . . . | 886,000 | — |
| Celui du fleuve Bleu. . . . . | 547,000 | — |
| Celui du Nil . . . . . | 520,000 | — |
| Celui du Gange. . . . . | 423,000 | — |
| Celui du Danube . . . . . | 234,000 | — |

Le bassin de l'Amazone est donc mille fois plus considérable à lui seul que tous ces bassins réunis.

La masse de ses eaux est calculée à 100,000 kilomètres cubes environ. L'hiver, les inondations portent cette approximation à une quantité vingt ou trente fois plus élevée. On peut donc à bon droit considérer le bassin de l'Amazone comme un véritable océan d'eau douce parsemé d'îlots flottants et d'îles immenses, comme la Tupinambaràna et ce fragment des Guyanes compris entre l'Orénoque et l'Amazone.

L'ampleur de cette vallée est due à la rareté des accidents du sol, et la richesse extraordinaire de ses eaux s'explique par sa situation exceptionnelle.

En effet, ses versants montagneux sont excessivement écartés et disposés comme un cirque immense non interrompu. Ils s'étendent




7. — Ile de Coutijouba (Pará).

du 5e parallèle nord au 20e parallèle sud, et du 4e méridien au 36e, à l'occident de Rio-de-Janeiro. Le circuit nord est formé par les montagnes Acary et Paracaïma, d'où descendent les eaux du rio Branco ; à l'Ouest, les Andes lui servent de frontière et versent dans son sein le Japurá et le Caximayo, affluent du Mamoré ; au Sud, la ceinture des *serras* de Matto-Grosso l'enferme presque jusqu'à la mer. Dans ce dernier périmètre s'écoulent le Duas-Pontes, tête de l'Araguay, les sources du Napo et du Cuencas, à la hauteur du 36e et du 4e méridien.

Il n'est pas douteux qu'une région semblable, dépourvue, dans son intérieur, d'élévations notables de terrain, n'aurait produit qu'un désert immense, sorte de Sahara américain, si les eaux n'y avaient été appelées par un concours merveilleux d'influences spéciales. Dans son beau travail, *l'Amazone et les côtes atlantiques de l'Amérique du Sud*, Maury nous signale les principales causes de ces phénomènes. Il explique l'accumulation des eaux dans ce grand bassin si développé, si bien préparé à les recevoir, par la configuration topographique du nouveau continent sud-américain. Ce vaste triangle, à peu près rectangle, mesure, du côté du Pacifique, qui figure l'hypoténuse, 4,000 milles de côtes ; du cap Horn jusqu'au cap San-Roque, 3,500 milles, et, de ce dernier au cap de la Véla, en Colombie, 2,500 milles. Deux de ces côtés sont tournés vers le Nord-Est ; le troisième regarde le Sud-Est. Ils sont donc exposés aux vents généraux qui soufflent de ces directions opposées. Ces vents, en passant sur l'Atlantique, se chargent de vapeurs qui se condensent en nuages au-dessus du continent, et qui vont tomber en pluie jusqu'aux confins occidentaux de cette vaste vallée. Là, les sommets neigeux des Andes attirent les dernières vapeurs et les transforment en sources intarissables, qui donnent naissance aux grands cours d'eau.

« Il n'y a aucun pays tropical, dit le savant hydrographe américain,

qui ait, dans une position aussi exactement favorable, une aussi grande étendue de mer dans la région des vents généraux. La côte atlantique des États-Unis, celle de la Chine et la côte orientale de la Nouvelle-Hollande courent dans la direction des vents généraux de ces régions ; par conséquent, ces vents et les eaux qu'ils apportent vont parallèlement à la terre ; ils ne soufflent pas perpendiculairement, il ne portent pas leurs vapeurs dans l'intérieur des terres. Seule, la côte orientale de l'Afrique a des orientations analogues à celles de l'Amérique méridionale, mais elle ne s'étend pas sur une quantité d'eau de mer suffisante à alimenter par ses vapeurs de grands fleuves et de nombreuses rivières. Sans doute, les vents généraux du Sud-Est agissent perpendiculairement sur la côte africaine, lorsque les moussons de l'océan Indien le permettent, mais ils ne soufflent pas pendant toute l'année comme ceux de l'Amérique du Sud ; aussi ne peuvent-ils favoriser l'Afrique que de la moitié à peine des pluies que ce dernier continent reçoit. Les deux systèmes de vents généraux du Nord-Est et du Sud-Est convergent et se rencontrent entre l'équateur et l'isthme de Darien. Sur ce dernier point, il règne toujours un grand calme et les pluies sont plus fréquentes. »

C'est ainsi que Maury rend compte de l'abondance extraordinaire des eaux dans le bassin de l'Amazone. C'est ainsi qu'il explique, non seulement la division des saisons en saison sèche et en saison des pluies, mais encore la bonté du climat, dont il dit « qu'il doit être le plus remarquable du monde ».

Il faut joindre à toutes ces considérations, que les lecteurs trouveront admirablement développées dans l'excellent ouvrage de M. le Dr J. Severiano da Fonseca, *Viagem ao redor do Brazil*, les hypothèses plausibles qui ont été faites sur le mode de formation géologique de cette contrée.

La science considère comme très probable l'existence d'une mer

intérieure dans le centre de l'Amérique du Sud. Par un de ces cataclysmes fréquents aux époques antérieures à la nôtre, cette mer aurait été déplacée par le soulèvement des hauts reliefs du sol américain. Il est probable que le Madeira fut une des voies par où cette Méditerranée vint se déverser dans l'océan Atlantique, en creusant ces excavations profondes qui servent de lit actuellement aux affluents de l'Amazone. Ces lits auraient continué à être alimentés par les eaux pluviales dont nous venons de parler. Il reste donc à peu près établi que la vallée amazonienne fut, à une certaine époque, un fond de mer, un immense golfe de l'Atlantique. Sur ce point, La Condamine, Humboldt, Agassiz, Coutinho, Hartt, Derby, sont à peu près d'accord. Les révélations de la nature elle-même confirment chaque jour leurs assertions. La présence d'innombrables foraminés (trous de pholades) et d'autres produits océaniques dans les roches sédimentaires assigne à cette mer intérieure une époque qui ne semble pas devoir être portée au delà de la période crétacée secondaire. Il est à supposer que plus d'une commotion tellurique s'est fait ressentir, depuis, dans cette région. En dernier lieu, la formation de la chaîne des Andes semble avoir déterminé l'aspect actuel de ce continent. Elle coïncide avec certaines dépressions produites par la décomposition du gneiss, et que MM. Agassiz et Coutinho ont observées.

Agassiz ayant, en outre, remarqué que les flancs des *serras* de Paracaïma et de Tumucumaque, qui regardent le bassin amazonien, sont arides et chauves, tandis que les versants du Nord et de l'Ouest sont couverts d'une belle végétation, en a conclu que la vallée de l'Amazone fut, non pas un bras de mer, non pas un golfe, comme celui du Mexique, mais simplement un lac formé par les eaux du dégel d'un hiver cosmique, au temps où l'Amazonie s'étendait jusqu'au milieu de l'Atlantique, et où les rivières qui se jettent aujourd'hui sur la côte, depuis le Parnahiba, allaient se précipiter dans le courant de l'Amazone.

Cette opinion personnelle à l'illustre savant, et qui fait partie de son système de la formation glaciaire des continents, ne saurait être acceptée sans de graves restrictions. L'absence presque complète de blocs erratiques dans la vallée de l'Amazone semble la condamner. Quant à la rareté de vestiges d'origine marine sur les pentes du Tumucumaque, elle peut s'expliquer par l'existence d'eaux saumâtres qui ont dû croupir aux lieux où furent les eaux salées du golfe amazonien, et par le ravage terrible des torrents et des pluies. La seconde partie de l'hypothèse d'Agassiz est parfaitement soutenable. Il se peut, en effet, que l'Amazonie s'étendît à l'Est et à l'Ouest, et formât cette fameuse Atlantide des anciens qui est demeurée encerclée dans un mystère éternel. Mais ceci importe fort peu à notre sujet.

Étudions maintenant dans ses détails le système orographique et hydrographique de ce bassin, que nous venons de décrire dans ses grandes lignes et dans ses contours généraux.

La vallée de l'Amazone est, comme nous l'avons dit, fort peu accidentée. Les quelques montagnes qu'elle renferme se trouvent entre le rio Negro et l'Océan. Sur toute la vaste zone située à l'Ouest de cette rivière, les cartographes n'enregistrent aucun accident de terrain. Cependant, sur les bords de l'Amazone, s'étendent les ravissantes collines de San-Paulo-d'Olivença ; à l'embouchure du Japurá, courent les chaînes de Cupaty ; sur les limites de l'ancienne Nouvelle-Grenade, se détache un chaînon de la cordillère Aracuára, qui se nomme Apapaporis, et qui ne dépasse pas 270 mètres d'élévation. Parmi les montagnes qui se trouvent entre le rio Negro et l'Atlantique, la principales est celle des Parintins, qui se prolonge à droite du Jamundá, sur les confins des provinces de Pará et de l'Amazone. Viennent, en second ordre, l'Acaray, simple contrefort du Tumucumaque, entre la Guyane et le Pará ; puis, les chaînes et les petites

élévations qui se trouvent à l'Est du rio Branco, près des sources du Camamaú, de l'Aruman, du Varamá et du Gurupatúba.

« Il n'y a pas d'exemple, dit le Dr Coutinho, d'une aussi complète régularité du sol. Il y a là 330 lieues de superficie où l'on ne voit que quelques pics rudimentaires, seuls représentants des roches qui la couvrirent. » La plupart de ces collines sont argileuses, avec des bancs de schiste cristallin et des gneiss contenant du feldspath, du

8. — Passage d'un rapide, dans le rio Madeira.

quartz et du mica. Les roches calcaires sont fréquentes dans le Solimões et ses affluents. La *tabatinga* (argile) et les argiles marneuses constituent une grande partie de ses falaises rongées et crevassées de larges fentes. Ces bords du Solimões ou haut Amazone sont, du reste, assez peu intéressants sous le rapport géologique. Il en est de même des collines du Madeira, toutes composées uniformément de drift[1] rouge, si commun au Brésil. Mais la vallée de l'Amazone proprement

1. Argile rougeâtre, homogène, baptisée par Agassiz, qui l'attribua aux dépôts des glaciers descendus des Andes.

dite peut être considérée comme un véritable horizon géognostique de premier ordre, dont le facies caractéristique se trouve dans les terrains crétacés en exposition sur les falaises des rivières. Des roches plus ou moins friables et sujettes à la décomposition, des argiles multiples, des puddings, des brèches, des granulations, des schistes argileux et talqueux marquent l'âge géologique de cette région. Les fonds peu prononcés des vallées sont coupés par les sédiments des matières clysmiennes du drift, sorte de diluvium rouge qui résulte de la trituration des roches cristallines et des roches de transport. On peut affirmer que la base du terrain amazonien est le terrain secondaire, et que l'argile et le drift riche d'humus sont les principales parties constitutives du sol.

Ces terres grasses, mélangées de détritus végétaux et de désagrégats minéraux, sont aptes à toutes les cultures, et engendrent cette puissante végétation qui caractérise la région amazonienne.

L'Amazone prend naissance dans le lac Lauri, où il reçoit le nom de Tunguragua. Le lac Lauri est situé dans les contrées alpestres de Huanico-Viejo, au centre de la Cordillère andine, dans la province de Junin, au Pérou, à 200 kilomètres environ de Lima. Il se trouve par 10° 30′ de latitude australe. Son altitude est de 5,560 mètres au-dessus du niveau de la mer, ou 4,267 mètres seulement, selon M. de Castelneau. Il mesure 13 kilomètres de long sur 3 de large. Herndon appelle ce lac, qui sert de berceau à l'Amazone, Morococha, c'est-à-dire lac peint.

Le fleuve de l'Amazone traverse l'Amérique méridionale de l'Ouest à l'Est sur une étendue de près de 7,000 kilomètres, dont presque 4,000 sur le territoire brésilien. Réuni au Tocantins, il se jette dans l'Atlantique par une embouchure de 300 kilomètres de largeur. Ses eaux, pénétrant dans l'Océan avec violence, forment au large une mer douce, qui mesure plus de 200 kilomètres. La profondeur et la

largeur de son cours varient suivant les lieux et les circonstances du sol. On peut évaluer sa profondeur moyenne à 60 mètres. Quant à la largeur, elle atteint des proportions fabuleuses dans la partie inférieure du fleuve. Il y a tel endroit, semé d'îles, où 100 kilomètres au moins séparent les deux rives. A Jaen de Bracamoros, où le fleuve ne s'appelle encore que Tunguragua, il atteint 400 mètres ; après avoir reçu le Huallaga, il va jusqu'à 600 mètres.

La navigation est facile pour les plus grands steamers sur presque tout son parcours, qui s'étend bien au delà de la frontière brésilienne. Les embarcations d'un faible tirant d'eau peuvent le remonter jusqu'à environ 250 kilomètres au delà de Huallaga. Les seuls obstacles qu'on y rencontre, et qui peuvent être surmontés aisément, sont les rapides de Gusman et de l'Achial, de 3 kilomètres environ ; puis, la *porte du fleuve*, le fameux *pongo* de Manseriché, défilé ouvert dans les Cordillères, par lequel le fleuve, resserré et très profond, descend avec force dans un canal de 8 à 9 kilomètres de longueur, bordé d'escarpements.

Tout le système fluvial de l'Amazone se prête à une navigation libre en tout temps, sur un parcours de plus de 50,000 kilomètres. Pendant les crues, ce chiffre peut être doublé. C'est par milliers de kilomètres, en effet, que l'on compte le développement de la navigation sur l'Ucayale, le Purús, le Madeira, le Japurá, le Juruá, le Javary, le Jutahy, et sur les différents bras qui s'y rattachent.

Le régime des eaux est tel qu'au moment précis où les affluents de l'une des rives de l'Amazone se gonflent, les tributaires de l'autre rive baissent graduellement, de sorte que l'on peut remonter jusqu'aux plus hauts parages de l'intérieur en toute saison.

Il serait fastidieux d'énumérer ici toute la lignée des tributaires de l'Amazone, que l'on peut voir dans la carte qui accompagne ce livre. Nous nous contenterons de citer quelques-uns des affluents qui

offrent quelque intérêt au point de vue des transactions commerciales.

L'*Içá*, aussi appelé Putumayo dans la République de l'Équateur, mesure près de 1,400 kilomètres, dont 200 environ sont livrés à la navigation. Ses affluents sont nombreux. Comme nous le verrons lorsque nous traiterons de la navigation de l'Amazone, une ligne de paquebots à vapeur a été installée sur cette rivière depuis quelques années. Deux canaux le mettent en communication avec le Japurá.

Le *Japurá* vient des Cordillères de la Colombie. Une grande partie de son cours est obstruée par des rapides et des chutes d'eau, ce qui n'empêche pas qu'il soit possible de le remonter sur une étendue de 1,000 kilomètres environ. Un de ses bras, qui va au Guaviare, le met en communication avec l'Orénoque.

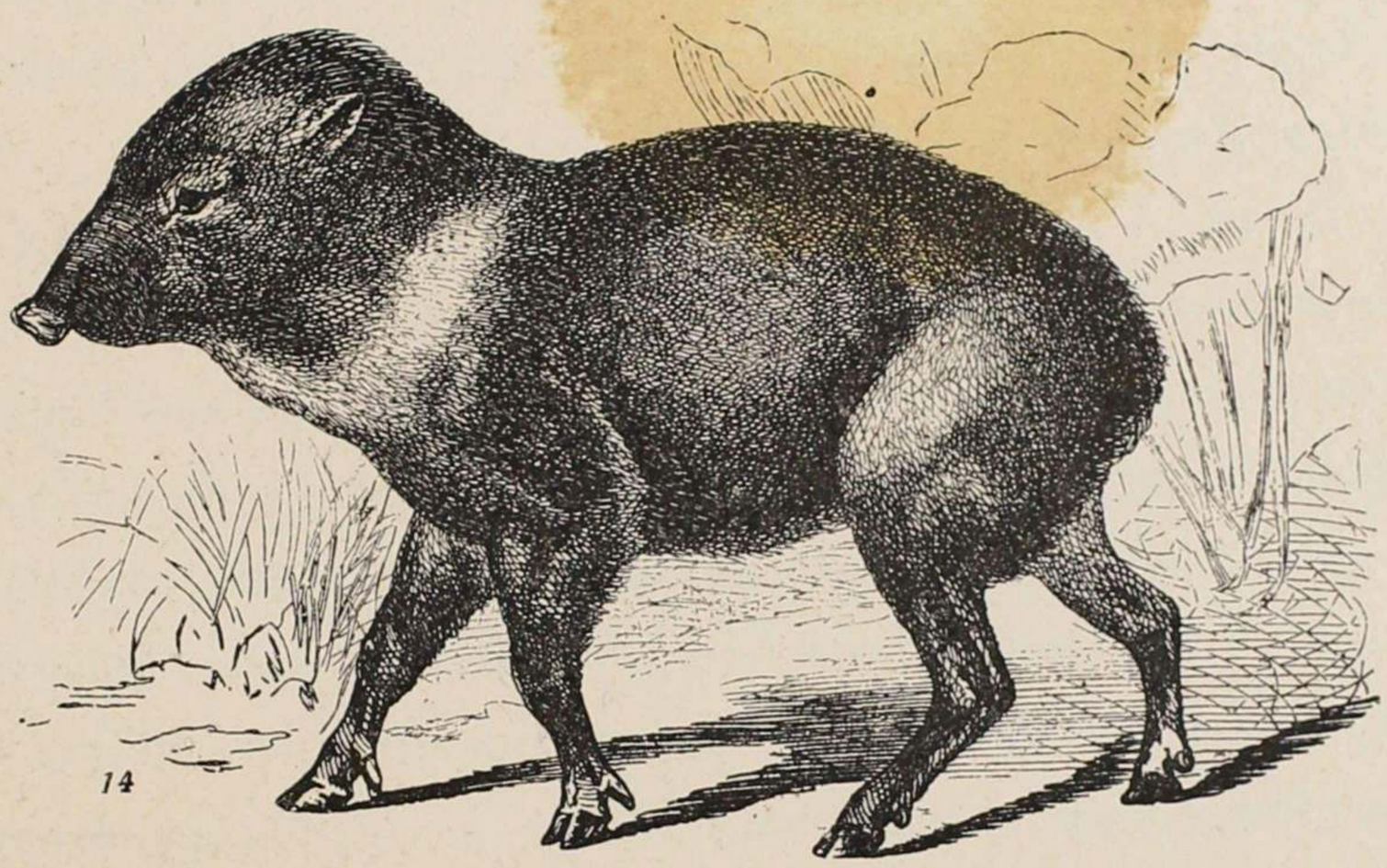
C'est par ce passage que Philippe d'Utre gagna l'Orénoque en 1541, à la recherche de l'El-Dorado. Il compte un grand nombre d'affluents.

Le *Rio-Negro*. — Il s'appelle encore Quiary, Gurigua-Curú, Uruna, Guarana-Guasama et Ueneassú ou Ueneyá, au-dessus des chutes. C'est un des principaux tributaires de l'Amazone, et l'une des plus larges rivières de cette région. Son parcours est de 3,000 kilomètres. Il se réunit à l'Amazone par quatre barres, dont la plus vaste n'a pas moins de 2 kilomètres. Les eaux du Rio-Negro sont noires comme de l'encre, prises en masse; recueillies dans un verre, elles ne sont pas plus foncées qu'une forte infusion de thé. De ses innombrables affluents, nous ne citerons que ceux qui offrent un intérêt spécial. C'est d'abord le Uuaupés ou Ucayari, d'un courant très rapide, entrecoupé de cataractes et grossi d'une infinité de tributaires. C'est le Rio-Branco, encore appelé Quecehuene, Paraviana, Uraricoera, dont le cours a plus de 700 kilomètres. A 200 kilomètres de son embouchure, les forêts cessent et font place à de vastes plaines. Le Perime,

Parimá ou Paitili, sur les bords duquel on plaçait le fameux El-Dorado, est le plus célèbre de ses affluents.

Le tronc principal du Rio-Negro reçoit un nombre incalculable de rivières, alimentées à leur tour par des cours d'eau sans nombre. Il s'embranche à l'Orénoque par le Cassiquiare.

Le *Trombetas* (trompette) ou *Oriximina*. — Il prend naissance sur les montagnes qui servent de limites aux Guyanes. Son cours, peu étudié, est encore assez mal connu. On estime à 600 kilomètres



9. — Pécari amazonien.

l'étendue de ses eaux. Il reçoit le Nhamundá ou Jamundá. A sa descente des serras de Tumucumaque, il forme les limites orientales de la province du Pará. C'est une jolie rivière, entourée de lacs gracieux, encadrée de plages splendides, coulant au pied de la belle chaîne de montagnes qui sert de prolongement aux serras de Parintins.

Le *Javary* ou *Hiaury* sépare le Brésil de la République de l'Equateur et du Pérou. Il a plus de 700 kilomètres d'étendue. La partie de l'Amazone qui se trouve à l'Ouest de l'embouchure du Javary est

connue sous le nom de Maragnan; celle qui s'étend vers l'Est jusqu'au Rio-Negro a reçu la dénomination de Solimões.

Le *Jutahy* ou *Hiutahy* est une grande rivière assez peu connue. C'est par elle que Ursua descendit du Pérou, en 1560, pour aller à la découverte de l'El-Dorado. Il a plusieurs tributaires.

Le *Juruá* ou *Hiuruá* est aussi considérable et aussi peu décrit. Ursua l'a également parcouru. Il est relié au Jutahy.

Le *Teffé* a un cours de près de 1,000 kilomètres, dont plus de 600 navigables.

Le *Coary* a une longueur de 600 kilomètres, dont 400 environ sont livrés à la navigation.

Le *Purús*. — Ce fleuve prend différents noms. Les Indiens Canamerins l'appellent Pacayá; les Indiens Pamarys le nomment Beni ou Wainy, qu'il ne faut pas confondre avec un autre qui forme le Madeira et qu'on appelle Beni-Iruenaure, tandis qu'on donne à celui-ci le nom de Beni-Paro. Le Purús est un des plus considérables affluents de l'Amazone. Il a 3,500 kilomètres de cours. Son embouchure mesure 2,000 mètres de largeur. Ses affluents sont nombreux et très importants. Il est ouvert à la navigation pendant toute l'année, même aux époques des basses eaux, sur une longueur de 1,500 kilomètres.

Le *Madeira*. — Cette rivière est entièrement brésilienne. Elle est formée de la réunion du Beni avec le Mamoré. Les nombreuses chutes d'eau qui interceptent le cours de cette rivière en rendent la navigation très difficile. Pour parer à ces inconvénients, on étudie le tracé d'un chemin de fer dont nous aurons occasion de reparler plus loin. Le Madeira est sans aucun doute le plus beau des affluents de l'Amazone. Sur un trajet de 400 kilomètres, il franchit une infinité de cataractes des plus pittoresques. Son nom primitif est Ucaiale, qu'on écrit aussi Ucayali. Les Indiens Caripúnas l'appelaient Irury, c'est-à-

dire la rivière qui tremble. Quant au mot Ucayali, il signifierait, croit-on, rivière blanche. Son appellation plus moderne de Madeira, qui veut dire *bois* en portugais, lui vient de la quantité énorme de troncs d'arbres qu'il entraîne dans son courant. Quand les eaux sont basses, ces arbres s'arrêtent sur des bancs de sable, s'y accumulent en grandes masses et forment de véritables îlots forestiers, assez consistants pour lutter contre la violence des flots débordés.

La vallée du Madeira est l'une des plus étendues du globe. Elle commence dans les escarpements des Andes et va se confondre dans celle de l'Amazone. Le cours de cette rivière est de 1,400 kilomètres environ, dont plus de 1,000 pourraient recevoir des embarcations d'assez fort tonnage.

Réunissons à ces rivières une infinité d'autres cours d'eau de moindre importance, et nous aurons une idée de ce réseau phénoménal dont l'immensité effraye l'imagination. L'Amazone est fils des Andes. Or, on l'a observé avant nous, ces hautes montagnes et ce roi des fleuves ont à peu près la même étendue.

Les conditions climatériques de la province de l'Amazone résultent de ce qui précède. La situation géographique de cette contrée qui s'étend sous des latitudes tropicales, l'orientation des vallées, l'abondance des eaux, le régime orographique, l'étendue des forêts, ce sont là autant de coefficients qui agissent sur le climat de cet immense territoire. L'humidité des basses terres, les ferments putrides dus à une végétation rapide et luxuriante, et la rareté des bras employés à assainir le sol par la culture pourraient faire croire, au premier abord, que la région amazonienne ne jouit pas d'une salubrité très grande. Et, cependant, le contraire est vrai, à part quelques exceptions qu'il est facile de signaler.

Les fièvres intermittentes ne sont endémiques que dans l'estuaire nord du grand delta du fleuve. Elles sévissent également quelquefois,

vers la fin de l'été, qui est la saison sèche, sur quelques-uns des affluents de l'Amazone. Mais on peut vanter la bonté de ce *climat, qui est parfaitement salubre et d'une température beaucoup plus modérée qu'on ne le suppose généralement*, comme l'a dit Agassiz.

Ce qui a le plus contribué à cette sorte d'abandon où l'élément européen qui émigre a laissé l'Amazonie, c'est le préjugé généralement répandu de ce côté-ci de l'Océan, qui fait considérer ces belles contrées comme inhabitables ou du moins comme fort dangereuses pour des étrangers. L'ignorance s'est plu à leur attribuer une température insupportable et une atmosphère chargée de miasmes paludéens.

Il est certain que plusieurs bas-fonds marécageux du bassin de l'Amazone, que quelques coins de forêts impénétrables au soleil, ne sont guère plus attrayants que certains endroits de la campagne romaine. Ce qui a donné lieu à toutes ces erreurs, c'est que l'on s'est accoutumé à ne faire entrer dans l'évaluation de la température de ces régions qu'un seul coefficient : la position géographique dans le voisinage de l'équateur. On a négligé d'autres facteurs très appréciables qui dérangent les calculs de ceux qui ne comptent qu'avec la latitude et les zones mathématiques.

Sur les rives de l'Amazone courent continuellement des brises de mer charriées par les courants aériens. Elles apportent une espèce d'allégement au poids du climat. M. Th. Lavallée a fait remarquer[1] que l'Europe, exposée aux froids du pôle, serait à peine habitable si les vents soufflant d'Afrique ne déversaient sur le continent européen, par-dessus la Méditerranée, la chaleur accumulée dans ce grand réservoir qu'on appelle le Sahara. Un phénomène contraire se produit dans les régions amazoniennes, et Maury a déjà expliqué de quelle

1. Voir : *Harmonie des continents et des mers.*

10. — Dans le rio Jauapery.

manière, grâce à ces courants atmosphériques, « le climat de l'Amazonie est l'un des plus remarquables du monde. » Nul n'étant prophète quand il parle de son pays, surtout lorsque ce pays est très loin, nous cédons la parole à deux hommes qui ne peuvent pas être soupçonnés de partialité intéressée. Le lieutenant Herndon[1], en parlant du climat de cette région, s'est exprimé en ces termes : « J'ai toujours été très réservé au sujet de la salubrité de ce pays ; malgré cela, je crains qu'un grand nombre de personnes ne trouvent exagérés les quelques éloges que j'en ai faits. Ces personnes doivent voir ce que rapporte un naturaliste anglais, M. Wallace, qui se trouvait dans ce pays en même temps que moi : « Le climat, a-t-il écrit, tel que nous « l'éprouvons encore, est délicieux. Le thermomètre ne s'est jamais « élevé au-dessus de 87° Fahrenheit (30°56′ C.) dans l'après-midi. « Il descend jusqu'à 74° Fahrenheit (23°63′ C.) pendant la nuit. Les « matinées et les soirées étaient très agréablement fraîches, et, généralement, nous avions une averse et une brise légère, dans l'après-« midi, qui rafraîchissaient beaucoup et purifiaient l'air. » Ailleurs, il parle de la « merveilleuse fraîcheur et de la transparence de l'atmosphère, de la douceur balsamique des soirées », en ajoutant « qu'elles n'ont d'égales dans aucun des pays qu'il a visités, et qu'on y peut travailler comme dans les mois les plus chauds en Angleterre. »

Après des témoignages aussi affirmatifs, aucun doute ne peut plus subsister sur la bonté du climat amazonien, et nous pensons qu'il n'aurait jamais été incriminé s'il n'avait pas été aussi fréquemment confondu avec celui des Guyanes.

La statistique de la mortalité vient, du reste, à l'appui de notre thèse. A Paris, le nombre des décès annuels dépassait 30 pour 1,000 habitants, sous le règne de Louis-Philippe. Plus tard, durant la période

1. Voir : *Exploration of the Valley of the Amazon*, Washington, 1854.

écoulée de 1855 à 1865, lors des grands travaux entrepris sous l'Empire, pour faire circuler dans Paris l'air, l'eau et la lumière, le nombre des décès annuels tombait à 27 pour 1,000 habitants. En 1882, d'après l'*Annuaire statistique de la ville de Paris*, il y a eu dans la grande capitale 26.2 décès pour 1,000 habitants.

Or, tous ces chiffres sont supérieurs à ceux fournis par les tableaux de mortalité à Manáos, chef-lieu de la province de l'Amazone. D'après un rapport officiel présenté par M. le Dr Jonathas Pedroza, le nombre des décès, à Manáos et dans les environs de la ville, a été de 338, du 1er juillet 1882 au 30 juin 1883. Il n'y a donc pas eu un décès par jour sur une population de 15,000 habitants au moins, pendant cette année-là; et la mortalité a été de 24 sur 1,000 habitants, tandis qu'elle était, à Paris, pendant la même période, de 26.2 sur 1,000.

— Mais l'intérieur ? dira-t-on.

En janvier 1883, M. José de Paranaguá, qui administrait alors la province avec autant de zèle que d'intelligence, envoya M. le Dr A. M. de Menezes au rio Purús. Ce médecin adressa au président de la province un rapport dont voici quelques extraits :

« Pendant la dernière période de la préparation du caoutchouc, dit M. le Dr Menezes, le rio Purús et ses affluents n'ont eu à souffrir d'aucune épidémie, contrairement à ce que l'on croit. La maladie qui y a éclaté était la fièvre intermittente paludéenne bénigne, maladie endémique dans cette région. Aucun cas pernicieux de cette fièvre ne s'est déclaré, à ma connaissance. Ce n'est qu'à l'imprévoyance, au manque de soins et à l'excessive ambition des habitants que l'on doit attribuer les cas mortels que l'on a remarqués, au nombre de plus de cinq cents, dans les rivières Acre, Inauhiny, Pauhiny et Tapauá, affluents du Purús. Cette dernière rivière n'a pas été atteinte. Ailleurs, les *seringueiros*, manquant de conseils médicaux qui répondissent à leur état, ont continué à extraire le caoutchouc, au lieu de combattre,

dès l'origine, le mal dont ils souffraient. De là la répétition des accès ; de là la gravité des affections du foie et des hydropisies dont ils sont morts. »

Malgré ces constatations, le président de la province affirme, dans un rapport présenté par lui le 25 mars 1883 à l'assemblée législative provinciale, que, pendant l'année 1882, le nombre des décès, sur une

11. — Jaguar.

population de 50,000 âmes habitant le Purús et ses affluents, n'a pas atteint la proportion de 2 0/0. Bien plus, sur la rivière Pauhiny, pendant les deux dernières années, il est mort à peine 21 personnes, et cependant plus de 1,000 individus y sont employés en tout temps à l'extraction et à la préparation du caoutchouc.

Il faut attribuer ces heureux résultats à la conformation du terrain. L'absence presque complète de montagnes rend la ventilation très

facile, continuelle et bienfaisante dans presque tous les embranchements du fleuve de l'Amazone. Les courants constants des vents, qui circulent dans ces larges bassins découverts, emportent et dispersent toutes les émanations nuisibles en suspension dans l'atmosphère. De plus, la profusion des grands cours d'eau qui lavent le pays, dissolvent et entraînent au loin les détritus végétaux, neutralisent ces laboratoires de peste et annulent ces causes d'infection. D'un autre côté, les forêts immenses et profondes compensent le mal qu'elles font en empêchant la libre circulation des courants aériens. par une large dépense d'oxygène et par une destruction complète de l'acide carbonique qui charge l'atmosphère. Le savant Maury nous fournit sur cette matière d'excellentes informations, et confirme les notions que nous venons de rapporter d'après M. le Dr J. Severiano da Fonseca : « Dans toutes les régions intertropicales, écrit-il, dans l'Inde, dans l'Afrique occidentale, dans la Nouvelle-Hollande, en Polynésie, il règne deux saisons. Pendant la saison sèche, peu ou point de pluies : les fontaines et les sources s'épuisent, le bétail meurt et les cadavres contaminent l'air. C'est alors que l'on voit éclater sur ces plages le terrible mal de la peste. *Il n'en est pas de même dans la vallée amazonienne.* Dans cette vallée, les pluies, quoique abondantes, ne tombent pas seulement pendant un petit nombre de mois ; elles ne sont pas accompagnées non plus de ces terribles ouragans et tourbillons de vent qui s'élèvent dans l'Inde à chaque changement de saison. En Amérique, des pluies douces et vivifiantes tombent pendant tous les mois de l'année, et les vents rarement sont furieux. Un grand nombre de personnes croient que cette région étant située sous les tropiques doit avoir un climat analogue à celui des autres pays tropicaux, comme l'Inde, par exemple ; mais, pour les raisons ci-dessus exposées, il n'existe pas plus de ressemblance entre le climat des Indes et celui de l'Amazone qu'entre

ceux de Rome et de Boston. Celui qui croirait que le climat est identique à Rome et à Boston, parce que ces deux villes se trouvent sous les mêmes latitudes, ne tomberait pas dans une erreur moins grossière que celui qui confondrait les deux climats de l'Inde et de l'Amazonie, sous le prétexte que les deux sont tropicaux. Quelle doit être la condition d'un pays intertropical dont le sol est arrosé par de fréquentes pluies et où l'on ne souffre pas la moindre sécheresse embrasée pendant une éternité d'été perpétuel? Évidemment, ce pays doit être fertile et salubre, car, dans un pareil climat, tout naît et croît rapidement et promptement. La production intense et la décomposition constante des matières végétales, pendant l'espace de milliers d'années, doivent avoir enrichi la superficie du pays de couches profondes de terre végétale. Aussi bien la végétation y est-elle en activité perpétuelle ; il n'y a pas d'intervalle de repos végétal, car, dès qu'une feuille tombe et commence à pourrir, d'autres naissent qui en absorbent les gaz. Toutes ces conditions font que le climat de la vallée de l'Amazone est l'un des plus salubres et l'un des plus délicieux du monde. »

Ajoutons que, lorsque le mouvement d'émigration qui se dirige sur l'Amérique du Nord se détournera pour inonder la vallée amazonienne, quand la population y deviendra plus dense, elle sera sans conteste la vallée de Tempé de l'Amérique méridionale. *Loci, homines ; et homines locos faciunt sanos.*

# CHAPITRE III

*Règne animal.* — Rôle du naturaliste dans la vallée de l'Amazone. — Différence entre la faune amazonienne et celle des différentes parties du globe. — Classe des mammifères. — Classe des oiseaux. — Légendes brésiliennes. — Classe des reptiles. — Classe des batraciens. — Classe des poissons. — Richesse ichtyologique incroyable. — Le pirarucú. — Quelques chiffres relatifs à l'exportation de ce poisson.

On lit dans les légendes des saints qu'un vénérable solitaire, qui n'était pas grand clerc devant le Seigneur, avait coutume de se représenter la terre comme une grande table servie par le bon Dieu. Les animaux de tout genre, les plantes qui produisent des fruits savoureux, et les trésors disséminés de toutes parts, étaient les mets et les ornements de cette table. L'homme en était le convive.

Il est impossible de ne pas se ressouvenir de cette naïve cosmogonie lorsque l'on a à décrire ce plantureux banquet de la vallée de l'Amazone, où les trois règnes de la nature sont offerts profusément à tous les appétits des mortels.

Nous avons essayé de donner une idée de la « table » immense qui mesure 4,000 kilomètres de longueur sur 1,200 kilomètres de largeur, tout d'une pièce, sans rallonges. Nous avons constaté que l'élément liquide ne manque pas sur cette nappe vraiment royale. Il est temps de faire connaître le menu du festin. Nous parlerons après des invités.

12. — Moura, village du rio Negro.

La vallée amazonienne est, en effet, une table merveilleuse qui se garnit et se renouvelle d'elle-même. Elle fournit en abondance aux moindres besoins du roi de la création. Sa faune est infinie ; sa flore, inépuisable ; ses richesses minérales, mystérieuses. Les recherches des savants s'épuiseront à les dévoiler. L'Amazonie est le désespoir des naturalistes. Bien des années s'écouleront encore avant qu'on ait inventorié les richesses qu'elle renferme. Ce travail ne pourra être accompli que par une légion de pionniers. Il est à craindre que le recensement ne se fasse qu'après le pillage. Civilisation est parfois synonyme de destruction. L'homme ne dompte la nature qu'en la mutilant. Il extermine pour régner. Au lieu de soumettre les animaux pour son service, il les tue pêle-mêle sans penser à les approprier à ses usages domestiques ; au lieu de tirer des forêts, par d'intelligents procédés, ce qui est nécessaire à ses besoins d'alimentation, de logement, d'ameublement, de navigation, de médication, il abat au hasard, en prodigue imprévoyant, et il anéantit, pour l'avenir, des sources précieuses de bien-être. Il serait désirable que le savant passât avant le colon dans les terres vierges, afin de fixer les ressources du pays et de veiller à leur conservation. L'œuvre du naturaliste à notre époque doit être, avant tout, une œuvre économique. Il doit instruire ceux qui exploitent le sol des propriétés diverses des productions naturelles, et leur faire bien comprendre qu'il y va de leurs plus chers intérêts de les ménager. L'explorateur n'est pas l'homme qui appelle à la curée, mais celui qui invite à prendre une simple part de ce qu'il a découvert, afin de la faire fructifier. Il se sert volontiers des recommandations du poète :

Insere Daphni pyros, carpent tua poma nepotes.

C'est dans ces sentiments que nous nous plaçons en divulgant, après tant d'autres, les trésors de l'El-Dorado amazonien.

Loin de nous la pensée d'allécher les aventuriers de la finance et leurs émigrants mercenaires par l'appât d'une proie facile et de choix. Ce que nous voulons, c'est attirer le travailleur sérieux, déterminé, intelligent, résolu à faire souche et à édifier sa fortune, non pas sur la ruine ou le gaspillage de cette belle province, mais sur sa mise en valeur agricole et industrielle. C'est pourquoi, tout en lui révélant les avantages nombreux qui s'offrent à son activité, nous ne lui dissimulerons aucun des obstacles que la nature inculte lui opposera.

Nous commençons par l'avertir qu'il ne trouvera pas, dans les forêts inextricables qui bordent tous les cours d'eau de l'Amazonie, les animaux gigantesques, utiles ou féroces, que l'on rencontre dans certaines parties de l'Europe, dans les steppes et les jungles de l'Asie, dans les déserts de l'Afrique, au sein des îles océaniennes. Il n'y verra pas des troupes d'éléphants porteurs d'ivoire, des caravanes de chameaux porteurs d'hommes. Il ne devra pas s'attendre aux charges folles de rhinocéros dans les hautes herbes, aux clapotis de l'hippopotame dans les roseaux des fleuves. Ni le lion ni le tigre royal ne lui fourniront des occasions de chasses épiques. Le buffle ne lui traînera pas ses chariots d'un pas tranquille et lent. Le zèbre et la girafe, dans leur course emportée, sans frein, ne feront pas briller à ses yeux les constellations de leur pelage, et l'aigle ne lui disputera pas son soleil. Dans les solitudes de l'Amazonie, il ne retrouvera pas les grands simiens, ses frères présomptifs, les orangs, les gorilles, les chimpanzés.

Mais, en échange, il vivra en compagnie des derniers représentants de l'âge tertiaire. Les paresseux, les tatous, les tapirs, les vaches marines le feront rêver aux mégathériums, aux smilodons, aux mégalonyx, aux paléothériums et aux dinothériums engloutis dans les déluges.

Dans chacune des classes des mammifères, des oiseaux, des

poissons, des batraciens et des reptiles, il fera des connaissances nouvelles et nombreuses.

C'est pour lui faciliter ces relations que nous donnons ici la nomenclature abrégée, par classification zoologique, des principaux hôtes de la vallée des Amazones.

A tout seigneur, tout honneur.

Commençons par le singe, qui est, à coup sûr, l'autochtone de la forêt vierge.

Dans la classe des mammifères, l'ordre des quadrumanes nous offre quelques espèces fort intéressantes.

Ce sont, en première ligne, les *Guaribas*, singes hurleurs, appartenant au genre Alouate ou Stentor, de la famille des sapajous, c'est-à-dire des singes à queue préhensile. Les guaribas sont les plus grands et les plus remarquables quadrumanes des forêts brésiliennes. Ils se rencontrent également dans les Guyanes et au Paraguay. Les naturalistes, et Spix principalement, en ont décrit un grand nombre d'espèces, sans tomber d'accord sur leurs caractères distinctifs, empruntés à la couleur de leur peau, variable suivant l'âge et le sexe. Les alouates guaribas se distinguent des autres sapajous par leur tête pyramidale et leur visage oblique, dûs à l'énorme développement de l'os hyoïde. Ces singes ont une hauteur moyenne de deux pieds. Leurs membres sont pourvus de cinq doigts bien développés. Leur queue, très longue, leur sert de main. La partie prenante en est nue et calleuse en dessous et velue en dessus. Le guariba porte une sorte de collier de barbe épaisse, à la façon des Yankees. Il est doué d'une loquacité surprenante. Son organe pourrait en faire un chantre d'église. La puissance de sa voix est telle qu'elle se fait entendre dans un rayon de près d'une lieue. Lorsque, pendant la saison des pluies, ils hurlent en chœur, tous les échos des bois sont en révolution. Il est rare que les guaribas marchent en bande; le plus souvent ils vont

par couples. Ils se nourrissent de fruits. La femelle porte ses petits sur le dos, à la façon des femmes indiennes, et souvent elle se dévoue pour eux. Leur chair est comparable, dit-on, à celle du lièvre. Les guaribas perchent au sommet des arbres. Pour les abattre, il faut les tuer raide d'une balle. S'ils ne sont que blessés, ils restent suspendus par le croc de leur queue.

Les Platyrrhinins du nouveau continent comptent encore, dans la famille des sapajous, quelques espèces et variétés des genres atèles, lagothriches et cebus.

Les *coatás* ou *coitas* de l'Amazone appartiennent au genre atèle, et les deux principales espèces sont l'*Ateles marginatus* et l'*A. paniscus*. Ces singes ont la tête volumineuse, et un angle facial de 60 degrés. Ils sont doux, mélancoliques, craintifs, faciles à apprivoiser, paresseux et lents. Leur pelage est long et soyeux ; leurs membres, grêles et démesurés, sont terminés par des mains à quatre doigts, avec un pouce rudimentaire et tuberculeux.

Les *Barrigudos* font partie du genre Lagothrix. Ces animaux, découverts et décrits par Humboldt, sont laineux, *ventrus* et pourvus de cinq doigts. Ils ont la tête ronde et volumineuse, les membres bien proportionnés et la station bipède.

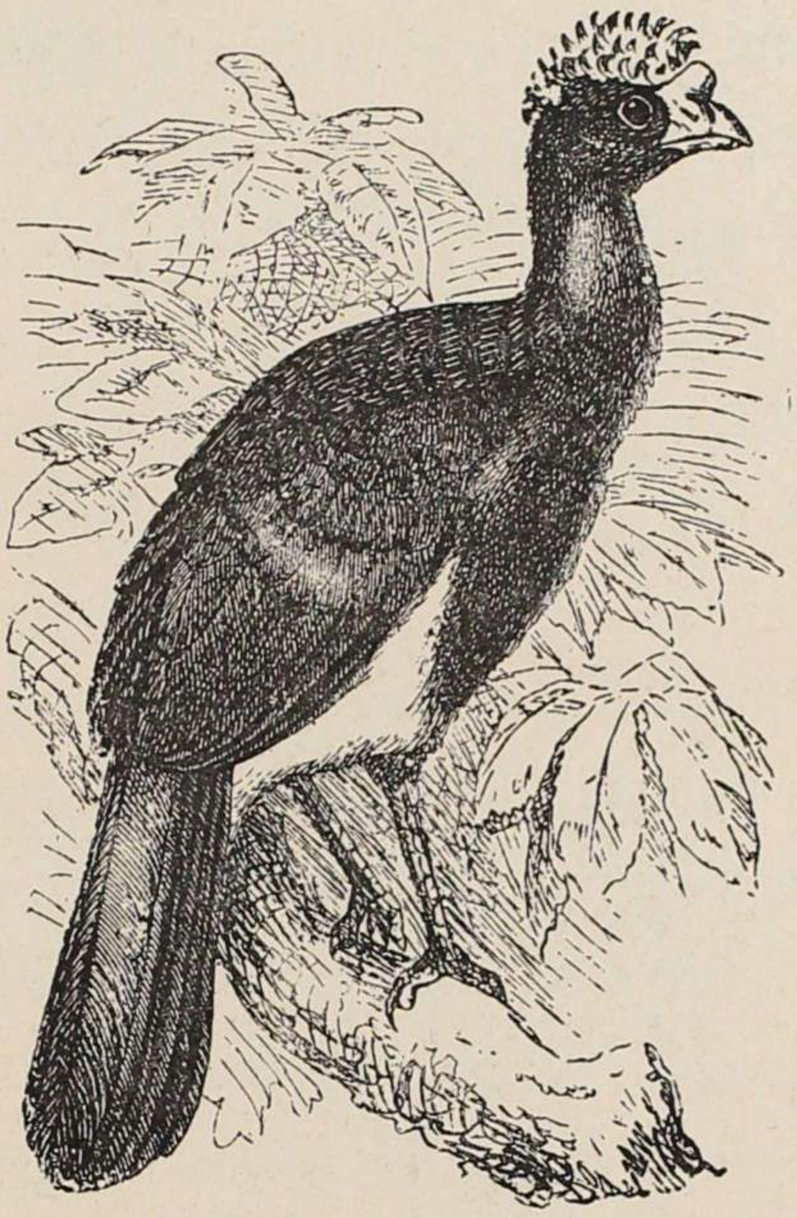
Les *Saïs*, singes capucins ou pleureurs, relèvent du genre Cebus ou Sapajou. Leur pelage varie du gris brun au gris olivâtre. Une calotte ou capuce de poils noirs orne leur occiput. Leurs cris plaintifs et pleurards partent d'un naturel doux et timide.

Tous ces singes représentent les membres sérieux de la famille.

A côté d'eux, nous possédons le genre amusant, les enfants terribles et dégingandés, personnifiés dans les ouistitis et les sagouins du genre Jacchus, du genre Midas, du genre Callithrix et du genre Pithecia. Nous mentionnerons dans ces divers genres le *Sagouin* au dos gris argenté (*J. humeralifer*) ; le sagouin velu (*M. ursulus*), dont

le corps est couvert de poils noirs à ondulations de couleur rousse sur le dos ; le sagouin rouge (*C. moloch*), et le joli singe noir Pará-uassú (*P. nigra*).

L'ordre des carnassiers n'est pas moins riche en représentants que l'ordre des quadrumanes. Le genre Felis compte beaucoup d'individus



13. — Mutum ou Hocco.

auxquels les Brésiliens donnent le nom générique d'Onça, et les Indiens, celui de Jaguára.

L'*Once commune* (*Felis onça*) est un animal presque aussi gros et aussi féroce que le tigre royal d'Asie. Son pelage est d'un fauve vif en dessus, marqué le long des flancs de quatre rangées de taches noires ocellées, c'est-à-dire de la forme d'un anneau plus ou moins fermé, avec un point noir au milieu. Il est blanc en dessous, avec de grandes taches irrégulières, pleines et noires. Il mesure jusqu'à $1^{m},95$ de longueur, sans compter la queue, qui atteint 60 centimètres.

L'*Once noire* (*F. nigra*), appelée Jaguára-pixuna par les Indiens, présente un double aspect : la femelle est toute noire ; le mâle est roux avec des taches noires.

L'*Once au poil roux* (*F. concolor*) est la susuarána des Indiens, et le Couguar ou Puma des naturalistes. On la nomme aussi vulgairement lion d'Amérique. Sa taille atteint $1^{m},30$ de longueur, non compris la queue, qui mesure quelquefois 70 centimètres. Son poil est d'un fauve uniforme, sans aucune tache ; l'extrémité de sa queue est noire, ainsi que ses oreilles.

L'*Once au poil gris et blanc* (*F. pardalis*), dénommée Pacova-sororoca par les indigènes, est de petite taille.

L'*Once maracajá* (*F. tigrina*) est encore inférieure en dimension à la précédente. Elle a le poil nuancé de noir, de blanc et de gris.

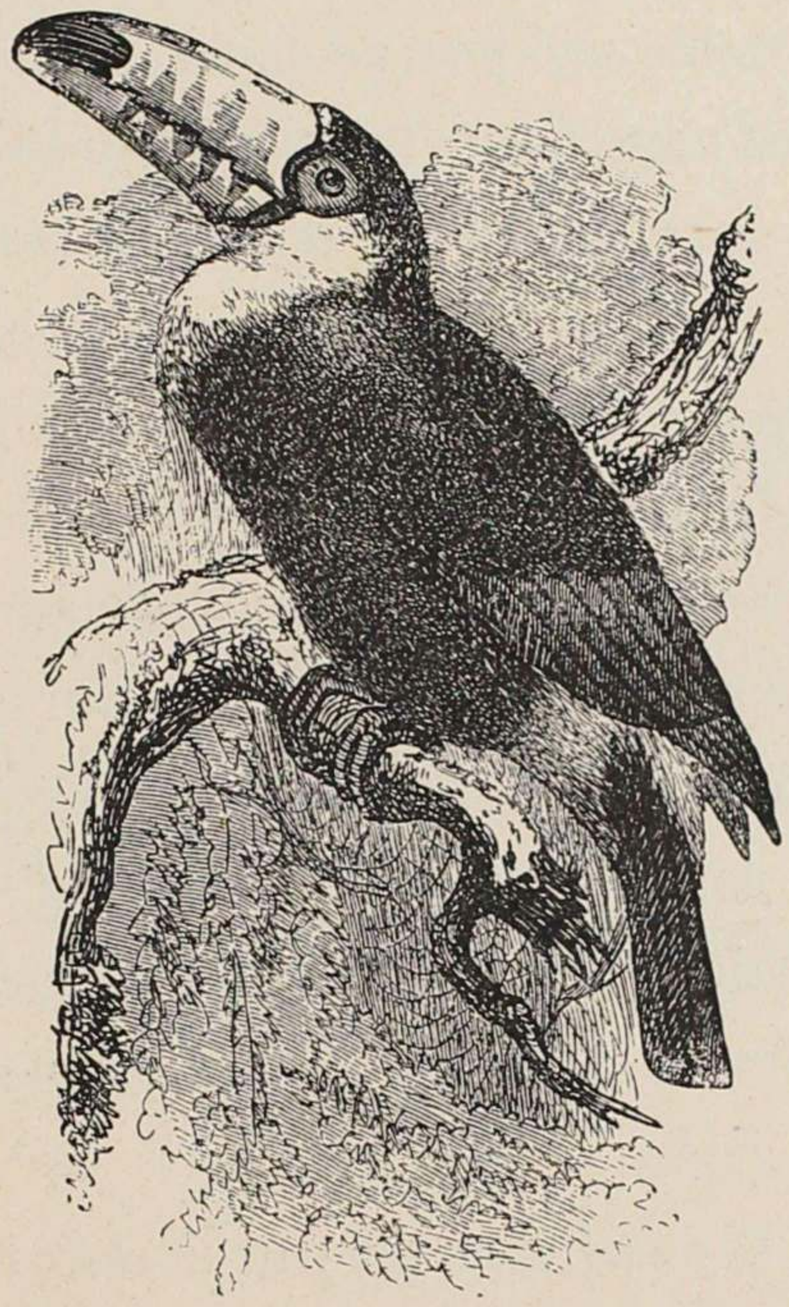
Le *Jaguar* proprement dit, ou le *Felis onça* dont nous avons parlé, est plus fort et plus redoutable que les quatre autres espèces d'onces. Il attaque les plus gros animaux et bien souvent l'homme lui-même.

Passons à l'ordre des rongeurs, le sixième ordre de la classe des mammifères, caractérisé, comme l'on sait, par l'absence de canines, par de longues incisives et quatre paires de molaires uniformes à chaque mâchoire.

La région amazonienne possède le plus grand des rongeurs connus : la *Capivára* (*Hydrochoerus capibara*), dont le nom est dérivé, selon Martius, de deux mots tupys : caapi et uára, qui signifient maître des graminées, allusion aux graminées dont elle se nourrit dans les cours d'eau et les lacs. La capivára est de la grosseur d'un sanglier. Son poil, peu fourni, est d'une couleur grisâtre, sa viande sert de nourriture à quelques naturels du pays qui estiment surtout le lard qu'elle fournit.

Après elle, il faut citer la *Páca*. Deux espèces sont particulièrement connues : le *Coelogenis fulvus* et le *C. subniger*. La páca appartient à l'une des sept familles de rongeurs décrites par G. Saint-Hilaire. Ses

dents ressemblent à celles des agoutis, mais elle possède un doigt de plus qu'eux, ce qui lui en fait cinq bien comptés. Un autre caractère différentiel se tire de la peau de ses joues, qui se replie sous les arcades zygomatiques très saillantes, et qui forme une poche ouverte par en bas et en dehors. Les pácas ont la taille d'un cochon de lait,



14. — Toucan.

56 centimètres environ ; le ventre est gros et mustélin, les pattes courtes, le museau allongé et arrondi par le bout, les oreilles petites, pas de queue ; par contre, elles portent de longues moustaches. Leur peau est blanchâtre ou rousse, avec des bandes longitudinales formées de taches noires ou blanches disposées en séries. Elles habitent les forêts basses et humides, où elles se terrent. Elles ont le grognement du petit cochon. Les fruits et les racines composent leur ordinaire. Ce sont de petits animaux proprets, doux et aptes à la

domestication. Leur chair est d'une délicatesse exquise et fait le régal des plus gourmets.

L'*Agouti* constitue un genre à part dans l'ordre des rongeurs. Il porte quatre doigts devant et trois derrière. Ses jambes postérieures sont beaucoup plus longues que celles de devant, comme celles des lièvres. Le poil est rude, droit, facile à arracher ; il est tantôt brun, tantôt roux. Il ressemble un peu au lapin d'Europe, mais il a les oreilles rondes et le nez plus pointu. Sa queue est rudimentaire. L'agouti, — que les Brésiliens appellent Cotia, et que les naturalistes nomment *Cavia Acuti*, — se plaît sur les collines boisées et élit domicile dans les creux d'arbres ou de rochers. C'est un noctambule émérite : il a le don de voir clair la nuit. Il est facile à élever. Comme il est omnivore et peu difficile sur le choix de sa nourriture, il peut fournir quelques 1,200 francs de rentes à celui qui se livrerait à son élevage. Sa chair n'est pas à dédaigner, et sa peau, corroyée, est recherchée par les cordonniers. L'agouti fournit encore quelques légendes aux imaginations avides de chasser au merveilleux. En voici une que nous empruntons à M. Sylvio Roméro pour agrémenter un peu nos descriptions arides :

« Le singe, en belle humeur, s'en alla danser chez l'agouti, son voisin. Celui-ci, né malin, pria son bon ami de tenir les violons, et se mit à danser à sa place. En tournant, il alla donner du ventre contre le mur et se cassa la queue. Ce que voyant, les animaux à queue eurent peur de danser à leur tour. Alors le *Preá*[1] leur dit :

— Quoi donc ! Vous avez peur de danser, vous autres ; faites aller la musique, et vous allez voir comme on danse.

Le singe se douta de quelque chose. Il monta sur un banc, et se mit à jouer du violon pour faire danser le *preá*. Celui-ci fit quelques tours,

1. Petit quadrupède sans queue, semblable à un gros rat ; il a le poil grisâtre. Les naturalistes donnent à ce rongeur le nom de *Cavia Aperea*.

puis il vint prier le singe à danser. Le singe ne put s'y refuser. Il entra dans la danse avec tous ses amis, mais il ne pouvait pas faire un pas sans qu'on lui marchât sur sa queue, qui traînait. Il s'arrêta et dit :

— Je ne danse plus! Ceux qui n'ont pas de queue ne devraient pas marcher sur la queue des autres. Nos amis le *preà* et le crapaud ne doivent pas marcher sur la queue d'autrui, parce qu'ils n'en ont pas pour que l'on puisse leur rendre la pareille.

A ces mots, il sauta sur la fenêtre, et il se remit à jouer du violon sans plus être importuné. »

15. — Loutre.

Quant à nous, reprenons notre excursion à travers la faune amazonienne.

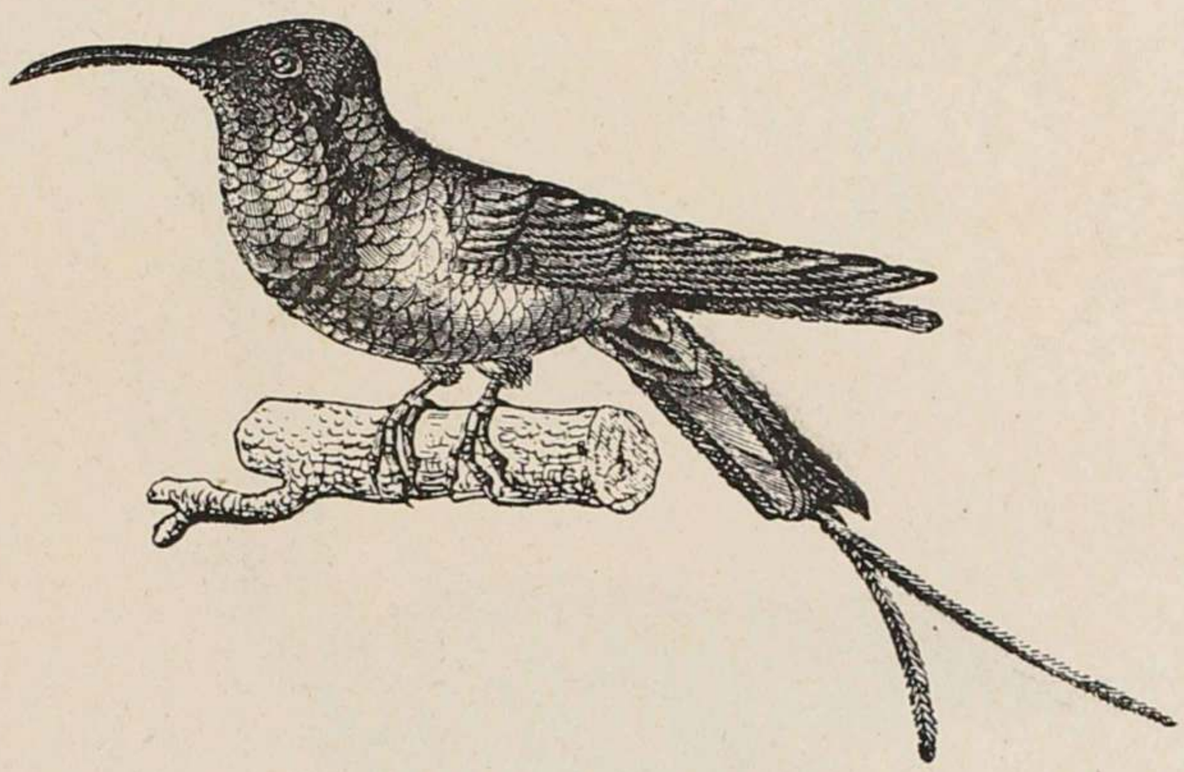
L'ordre des pachydermes nous présente le *Tapir* ou *Anta* (*Tapirus americanus*). C'est certainement le plus grand des mammifères de la contrée, et l'on peut dire le meilleur gibier, l'une des plus grandes ressources comestibles de ces déserts d'eau et de forêts. Les Indiens l'appellent Icury ou Tapiyra.

Le tapir américain est à peu près semblable au cochon, mais il le dépasse en taille, car il mesure 2 mètres de long et 1 mètre de haut au jarret. Le nez prolongé en une petite trompe mobile; la queue très courte; les quatre doigts à sabots des pieds antérieurs; les trois

doigts des membres postérieurs ; une peau brune, épaisse et revêtue de poils soyeux assez rares ; des oreilles rondes et velues, tels sont les principaux signalements du tapir, répandu depuis l'Orénoque jusqu'à la Plata, et principalement localisé dans la vallée de l'Amazone. Les petits de ce pachyderme sont tachetés de blanc, comme les faons du cerf. Il est brutal, mais non féroce, et occasionne des dégats comme le sanglier. Caché le jour dans des fourrés, il sort la nuit pour manger des fruits et des racines. Il nage et traverse les rivières avec une grande aisance. Il aime à se vautrer et à se tenir au frais dans les marécages. Nul ne sait mieux que lui se faire place dans les grands bois. Il fonce tête baissée entre les arbres, son boutoir proboscidiforme en avant. Sa voix est grêle et sans proportion avec la grosseur de son corps ; elle consiste en un sifflement court. « Parmi les pachydermes, écrit A. Saint-Hilaire, il en est un dont la domestication me semble devoir être immédiatement tentée, c'est le tapir, et spécialement l'espèce américaine, qu'il serait aisé de se procurer par la Guyane et le Brésil. L'utilité du tapir serait double pour l'homme. Sa chair, améliorée par un régime convenable, fournirait un aliment à la fois sain et agréable, ainsi qu'un cuir excellent. En même temps, il pourrait rendre d'importants services comme bête de somme. » Nous livrons ces réflexions aux colons de l'avenir, ajoutant seulement que certains tapirs, pris jeunes, ont déjà été apprivoisés. Tout le monde peut les toucher et les gratter, ce qu'ils aiment beaucoup. Ils se promènent librement dans les maisons et mangent tout ce qu'ils trouvent, jusqu'à de la chair crue.

Le *Pécari* ou *Caététú* est un autre genre de pachyderme, inférieur au précédent. Les espèces les plus connues sont le *Dicotyles labiatus* et le *D. torquatus*. C'est le sanglier ou le cochon amazonien. Les pécaris marchent en bandes et fournissent un excellent gibier. La manière dont les indigènes les chassent est originale. Le chasseur

s'installe sur un arbre, dans le voisinage d'un bouquet de palmiers dont les fruits sont très goûtés des pécaris. Quand il aperçoit un troupeau de ces animaux, il tire un coup de fusil et imite les aboiements d'un chien. Les caétêtús entrent en fureur, et se ruent sur l'arbre, qu'ils mordent et qu'ils essayent de renverser. Le chasseur se laisse alors glisser, et, se retenant à une branche d'une main, il abat, de l'autre, à grands coups de bâton sur le groin, tous les assaillants



16. — Colibri.

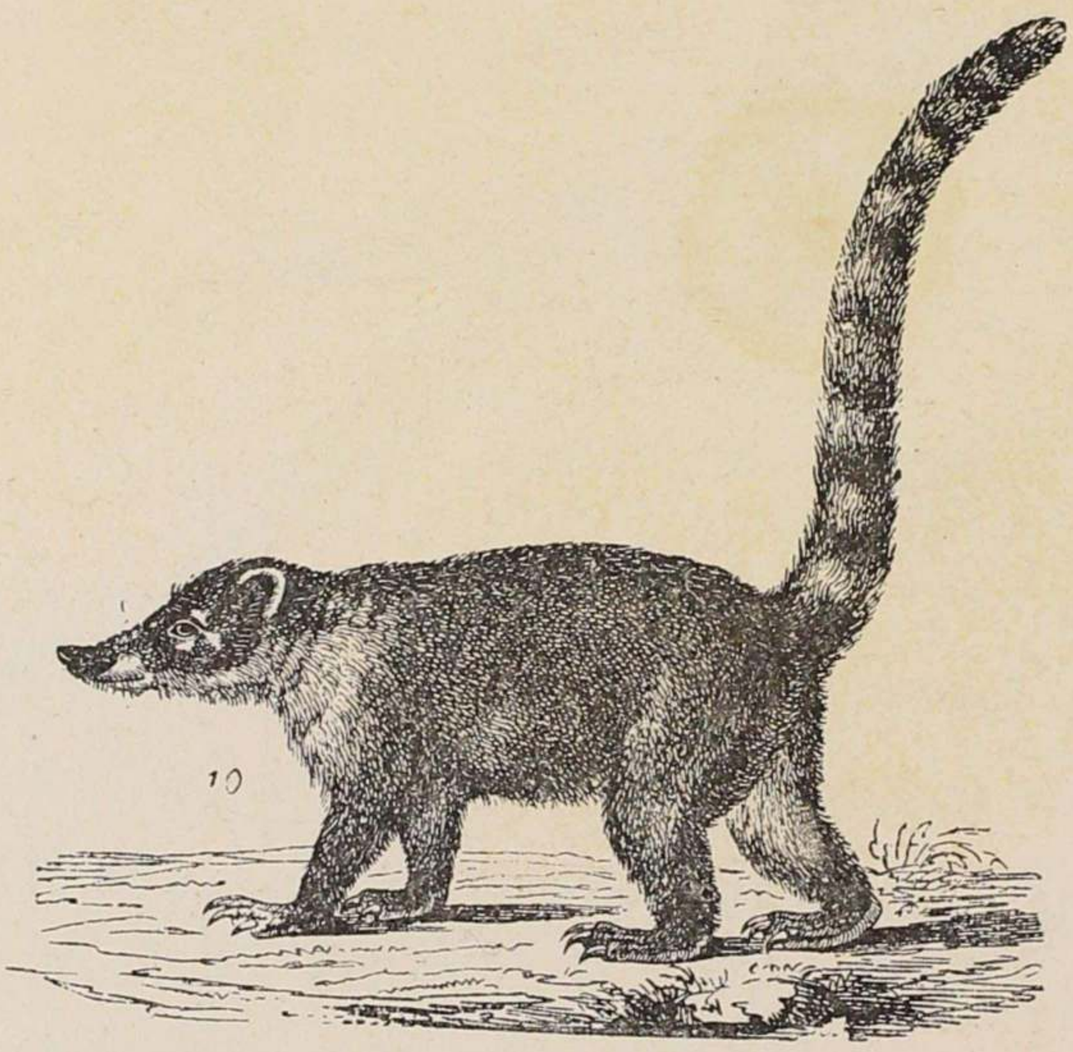
qui se présentent. Il en tue, parfois, de la sorte une assez grande quantité.

L'ordre des ruminants compte diverses espèces de cerfs ou *veados*. Citons seulement le *Cervus campestris*, *palustris*, le *C. nemorivagus* et le *C. rufus*. Ces *cerfs* sont nombreux dans les forêts ; leur chair est exquise, et leurs peaux commencent à être recherchées pour l'exportation.

Dans l'ordre des édentés, il faut nommer les *Tatous*, formant diverses espèces du genre Dasypus ; les *Fourmiliers* ou *Tamanoirs*, appartenant au genre Myrmecophaga, et les *paresseux*, du genre Bradypus.

Le Tatú-assú (*Dasypus gigas*) a presque la taille d'un cochon de lait. Ses jambes sont courtes et recouvertes d'écailles ; son groin, très allongé, est également défendu par une sorte de morion. Son test

écailleux est composé de compartiments en mosaïque, constitués par des poils agglutinés ensemble. Cette armure est composée de trois parties. Les pièces du harnois du cou et de la croupe sont fixes ; entre elles, plusieurs bandes parallèles et mobiles donnent au milieu du corps la facilité de se ployer. La queue est ronde et recouverte irrégulièrement d'écailles tuberculeuses. Le ventre est rougeâtre et verruqueux ; les mamelles sont pectorales. Les pieds ont tous cinq doigts

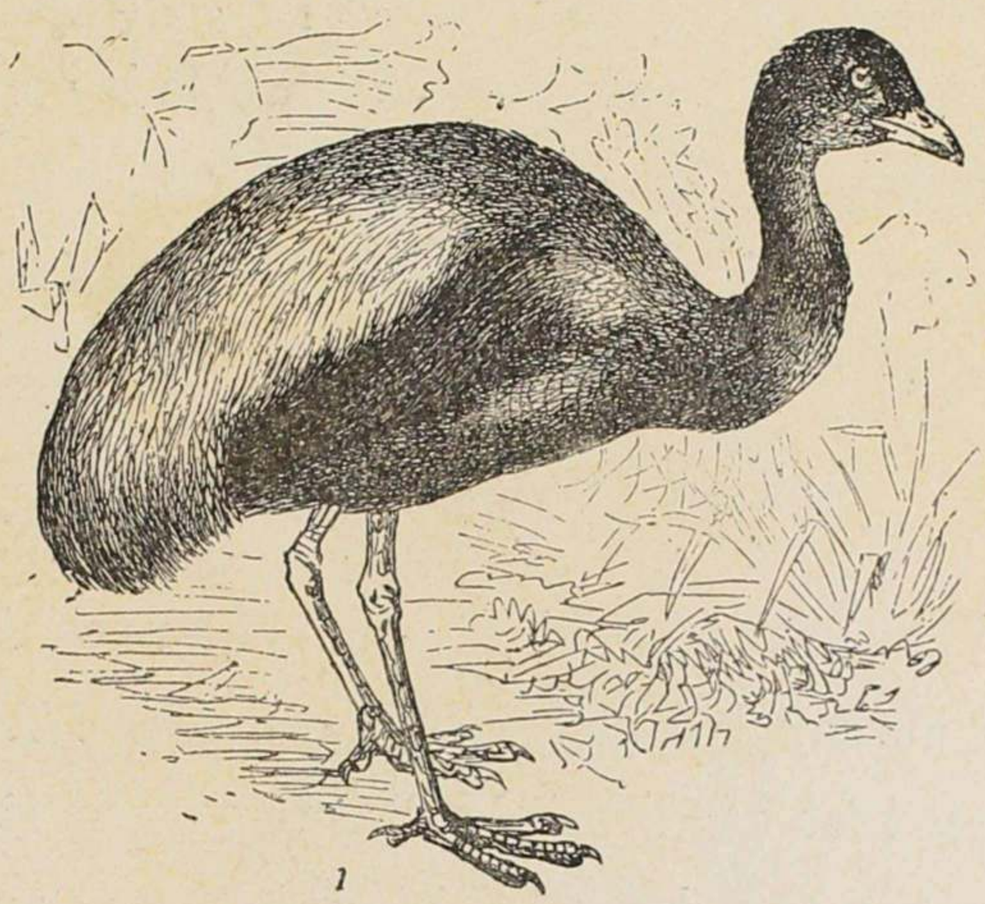


17. — Coaty.

munis d'ongles très grands et très robustes. Sa voix est une sorte de grognement. Il est craintif, nocturne, très vite à la course et cherche toujours à se cacher. Il vit de cadavres, de fruits et de vers de terre; il se retire dans des terriers. Quand on l'attaque, il rentre sous sa carapace, où il se sent inexpugnable. Quand ce guerrier bardé de cottes de mailles a le malheur de tomber sur le dos, il a toutes les peines du monde à se remettre sur pied. Les tatous s'apprivoisent facilement. On leur attribue des mœurs singulières. Il paraît qu'ils vivent plusieurs casernés dans le même trou, tandis que l'un d'eux s'en va à la corvée

et rapporte à la petite communauté les provisions de tucuman (*Astrocaryum tucuman*) et de mucajá (*Acrocomia sclerocarpa*) dont ils se régalent en famille. On prétend, cependant, qu'une fois arrivé sous les palmiers, le tatou quêteur commence la charité par lui-même et s'administre une copieuse ration préalable.

L'ordre des cétacés est représenté dans le bassin de l'Amazone par



18. — JACAMY.

deux types étranges, qui nous reportent aux légendes mythologiques et aux époques primitives.

Le premier est la Vache marine, le *Poisson-bœuf* des Brésiliens, le Goarába des Indiens, connu des naturalistes sous le nom latin de *Manatus americanus* ou *australis*. C'est le Manate, le Lamantin ou Dugong.

Le second est le Bôto, le *Poisson-chien* ou Pira-Jaguára des Indiens, le *Dauphin de l'Amazone*, le *Phocœna brasiliensis*.

Le lamantin de l'Amazone n'est autre que la Sirène *voce canorâ* des anciens. Il a, en effet, le corps pisciforme, terminé par une nageoire simple, ovale et horizontale. Les nageoires d'avant, quoique aplaties et membraneuses, se composent de cinq doigts, que l'on peut prendre,

sous la peau, pour de véritables mains. C'est de cette particularité, sans doute, que leur vient le nom de manates. Ils atteignent souvent près de six mètres de longueur. Les femelles ont une poitrine féminine très opulente. La chair de ce poisson-femme est très délicate. On en fait des conserves appelées *mixira*. La graisse donne une huile d'éclairage excellente. Le lamantin passe pour posséder une ouïe très fine, ce qui en rend la pêche difficile, excepté pour les gens du pays, qui connaissent toutes ses ruses. Agassiz semble le considérer comme le représentant actuel du dinothérium.

Si le *Peixe-boi* est la sirène antique, le *bôto* paraît être l'un de ces dauphins de la fable,

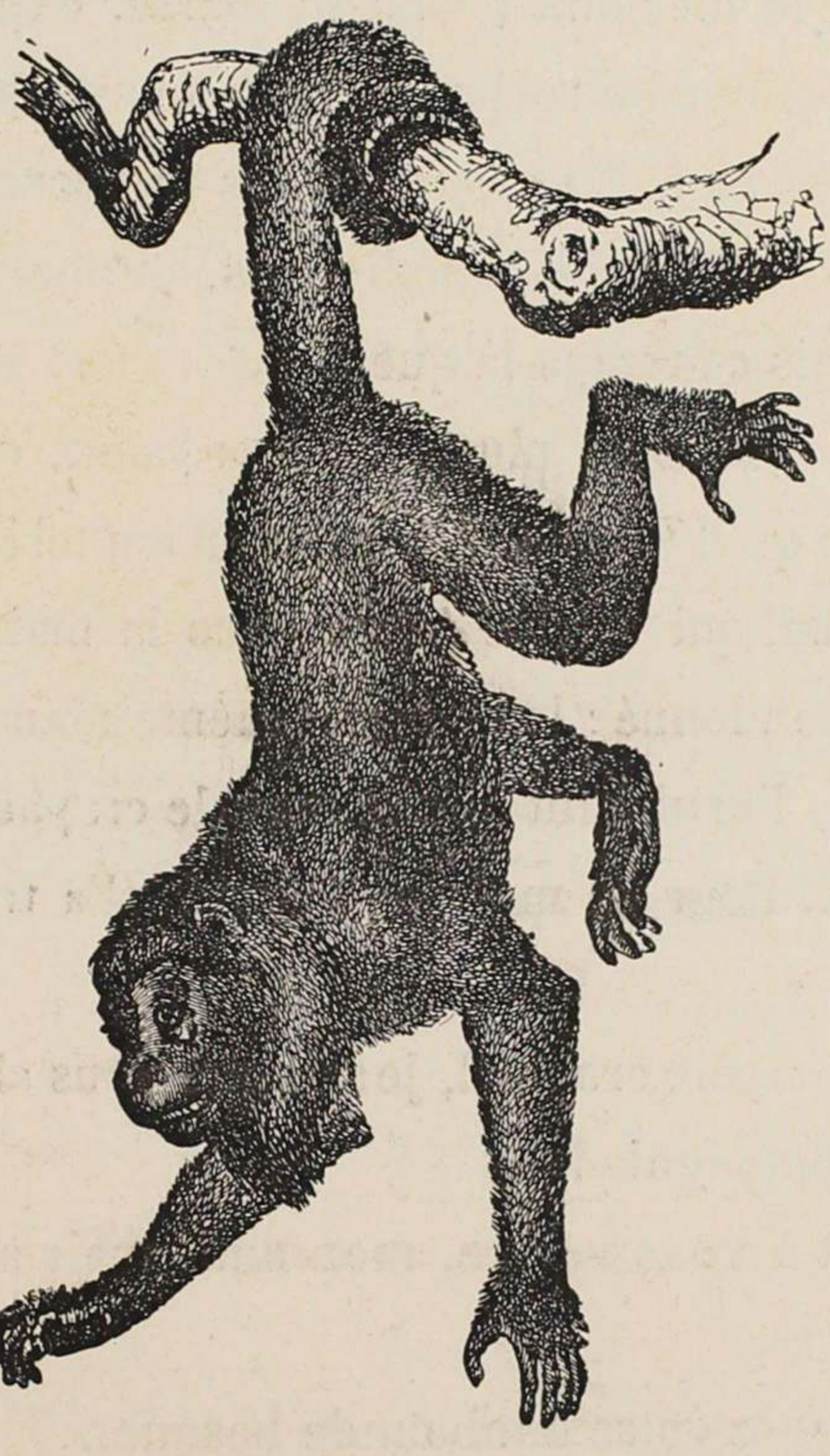
Per maria humida nantes.

L'Amazonie, d'ailleurs, a hérité de quelques-unes des légendes de la Grèce au sujet du dauphin (*delphinus rostratus*). Tout le monde y est persuadé que le bôto est l'ami de l'homme ; que si un navigateur fait naufrage, ce sauveteur dévoué l'aide à échapper aux flots et à ses dangers, en l'embarquant sur son dos. On trouve, en effet, le dauphin dans les rivières, soufflant près des barques. Son grand corps, qui dépasse souvent 2 mètres de long, se joue dans tous les cours d'eau sans crainte de l'homme.

Après la classe des mammifères, voici celle des oiseaux, les hôtes étincelants des grandes forêts sombres. Ici nous sommes dans un monde de féerie, dans un éblouissement ornithologique.

Dans l'ordre des rapaces, le groupe des diurnes nous offre l'*Urubú* sinistre, dont le nom est emprunté à la mystérieuse langue tupy. *Urú* signifie oiseau, et *bu*, manger. C'est le vautour brésilien. Il a le bec plus gros que le corbeau d'Europe, sa tête chauve ressemble à celle d'une poule. On en connaît plusieurs espèces : le *Cathartes fœtens*, le *C. aura*, le *C. jota*.

L'urubú-tinga ou blanc est l'espèce la plus rare. Les indigènes le considèrent comme le roi des urubús. Ils disent que les urubús communs ou noirs ne mangent que lorsque l'urubú-tinga est rassasié. Ils racontent qu'il plane au-dessus des nuages, que la flèche ornée de ses plumes ne manque jamais son but, que la prière écrite avec elles



19. — Singe hurleur (guariba).

est écoutée, et ainsi de suite. L'urubú blanc est la bonté, l'urubú noir le mal. Les Indiens ont chargé ce dernier d'une infinité de légendes, où se mêlent le naturalisme primordial et les idées chrétiennes d'importation. Écoutons quelques-uns de ces récits, que reconnaîtront les amateurs de contes populaires pour les avoir entendus aux pays brumeux des minnesinger, où les grand'mères au chef branlant les redisent encore aux Gretchen attendries des bords du Rhin.

Un jour (dit une de ces légendes), il y avait fête au ciel en l'honneur de la bonne Vierge. Tous les animaux de la création y avaient été invités. La tortue de terre (*jaboty*), qui ne va qu'à petites journées, ne voyait aucun moyen d'arriver si haut. Elle demanda à l'urubú de l'emmener avec lui. Le corbeau y consentit et la prit sur son dos. Arrivé à une certaine hauteur, le méchant urubú fit tomber exprès la pauvre petite tortue, qui se brisa sur un rocher en mille morceaux. La bonne Vierge alors descendit du ciel. Elle ramassa les morceaux de la tortue, lui rendit la vie, la combla de bénédictions, et maudit à jamais le noir urubú. C'est depuis ce temps-là que le jaboty est couvert d'une carapace en mosaïque, faite de plusieurs morceaux, et que l'urubú porte malheur à tout ce qu'il touche. L'arbre sur lequel il perche perd toutes ses feuilles; le fusil qui le vise éclate dans la main; son corps, après sa mort, reste abandonné; les fourmis même n'en veulent pas.

Un autre jour, l'urubú fut invité avec le crapaud (*sapo*) à une seconde fête au ciel. Pour se moquer, l'urubú alla trouver le crapaud et lui dit :

— Eh bien ! compère crapaud, je sais que vous allez au ciel; si nous y montions de compagnie ?

— Je suis prêt à vous suivre, mon ami, mais allez chercher votre petite guitare.

— Et vous, prenez votre tambour de basque...

Au jour dit, l'urubú se présenta chez le crapaud, qui le reçut très bien et le fit rentrer pour voir sa commère et ses filleuls. Tandis que le corbeau causait avec la femme et les enfants, le crapaud lui cria du seuil de la porte :

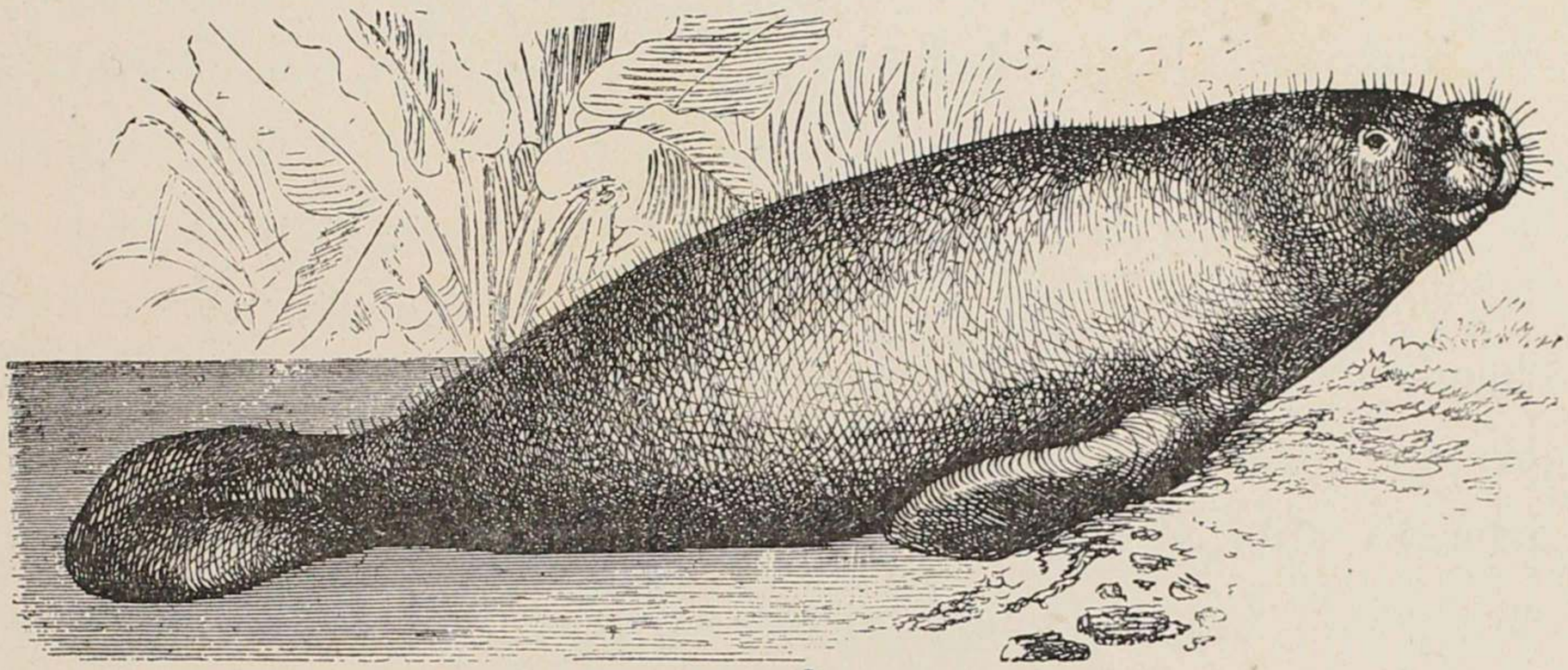
— Vous savez, je marche très doucement. Permettez-moi de partir avant vous.

Et il se faufila dans la guitare et s'y blottit très tranquillement. Bientôt après, l'urubú prit congé de la dame et des enfants, passa sa

guitare, et se mit en route pour le ciel. En y arrivant, il fut questionné. On lui demanda des nouvelles du crapaud.

— Quelle plaisanterie ! répondit-il, est-ce que vous croyez que ce jeune homme peut se permettre d'aussi longues promenades ? Il peut à peine se traîner sur la terre, comment voulez-vous qu'il s'aventure à travers les airs ?

A ces mots il déposa sa guitare et s'en alla manger. Lorsque tout



20. — Lamantin amazonien (Peixe-Boi).

le monde fut à table à boire et à manger, le crapaud sauta hors de la guitare sans être vu, et s'écria :

— Me voici !

Étonnement de l'assemblée. On se mit à danser et à s'amuser. Le bal fini, tout le monde se retira. Le crapaud, voyant le corbeau distrait, se glissa de nouveau dans la guitare. L'urubú se mit en route. A un certain endroit, le crapaud remua. Le corbeau, sans bruit, retourna sa guitare et la vida. Le crapaud tomba des nues.

— Retirez-vous, pierres et rochers, criait-il en approchant de terre, ou je vous écrase !

— Pas de danger, répliquait l'urubú gouailleur, vous savez trop bien voler.

Ce qui n'empêcha pas le crapaud de s'aplatir et de s'endommager considérablement. Voilà pourquoi il a le dos tout bossué et la peau couverte de plaies.

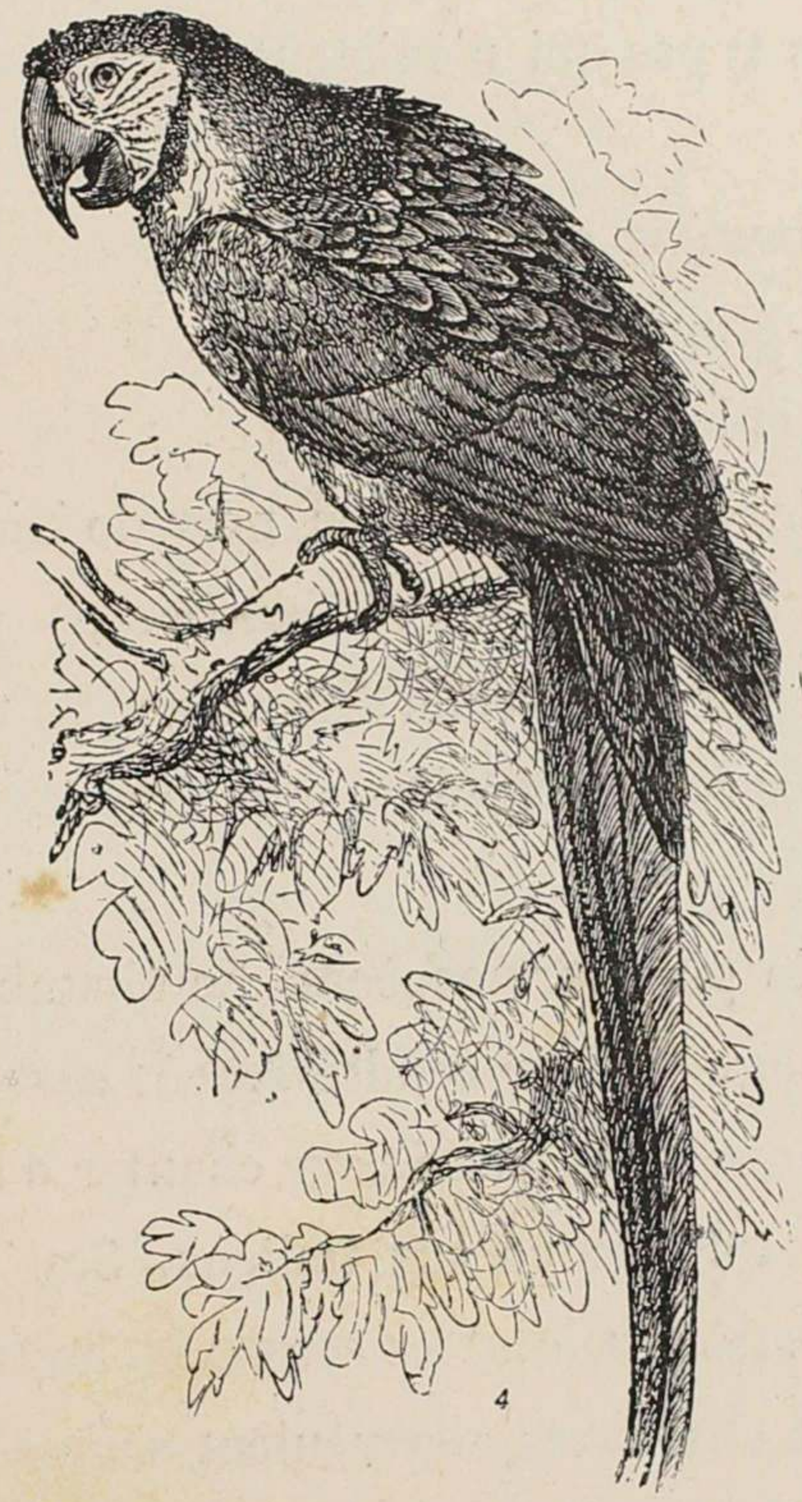
Si l'urubú prête aux poétiques légendes, le *Jacurutú* (*Strix nacurutu*) à tête de chat, oiseau de la famille des Nocturnes, jette la terreur et les craintes superstitieuses dans l'âme de l'Indien, qui redoute son croassement lugubre.

Mais le *Caraxoé* ou *Sabiá* et le *Japiym* ou *Chechéo* (*Cassicus*) l'enchantent de leurs mélodies et le plongent dans les vagues rêveries qui sont pour lui les seules jouissances de l'esprit. Ces deux espèces d'oiseaux sont du genre Turdus, de l'ordre des passereaux. Le sabiá a le chant suave et mélancolique du rossignol de l'Europe, mais moins étendu et moins varié. Le japiym, jaune et noir, imite la voix de tous les autres oiseaux. C'est l'oiseau-orchestre des forêts brésiliennes. Il pourrait aussi en être le tapissier. Ses nids, en grand nombre, sont suspendus à la plupart des arbres, semblables à de longues bourses flottantes. Les japiyms, amis des gais ramages, vont par bandes.

L'ordre des Grimpeurs nous présente diverses espèces de *toucans* (*Rhamphastus discolor*), dont le cri est l'harmonie imitative du nom qu'on leur a donné. Ces oiseaux portent un bec énorme, blanc et jaune, souvent plus long que leur corps. Ce bec a la forme d'une faux. Il est léger et celluleux à l'intérieur, dentelé parfois sur les bords et recourbé vers le bout. La tête est petite, l'œil rond, la langue longue et étroite, barbelée comme une plume; la face est nue, la queue d'une longueur moyenne, le pied court et l'aile peu étendue. Les toucans ont la taille des corbeaux d'Europe. Leur plumage est très haut en couleur. Le dos est azuré, la queue et les ailes bleuâtres, la poitrine est d'un jaune splendide avec des reflets métalliques. Ils vivent dans les bois par petites troupes de six à dix. Leur naturel est défiant. Sans cesse en mouvement, ils ne posent presque jamais à terre. Ils se nourrissent

de fruits et d'insectes. A l'époque de la ponte, ils dévorent les œufs et les petits oiseaux, qu'ils avalent sans les mâcher, après les avoir fait sauter en l'air jusqu'à ce qu'ils se présentent bien pour être engloutis. Leurs cris sont rauques et perçants. Ils nichent dans les trous d'arbres et ne pondent que deux œufs.

Dans ce même ordre des Grimpeurs, on compte une grande variété



21. — Ara.

de *perroquets*, de *perruches* et d'*aras*, parmi lesquels on distingue le *maracáná* (*Conurus*), joli perroquet jaune. Les gens du pays prétendent que pour rendre jaune le plumage d'un perroquet, il suffit de nourrir cet oiseau de la graisse du pirarâra ou poisson-ara (*phractocephalus bicolor*).

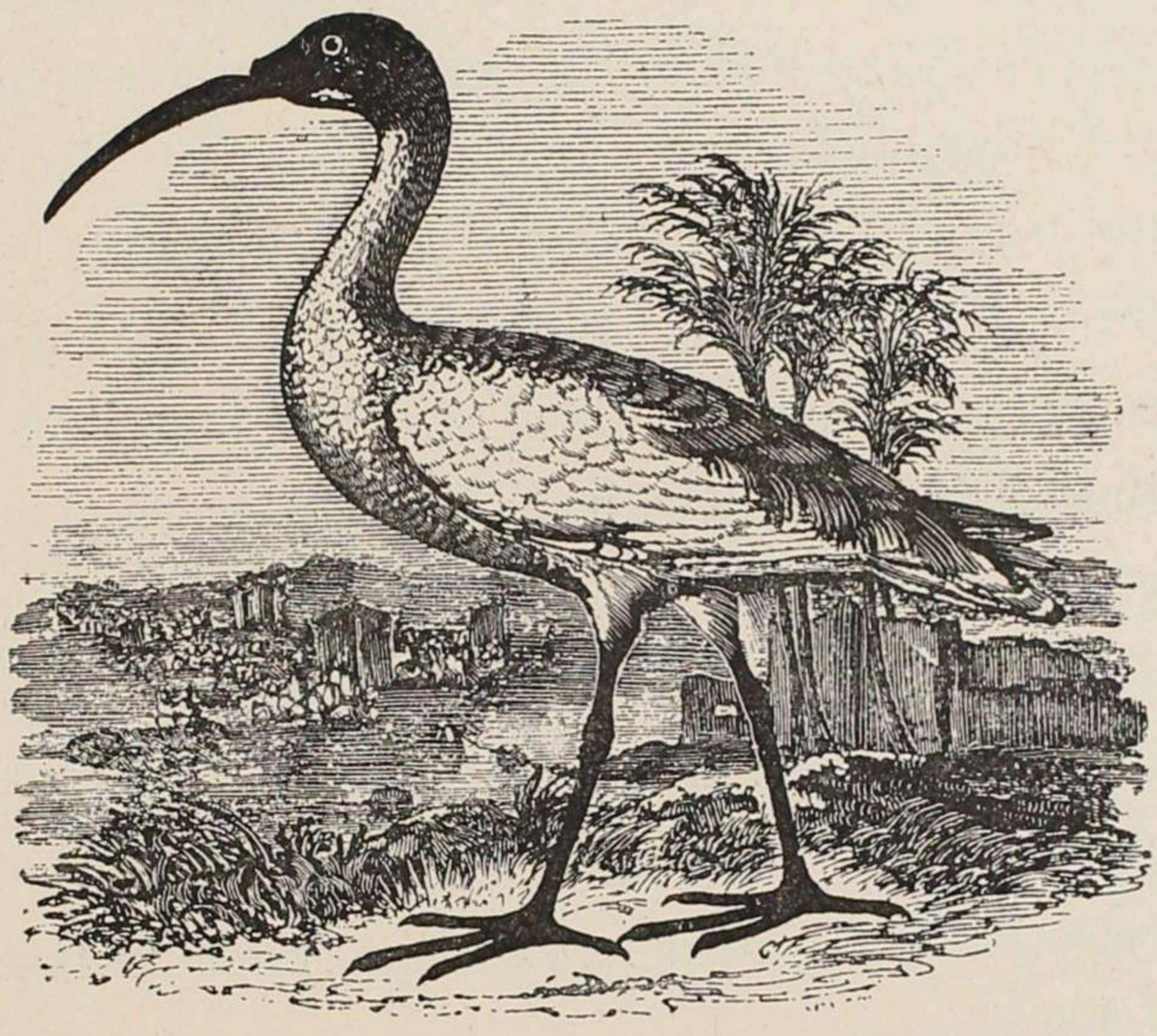
Dans l'ordre des Gallinacés, les plus remarquables sujets sont : les *Jacús* (*Penelope*), les *Mutúns* (*crax*), l'*Agami ou Jacamy* (*psophia*), l'*Unicorne* (*Palamedea*), le *Nhambú* (*crypturus*), la *Cigana* (*Opistocomus*), qui tient du faisan et du paon, et plusieurs espèces de colombes et de tourterelles. On a fait remarquer avant nous que, « à l'exception de quelques gallinacés rappelant la perdrix, tous les représentants de cet ordre au Brésil, et spécialement dans la vallée de l'Amazone, appartiennent à des types qui n'existent pas dans les autres parties du globe. »

Les variétés de mutúns ou hoccos sont assez nombreuses. Le plus petit est le mutúm-pinima (*Crax discors*). Il y a encore le mutúm-miri (*C. tuberosa*), et le grand mutúm (*C. rubri rostri*). Ce sont de grands gallinacés dont le dos est d'un noir de jais, avec des ailes et le ventre bien souvent de couleur blanche. Ils portent sur la tête une belle huppe frisée comme celle des paons. Ils chantent la nuit, et les indigènes affirment qu'ils se font entendre exactement de deux en deux heures.

Le nhambú est de plusieurs espèces. Le nhambú-quiá (*Crypturus cinereus*) a le plumage couleur cendré foncé; ses œufs sont rouges. Le nahmbú-toró (*C. serratus*) passe pour chanter d'heure en heure, et, avec le mutúm, il sert d'horloge aux Indiens. Son chant consiste en un simple cri aigu, strident, que les sauvages imitent dans la perfection, quand, au fond des forêts, ils veulent s'appeler entre eux sans donner l'éveil aux habitants civilisés. Il pond des œufs bleus. Il faut citer encore la sururina, qui ressemble au précédent, quoique plus petite.

Dans le genre Columba, nous possédons également un grand nombre d'espèces, parmi lesquelles le juruty, qui est la *Columba cabocolo* de Spix. C'est une tourterelle au plumage cendré, à la poitrine grisâtre et à la tête presque déplumée.

L'ordre des Échassiers est aussi nombreux que varié. Notons le *Jaçana* (*Parra*), de couleur marron, dont les longs doigts, plus longs que son petit corps, lui permettent de courir sur la végétation flottante des cours d'eau comme sur la terre ferme ; le *Jaburú-moleque* (*mycteria americana*) ou marabout, le plus grand des échassiers riverains de l'Amazone ; et le magoary (*Ciconia maguari*), inférieur en taille au jaburú. Tous ces oiseaux au long bec emmanché d'un long cou vivent



22. — Ibis de l'Amazone.

en peuplades sur les bords des lacs et des affluents du grand fleuve.

La famille des Longirostres est représentée par un oiseau vraiment splendide, le *Guará* aux plumes roses (*Ibis rubra*), et dont l'extrémité des rémiges est noire.

De même, la famille des Macrodactyles compte un grand nombre de sujets très curieux pour les naturalistes, et une grande quantité de poules d'eau.

Dans l'ordre des palmipèdes, il faut citer les canards et les *marrecos* (*anas*), dont un, l'*Anser jubatus*, est originaire de cette vallée.

Nous ne parlerons pas des Plongeurs pour ne pas étendre outre mesure ce chapitre déjà long.

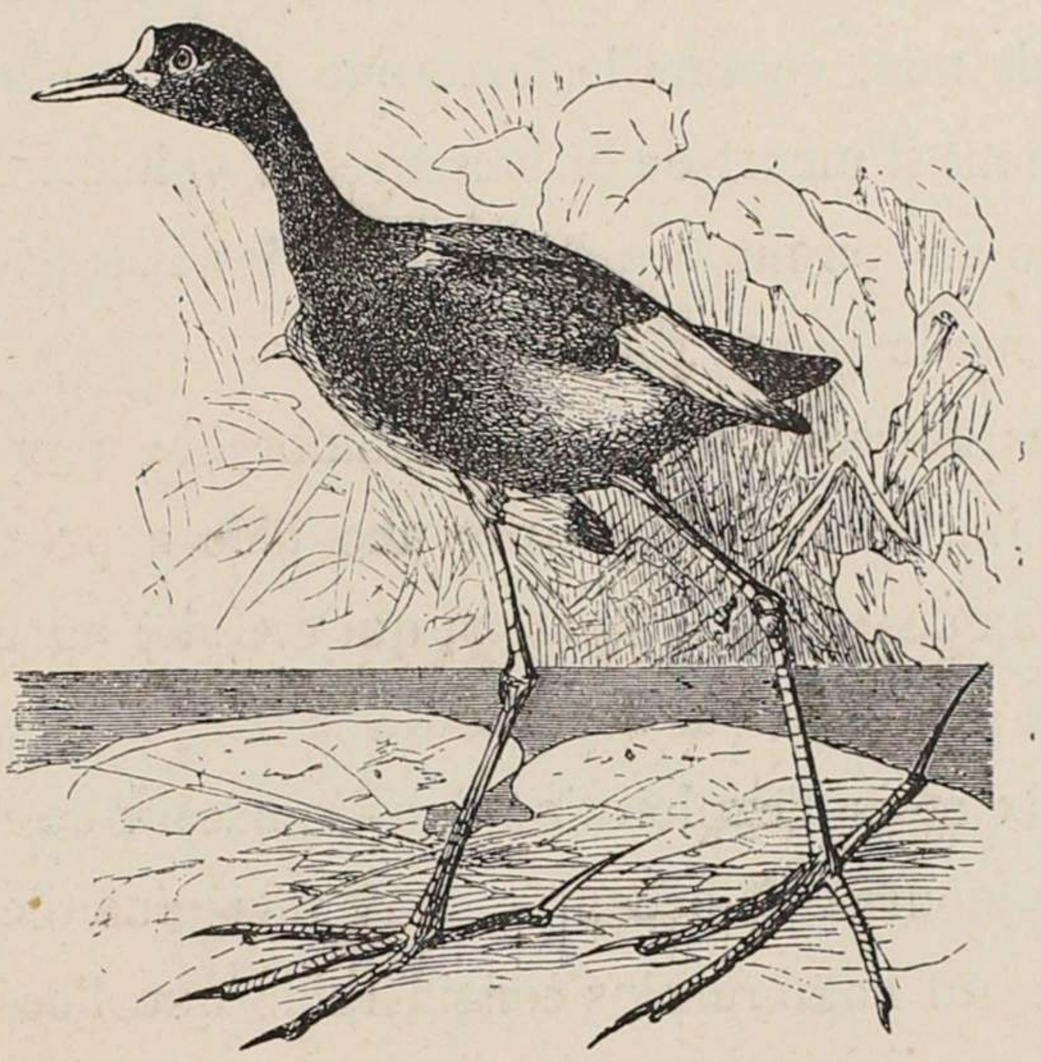
La plupart de ces volatiles donnent une nourriture délicieuse. Quelques espèces se prêteraient volontiers à la vie des basses-cours et fourniraient une alimentation de premier ordre. L'industrie et le commerce ont déjà tiré parti de la beauté et de la légèreté extraordinaires du plumage de ces oiseaux merveilleux des tropiques.

Examinons rapidement la classe des Reptiles, et trois de ses ordres : celui des Chéloniens, celui des Sauriens et celui des ophidiens.

Dans l'ordre des Chéloniens, nous trouvons toutes les tortues aquatiques et terrestres (*Testudo*, *emys amazonica*, etc.) : la *tortue d'eau douce*, le *tracajá*, le *jaboty*... Toutes ces espèces offrent à la population de précieuses ressources alimentaires. La chair de la tortue constitue une nourriture saine et savoureuse ; l'écaille est employée pour des ouvrages grossiers à l'usage du peuple ; avec les œufs, on fait une sorte de graisse (*manteiga*), qui est employée pour l'éclairage et qui commence à être exportée. C'est cette graisse que M. Jules Verne a prise pour du beurre bon à être mangé sur du pain. Ce beurre de tortue n'a jamais servi qu'aux tartines littéraires du fantaisiste écrivain de la *Jangada*.

Les Sauriens nous offrent les espèces si multiples de caïmans ou alligators, appelés *jacarés* au Brésil. Le caïman commun (*Alligator cynocephalus*) mesure souvent plus de trois mètres de longueur ; l'*Alligator palpebrosus* est plus petit, mais non moins féroce; l'*Alligator sclerops* ou caïman à lunettes est un animal vraiment terrible. Ses yeux d'une couleur rougeâtre forment une protubérance très saillante sur son museau assez allongé. L'alligator ou caïman est propre à l'Amérique. Son nom vient du portugais lagarto, dérivé du latin lacerta, lézard. Les naturalistes donnent à quelques caïmans le nom de monitores. Les Américains du Nord l'ont emprunté pour en baptiser

leur premier vaisseau cuirassé à tourelles à fleur d'eau. Le caïman à lunettes pond ses œufs dans le sable, les couvre de paille ou de feuillage, et veille constamment sur eux, toujours prêt à les défendre avec courage. Il atteint une longueur de 4 à 5 mètres. Il n'attaque presque jamais l'homme. Rien n'empêcherait de parquer et d'élever l'alligator amazonien, comme on le fait déjà aux États-Unis. Sa peau,



23. — Jaçana.

très employée dans la fabrication de la maroquinerie de luxe, donnerait de beaux bénéfices.

Ce même ordre des sauriens comprend encore diverses espèces de *lézards* et de *caméléons*. Parmi ces derniers, on connaît surtout l'*Agama picta* et l'*A. marmorata*.

Comme tous les Edens, l'Amazonie cache des serpents sous ses fleurs et sous ses ombrages. L'ordre des Ophidiens, au lieu d'y jouer le rôle de tentateur, écarterait bien plutôt du paradis amazonien ceux qui seraient tentés de s'y aventurer. Nous ne dissimulerons donc pas que les forêts et les cours d'eau de ce beau pays sont infestés

de ces horribles bêtes venimeuses. Il y a le *Sucurijú* (*Boa scytale*), le plus grand serpent aquatique de ces parages; le *jararáca* (*trigonocephalus j.* et *cophias atrox*), qui atteint jusqu'à deux mètres et dont la morsure est excessivement dangereuse; le petit *serpent à ailes* (*Fulgora lanternaria*), dont la piqûre est foudroyante; il y a les différentes variétés de *boas*. Mais que le lecteur européen se rassure. Au milieu de ces forêts hérissées de dards, empoisonnées de venin, l'Indien va pieds nus, comme le lazzarone sur les plages dorées de Capri, et rarement il meurt de la blessure du vaillant Achille.

Nous ne nous arrêterons pas à la classe des Batraciens, qui n'ont d'intérêt que pour le savant.

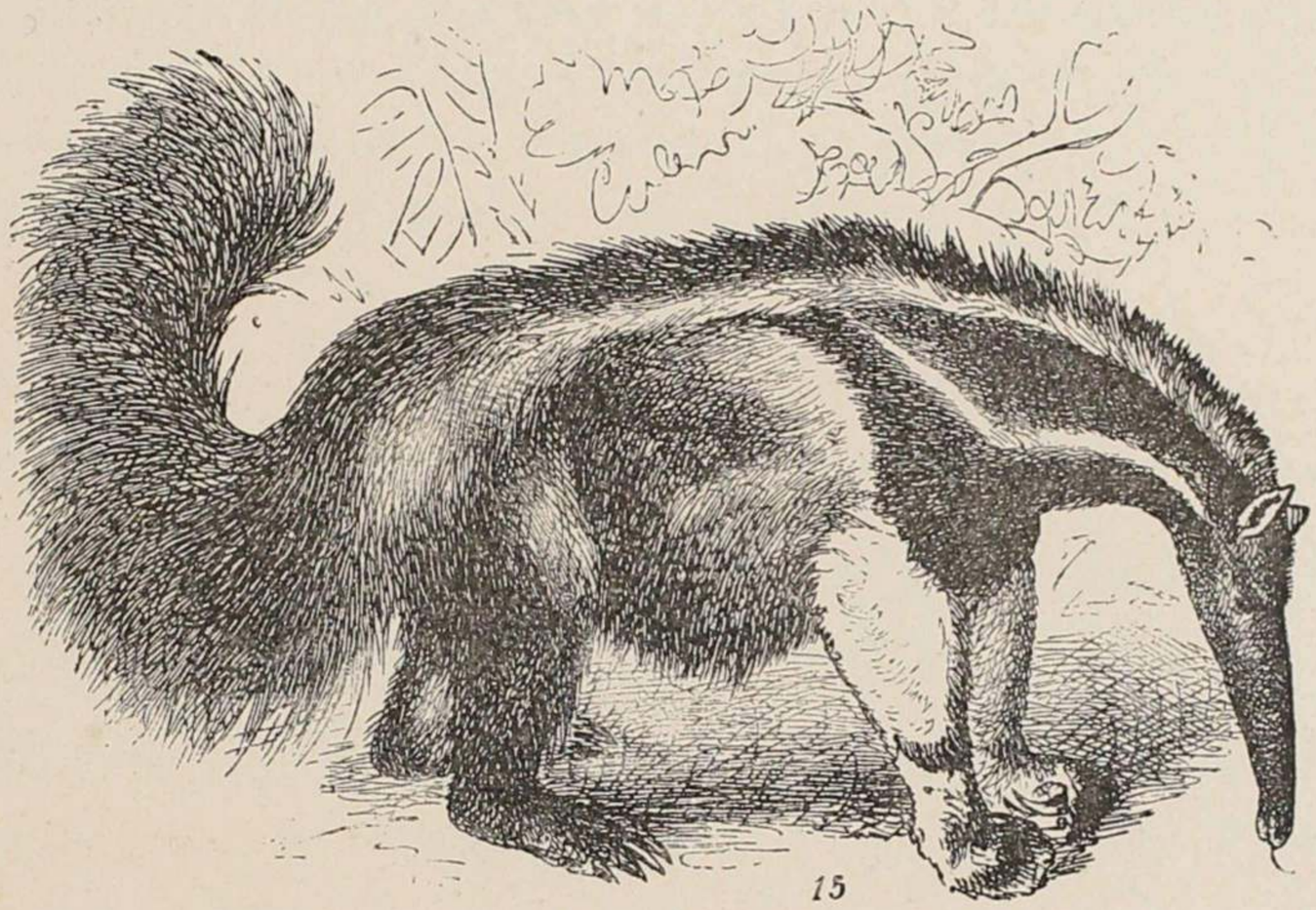
La classe des Poissons est aussi innombrable que la légion des étoiles. Il est impossible de donner une idée approximative de la richesse des eaux de ce pays. Agassiz, qui est allé au Brésil en 1865 dans le but de se livrer à des études d'ichtyologie, écrivait ces paroles après six mois d'exploration dans le bassin de l'Amazone :

« L'Amazone nourrit à peu près deux fois plus d'espèces que la Méditerranée, et un nombre plus considérable que l'océan Atlantique d'un pôle à l'autre... Tous les fleuves de l'Europe réunis, depuis le Tage jusqu'au Volga, ne nourrissent pas cent cinquante espèces de poissons d'eau douce; et, cependant, dans un petit lac des environs de Manáos, nommé Lago Hyanuary, qui a à peine 400 ou 500 mètres de surface, nous avons découvert plus de douze cents espèces distinctes, dont la plupart n'ont pas encore été observées ailleurs. »

Ces quelques lignes d'un savant adonné à ces études spéciales suffisent pour démontrer l'impossibilité de donner ici un aperçu, aussi sommaire fût-il, des richesses ichtyologiques vraiment fabuleuses de cette région.

Toutefois, nous devons dire quelques mots du *Pirarucú*, le *Sudis gigas*, car il est « le poisson le plus important du fleuve; celui qui,

comme aliment, remplace le bétail pour les populations riveraines », au dire du même savant. Son nom vient de deux mots indigènes : *pira*, poisson, et *urucú*, rouge, à cause de sa couleur. On le trouve à peu près dans tous les cours d'eau et dans tous les lacs de l'Amazonie. La chair en est savoureuse. Les indigènes le dessèchent, et, sous cette forme, il sert à alimenter les populations de l'intérieur. Depuis quelque temps, il commence à être exporté. De sa langue




24. — Fourmilier.

rugueuse, desséchée, on fait une râpe excellente. Le pirarucú a souvent plus de deux mètres de longueur.

Dans son rapport, en date du 25 mars 1883, le président de la province de l'Amazone, M. José de Paranaguá, nous donne quelques chiffres intéressants sur l'exportation du pirarucú desséché. Depuis le 1er juillet 1876 jusqu'au 31 décembre 1882, l'exportation de ce poisson a atteint, en valeur officielle, 5,264,000 francs, qui ont rapporté au Trésor de la province, comme droits sur l'exportation, la somme de 346,500 francs.

Il nous resterait à parler des Mollusques, des Crustacés et de la

classe des Insectes. Nous y renonçons. Ce petit monde demanderait de longs développements, qui seraient déplacés dans un travail auquel nous voulons conserver, avant tout, un caractère pratique.

D'ailleurs, comme l'a dit un voyageur célèbre après avoir visité ces contrées : « Quelques heures passées à contempler ce monde merveilleux des tropiques, pour peu qu'on ouvre seulement les yeux sur les trésors de la vie végétale et animale, en apprennent plus sur la distribution de la vie, qu'un mois d'études de cabinet. » Il faut le voir pour le croire.

# CHAPITRE IV

*Règne végétal.* — Bois de construction civile et navale. — Bois de menuiserie et d'ébénisterie. — Plantes alimentaires. — Épices et aromates. — Fibres textiles. — Matières tinctoriales et tannantes d'origine végétale. — Matières oléagineuses. — Substances médicinales. — Gommes, gommes-résines, oléo-résines, baumes et essences. — Ivoire végétal. — Caoutchouc.

La flore amazonienne? Cela ne ressemble-t-il pas à une redondance de mots? Toutes les merveilles de la végétation ne se sont-elles pas comme épuisées dans cette immense serre de la vallée de l'Amazone? Est-ce qu'aucune contrée de la terre peut rivaliser avec cette région brésilienne pour la richesse, pour la grandeur, pour l'éclat et pour l'utilité des productions végétales?

Dans cette vallée, il n'y a pas une plaine de l'intérieur, pas une colline, pas une rive de fleuve, de rivière, de lac ou d'*igarapé*, où ne s'étalent la splendeur et la surabondance d'une végétation extraordinaire. Partout y croissent les essences les plus variées. Les bois les plus estimés pour la construction civile et navale s'y rencontrent avec les plus beaux et les plus précieux spécimens employés dans la menuiserie et l'ébénisterie. Les plantes médicinales y disputent la palme aux bois de teinture, et ceux-ci rivalisent avec les essences forestières et les plantes aromatiques. Des arbres aux fruits savoureux poussent à côté d'autres arbres dont le suc se transforme en caoutchouc ou dont les graines deviennent l'ivoire végétal. Partout c'est

une profusion de branchages, de verdure, de fleurs, de graines, de fruits, de sève.

Ces forêts de milliers de lieues ne sauraient être décrites avec une entière rigueur scientifique. Les travaux de Spix et Martius, de Barboza-Rodrigues, des frères Rebouças, de Trail et d'Aublet ne donnent qu'une idée incomplète de la multiplicité des plantes qu'elles renferment. La flore amazonienne n'est pas encore entièrement dévoilée ; tant s'en faut. Un très grand nombre d'espèces n'ont été ni classées ni décrites taxonomiquement. Pendant de longues années encore, l'investigation botanique pourra se donner libre cours dans ce champ presque sans limites. Il y a là matière à des trouvailles fort curieuses.

Ici nous ne faisons pas œuvre de savant, mais de vulgarisateur. Aussi avons-nous cru devoir suivre une méthode qui soit utile surtout à l'Européen désireux d'exploiter ces ressources nombreuses des forêts de l'Amazone.

Nous traiterons donc, aussi brièvement que possible :

1° Des bois de construction employés soit dans la bâtisse commune, soit dans la grande construction navale et civile ;

2° Des bois de menuiserie, d'ébénisterie et de tabletterie ;

3° Des plantes alimentaires ;

4° Des épices et aromates ;

5° Des fibres textiles ;

6° Des matières tinctoriales et tannantes d'origine végétale ;

7° Des matières oléagineuses ;

8° Des substances médicinales ;

9° Des gommes, gommes-résines, résines, oléo-résines, baumes et essences ;

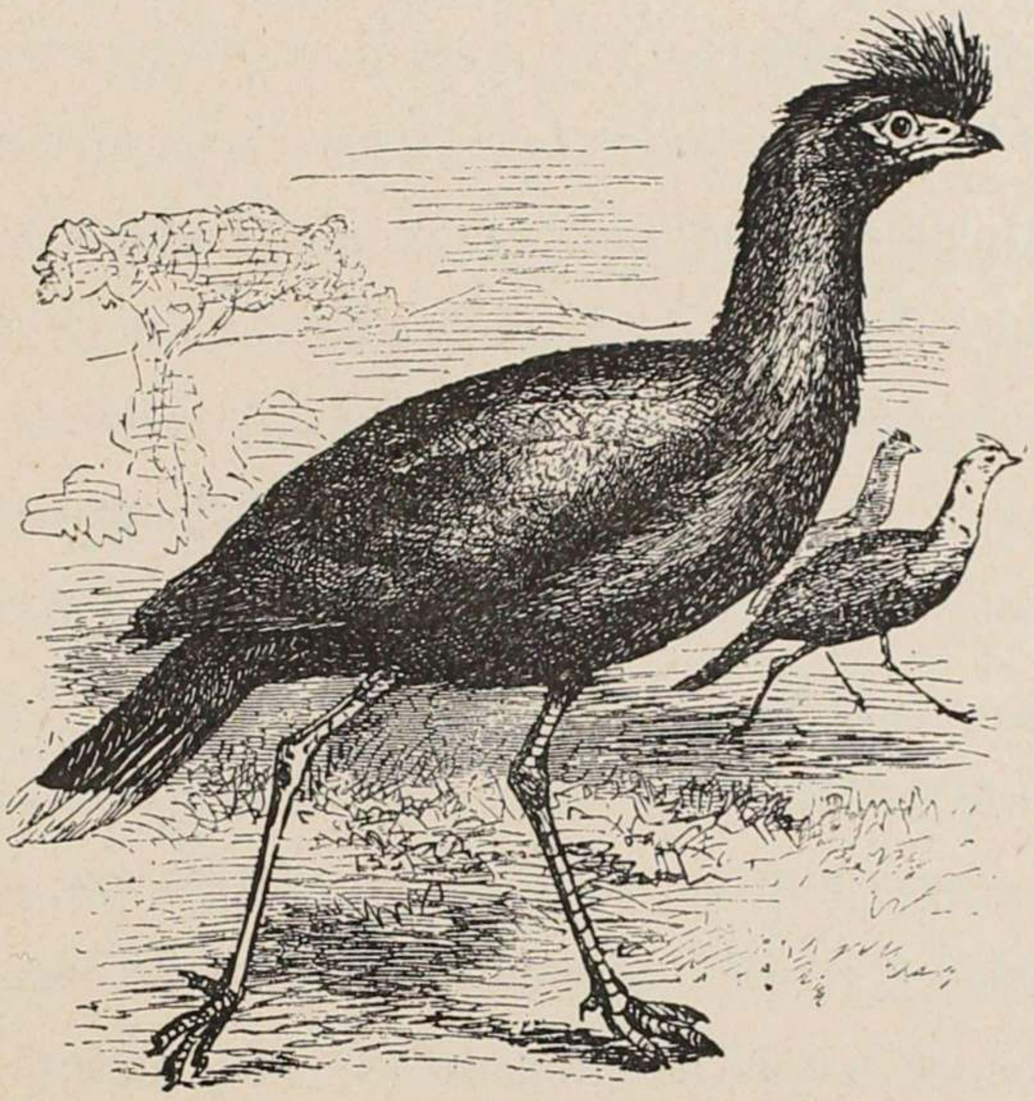
10° De l'ivoire végétal et des sucs épaissis.

D'après cette simple nomenclature, il est aisé de voir que les forêts amazoniennes renferment des richesses qui devraient tenter les

colons, et qui peuvent leur assurer comme un premier fonds d'établissement agricole.

Dans l'Amazone, les hommes ont vécu jusqu'ici de la nature, des produits qu'elle offre spontanément. Le temps de la grande culture semble proche. Les bois défrichés devront servir à faire centupler ces richesses par une exploitation normale.

Parmi les bois les plus employés et les plus estimés pour la



25. — Seriema.

construction navale et civile, nous citerons les suivants, qui ont déjà été livrés au commerce ou qui méritent de l'être :

Le *Parcouri* ou *Bacury* (*Platonia insignis*), de la famille des Gutifères. C'est un bois grisâtre au tissu résistant, aux pores très flexibles. Sa hauteur est de 20 à 25 mètres ; son tronc mesure, en diamètre, de $1^{m},50$ à $2^{m},50$, selon l'âge et les localités. Il fournit de la gomme élastique.

Le *Sucopira-assú* (*Bowdichia major*), famille des Légumineuses. Il est également gris et très beau de veinures. On l'emploie tout

particulièrement pour la construction des quilles de navires. Il atteint 20 ou 25 mètres de hauteur, et le diamètre de son tronc varie entre $1^{m}$, 50 et $2^{m}$, 50.

L'*Ipé* ou bois d'arc (*Tecoma chrysantha*) appartient à la famille des Bignoniacées. Sa couleur est foncée; ses pores sont assez dessinés. Cet arbre, de hauteur moyenne, abonde dans toute la vallée de l'Amazone. Ses variétés nombreuses s'emploient pour tous les genres de construction. Il ne mesure guère que 12 mètres d'élévation, sur 55 centimètres de diamètre.

Le *Pequiá* ou Piqui (*Caryocar brasiliensis*) est un bois résistant de la famille des Rhizobolées, d'une belle couleur jaune. Cet arbre trapu mesure de $1^{m}$, 50 à 2 mètres de diamètre sur 11 ou 13 mètres de hauteur. Le fruit est sphérique, gros, avec une ou plusieurs cavités contenant des noyaux et une matière grasse ou oléagineuse en grande quantité, et dont les Indiens se servent comme d'aliment ou condiment.

Le *Massaranduba* (*Mimusops elata*), sapotacée, d'une nuance rouge foncé avec de rares veinures. Son grain est très fin, son tissu serré et compact. Il peut être débité pour traverses de voies ferrées et chevilles de navires. Il n'a pas moins de 20 à 25 mètres de hauteur et de $1^{m}$, 30 à 3 mètres de diamètre au tronc. Le massaranduba peut être considéré comme un des produits forestiers les plus précieux de cette vallée. Il distille la gutta-percha ; son lait, doux et sucré, peut remplacer, dit-on, celui de la vache. De son écorce, très fine, on extrait le tanin et certaine matière tinctoriale.

Le *Páo-ferro* ou bois de fer (*Swastria tomentosa*) est trop connu dans les colonies françaises sous le nom de Hucuya, Wanebala, Ponacoco ou Anacoco, pour qu'il soit besoin de le décrire.

Le *Cèdre blanc* (*Cedrela odorata*) est aussi appelé acajou amer et acajou femelle dans les colonies françaises. Sa contexture est assez

semblable à celle du précédent. Il est d'un aspect rose plus clair. Le *Cèdre patate* (*Cedrela sp.*) est cet arbre immense, de 20 à 25 mètres d'élévation et de 2 à 3 mètres de diamètre, que l'on rencontre flottant sur le grand fleuve, arraché par la force des eaux. Ces deux espèces de cèdres sont de qualité inférieure et ne sont guère employées que pour des travaux de second ordre.

Les *Lauriers* sont aussi en grande abondance dans les marécages amazoniens. Ils atteignent des dimensions inconnues ailleurs. On distingue le *laurier noir* (*Cordia sp.*); le *laurier commun*, le *jaune*, l'*odorant*, le *blanc*, le *rouge*.

Il existe un certain bois nommé *Itaúba* (*Acrodiclidium itauba*) qui a la propriété vraiment merveilleuse d'être imputrescible, bien qu'exposé à toutes les intempéries. C'est le fameux *bois de pierre*, particulier à ces contrées. Sa hauteur est de 20 mètres, son diamètre de $2^{m},20$ à 3 mètres.

Le *Sapucaia* (*Lecythis ollaria*), le camari-macaque des colonies françaises, offre des avantages non moins précieux pour la construction civile et navale. Haut de 20 à 25 mètres, épais de 2 mètres à $2^{m},50$, il est très compact et d'une couleur rougeâtre qui s'atténue en vieillissant. On en tire de l'étoupe pour le calfeutrage, une encre bleue pour teindre les tissus de coton, des amandes huileuses comestibles et médicinales. Il existe plusieurs autres espèces de sapucaias qu'il serait fastidieux d'énumérer.

Le *Guarabú* ou *Páo-roxo* (*Peltogyne macrocarpus*), de la famille des Légumineuses, est un bois de première qualité, d'une couleur violette très distinguée et d'un tissu très dense. Le diamètre du tronc est de 1 mètre à $1^{m},20$ et la hauteur de 20 à 22 mètres.

Dans la famille des Sapotacées, nous remarquons l'*Abiurana* (*Tucuma lasiocarpa*), qui est très estimé pour son emploi dans les constructions de toute nature et pour ses fruits agréables. Sa taille

n'est pas très élevée : à peine 10 à 15 mètres, et 60 à 90 centimètres de diamètre.

L'*Acapú* (*Andira Aubletii*) est un bois gris de premier ordre et de grande valeur. C'est le même que l'*Épi de blé* ou le Dacomaballi de la Guyane ; hauteur 22 à 25 mètres, diamètre du tronc de 1 mètre à 1$^{m}$,50.

Le *Guariúba* (*Galipea sp.*), de la famille des Rutacées, peut résister, comme le bois de pierre, à l'action de l'air et de l'humidité. C'est un arbre au bois jaunâtre, de 8 à 10 mètres de haut avec un tronc de 20 à 30 centimètres.

Enfin l'*Umiry* ou *Niéri* des colonies (*Humirium floribundum*), outre les services qu'il peut rendre dans la construction, fournit encore un baume jaune, limpide et parfumé, qui est employé comme le baume du Pérou. Il ne dépasse guère 15 mètres en hauteur et 1$^{m}$,60 en diamètre.

L'énumération complète de toutes les essences propres à construire serait longue ; il nous faudrait faire le long recensement des forêts de l'Amazone, qui couvrent, ainsi que nous l'avons dit, plusieurs millions d'hectares. Il est plus simple de renvoyer le lecteur aux planches d'Aublet et aux travaux récents des naturalistes des deux mondes :

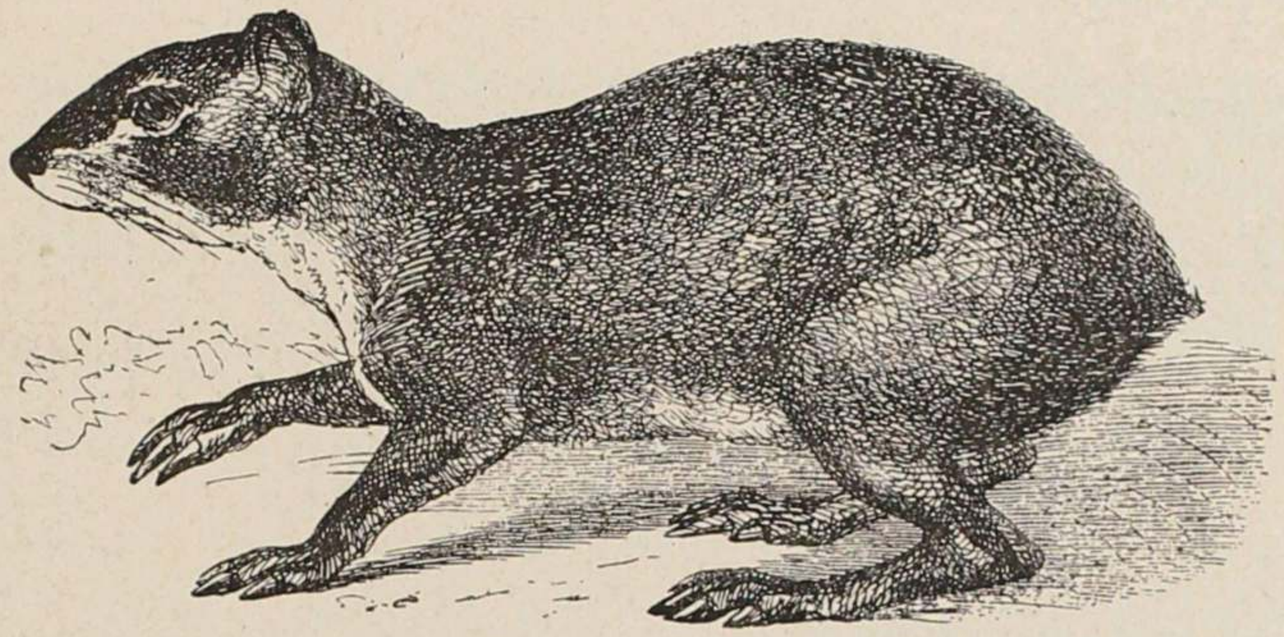
> Segnius irritant animos demissa per aurem,
> Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...

Les bois de menuiserie, d'ébénisterie, de tabletterie, ne sont pas moins nombreux et moins aptes à l'exploitation que ceux dont nous venons de parler. Les plus remarquables et les plus généralement employés, ceux qui offriraient à l'industrie européenne les meilleures matières à mettre en œuvre sont :

L'*Andira-uixi* (*Andira sp.*), assez semblable au palissandre, et qui offre au débit des billes de 8 à 10 mètres de hauteur, sur 15 à 20 centimètres de diamètre.

Le *Cajaseiro* (*spondia dulcis*), qui est le bois blanc de nos pays. Il produit un fruit excellent, auquel on donne le joli nom de pomme de Cythère.

Le *Genipapo* l'emporte sur les précédents par ses proportions, qui dépassent 14 mètres de haut et 14 centimètres de diamètre, et par sa qualité intrinsèque. Le bois cendré gris-perle du genipapo est des plus estimés pour l'ébénisterie de haut luxe et la sculpture sur bois.



26. — Agouti.

On trouve dans son fruit un aliment savoureux et un remède efficace.

L'*Ingá-rana* (*Inga sp.*) est rouge et très clair. Il a 10 ou 12 mètres de haut, 50 ou 60 centimètres de diamètre.

Le *Jacarandá-cabiursa* (*Dalbergia nigra*), espèce de palissandre chocolat presque noir, présente des veinures foncées brunes et des pores longitudinaux remplis d'une masse rose. Il mesure de 12 à 15 mètres de haut sur $1^{m},20$ ou $1^{m},60$ d'épaisseur. Les racines, d'un beau dessin, sont très appréciées. Plusieurs espèces de Jacarandá se trouvent dans le centre du Brésil, mais sont inconnues dans l'Amazonie.

Le *Muiracotiára* (*Centrolabium sp.*), bois superbe, de 10 à 12 mètres de hauteur et de 1 mètre de diamètre, a le fond jaune tigré de raies noires.

Le *Muirapinima* ou Bois-tortue est appelé aussi bois de lettres, à

cause de ses taches noires sur champ marron, imitant les squamosités de la tortue. Cet arbre, mesurant de 3 à 10 mètres de stature et de 5 à 10 centimètres de diamètre, est excessivement précieux.

Le *Muirapiranga* ou Boromé des Guyanes (*Mimusops balata*) est plus élancé. Il atteint 20 ou 25 mètres de hauteur, et son tronc varie entre $2^{m},50$ et $2^{m},80$ de diamètre. Sa couleur d'un rouge violet et son tissu serré rappellent le palissandre. Son lait sert à la fabrication de la gutta-percha.

Le fameux *Bois de rose* ou páo-de-rosa (*Dicypellium sp.*), qui répand un parfum de rose, est un bel arbre de 8 à 11 mètres jusqu'à la cime, et de 50 à 60 centimètres au grand diamètre.

Le *Bois mulâtre*, páo-mulato (*Pentaclethra filamentosa*), a 10 à 13 mètres d'élévation, 80 centimètres à 1 mètre de diamètre.

Le *Bois précieux*, páo-precioso (*Mespilodaphne preciosa*), sert encore dans la pharmacie et dans la parfumerie par l'emploi de son écorce et de ses semences odorantes. Son bois est très résistant, d'une cohésion parfaite, et ses veines sont d'une grande beauté.

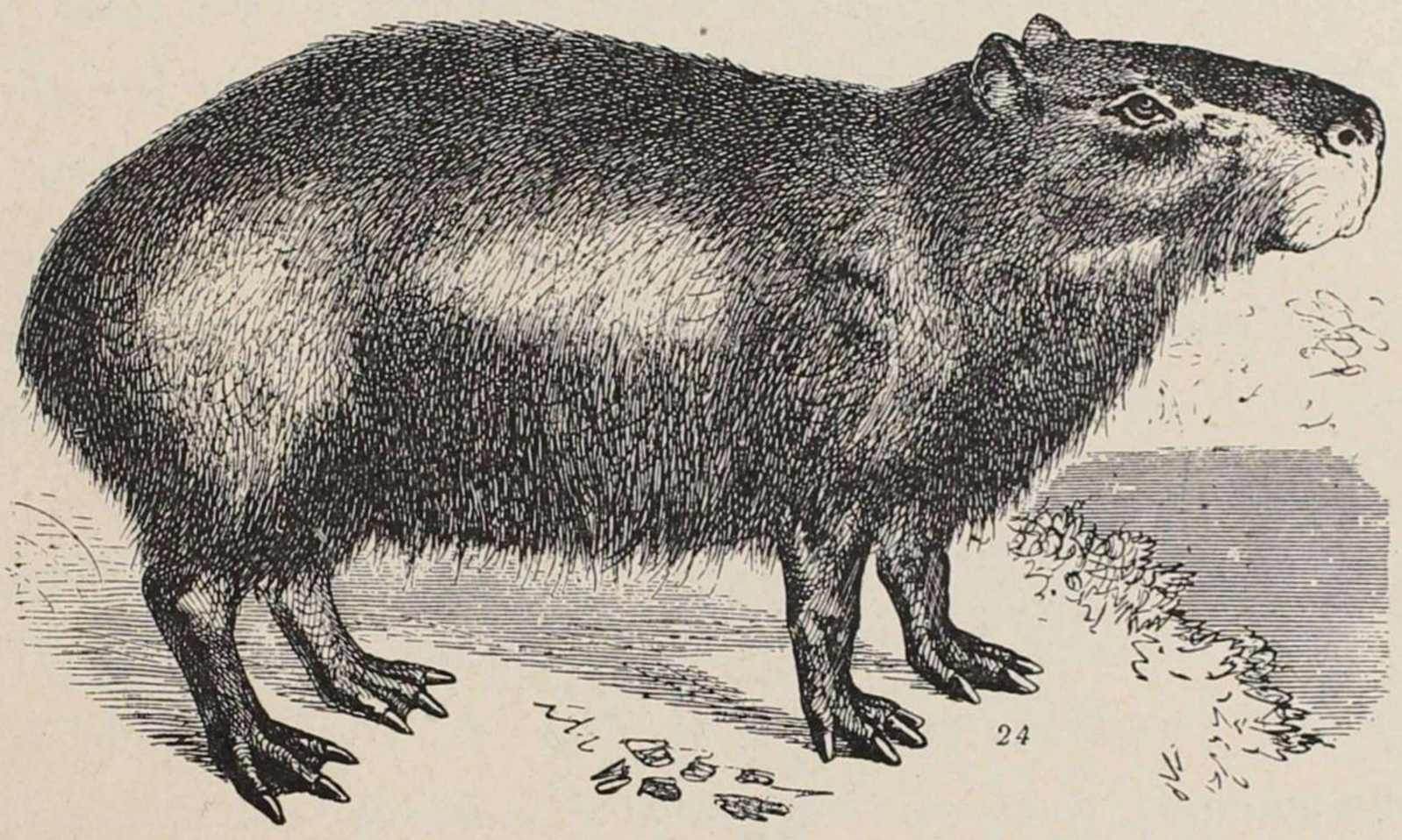
Le *Bois violet*, páo-roxo-do-Amazonas (*Peltogyne venosa*), est d'un violet tirant sur le jaune. Le tronc, presque toujours creux, a de 50 à 60 centimètres de diamètre et l'arbre de 15 à 20 mètres de haut.

Le *Bois satin*, páo-setim (*Aspidosperma sp.*), d'un jaune clair, éclatant, luisant, ambré, aux pores presque invisibles, ne va guère au delà de 10 mètres de hauteur avec un diamètre de 50 à 60 centimètres.

Citons encore le *Tapiquarána*, liane de grandes dimensions dont on fait des cannes peu communes, l'*Unsary* (*Geoffroya superba*), l'*Iuxy*, le *Xuru*...

Le musée des colonies, établi au palais de l'Industrie de Paris, expose quelques échantillons des bois de la Guyane qui se retrouvent presque tous dans la province de l'Amazone.

En attendant que le Brésil, pour faire suite à ses expositions de café, fasse connaître à l'Europe ses incomparables richesses forestières, nous engageons les personnes qui désireraient se renseigner à bonne source, à visiter ces beaux produits de la flore des tropiques. Aujourd'hui, le bois commence à manquer dans la vieille Europe, dépouillée de ses ombrages préhistoriques ; le temps n'est pas loin où l'on sera forcé de demander au Nouveau Monde d'entamer sa réserve forestière. L'Amazonie conserve en dépôt, pour des siècles, un stock



27. — Capivara.

de bois capable d'alimenter toutes les industries locales et étrangères. Il y a là des milliards qui dorment et qui attendent le passage de hardis pionniers. Ils ne se feront pas longtemps attendre, nous en avons la certitude. L'homme va toujours où il y a de l'argent à gagner et de la force à dépenser.

Les *matières alimentaires* sont une des plus grandes sources de revenus à exploiter dans les solitudes amazoniennes.

Il faut placer à part et au premier rang le café, le cacao, la coca, succédané du thé, le sucre et le guarana, sans parler du tabac. Viennent ensuite les féculents et les fruits communs.

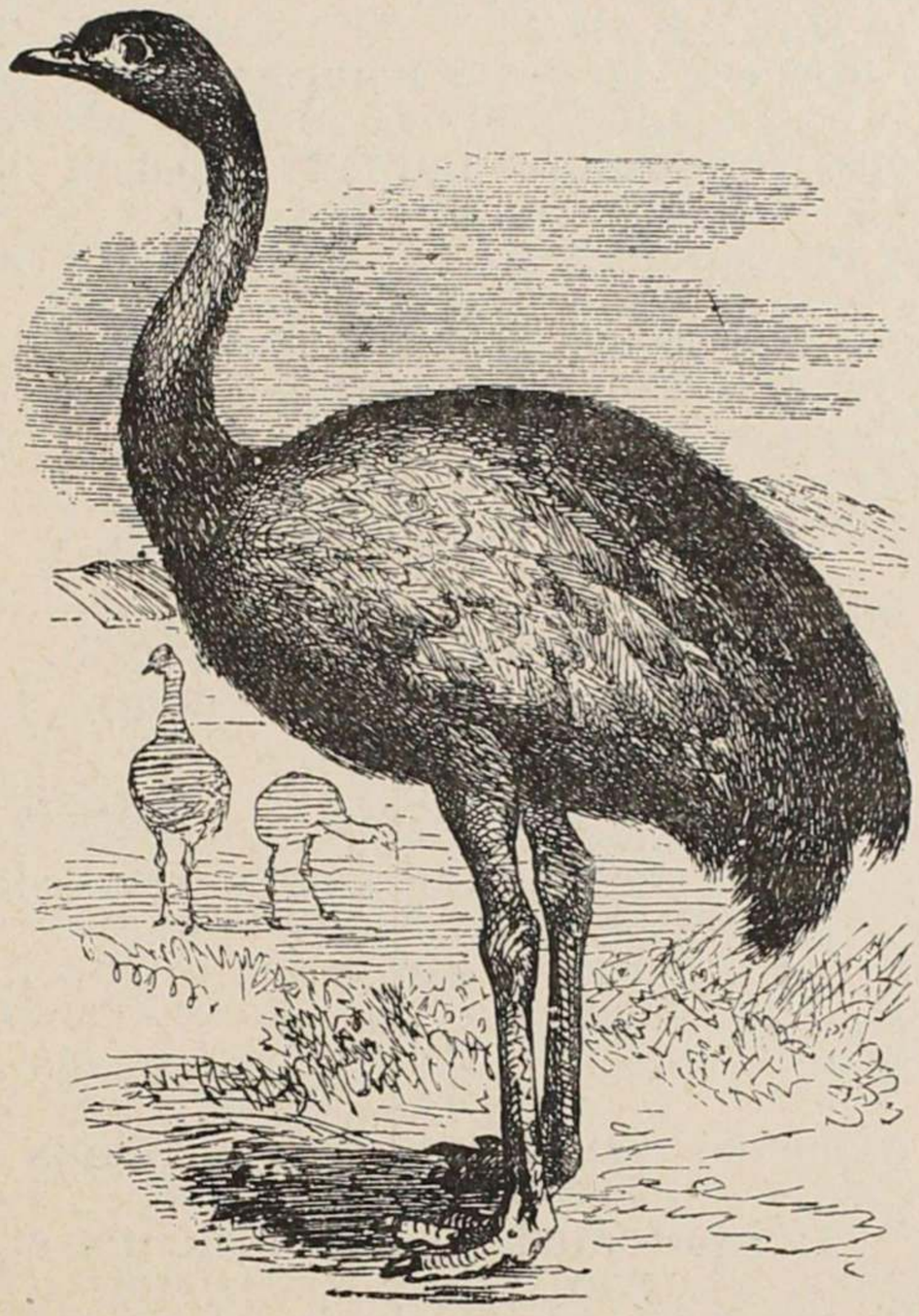
Le *Caféier arabique* se trouve à l'état presque sauvage dans l'Amazonie. Il y pousse admirablement, mais on en néglige la culture de plus en plus ; et aujourd'hui tout le café consommé dans cette province arrive du sud du Brésil, qui donne à lui seul les 57 centièmes de la production totale du monde entier.

Le *Cacaoyer* (*Theobroma*) est beaucoup moins négligé. Cet arbre, dont la graine est le cacao, est originaire de l'Amérique. Il a le port des cerisiers d'Europe et pousse jusqu'à 12 mètres de hauteur. Son fruit, appelé cabosse, est ovoïde, jaune ou rouge à l'état frais ; brun noirâtre lorsqu'il est desséché, de forme pentagonale irrégulière; piriforme à sa base et muni d'une pointe obtuse à son extrémité libre; il mesure de 14 à 18 centimètres de longueur sur 9 ou 10 centimètres d'épaisseur. L'intérieur est divisé en cinq loges contenant ensemble de 26 à 40 graines. Un placenta central retient et alimente ces graines, disposées à plat les unes sur les autres au milieu d'une pulpe aigrelette. Le péricarpe, ligneux et indéhiscent, est sillonné, à l'extérieur, de côtes longitudinales plus ou moins rugueuses. Trois espèces de cacao croissent dans la vallée de l'Amazone: le *Theobroma speciosa ;* le *Theobroma bicolor* et le *Theobroma sylvestris.*

La première de ces espèces est cultivée dans la province de Pará, c'est-à-dire dans le bas Amazone ; la seconde abonde sur les versants du rio Negro, où d'ailleurs elle n'est pas utilisée; la troisième, enfin, se plaît de préférence sur la rive droite de l'Amazone, à partir du Madeira, et sur la rive gauche, dans les terres comprises entre la rivière Içá et le Japurá. Le cacao est tellement abondant sur les bords de ce dernier cours d'eau, qu'il est facile d'en faire la cueillette sans sortir des barques. Il suffit de lever le bras et de détacher des branches qui pendent sur les bords, selon le témoignage de M. Coutinho.

Si le Sud du Brésil possède un des plus importants succédanés du thé, le *Thé-maté*, le Nord, et en particulier l'Amazonie, peut présenter

l'*Ipadú* (*Erythroxylon coca*), la *coca*, dont les Indiens mâchent les feuilles, comme les matelots se bourrent les joues de tabac en carotte. L'expérience a prouvé à ces indigènes que cette préparation masticatoire trompe l'appétit et réduit l'estomac à l'inertie. Les Européens emploient quelquefois la coca en infusion en guise de thé, mais le plus souvent comme un spécifique stimulant et tonique.



28. — Nandou.

La *canne à sucre*, dont on extrait le sucre cristallisable, vient en grande quantité dans cette province, mais, pour des raisons que nous exposerons ailleurs, elle n'a pas été cultivée comme elle devrait l'être. Au mois de juin 1883, une loi provinciale a accordé une garantie de 7 0/0 d'intérêts, sur un capital maximum de 7,500,000 francs, pour l'établissement de trois usines centrales de sucre dans la province. — Par une autre loi du 30 mai 1884, portant le nº 642, le président de

la province a été autorisé à signer un contrat avec MM. Domingos-Olympio Braga-Cavalcanti, B. Caimary et A. Leamout pour l'établissement de trois noyaux coloniaux avec usines centrales de sucre, moyennant la garantie de 8 0/0 d'intérêts, pendant trente ans, sur un capital de 250 *contos* (environ 625,000 francs) pour chaque colonie, et de 750 *contos* (environ 1,875,000 francs) pour chaque usine centrale, le change étant compté à 27 d.

Nous espérons que ces larges encouragements développeront de plus en plus cette importante industrie parmi les habitants de l'Amazonie, et que les capitaux d'Angleterre et de France y trouveront un emploi rémunérateur et réellement productif.

Le *Guarana* (*Paullinia sorbilis*), pour être moins vulgarisé que les produits précédents, n'en est pas moins utile. C'est un arbrisseau grimpant de la famille des sapindacées. Avec ses graines on compose une boisson stimulante, dont l'efficacité contre la dysenterie est aujourd'hui incontestée. On le prépare en torréfiant légèrement ses graines après les avoir séchées au soleil, et en les réduisant par l'addition d'une petite quantité d'eau en une pâte dans laquelle on introduit des semences entières ou concassées, *ad libitum*. La pâte de guarana est exportée sous forme de saucissons très durs, d'un brun rouge, foncé extérieurement. MM. Chastellux et Berthemond ont découvert dans le guarana un alcaloïde identique à la caféine, et augmentant, comme le thé et le café, l'énergie des fonctions intellectuelles. Les gens du pays le préparent en le râpant avec la langue desséchée du pirarucú.

Parmi les *féculents* que l'on tire des fruits, des semences ou des parties souterraines d'un grand nombre d'espèces végétales, il faut distinguer les céréales et les légumineuses.

L'Amazonie ne vit pas de pain. Elle ne récolte ni le blé, ni l'orge, ni le seigle, ni l'avoine, ni le sarrazin. Les cultures d'Europe lui sont

étrangères et sans doute inutiles pendant longtemps encore. Le *Maïs* (*Zea mais*) y remplace assez avantageusement ces diverses céréales. Il donne des résultats surprenants. Quand on pense que la quantité de maïs cultivée au Nord de l'Amérique suffit pour nourrir toute la population des États-Unis ; que plus de 2 millions de fermiers s'y emploient, et qu'ils réalisent plusieurs centaines de millions de francs par année ; quand on pense que le riz de la Caroline (*Oryza sativa*) inonde les marchés du monde ; que les Italiens s'en disputent la paille pour la fabrication de leurs chapeaux, qui luttent par leur finesse et leur prix avec les plus beaux panamas, on se prend à entrevoir un avenir de richesse et de prospérité pour cette région amazonienne où riz et maïs poussent d'eux-mêmes presque sans culture, sur la terre à peine défrichée, à peine remuée.

Les graines *légumineuses* sont aussi abondantes et d'un rendement aussi avantageux.

Des *Haricots* ou *Feijões* (*Phaseolus vulgaris*) et des fèves de plusieurs espèces se propagent partout sans le secours de la main-d'œuvre. Et cependant l'incurie des habitants est telle, qu'ils s'approvisionnent ailleurs de ces féculents !

Des *Bananes* ou fruits du *Musa sapientum*, *paradisiaca*, etc., pendent en grappes énormes à des milliers de plantes herbacées de grande taille.

Des *Arbres à pain*, jacquiers à feuilles incisées (*Artocarpus incisa*), se rencontrent en assez grand nombre. Ces arbres, de 10 à 13 mètres de haut, portent annuellement de 60 à 80 fruits, gros comme la tête d'un homme, pesant de 1 à 2 kilogrammes et rendant jusqu'à 17 0/0 de fécule.

D'autres plantes cèdent leurs tubercules féculents à l'alimentation. Ce sont le *Manioc amer* (*Manihot utilissima*) ; le *Manioc doux* (*Manihot api*) ; l'*Arrowroot ;* la *Patate douce*, très variée (*Convolvulus batatas*,

*Spomœa batatas*, *Batatas edulis*); ce sont les diverses espèces d'*Ignames* (*Discorea*).

Le *Manioc* est un arbrisseau de la famille des Euphorbiacées ; la racine fournit cette farine jaune ou blanche, fine ou granulée, dont se nourrissent, en guise de pain, les habitants de ces contrées. La fécule de cette plante, peut-être la plus riche en fécule amylacée, fait la base de l'alimentation du plus grand nombre, non seulement dans l'Amazonie, mais dans tout le Brésil; elle entre, en outre, dans la confection de bouillies et de potages à l'européenne. On a calculé que le nombre des individus qui se nourrissent presque exclusivement de farine de manioc, sous forme de produits divers, dépasse, sur notre globe, celui des hommes qui font usage du froment.

M. Payen a fait l'analyse des tubercules de manioc, et est arrivé aux résultats suivants :

| | | |
|---|---|---|
| Eau . . . . . | 63,21 | |
| Matières sèches . . | 36,79 | 21,00 de fécule; 6,05 de fécule transformée en glucose; 7,70 de substances dissoutes dans l'eau; 1,59 de cellulose, pectose, acide pectique, silice, matière oléagineuse. |
| | 100,00 | |

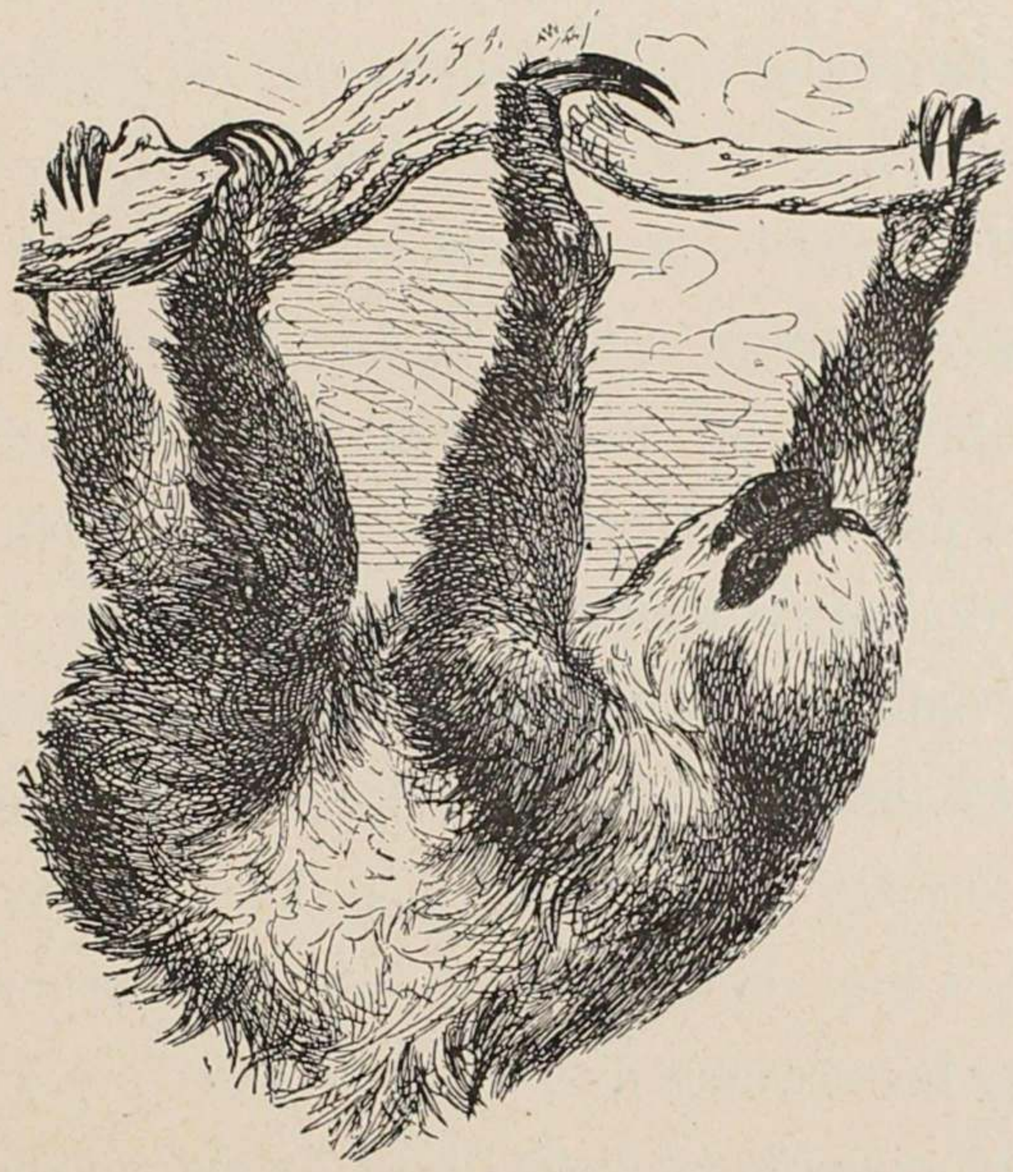
Les avantages de l'extraction de la fécule, de sa transformation en glucose et en alcool, l'application importante des produits dérivés du manioc, démontrent, dit M. le baron de Villafranca, dans sa « Note sur les plantes utiles du Brésil », l'immense utilité que l'on peut tirer de cette précieuse plante, en augmentant sa culture et en procédant à l'extraction de la fécule par des appareils perfectionnés.

Le comte de Posos Dulces, dans son intéressant ouvrage : *Écrits sur l'agriculture de l'île de Cuba*, rassemblant dans un tableau les applications de l'amidon, de la dextrine et de la glucose, a mis au

grand jour, et d'une manière incontestable, l'avenir qui est réservé à cette précieuse plante, dont les produits doivent être appelés à figurer avec distinction dans l'évolution industrielle du monde.

Selon Payen et Martius, la farine de manioc, mélangée en parties égales avec celle du blé, produit un pain très acceptable, bien que la valeur nutritive en soit inférieure à celle du pain fait uniquement de farine de blé.

Cent brasses carrées, ou 4 ares 84 centiares, plantées de manioc,



29. — Paresseux.

rapportent en farine et tapioca autant et plus qu'un champ de cannes à sucre peut rapporter en vendant le sucre fabriqué avec les appareils qui sont généralement employés dans le pays.

Dans les analyses auxquelles a procédé M. Peckolt, il a trouvé dans le manioc la septicoltyne, la manihotine, l'acide manihotique, l'acide hydrocyanique, en outre de la fécule, de la dextrine et de la glucose qui dérivent des tubercules de cet intéressant végétal.

M. le docteur Carneiro da Silva, dans ses « Études agricoles », a résumé tout ce qui a été écrit sur le manioc.

Les préparations de la racine épaisse et charnue du manioc sont de deux sortes. La première, appelée moussache, est une poussière fine, d'un blanc sale, obtenue par simple lavage et par dessiccation à l'air libre; la seconde, le tapioca, est obtenue dans son état de granulation par une sorte de coction sur des plaques chaudes. La racine du manioc doux peut être mangée comme la pomme de terre; elle n'est pas vénéneuse, au contraire; celle du manioc amer renferme, indépendamment de la fécule, un suc laiteux qui est un des plus violents poisons végétaux que l'on connaisse. Son principe actif est l'acide cyanhydrique. Mais comme ce suc est volatil, il est facile d'en débarrasser la fécule par pression et évaporation. Il devient alors le *tucupi*, avec lequel on prépare les excellentes sauces amazoniennes pour le poisson. C'est aussi avec le manioc que les Indiens composaient leur breuvage enivrant, le cáuïm.

Le manioc, si indispensable à l'Indien, a fourni sa légende ; voici comment, d'après les traditions, les naturels apprirent à en faire usage[1] :

« Un jour, il y a bien longtemps de cela, la fille d'un chef indien qui habitait dans les régions où s'élève aujourd'hui la ville de Santarem, se trouva enceinte. Le père jura de se venger sur l'homme qui avait apporté le déshonneur dans sa cabane. Il questionna sa fille. Prières, menaces, châtiments, rien ne réussit. Elle soutenait que jamais aucun homme n'avait approché d'elle. Le père était tout décidé à la tuer. Un homme blanc se présenta. Il dit à l'Indien qu'il ne devait pas tuer sa fille, parce qu'elle était innocente, et que jamais aucun homme n'avait approché d'elle. Le père le crut et attendit. Au bout

1. Voir : *Revista Anthropologica*, Rio-de-Janeiro, 1882, article de M. Couto de Magalhães.

de neuf mois, la jeune indienne mit au monde une petite fille, belle comme les amours et blanche comme les fleurs d'eau. Toutes les tribus voisines restèrent frappées d'étonnement. De loin, on venait voir la petite blanche, doux rejeton d'une race nouvelle et inconnue. On lui donna le nom de Mani. Elle marchait et parlait dès le premier jour. Elle souriait à tous tristement. Au bout d'un an, elle mourut sans maladie, sans souffrances. On l'enterra dans le jardin de la maison. Selon la coutume de ses aïeux, chaque jour on découvrait la sépulture et on l'arrosait. Un jour, on trouva la fosse entr'ouverte et dans la fosse une petite plante que nul ne connaissait et que nul n'osa arracher. La plante grandit, porta des fleurs et des fruits. Les oiseaux de la forêt qui en mangeaient étaient ivres. Puis, la terre se fendit et une belle racine apparut au fond de la terre. La racine ressemblait au beau petit corps de Mani la Blanche. On l'appela mani-oc. »

Laissons la poésie et revenons aux comestibles.

*L'arrowroot*, qui vient des mots indigènes aru-aru, farine de farine, dont les Portugais ont fait araruta et les Anglais l'affreux ronronnement que l'on sait, l'arrowoot est produit au Brésil par les racines du maranta à feuilles de balisier, plante herbacée de la famille des cannées.

Les *Patates douces* sont dues à de nombreuses variétés herbacées et vivaces à racines tuberculeuses et diversement coloriées de rouge, de jaune, de rose ou de violet. Elles abondent dans l'Amazonie.

Enfin l'*Igname* vient de plantes grimpantes et volubiles de la famille des Dioscorées. Son tubercule allongé et farineux est une excellente nourriture pour l'homme, et ses feuilles peuvent servir de pâture aux bestiaux.

Citons, parmi les *fruits* comestibles : la *Popunha* (*Gulielma speciosa*), qui fait un excellent dessert et dont on soutire une huile onctueuse. Les spatules des feuilles et, en général, tout le tissu

fibreux fournissent d'excellente matière textile. Les voyageurs de ces parages considèrent, paraît-il, la vue de ce palmier comme un indice de la présence d'habitations, parce que dans les *sitios* et dans les fermes on ne néglige jamais de planter des *popunheiros*.

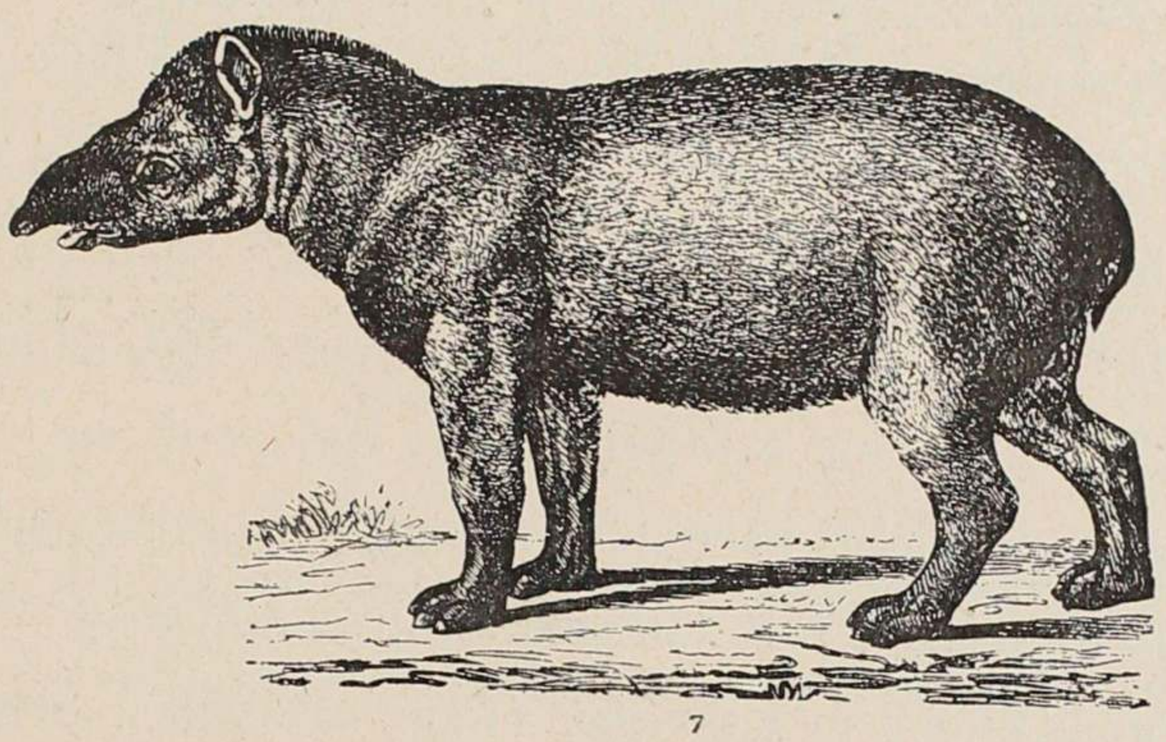
Citons encore : le *Cupú-assú*, servant à faire des confitures, du chocolat et une liqueur ; le délicieux *Ananas*, dont quelques espèces sont sauvages et croissent sans culture ; la *Mangaba* (*Hancornia speciosa*) ; la *Sorva* (*Collophora utilis*), au fruit savoureux et fin, au suc laiteux employé comme vernis ; le *Cubio* jaune et lisse ; l'*Ingá* (*Inga sp.*) ; le *Cajou* (*Anacardium occidentale*), que l'on mange au naturel, et dont on fait un bon vin couleur de groseille ; et tant d'autres qui dépassent en saveur les fruits les plus succulents de l'Europe.

L'Amazonie peut passer pour la terre classique de l'épicerie. L'Inde seule peut lui faire concurrence. On a donné le nom d'*Épices* et d'*Aromates* à certaines denrées à saveur chaude et piquante ou à odeur suave et pénétrante utilisées dans l'art culinaire, la pharmacie et la parfumerie. On a dit des épices qu'elles sont des poisons domestiques. Ces denrées, qui font la fortune de la fraction la plus intelligente du genre humain, consistent en fruits, graines, écorces, rhizomes de toute espèce. Les principales épices de l'Amazonie sont : la *Girofle* (*Licaria guyanensis*), si répandue dans les forêts ; la *Malaguette* (*Amomum granum paradisi*), dont la saveur est âcre et brûlante ; le *Piment de Cayenne* (*Capsicum frutescens*) ; la *Vanille* (*Vanilla sativa*), que l'on découvre partout à son odeur ; la *Muscade* (*Myristica tomentosa*) ; la *Cannelle* (*Genre cinamomum*) ; le *Gingembre*, qui est le rhizome charnu ou tige souterraine de l'*amomum zingiber*, usité comme condiment, employé en thérapeutique et dont on fait une confiture excellente et une boisson délicieuse connue sous le nom de « bière de gingembre » ; et le *Cumarú* (*Dipterix odorata*), dont les semences, extrêmement aromatiques, connues sous le nom de *Fèves de Tonka*, contiennent,

entre l'écorce et l'amande, la *Coumarine* à l'état de cristallisation, et servent à parfumer le tabac ; on en extrait aussi une huile fort appréciée pour la toilette et estimée pour ses usages médicinaux.

Les *Fibres textiles* offrent non moins d'intérêt que les épices et les aromates.

La fibre textile du règne végétal qui prime toutes les autres est sans contredit la bourre légère qui emmaillote les semences du cotonnier. Le cotonnier croît très bien dans l'Amazonie. Il fut même un temps,



30. — Tapir.

avant la fièvre du caoutchouc, où la production du coton dépassait les besoins de la population locale. Les Indiens, qui l'appellent amamna, s'en sont servis de tout temps pour fabriquer leurs filets, leurs hamacs et d'autres objets. Outre le cotonnier ordinaire, il y a un petit cotonnier amazonien (*Algodoim*) qui donne de la cotonnade jaune. Il serait facile de le remettre en faveur.

Un grand nombre de lianes ou *cipós* sont utilisées comme cordes, et d'autres employées à la confection de différents articles, tels que chapeaux, paniers, nattes, etc.

De l'un de ces cipós, appelé *Timbú-assú*, on détache certaines fibres, qui, tissées, donnent un drap de belle qualité.

Le palmier *Tucumã* (*Astrocaryum tucuma*) sert également à la

corderie et à la fabrication des hamacs et des filets. Il est devenu un objet d'exportation. La *Piassaba* ou *Piassava* (*Attalea Funifera*), un autre palmier, est connue sur les marchés de l'Europe, et au Havre principalement, par les cordages qu'on en tire.

Il en est de même du *Mirity* (*Mauritia flexuosa*), de l'*Uaissima*, du *Tururi*, du *Piruquitá*, du *Curumicaá*, de l'*Embira* (*Xylopia sp.*), de l'*Ananas* (*Bromelia*) et d'une quantité de palmiers qui abondent dans l'Amazone, et dont M. Barboza-Rodrigues a donné des monographies détaillées. Citons encore, pour terminer, les espèces nombreuses de bananiers, et le *Curauá* (*Bromelia sagenaria*), bromeliacée semblable à l'ananas, qui peut être tissé comme le lin et dont on a déjà fait de la toile, de la dentelle et jusqu'à des cordes à violon.

Un certain nombre d'arbres, que nous avons déjà étudiés, ont des qualités multiples. Il en est parmi eux qui, tout en étant aptes à d'autres usages, sont plus particulièrement distingués par les matières *colorantes* qu'ils livrent à l'industrie et au commerce.

Nous pouvons citer : le *Rocouyer* (*Bixa orellana*), arbuste de 4 à 5 mètres, qui abonde dans l'Amazonie, et qui fait l'objet d'un grand trafic avec l'Europe.

Il a une pulpe résinoïde d'un rouge vermillon qui recouvre complètement ses graines mûres, contenues au nombre d'une vingtaine dans une capsule d'un rouge pourpre hérissée de gros poils mous. Cette couleur résiste au savon et aux acides.

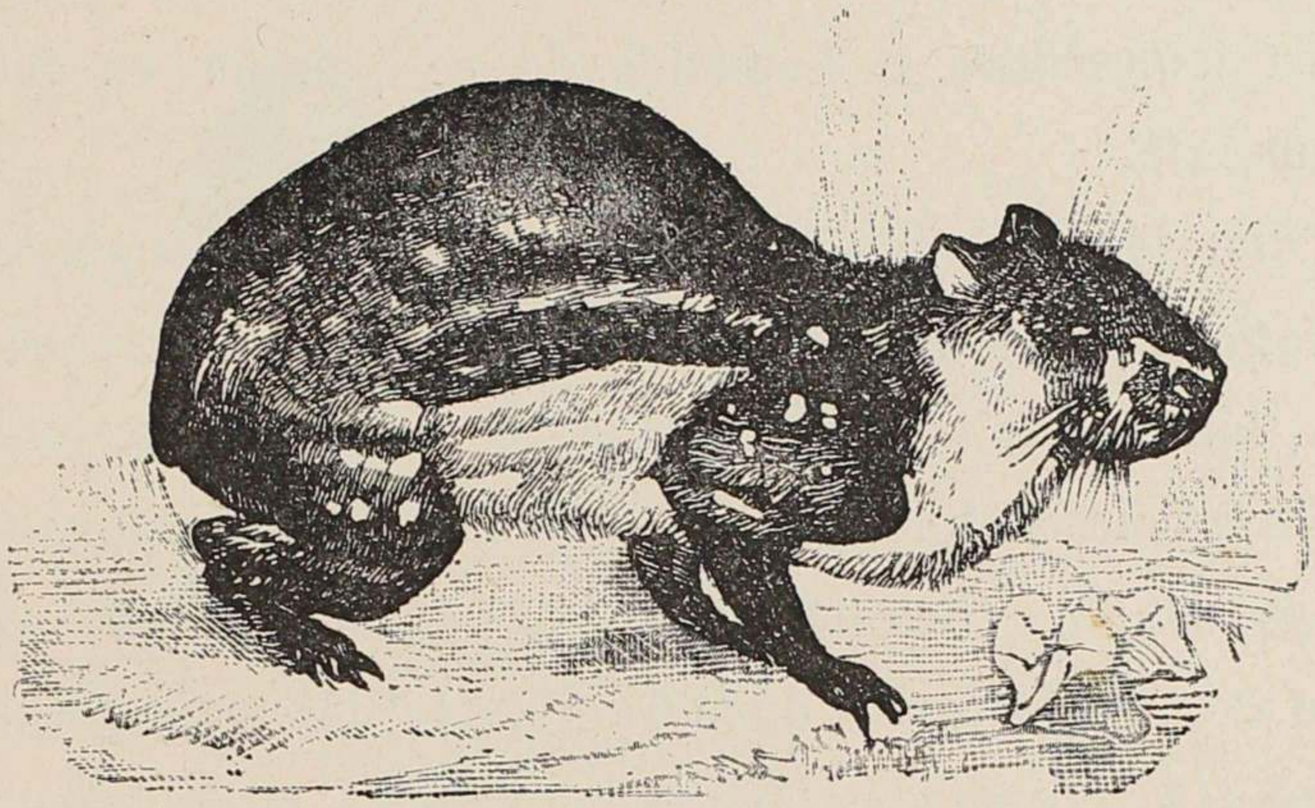
L'*Accari-cuára* donne une encre vert d'olive. C'est un arbre de 10 à 15 mètres de hauteur, de la famille des légumineuses.

Les graines d'une plante dite *Cicaité* fournissent de même une encre à écrire qui ne peut être effacée ni par l'acide nitrique ni par l'alun.

Les fruits verts du *Macacú* (*Macubea guyanensis*) sécrètent une couleur sanguine très appréciée, qui noircit si on l'expose à la vapeur de l'urine.

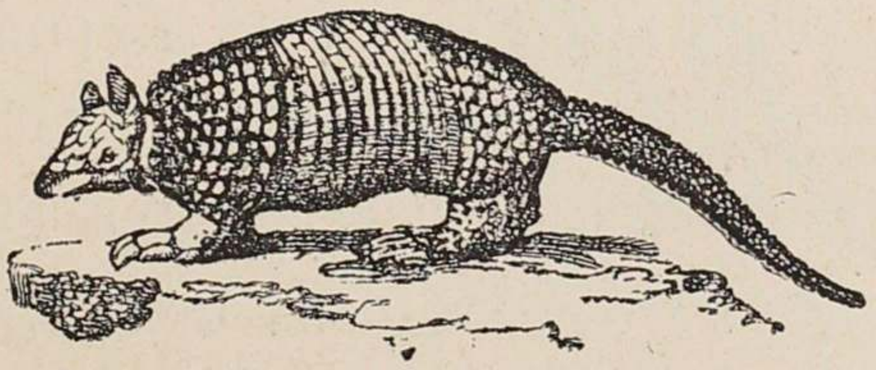
Le *Tatajuba-de-tinta* (*Maclura tinctoria*), le fustic des Français, de 15 à 20 mètres de haut, donne une couleur jaune fort recherchée.

Enfin le *Manglier rouge*, mangue vermelho (*Rhizophora mangle*), dont l'écorce sert au tannage des cuirs ; le *Barbatimão* (*Pithecollobium*



31. — Paca.

*avaremotemo*), dont l'écorce astringente est très usitée en teinturerie ; le *Bois de Campèche* (*Hematoxylon campechianum*) produit par un grand arbre épineux de la famille des légumineuses ; la *Massaranduba*



32. — Tatou.

(*Mimusops elata*), que nous avons décrite précédemment, et qui contient une grande quantité de tanin ; le *Jaraúba*, à la couleur jaune ; et le *Bois du Brésil* (*Cæsalpinia echinata*), grand arbre de 10 à 15 mètres, qui fournit une matière très recherchée.

Passons maintenant aux *matières oléagineuses*.

Le nombre des végétaux dont les graines et les parties charnues de fruits sont huileuses est considérable dans cette région.

Les drupes du *Tucum* (*Astrocaryum vulgare*) rendent une huile onctueuse d'une belle couleur cerise.

L'huile de palme du *Caiaué* (*Elœis melanococa*), congénère du *Dendê*, est comestible, et l'amande de ce palmier en fournit une grande quantité.

Le *Bacába* (*OEnocarpus Bacaba*) ainsi que son congénère (*OEnocarpus distichus*) donnent une huile qui peut servir aux préparations culinaires, tandis que son fruit mucilagineux est comestible et sert à préparer une boisson indigène. Il en est de même du *Jauary* (*Astrocarium jauary*) ; du coco de *Jussára* (*Euterpe oleracea*) ; du *Mirity*, dont nous avons déjà parlé ; du *Murumurú* (*Astrocaryum murumuru*) ; du *Patauá* (*OEnocarpus pataua*) ; de l'*Umiry* (*Humirium floribundum*) ; du *Piqui*, déjà cité ; et du *Jaréuva* ou *Lantim* (*Calophyllum brasiliensis*), dont le tronc fournit, par extraction, une huile fine de couleur vert foncé.

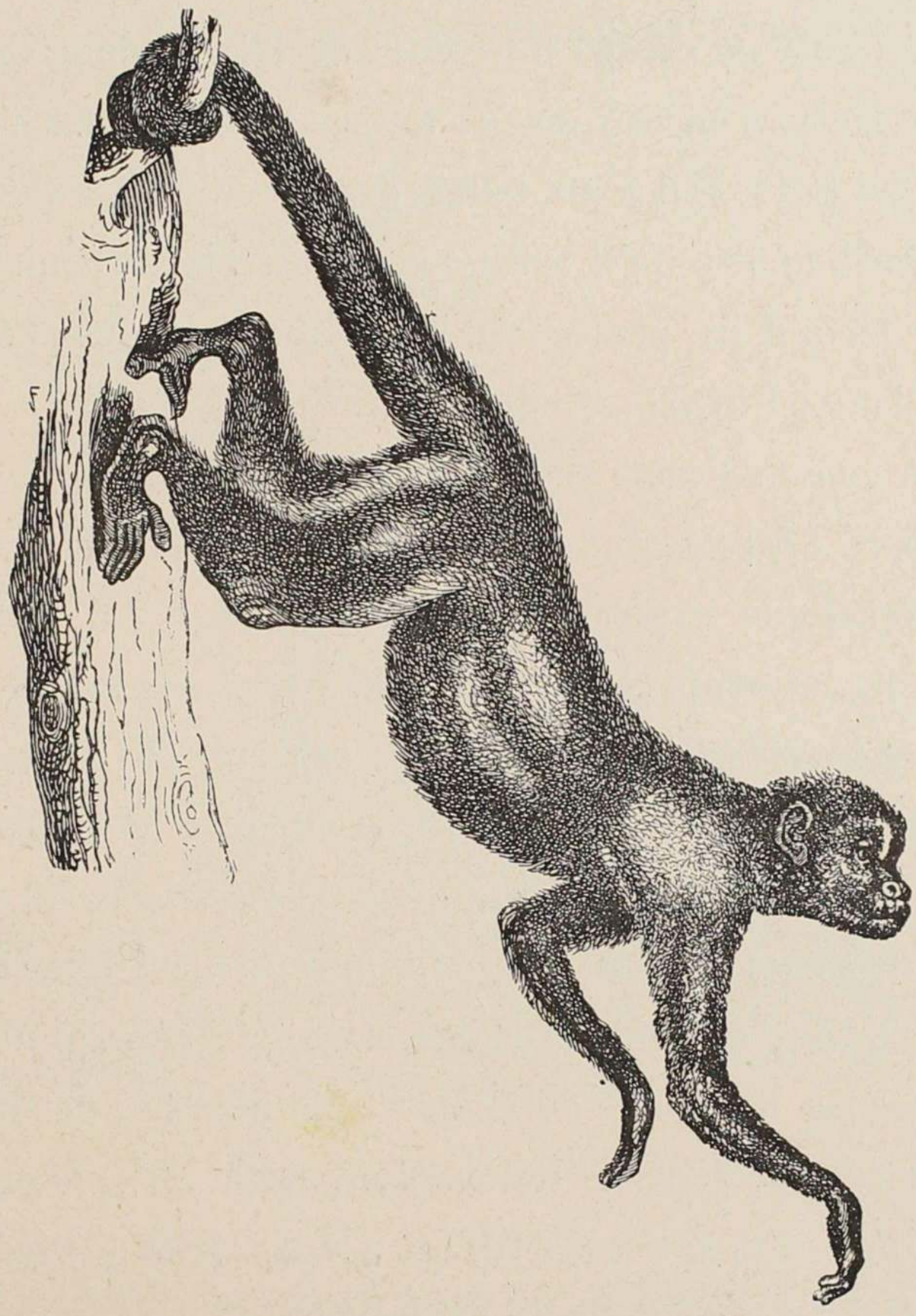
Le *Papayer* (*Carica papaya*) ou *mamão* est un bel arbre, dont M. Émile Vinson a dit que le fruit possède au plus haut degré, lorsqu'il n'est pas encore arrivé à maturité, des propriétés vermifuges qui le rendent le plus puissant anthelmintique, le plus fidèle et le plus efficace de tous les vermicides connus jusqu'à ce jour.

Le fruit du papayer possède une forme spéciale, qui tient à la fois du melon et du concombre. Quand il est vert, son extérieur est d'une couleur glauque ; quand il est mûr, il est d'un beau jaune cire. Son odeur rappelle assez le parfum de l'abricot ; il en est de même du goût.

De la *Seringueira* (*Siphonia elastica*), l'arbre à caoutchouc, on extrait, outre le caoutchouc, l'huile de « seringa » pour les savons et l'encre d'imprimerie. Plusieurs *Muscadiers*, entre autres le *Bicuhiba*

(*Myristica bucuhiba*), donnent des beurres pour la médecine et l'éclairage.

Des noix du *Châtaignier* vulgaire, appelé en France toucas (*Bertholletia excelsa*), on retire une huile douce comestible. Le



33. — Singe coiata.

rendement en huile des graines de cette myrtacée est de 67 0/0. Les myrtacées du genre *Lecytis* sont aussi riches en matières oléagineuses.

Le *Cacaoyer* (*Theobroma cacao*) donne le beurre de cacao employé en médecine et dans la parfumerie. Le *Cajueiro* (*Anacardium occiden-*

*tale*) produit la noix de cajú, dont le principe renferme 30/00 d'une huile caustique vésicante, et l'amande 40 0/0 d'une huile douce de saveur agréable. Nous devons, en outre, faire une mention spéciale de la noix et de l'huile de *Carapa* ou andiroba (*Carapa guyanensis*). Cette huile est jaunâtre, très amère, mais parfaite pour l'éclairage et les savons. La noix du carapa livre environ 35 0/0 d'huile.

Nous n'avons pas encore épuisé toutes les richesses végétales de ce merveilleux pays. S'il nous fallait énumérer maintenant toutes les substances médicinales qu'il renferme, nous serions réduit à composer un véritable formulaire pharmaceutique. Nous n'avons pas la prétention de supplanter l'*Officine* de Dorvault.

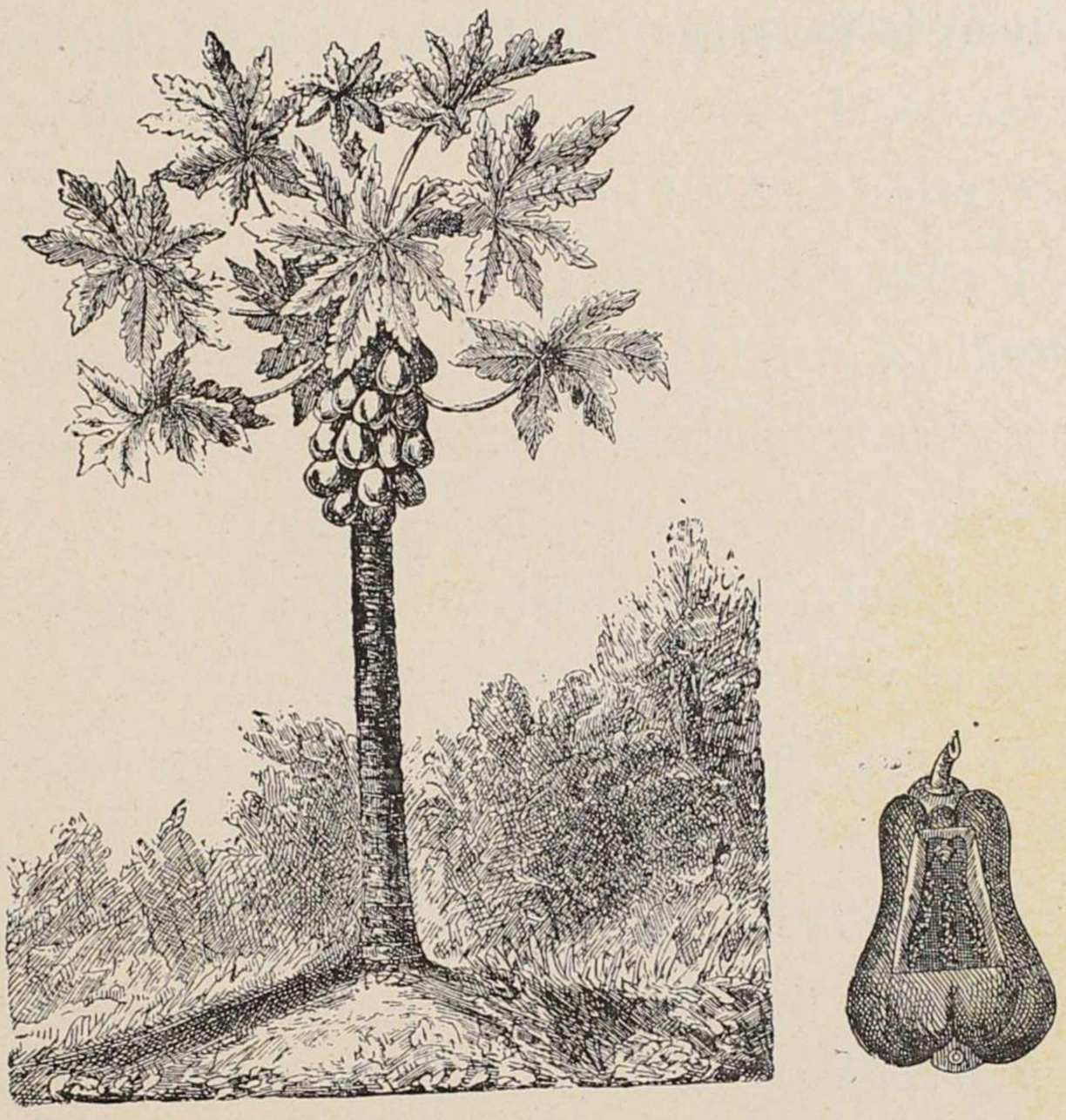
Nous nous contenterons de rappeler quelques noms.

C'est d'abord l'*Ipecacuanha* ou *Poaya* (*Cephœlis ipecacuanha*), qui fournit cet émétique expectorant et diaphorétique si connu de nos Purgons de tous les temps ; le *Ratanhiá* (*krameria argentea*), astringent sérieux ; la *Salsepareille* et ses diverses espèces, qui sont une grande source de rapport pour la province. On connaît suffisamment l'usage des racines ténues de cette petite plante sarmenteuse et grimpante. Puis, nous trouvons le *Séné* (*Cassia brasiliensis*) ; le *Cresson du Pará* (*Spilanthes oleracea*), antiscorbutique énergique, efficace également contre les maux de dents et les fièvres intermittentes ; le *Strychnos toxyfera*, dont les Indiens font sortir un poison, le curare, dans lequel ils trempent leurs flèches ; la *Spigélie* (*Spigelia anthelmintica*), vénéneuse quand elle est fraîche, et vermifuge quand elle est desséchée.

L'écorce de la Bignonia copaia est considérée comme émétique et purgative ; son fruit est antisyphilitique. La racine et les feuilles du *Goyavier* (*Psidium pomiferum*) sont astringentes et utilisées contre la dysenterie. Le *Bois à Dartres* (*Vateria guyanensis*) a des graines qui, râpées et mêlées à du vinaigre, sont employées pour la guérison

des dartres. La pulpe acidulée et sucrée du *Tamarinier* (*Tamarindus indica*) est laxative.

L'écorce du *Carapa* est un tonique amer et fébrifuge, de même que celle du *Cedrela guyanensis*. L'écorce du *Buranhem* (*Chrysophyllum glycyphlæum*) est douceâtre et jouit de propriétés médicinales assez nombreuses. La racine de la *Canella sassafras* (*Mespilodaphne sas-*



34-35. — Papayer et fruit.

*safras*) est très aromatique et très usitée en thérapeutique. On connaît les vertus de l'huile de *Copahu* (*Copaifera guyanensis*). Cet arbre, qui mesure de 18 à 20 mètres de haut, est très commun dans les forêts de l'Amazonie. Il en est de même du *Cumarú* (*Dipterix odorata*), dont les graines, très odoriférantes, sont connues en pharmacie sous le nom de fèves de Tonka ou de Gaïac. Les semences odorifé-

rantes du *Cumary* (*Tydendron cuyumary*), celles de l'*Embira* (*Xylapia*

*sp.*), huileuses et purgatives, sont aussi d'un fréquent emploi en médecine. La *Gamelleira* (*Ficus doliaria*) distille un suc âcre conseillé comme vermifuge. Le *Genipapo* (*Genipa brasiliensis*) a des fruits médicinaux.

L'écorce de l'*Ipé blanc* (*Teconia sp.*) est purgative ; celle du *Teconia insignis* jouit des mêmes avantages ou inconvénients. De plus, cette variété donne une poussière jaune qui fait éternuer, et qui lui a fait donner le nom de ipé-tabac. La *Murta* (*Eugenia lucida*) a l'écorce astringente.

Le *mururé*, arbre de 5 à 10 mètres de haut, donne une sève rouge avec des propriétés dépuratives et antisyphilitiques. Les graines du *Pajurá* (*Pleraginea sp.*), râpées, sont administrées comme astringent. L'écorce de la *Sucupira-perola* (*Bowdichia virgililoides*) est également recommandée dans certains cas pathologiques.

Enfin le tabac, qui n'aurait jamais dû sortir de son rôle purement médicinal, pousse admirablement dans ce pays.

Voyons maintenant les *gommes* et les produits de cette catégorie.

Nous avons la gomme d'*Acajou* produite par le Cajou (*Anacardium occidentale*), la gomme du *Manguier*, celle du *Cocotier*, la gomme de l'*Amapa*, grand arbre de 8 à 10 mètres de haut, et celle du *Sucuúba* (*Plumeria phogodonica*), qui est vermifuge.

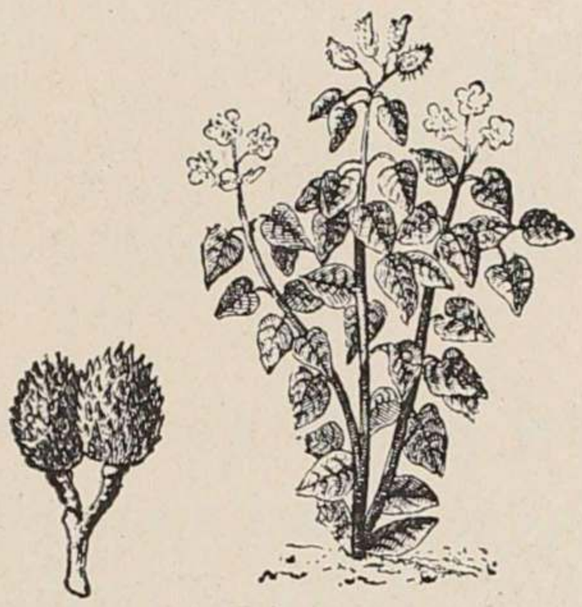
Parmi les végétaux qui donnent ces sucs opaques à odeur forte et à saveur âcre que l'on nomme *Gommes-résines*, nous ne rappellerons que le *Pao-de-lacre* ou *Bois de sang* (*Vismia guyanensis*), qui sécrète une gomme-résine rouge ayant l'aspect de la cire à cacheter.

Les *résines*, on le sait, sont tenues en dissolution dans le végétal par les essences. Ce sont des corps solides et friables, à cassure vitreuse la plupart du temps. Elles sont inflammables et brûlent en répandant beaucoup de fumée.

Les résines les plus remarquables de la vallée de l'Amazone sont :

la résine de l'*Icicariba* (*Icica icicariba*), nommée résine élémi par les Français, bien qu'elle soit à proprement parler un oléo-résine, très blanche et très parfumée. L'icicariba, de la famille des Térébinthacées, a de 8 à 12 mètres d'élévation.

Les produits résineux connus sous le nom de copal ou de résine animé sont dus à plusieurs arbres du genre hymenœa, dont un, le *Jatabá* (*Hymenea courbaril*), fournit les copals tendres que les indigènes travaillaient pour s'en faire des ornements semblables à l'ambre. Le Jatabá atteint jusqu'à 35 mètres de haut. L'*Ounany* (*Syphonia*



36-37. — Rocouyer et capsule.

*globulifera*), de la famille des Clusiacées, donne naissance à la résine mani.

La résine *Tacamaque animé* est produite surtout par le *Paó-de-breu* (*Icica glabra*), de la famille des Térébinthacées, et par la *Sorveira* (*Ollophora utilis*), dont le suc laiteux est employé comme vernis par les indigènes.

Parmi les baumes, nous pouvons citer : le *Benjoin* (*Benzoin officinale*), qui découle naturellement ou par incision d'un grand arbre de la famille des Styracinées ; le *Beribá* (*Rollinia sp.*), dont la sève est employée comme baume ; le *Jacaré-uba* (*Calophyllum brasiliens*), arbre de 25 à 28 mètres de hauteur, dont le tronc, épais de 3 mètres, distille un baume jaunâtre, aromatique, d'une saveur âcre et amère ;

le *Tamaquaré*, de la famille des Lauracées, dont le baume est utilisé contre les maladies de peau ; et, enfin, l'*Umiry* (*Humirium floribundum*), arbre de 12 à 15 mètres qui laisse dégoutter un baume jaune, limpide et parfumé remplaçant le baume du Pérou.

Les *essences* sont des produits immédiats mélangés aux résines et aux baumes, ou qui se trouvent à l'état de pureté dans certains organes spéciaux.

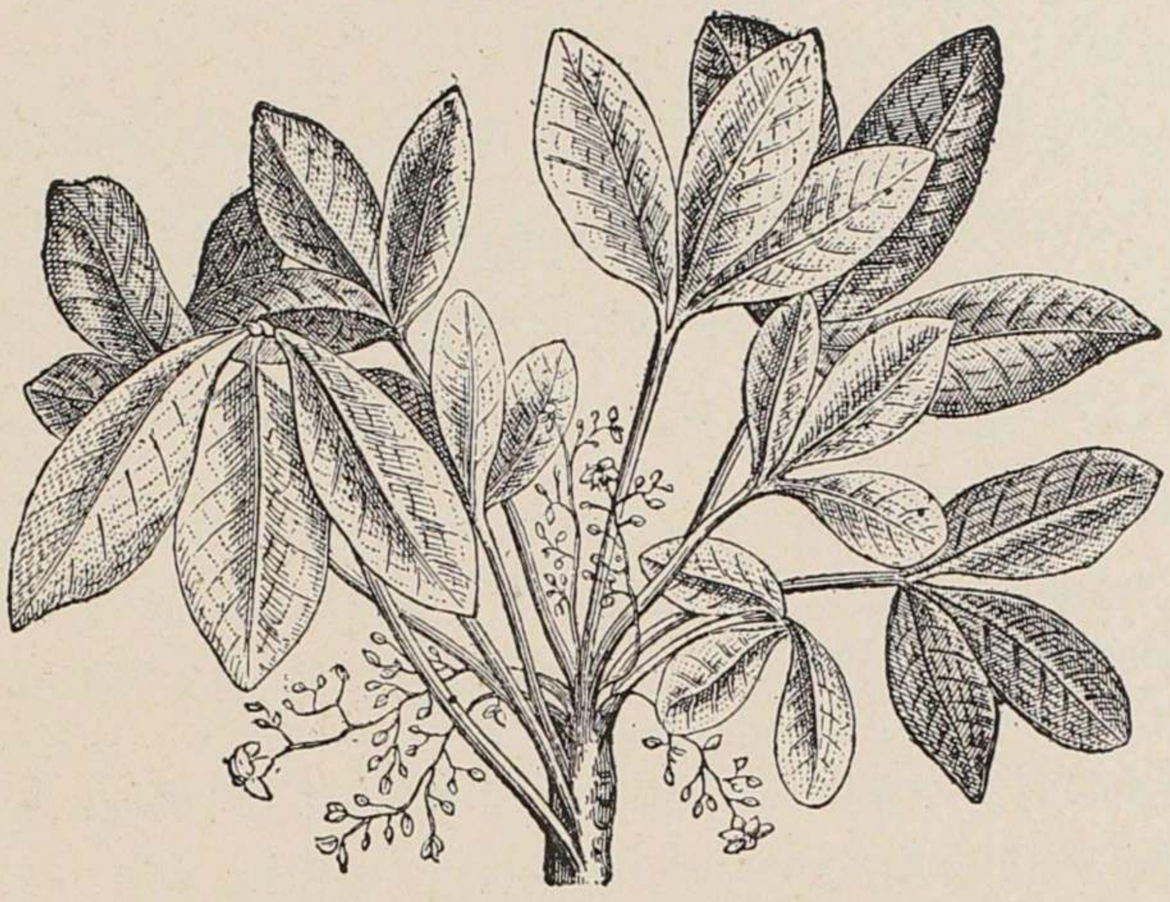
Les huiles essentielles les plus connues dans l'Amazonie sont : l'*Essence de sassafras* (*Mespilodaphne sassafras*), obtenue par la distillation de la racine de cette lauracée ; l'*Essence de fleur d'oranger*, etc.

Sans nous arrêter aux cires végétales, qui sont assez nombreuses, nous signalerons un produit éburné qui remplace fréquemment de nos jours l'ivoire animal.

Cet ivoire est tiré des graines d'un petit palmier (*Elephantusa macrocarpa*), assez propagé dans l'Amazonie. Les noix de l'ivoire végétal sont irrégulières comme certains marrons. Elles se trouvent enfermées, au nombre de quatre, dans un gros fruit hérissé, et se composent : d'un tégument externe blanc jaunâtre, dur et cassant; d'un tégument interne brun et d'un albumen, d'abord laiteux et comestible, qui s'organise ensuite en cellules, dont les parois deviennent tellement épaisses, que le tissu prend la consistance, l'aspect et le poli de l'ivoire. Comme l'ivoire animal, celui-ci sert à fabriquer de menus objets de tabletterie, des têtes de cannes, des boutons, etc. Il se colore en nuances diverses et se travaille assez facilement.

Sans atteindre à ce degré de solidité, il existe certains sucs épaissis qui rendent des services aussi appréciables à l'industrie moderne. D'un grand nombre d'arbres s'écoule par incision certaine liqueur laiteuse qui se durcit par des procédés de préparation. C'est le caoutchouc ou gomme élastique.

L'importance que ce produit a prise depuis quelques années, les richesses qu'il a mises en circulation dans la vallée de l'Amazone, le nombre considérable de bras qu'il occupe, font que toutes les autres



38. — SIPHONIA ELASTICA (arbre à caoutchouc).

cultures forestières et agricoles sont abandonnées et que la population déserte les véritables traditions économiques et l'égale exploitation du sol, qui résident dans l'équilibre de la production.

Nous consacrerons un chapitre spécial au caoutchouc et à la gutta-percha dans la seconde partie de ce travail.

## CHAPITRE V

*Règne minéral.* — La véritable richesse de l'Amazonie. — Comment on doit procéder à l'exploitation du règne minéral. — Transformation que le fer et la houille devront opérer dans l'Amazonie. — Manière de préparer cette transformation. — Gisements d'or traditionnels. — Agate, diorite, trapp, syénite, jade, feldspath, schiste. — Argile. — Chaux. — Houille. — Porphyre. — Cristal de roche. — Sel. — Pierre ponce. — L'avenir de ces richesses.

Presque toutes les richesses de l'Amazonie sont au soleil. Elles consistent, comme nous l'avons dit, en ces productions variées et innombrables d'un sol fertile et presque vierge.

La vallée de l'Amazone est appelée à devenir un centre agricole de premier ordre. Qu'un fort courant d'émigration se dirige de ce côté ; que des concessionnaires intelligents et riches y amènent un grand nombre de travailleurs énergiques ; que des familles de laboureurs aisés aillent s'y établir dans le but arrêté de convertir leur médiocrité en fortune, — et l'on verra bientôt les immenses forêts abattues en partie, les rives des grands cours d'eau assainies, les plaines de l'intérieur transformées en champs cultivés, toute cette immensité, aujourd'hui presque déserte, cédant la place au travail reproductif.

Ce sont donc principalement les deux règnes, que nous avons précédemment étudiés, qui doivent pour le moment appeler l'attention

des émigrants. L'âge des chercheurs d'or est passé ; il est trop tard ou trop tôt pour le ressusciter :

Huc omnis turba ad ripas effusa ruebat,
Tendebantque manus, ripæ ulterioris amore.

Ce qui doit solliciter aujourd'hui les convoitises légitimes de tous ceux qui aspirent à l'indépendance par la fortune, ce n'est pas l'appât d'un El-Dorado fantastique, la prévision de *placers* inépuisables, mais la seule espérance de faire de l'or avec les simples productions de la terre. Le trésor que les colons iront découvrir sur les rives de l'Amazone, ils le trouveront à coup sûr dans les fruits de leur travail. Nous leur conseillons donc de s'en tenir à la fable si sensée du bon la Fontaine, et de se défaire, avant de se mettre en route, de tout esprit d'aventure. Les millions, là-bas, se montrent sous la forme de sucs épaissis, d'essences forestières, de belles plantations. Il n'est pas nécessaire de fouiller le sous-sol pour les déterrer ; il suffit de labourer à peine le sol ou de s'adresser aux arbres que celui-ci porte sans fatigue et sans culture.

Nous ne prétendons pas dire, cependant, que la province de l'Amazone soit absolument dénuée de toute richesse minérale. Nous insinuons seulement qu'il serait imprudent de trop compter sur cette inconnue, qui n'a pas encore été dégagée jusqu'ici. Il peut arriver que le hasard mette certains pionniers sur la voie directe qui conduit à la fortune, en leur indiquant d'une manière inespérée l'entrée des cavernes mystérieuses où la Nature cache ses richesses. Mais ce sera le plus souvent le coup de pioche ou le soc de la charrue qui révéleront les cachettes du vrai trésor.

Quoi qu'il en soit, on y arrivera toujours plus sûrement par le chemin de traverse de l'effort continu et des échanges réguliers.

Il serait téméraire d'affirmer dès à présent que le sous-sol amazonien

renferme des gisements précieux; il serait plus téméraire encore d'engager des capitaux sur ces découvertes hypothétiques. Tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est que le gouvernement brésilien se préoccupe bientôt de cette source de revenus probables. Il est de son intérêt de faciliter toutes les études qui auront pour but de préciser les particularités géologiques et minéralogiques des terrains qui constituent la masse du territoire.

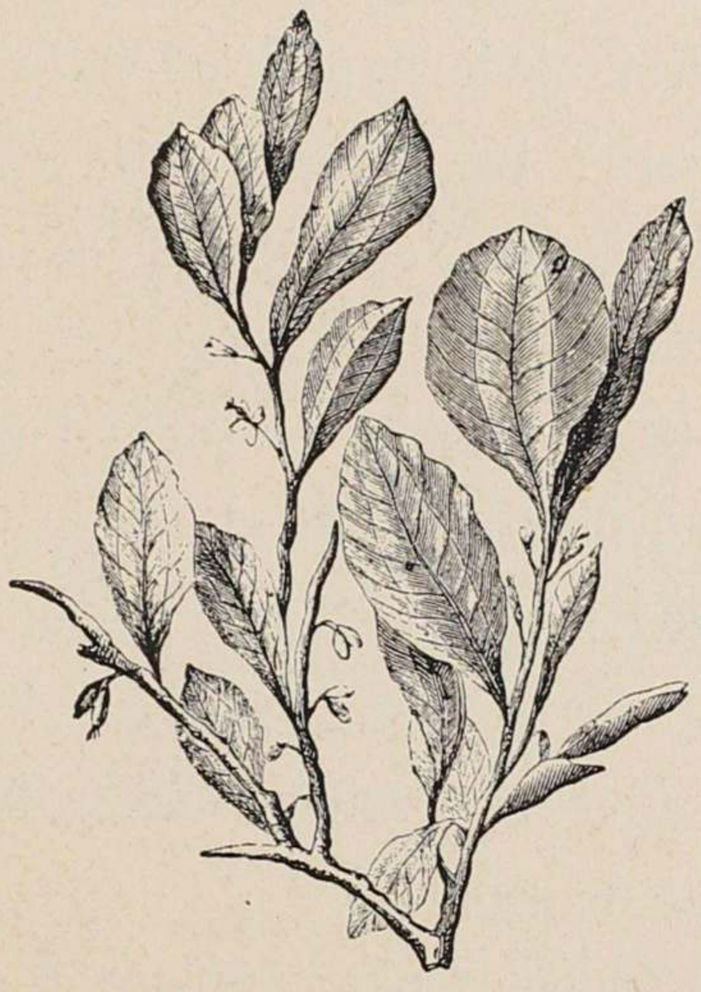
Un corps d'ingénieurs qui exploreraient méthodiquement et scientifiquement les principaux points de cette contrée; qui, par des excursions, des fouilles, des sondages, fixeraient la constitution géologique du sol; qui relèveraient ensuite, sur des cartes topographiques, les affleurements, les couches superficielles et profondes, les localisations minières, — un pareil corps de spécialistes rendrait au pays les plus éminents services.

Avant de se risquer dans le labyrinthe, il faut un fil conducteur, et ce guide ne peut être fourni que par les ingénieurs des mines. Qu'ils se lancent donc au plus tôt à la découverte de ces îlots d'or, d'argent et de houille, perdus dans les entrailles de la terre. Nouveaux cabires, qu'ils plongent dans les retraites du fer, dans les abîmes obscurs où gisent tous les métaux; qu'ils en rapportent ces perles telluriques beaucoup plus précieuses que celles qui s'engendrent au fond des mers.

Le jour où nous pourrons dire : En tel endroit, s'étendent des bancs de calcaire et d'argile pour nos constructions; des agglomérations carbonifères et métalliques pour nos industries; des amas salins, des soufres, des schistes, — ce jour-là nous aurons retrouvé le véritable El-Dorado, et tous les diamants, toutes les pépites du monde entier ne vaudront pas ce que nous posséderons alors.

Pour qu'un développement économique normal et régulier s'opère dans la province de l'Amazone, il faut que les matières premières, si

riches et si abondantes, qui seront livrées par l'agriculture, trouvent sur place des instruments perfectionnés qui les transforment à peu de frais. A côté du *sitio*, du *seringal* et de la *fazenda*, il faut que l'usine s'élève. Quand nous aurons le fer et la houille chez nous, nous pourrons entrevoir le jour où nous deviendrons les premiers producteurs du monde. Cet avenir n'est peut-être pas très éloigné. Il serait facile de le préparer en se mettant à l'œuvre sans retard, en utilisant ce que nous possédons déjà, en nous servant, pour faire de nouvelles



39. — Coca.

conquêtes, de certaines données et de quelques informations qui nous sont acquises.

On connaît déjà à peu près l'emplacement de ce fameux El-Dorado qui fit tourner plus de têtes au XVI^e^, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, que la belle Hélène ne fit battre de cœurs et ne souleva de poitrines de guerriers aux âges enfantins de la Grèce. C'est aux sources du Paitili, affluent du rio Branco; c'est entre les *serras* Parime et Pacaraïma, sur les confins de l'Amazonie, que se trouvait ce séjour fortuné.

C'est par le Jutahy que le célèbre Ursua descendit du Pérou à la

recherche de la Toison d'Or. On sait aussi que les anciens récoltèrent quelques pépites du séduisant métal dans le rio Madeira, près de la cataracte du Ribeirão, et l'historien Baena raconte que, vers l'an 1758, João Fortes Arzão présenta à l'évêque de Parà, Dom Miguel de Bulhões, de l'or et des pierres précieuses qu'il avait trouvés dans ces parages. On n'ignore pas non plus que des bandes de chercheurs d'or se portaient de préférence, autrefois, sur les bords du Gy-Paraná ou rio Machado (Hache de la Rivière [1]).

Pourquoi ne commencerait-on pas les travaux d'exploration minéralogique par ces endroits jadis exploités? Qui empêcherait de glaner derrière nos devanciers? La moisson peut être belle encore. Les aventuriers, dans leur hâte de s'enrichir, n'ont pas tout pris, n'ont pas tout emporté. Ne faisons pas fi du regain.

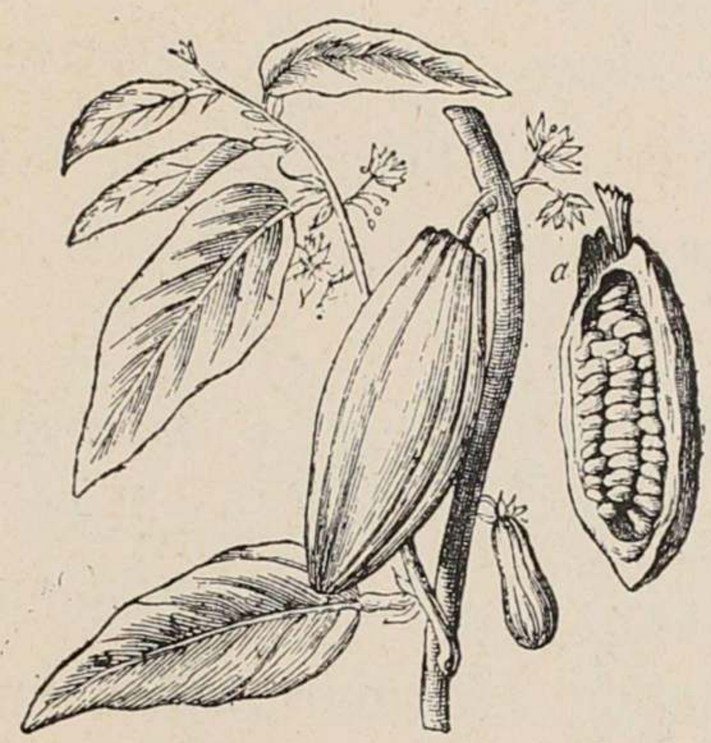
Sans aucun doute, les innombrables cours d'eau de l'Amazonie renferment encore dans leur sein d'agréables surprises qui ne sont pas à dédaigner, et, si les paillettes d'or n'y sont pas en aussi grand nombre que dans le lit du Pactole, il peut se faire qu'elles soient accumulées quelque part où il ne serait pas très difficile de les découvrir, même sans la baguette de coudrier.

Si, des indications fournies par l'histoire et par la tradition, nous passons aux observations plus récentes, nous pouvons également nous assurer que le règne minéral n'est pas absolument exclu de la vallée de l'Amazone. On a découvert, en effet, dans les fouilles pratiquées par le naturaliste J. Barboza-Rodrigues, de nombreuses pointes de flèches d'agate éclatée ; des haches de diorite poli, de trapp, de syénite, de jade ; des ornements verts de feldspath lamelleux, et quantité de pierres à repasser en schiste.

Tous ces objets, comme on le voit, sont d'une matière qui caracté-

1. Gy-Paraná ou Hache de la Rivière, c'est le nom que les Indiens donnent à une grande huître fluviale dont ils font des haches.

rise essentiellement les terrains de cristallisation, et qui appartient aux roches composées d'origine ignée ou plutonienne. Le diorite est un composé d'amphibole et de feldspath; le trapp noir est assez semblable aux formations prismatiques du basalte et révèle ordinairement le voisinage de terrains houillers; la syénite est une sorte de granit fait de feldspath, de quartz et d'amphibole; la jade verte n'est que de la silice, de l'alumine, de la magnésie et de l'oxyde de fer; les schistes sont des feuillets terreux durcis par l'action du feu, et qui confinent aux houilles. Quant au feldspath, il est l'élément fondamental




40. — Fruit du cacaoyer.

des roches composées des terrains de cristallisation. Ces silicates alumineux ne se rencontrent jamais dans les couches de sédiment.

Il est donc permis d'inférer, d'après les caractères de ces différents échantillons géologiques, que le sous-sol amazonien, que les quelques chaînons des montagnes amazoniennes sont de formation ignée, et doivent, par conséquent, renfermer les principaux minéraux qui accompagnent ordinairement les roches de cette nature.

On ne peut pas objecter que les Indiens de l'Amazone se pourvoyaient d'instruments chez leurs voisins plus favorisés des Cordillères andines, où abondent les terrains de cristallisation. Les

nombreuses variétés de *tabatinga* [1] qui se rencontrent dans la vallée brésilienne de l'Amazone semblent prouver suffisamment que cette vallée possède des composés plutoniens. En effet, la tabatinga paraît n'être due qu'à la décomposition de l'orthose et de l'albite, matières feldspathiques, c'est-à-dire de l'empâtement de la silice, de l'alumine, de la chaux et de la soude dans des limons de fleuves.

L'argile plastique commune y est encore plus répandue. Les entrepreneurs de nos villes futures sont donc assurés de trouver sur place les premiers matériaux de construction. Ils ont le bois et l'argile. Ils ne manquent pas davantage de mortier et de chaux. Le sable est partout sous les pieds. La chaux se trouvera dans la cuisson des amas de coquillages, des dépôts artificiels des *sambaquys* ou *sernambys* [2], presque aussi fréquents dans l'Amazone que les *Kyoekkoenmodings* au Danemark.

Mais le charbon de terre, le nerf de l'industrie, le diamant noir, existe-t-il dans cette belle contrée? le soleil des tropiques n'est-il pas trop riche de ses propres feux pour avoir enfoui sous terre, comme un avare, une partie de ses trésors? Les forêts, qui grandissent actuellement sur les terres vierges, vivent-elles, comme nous autres, sur les cendres de leurs ancêtres? Y a-t-il, au pied des grands arbres, des cadavres d'autres arbres, momifiés par les siècles? La flore amazonienne a-t-elle quelque part sa noire nécropole?

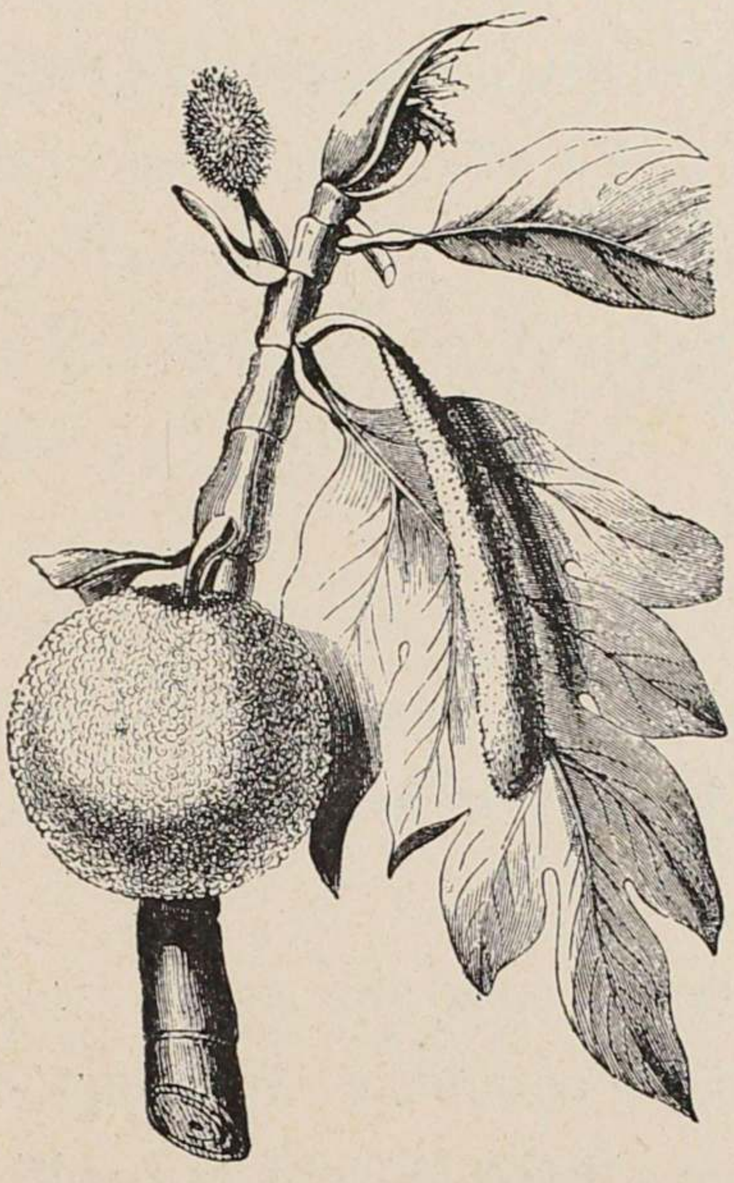
Pourquoi pas? Est-ce que le feu qui a brûlé les pierres, qui a fait les schistes, cette houille terreuse, aurait respecté les végétaux gigantesques? Cela est d'autant moins probable que l'on a signalé des dépôts carbonifères le long du Guaporé et du Mamoré.

Bien plus : en 1862, on a présenté à l'Exposition universelle de Londres un échantillon de charbon de terre venu du haut Amazone.

1. De deux mots indiens : *tauá*, argile, et *tinga*, blanche.
2. De deux mots indiens : *serye*, reflux de la marée, et *nembyr*, restes.

Dans un rapport, écrit à cette époque et pour cette circonstance, le savant M. John Miers, membre de la Société Royale, a annoncé en ces termes la grande découverte qui révolutionnera quelque jour le monde amazonien :

« Le fait intéressant, dit-il, de l'apparition d'un morceau de charbon de terre venant du rio Solimões ne pouvait passer inaperçu. S'il était possible de constater l'existence de gisements étendus



41. — Arbre a pain.

de houille de bonne qualité dans la province de l'Amazone, dans le voisinage immédiat de la navigation fluviale, et susceptible de moyens économiques de transport pour toutes les parties de l'empire, l'importance d'une pareille découverte serait incalculable pour l'avenir... »

Ces quelques paroles font rêver à de bien grandes choses pour notre pays. Le charbon de terre au Brésil et dans l'Amazonie ! C'est la force mise au service de la fertilité; c'est l'élément noir remplaçant

à tout jamais le bras noir ; c'est l'affranchissement de l'empire du colportage anglais. Ce n'est pas seulement l'exploitation des voies ferrées et des lignes fluviales de paquebots qui bénéficieraient de ce grand moteur, mais tous les centres de production industrielle et agricole. Les usines à sucre seront multipliées ; des filatures se construiront ; des machines sans nombre fonctionneront d'un bout à l'autre de ce vaste territoire, et nous assureront la prospérité des États-Unis et des nations européennes les mieux outillées.

Nous pouvons espérer que nos neveux verront l'avènement de cette révolution économique. En effet, un géologue de l'Amérique du Nord, devenu directeur de la section de minéralogie au musée national de Rio-de-Janeiro, M. Orville Derby, nous entr'ouvrait dernièrement, à son tour, les splendides horizons de l'ère de la houille dans cette partie du Brésil.

Ce jeune savant prépare en ce moment un mémoire sur les fossiles du terrain carbonifère du bas Amazone, c'est-à-dire de la province de Pará. Dans son travail, il décrit plus de cent espèces appartenant à ce terrain.

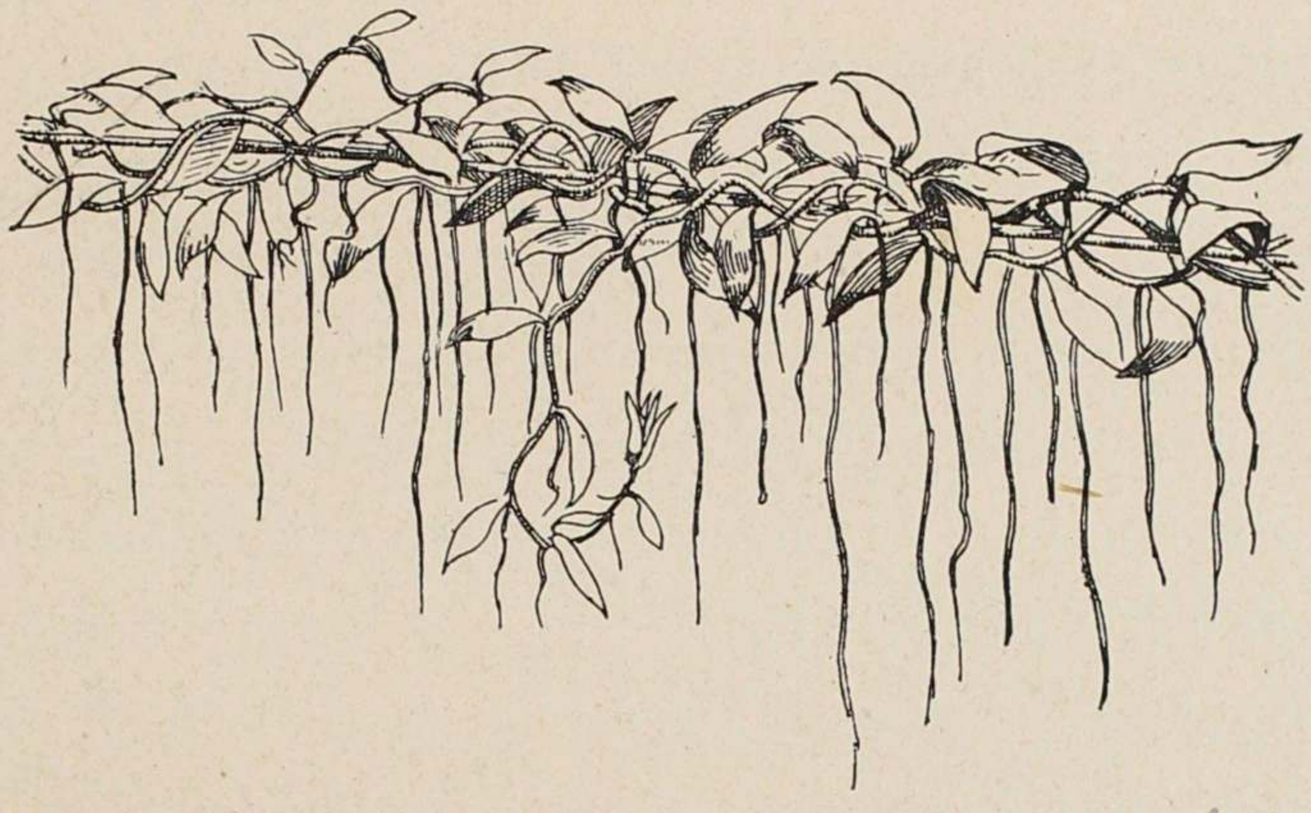
Après avoir comparé, avec le plus grand soin, les collections brésiliennes à celles du musée national de Washington, il a réussi à établir l'identité presque complète de la faune carbonifère du Parà et de celle qui caractérise les dépôts de la vallée du Mississipi, dans l'Amérique du Nord, si riche en gisements houillers.

Il est vraisemblable que les conclusions de M. Orville Derby pourront s'appliquer également aux régions du haut Amazone, c'est-à-dire à la province dont nous nous occupons, puisque, d'après Agassiz, la structure géologique de ces deux contrées est la même, et que la grande île de *Marajó*, d'où M. Derby a extrait ses fossiles, était à l'origine la continuation de la vallée principale.

Pour continuer et compléter ces travaux, le gouvernement local

ferait bien de suivre l'exemple de l'Angleterre, et de confectionner, après étude préalable, des cartes exactes relatant les limites précises des différentes formations et les points de croisement de toutes les couches connues de charbon de terre.

Cela fait, il serait possible de vendre à un assez haut prix ces terrains incontestablement miniers. Les capitaux se présenteraient promptement, de puissantes compagnies ne tarderaient pas à se grouper, des puits s'ouvriraient et des milliers de travailleurs en feraient sortir des tonnes de richesses. En vertu de cet adage « que



42. — Vanille.

toute matière exploitable trouve exploiteur », il ne s'agit que de garantir l'existence de la matière exploitable. C'est à quoi doivent tendre tous les efforts de ceux qui ont souci de nos affaires publiques. Les particuliers, agissant seuls, courraient le risque de gaspiller des forces qui seraient mieux employées ailleurs, s'ils se lançaient les premiers dans cette gigantesque entreprise. L'État doit leur ouvrir toutes les voies ; libre à eux ensuite de profiter de ce qu'on leur offre si libéralement. Le produit de l'impôt ne saurait mieux être employé qu'à assurer ainsi de nouvelles sources de bien-être et de travail rémunérateur.

Des nombreux affluents de l'Amazone, deux, surtout, ont été étudiés au point de vue géologique et minéralogique. Ce sont les rivières du Madeira et du rio Negro. Voici ce que dit le Dr J. Severiano da Fonseca des cataractes du Madeira, qui se trouvent en assez grand nombre dans la partie haute de ce cours d'eau :

« Les roches de ces cataractes sont de formation plutonienne, et révèlent, à première vue, leur origine volcanique, modifiée peut-être par le métamorphisme. Quelques-unes d'entre elles m'ont paru difficiles à classer à cause de l'incertitude des signes qu'elles présentent ; d'autres, au contraire, offrent un facies minéralogique qui enlève toute hésitation. Les grandes tables de pierre trachytiques, presque lisses, d'une couleur de fer ou d'un noir luisant de goudron, sont formées en plusieurs endroits, de couches superposées plus ou moins ondulées, avec des rebords curvilignes ; on dirait qu'elles proviennent d'une matière en fusion, épaisse, répandue à grands jets, formant des nappes, qui se seraient refroidies avant que les dernières tables fussent arrivées à la place occupée par les premières. Çà et là surgissent de grands rochers, les uns prismatiques, les autres arrondis, tantôt sous forme de dykes[1], de diorite et d'elvan, tantôt comme des blocs détachés. Quelques-uns sont déchirés au milieu par une seule fente, qui, parfois, mesure plus d'une brasse de largeur. Ailleurs, on rencontre de grandes excavations (chaudières), trous parfaitement ronds, creusés dans le rocher par le frottement de silex roulés. »

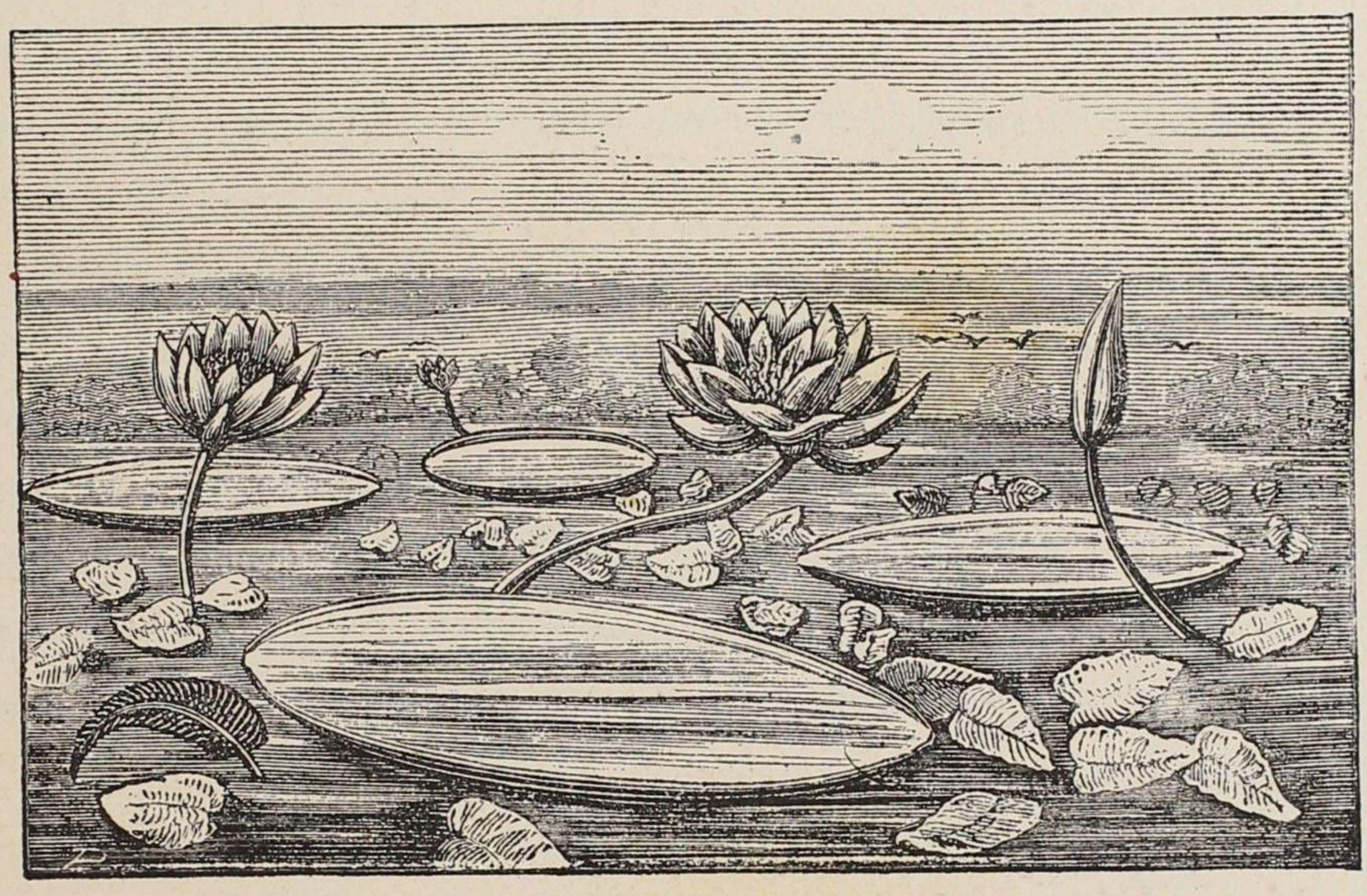
D'après ce même voyageur, ces rochers sont des porphyres amphiboliques, des obsidiennes, des syénites, des petro-silex, c'est-à-dire des roches feldspathiques produites par les feux souterrains d'éruptions volcaniques relativement récentes. Les obsidiennes du Madeira, à contexture vitreuse et opaque, ressemblent à celles du Pérou, connues

1. Filons d'origine ignée, dégagés par les agents atmosphériques de l'enveloppe rocheuse qui les contenait.

sous le nom de *miroirs des Incas*. Les Indiens en font encore des couteaux.

Les petro-silex observés dans cette même vallée sont des agrégats de feldspath et de matières étrangères. Quelques-uns renferment du talc et de l'amphibole.

D'après Beudant, les pétro-silex ne se trouveraient que dans les terrains inférieurs à l'étage houiller.



43. — Victoria regia.

Le Dr Severiano da Fonseca a rapporté de ses courses un morceau de charbon végétal, lamelleux, ayant des feuillets parallèles nettement accentués. Il était complètement pétrifié et révélait ainsi une très grande antiquité. Cet échantillon se trouve dans la collection du musée de l'institut archéologique de la ville de Maceió, chef-lieu de la province des Alagôas.

Les porphyres, assez variés de nuances, qui forment une grande partie de ces rochers du Madeira, sont composés d'albite empâtant

des cristaux d'amphibole. Leur emploi serait d'un bel effet en architecture, s'il était possible de les transporter à bon marché jusqu'à Manáos ; ils pourraient peut-être rivaliser avec les plus beaux spécimens de porphyre vert que les anciens tiraient du mont Taygète et qu'ils réservaient à la confection de leurs vases et de leurs socles de statues.

Quant au cristal de roche, M. W. Lewis Herndon, envoyé en exploration dans l'Amazonie par le département de la marine des Etats-Unis, raconte qu'il en a vu à Manáos, chef-lieu de la province, « de beaux spécimens apportés des hautes terres qui séparent le rio Branco de l'Essequibo. »

Terminons ce rapide aperçu en signalant deux faits assez curieux :

Dans le rio Negro, la rivière qui baigne Manáos, on extrait le sel en assez grande quantité de certaines plantes qui poussent sur les rochers, au milieu des plus forts courants d'eau douce. C'est l'incinération de ces végétaux du genre *Lacis* qui donne le sel dont nous parlons. La présence de ce sel peut être attribuée à l'absorption par la plante des principes salés des eaux d'infiltration ayant rencontré dans leur course des bancs de sel gemme.

Sur les bancs du rio Solimões ou haut Amazone, on trouve des dépôts de pierre ponce, apportés là, sans doute, par les courants du fleuve qui descendent des volcans de la chaîne des Andes.

Tels sont les principaux faits observés, qui nous permettent d'encourager les géologues dans leurs travaux, et qui nous invitent à détourner les émigrants de lâcher la proie pour l'ombre.

Ces richesses minérales, encore mal connues, c'est à l'avenir de les mettre au jour et de les exploiter.

En 1851, le lieutenant W. Lewis Herndon, que nous citions tout à l'heure, après avoir exploré cette région, s'écriait :

« Je n'hésite pas à dire ce que je crois : dans cinquante années,

Rio-de-Janeiro, sans rien perdre de sa richesse et de sa grandeur, ne sera qu'un village auprès de Parà; Parà sera devenu ce que serait devenue la Nouvelle-Orléans depuis longtemps, sans l'activité de New-York et sans son fatal climat, c'est-à-dire la plus grande cité du Nouveau-Monde; Santarem sera Saint-Louis et Manáos sera Cincinnati. »

Et il ajoutait, comme conclusion de son volumineux rapport, transmis au congrès par le pouvoir exécutif :

« Dans quelques années, nous pourrons, sans grande hyperbole et sans faire beaucoup de violence à l'imagination, appliquer à ce fleuve les beaux vers de Byron :

« The casteled crag of Drachenfels
Frowns o'er the wide and winding Rhine,
Whose breast of waters broadly swells
Between the banks that bear the vine;
And hills all rich with blossomed trees,
And fields that promise corn and wine,
With scattered cities crowning these,
Whose far white walls along them shine. »

# DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

*Organisation de l'État et de la province au Brésil.* — *Organisation de la province de l'Amazone.* — Division administrative, judiciaire et ecclésiastique. — Histoire politique. — Ce qu'était ce territoire en 1852. — Description de Manáo à cette époque. — Ce qu'est devenu Manáos. — La population de la province. — Éléments qui la composent. — Brésiliens, Indiens et étrangers.

Bien que nous ne soyons pas un partisan acharné de la théorie des milieux, et que nous n'accordions à leur influence qu'une part secondaire dans la formation, dans le développement et dans la nature morale des êtres intelligents et libres, nous avons dû, cependant, commencer ce travail sur l'Amazonie par la description des lieux habités par la population que nous voulons faire connaître.

Le cadre ainsi dessiné, il nous sera plus aisé d'y adapter l'homme, l'habitant, avec son histoire politique, avec son organisation administrative, avec sa vie domestique et sociale, ses moyens de subsistance, le commerce et l'industrie auxquels il se livre, les moyens de communication dont il dispose, avec ses connaissances intellectuelles.

Nous sommes loin de prétendre que le sol amazonien, avec sa constitution géologique, avec ses conditions climatériques, sa faune

étrange, sa flore exubérante, doive *a priori* nous révéler les particularités biologiques et sociologiques des populations de cette contrée. Nous laissons ces sortes de tours ingénieux aux savants abstracteurs de quintessence. Nous préférons, quant à nous, nous en tenir aux vieilles méthodes descriptives, qui ont au moins l'avantage de répudier l'hypothèse et de s'en tenir à la stricte réalité dûment constatée. Ce sont, avant tout, des données certaines, précises, actuelles, que nous ambitionnons de présenter au lecteur européen.

En Europe on connaît peu la province de l'Amazone; on la connaît peut-être moins qu'au XVI^e^ siècle. Il ne manque pas de gens, même éclairés, qui confondent volontiers cette contrée, portant un nom mythologique, avec certains territoires sauvages où l'on mange encore des missionnaires. Il en est qui en ont fait un repaire d'Indiens tout nus, gourmands de chair humaine et passant leurs journées de douze heures à manier l'arc et la flèche dans des forêts impénétrables. Ceux qui n'ignorent pas absolument le Brésil croient que, derrière Rio-de-Janeiro et quelques autres marchés dont ils ont entendu parler, il n'y a rien que des cases d'esclaves, des cabanes d'Indiens et des quinconces de caféiers, et que les régions immenses confinant aux Guyanes ne renferment que des poivriers de Cayenne et sont considérées par le gouvernement du Brésil comme des espèces de Sibérie torride où l'on envoie les gouverneurs en disgrâce.

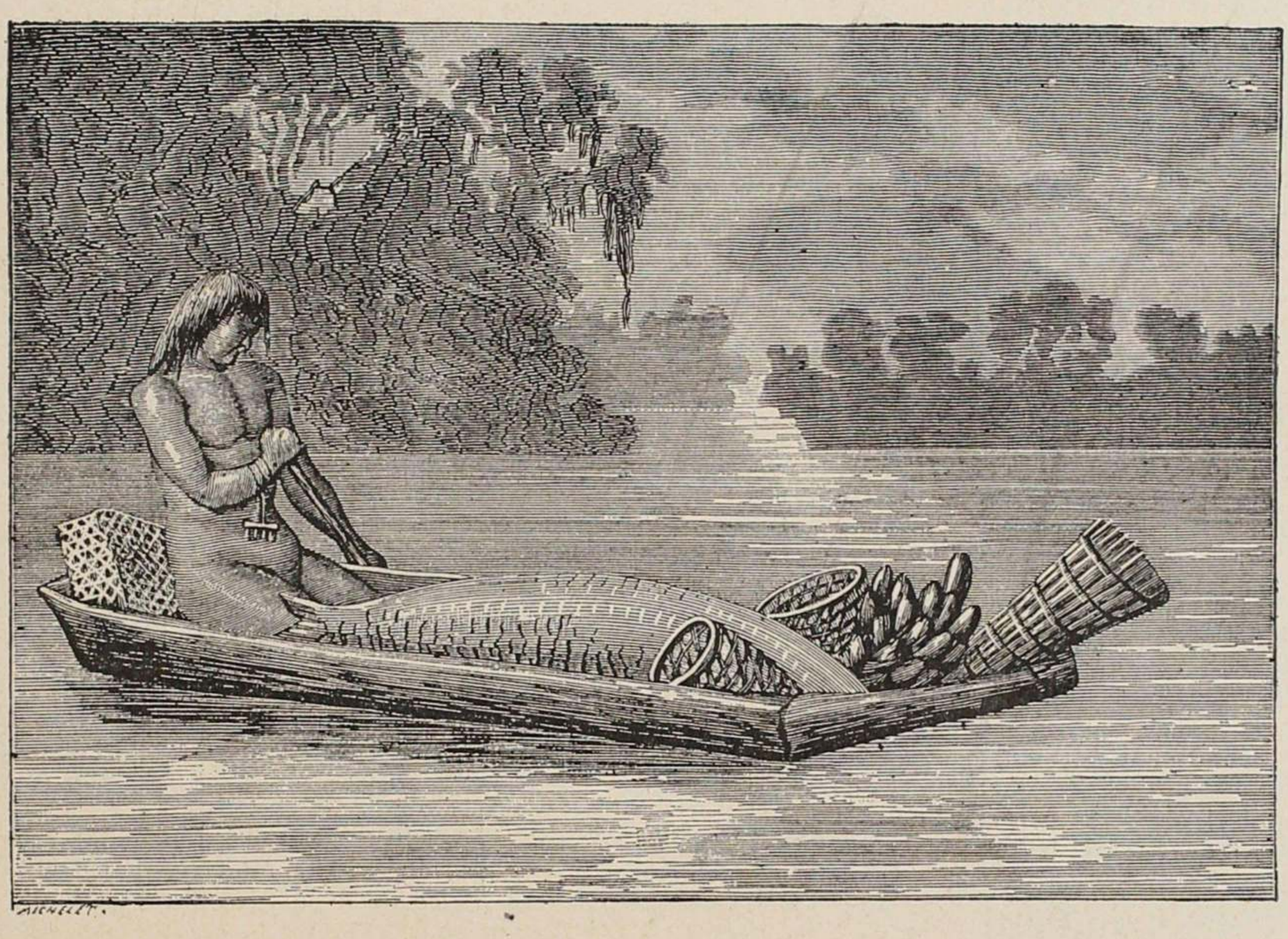
Cependant, ce pays, encore plus méconnu qu'inconnu, est en possession de tous les organes, de toutes les institutions politiques, administratives et sociales que l'on est convenu de regarder comme les plus grands bienfaits de la civilisation moderne.

Oui, quoique cela puisse surprendre certains Européens, il faut bien le leur dire: nous possédons là-bas des pouvoirs constitués, des magistrats, une police, des forces militaires, des fonctionnaires de toute grandeur. Sous le rapport bureaucratique, hélas! nous n'avons

rien à envier aux États les mieux disciplinés de la vieille Europe.

Nous formons, au Brésil, un empire décentralisé, composé de provinces à demi autonomes, reproduisant dans leur sphère limitée presque tout le fonctionnement de l'administration centrale.

La province est à peu près le microcosme de l'État; c'est une cellule vivante concourant à la formation de tout l'organisme, et douée d'une action particulière, quoique uniforme.



44. — Barque des tribus sauvages riveraines de l'Amazone.

Entre la fédération, rêve de l'avenir, et la centralisation absolue, cauchemar du passé, le Brésil a su adopter un moyen terme qui consiste à appliquer, jusqu'à un certain point, à chaque partie le mécanisme qui règle le tout. Si le système était appliqué sans entraves, un grand nombre de citoyens prendraient part de la sorte aux affaires publiques, s'initieraient aux responsabilités du pouvoir et deviendraient aptes à jouer un grand rôle sur le théâtre plus étendu et plus retentissant de la capitale de l'empire.

La province de l'Amazone, comme, d'ailleurs, toutes les autres provinces du Brésil, possède à sa tête un *président*, délégué du pouvoir exécutif central et dont le rôle se rapproche de celui des préfets en France. Une assemblée législative provinciale, que l'on peut assimiler aux conseils généraux français, siège au chef-lieu de la province, et représente les intérêts régionaux, comme l'assemblée générale législative, délibérant à Rio-de-Janeiro, est chargée de la collectivité des intérêts nationaux.

Les provinces disposent de leur budget, de leur police et de l'instruction publique secondaire et primaire.

La province de l'Amazone est constituée comme ses autres sœurs, qui sont au nombre de dix-neuf.

Administrativement, elle se divise en municipes ; ceux-ci en paroisses, et ces dernières en quartiers.

Au point de vue judiciaire, elle est composée de « comarques » et de « termes ». La police comprend, outre un chef, des délégués et des sous-délégués.

Quant à l'autorité ecclésiastique, elle est confiée à un évêque, qui réside à Belem, chef-lieu de la province de Pará, et qui exerce son pouvoir d'ordre et de juridiction sur l'Amazonie tout entière, formant le diocèse de Pará.

Le président de l'Amazone représente l'autorité suprême dans la province. Il est l'agent immédiat du pouvoir exécutif et est nommé par décret impérial. Ses attributions sont assez étendues Elles consistent principalement à accorder ou à refuser sa sanction aux lois ou résolutions votées par l'assemblée législative provinciale ; à empêcher pour un temps, dans certains cas déterminés, l'exécution de ces lois ; à nommer et à révoquer les fonctionnaires provinciaux ; à suspendre parfois les fonctionnaires généraux, c'est-à-dire ceux nommés par le gouvernement central.

L'Assemblée provinciale est chargée de la confection des lois purement locales ou se rapportant aux intérêts particuliers de la province.

Elle est élue pour deux ans, par les mêmes électeurs qui choisissent les députés à l'assemblée générale législative siégeant à Rio-de-Janeiro. Le scrutin est direct. Vingt-deux députés composent le petit parlement de Manáos, et représentent environ mille deux cent neuf électeurs. Le vote du budget provincial, la fixation des recettes et des dépenses municipales, l'organisation des forces de police, la création ou la suppression des emplois provinciaux et municipaux, ce sont là autant d'attributions du ressort de ce parlement local. Il décrète, en outre, les travaux publics, les taxes pour la province et les municipes, pourvu que celles-ci ne portent aucun préjudice aux revenus généraux. La division civile, judiciaire et ecclésiastique est également de son domaine. Mais, dans toutes ses décisions, il doit respecter la constitution de l'empire, les lois et les intérêts de l'État et les droits des autres provinces. Toutes les décisions de cette assemblée doivent, pour avoir force de loi, recevoir la sanction du président de la province, excepté dans quelques cas particuliers expressément déterminés par la loi. Les membres de l'assemblée provinciale touchent une indemnité de 50 francs environ, par jour, pendant la durée de la session, et reçoivent, en outre, une indemnité de déplacement. Ils sont inviolables pour les opinions qu'ils émettent dans l'exercice de leur mandat.

La province compte quatorze municipes. Ce sont ceux de Manáos, Coary, Borba, Barcellos, Teffé, Silves, Itacoatiára, Maués, Parintins, Cudajaz, Manicoré, Barreirinha, Labria et San-Paulo-d'Olivença. Ils correspondent aux principaux centres de population de la province et se répartissent à peu près également sur toute l'étendue du territoire.

Le municipe est administré par des « chambres municipales, » dont

les membres, *vereadores*, sont élus pour quatre ans par le suffrage direct et censitaire.

Un juge de paix, élu en même temps et de la même manière que les vereadores, est chargé de concilier les parties, de prononcer des jugements dans des cas d'importance secondaire et de présider aux élections.

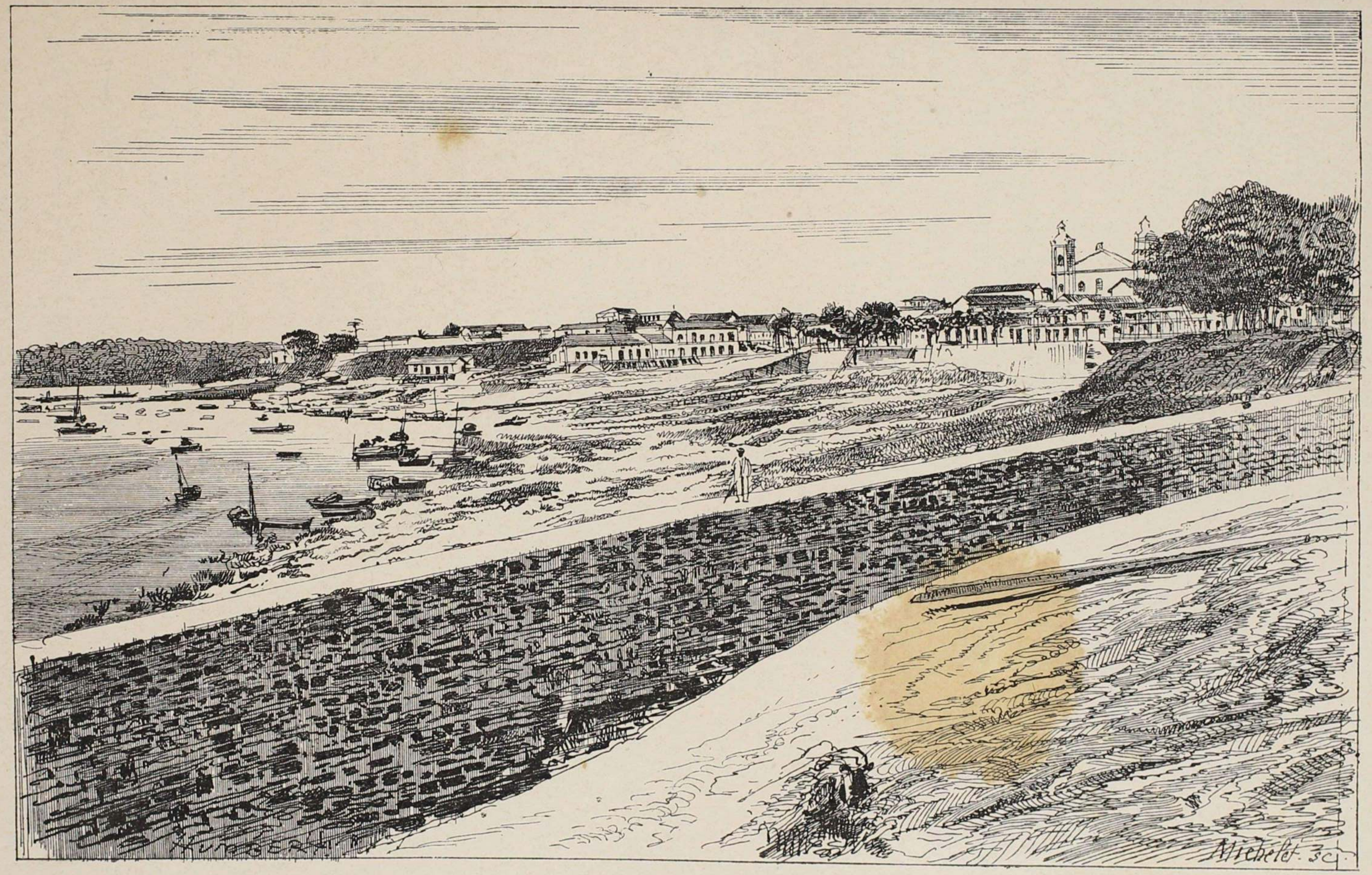
Chaque municipe compte un certain nombre de paroisses, ayant à leur tête un sous-délégué de police, et chaque paroisse est divisée en quartiers, ayant un inspecteur de police.

La province de l'Amazone n'est pas le siège d'une cour d'appel ou *Relação*. Elle relève de la cour d'appel de Pará. Les comarques judiciaires sont Manáos, Itacoatiára, Parintins, Solimões, haut Solimões, Rio-Negro, Rio-Madeira et Purús. En tout huit, ayant chacune un « juge de droit ». Ces comarques se divisent en « termes », possédant à leur tête des « juges municipaux », magistrats temporaires, nommés, comme les « juges de droit », par le ministre de la justice, mais qui ne sont ni révocables ni sujets à déplacements, ayant la juridiction en matière personnelle et réelle jusqu'à concurrence de 1,250 francs, mais à charge d'appel aux « juges de droit ».

Sous le rapport de l'administration ecclésiastique, un vicaire général, délégué par l'évêque de Pará, réside à Manáos et est chargé de cette partie du diocèse. On ne compte guère que trente-deux cures établies dans toute la province, et à peine neuf de ces cures se trouvent actuellement pourvues d'un titulaire !

Tout cet ensemble d'organisation a été l'œuvre du temps, des événements et des hommes. L'histoire de cette formation successive n'est pas sans intérêt. Aussi en donnerons-nous ici une rapide esquisse, afin de mieux faire apprécier le caractère des populations amazoniennes et la persévérance de leurs efforts pour conquérir les droits dont elles jouissent présentement.

Tant que le Brésil ne fut qu'une colonie portugaise (1500-1822),



45. — Le port de Manaos, pendant la baisse de la rivière.

le territoire qui compose aujourd'hui la province de l'Amazone resta sous la dépendance immédiate du gouvernement de Pará. Le 3 mars 1755, une charte royale, contresignée par le marquis de Pombal, créa la capitainerie de São-José-do-Rio-Negro, qu'elle subordonna à celle de Pará. Joaquim de Mello das Póvoas fut nommé gouverneur de cette nouvelle circonscription par un décret royal du 18 juillet 1757. Le siège de l'administration était à Barcellos, petit bourg situé sur le cours du rio Negro. Le représentant du Portugal avait sous son autorité quelques villages épars çà et là, que les missionnaires avaient fondés depuis le milieu du siècle précédent. Les principaux en étaient Saracá ou Silves, créé en 1660; Jahú, en 1666; Manáos, en 1669, etc. Póvoas resta à la tête de sa vice-capitainerie jusqu'en 1771. A cette époque, il fut remplacé par Joaquim Tinoco-Valente, qui en garda l'administration pendant dix-sept ans. Le troisième gouverneur, le colonel Manoel da Gama-Lobo de Almada, entré en fonction en 1788, transféra, en 1791, le siège gouvernemental de Barcellos à Barra-do-Rio-Negro (Manáos). Mais, au mois d'août 1798, le gouvernement de Lisbonne le fit reporter à Barcellos. Le successeur du colonel Almada, le chef d'escadre José-Joaquim Victorio da Costa, attacha son nom à la création d'un beau jardin botanique près de la cataracte de Taruman. Plus de cinq cents Indiens furent occupés pendant plusieurs années à ces travaux d'embellissement et d'utilité publique. Nous avons le regret de dire que les barbares successeurs de ce gouverneur laissèrent les herbes et les ronces envahir le jardin. Le dernier gouverneur fut, de 1818 à 1821, le major Manoel Joaquim do Paço.

Sous la direction de ces préfets portugais, le territoire de la capitainerie fit quelques progrès matériels, dont tout le mérite revient au gouvernement du Portugal et à ses agents[1]. Disons-le : les trente pre-

1. *Relatorio sobre o estado da provincia do Amazonas*, par J.-B. de F. Tenreiro-Aranha.

mières années qui suivirent la reconnaissance du Brésil comme État autonome furent une déception cruelle pour cette province lointaine. Quand le souffle patriotique de l'indépendance passa sur tout le Brésil, à la fin de l'année 1822, les Amazoniens espérèrent avoir leur part des libertés nouvelles. Ils furent maintenus, en violation flagrante de la Constitution de l'empire, sous la tutelle de la province de Pará.

Les Amazoniens protestèrent énergiquement et installèrent un gouvernement provisoire. Pendant dix années, ils luttèrent pour revendiquer leurs droits, pour prendre place au soleil et pour s'administrer comme les provinces voisines. Ils ne purent pas réussir dans leur légitime tentative. La force eut raison de leur résistance civique, et, en 1832, ils étaient replacés sous la domination de Pará : le territoire de l'Amazone était réduit à l'humble état de comarque. Ce n'est que plus tard qu'on leur rendit justice par la loi du 5 septembre 1850. Toutefois, la comarque de Rio-Negro ne devint réellement une province indépendante et ne fonctionna effectivement qu'à partir du 1$^{er}$ janvier 1852.

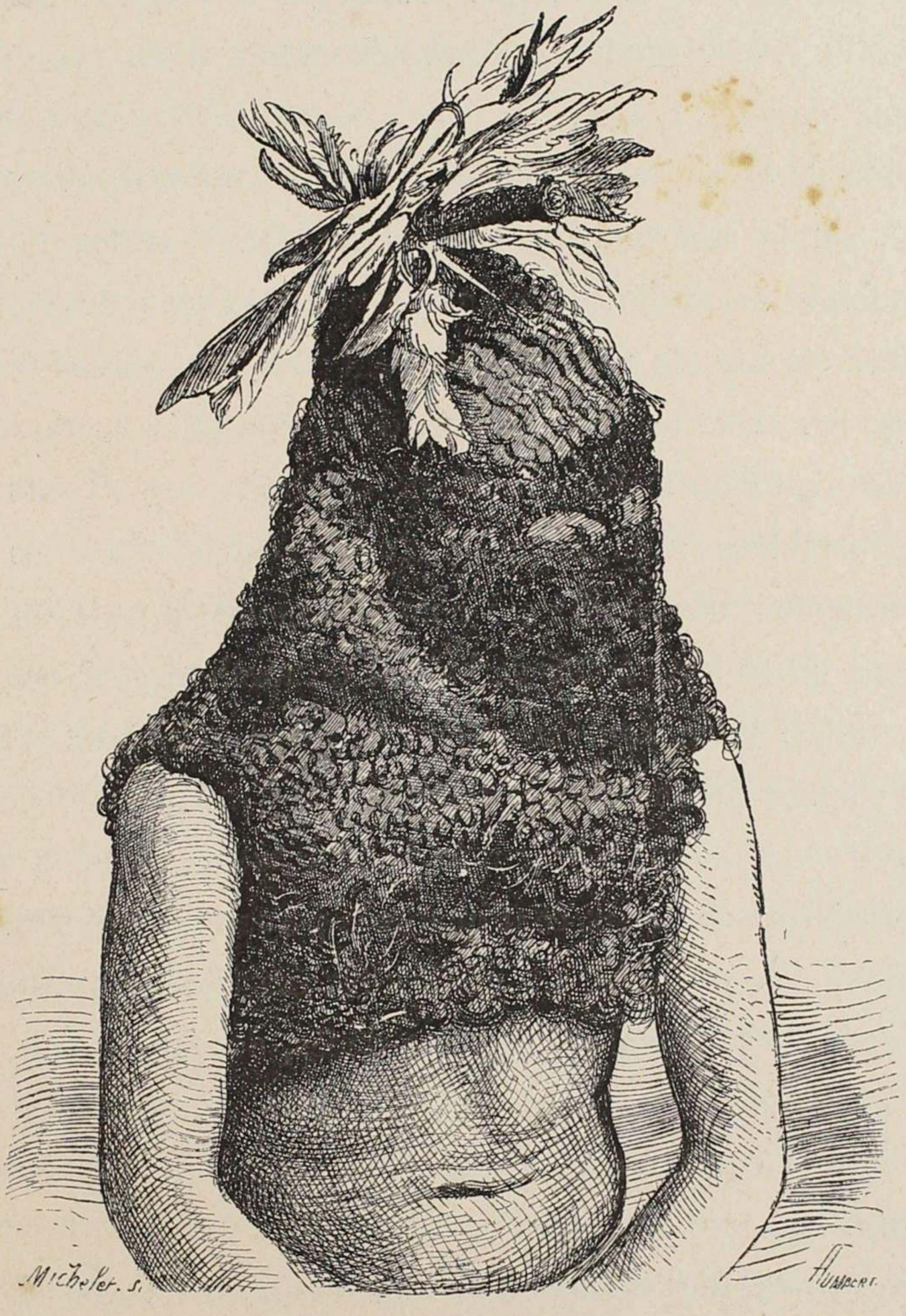
Le premier président de la province de l'Amazone fut M. João-Baptista de Figueiredo Tenreiro-Aranha, et le chef-lieu de la nouvelle province fut définitivement établi à Barra-do-Rio-Negro, qui prit le nom de Manáos.

La position centrale de cette ville, bâtie sur les bords du rio Negro, et presque à égale distance de deux des plus importants affluents du fleuve de l'Amazone, le Madeira, au Sud, et le Purús, au Nord; son climat, d'une salubrité parfaite, quoique très chaud, la désignaient à l'honneur de posséder le gouvernement nouvellement établi.

Une relation, écrite à cette époque par un officier de la marine des États-Unis, M. le lieutenant W. Lewis Herndon, nous fait connaître assez exactement ce qu'était ce pauvre bourg, que l'on investissait

ainsi des prérogatives d'une capitale. Écoutons son témoignage sur la Lutèce amazonienne :

« Le président, écrit-il à la date du 6 janvier 1852, M. J.-B. de




46. — Masque du Jurupary.

Figueiredo Tenreiro-Aranha, est arrivé à Barra le premier de ce mois, sur un paquebot du gouvernement qui se trouve au mouillage devant la ville. Il a emmené avec lui plusieurs des fonctionnaires du nouveau gouvernement, et il a apporté la somme de deux cents *contos de*

*réis* (environ 500,000 francs), prise dans les caisses de la douane de Pará, pour payer les frais d'établissement du nouvel ordre de choses, jusqu'à ce que la douane locale commence à produire. Ce territoire, tant qu'il est demeuré une simple comarque, a toujours été un fardeau pour le Trésor public, et, probablement, il en sera de même encore pour quelque temps.

« La ville de Barra, continue-t-il, est bâtie sur un terrain élevé et accidenté, sur la rive gauche de la rivière, à 7 milles environ de son embouchure. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est, d'après mes calculs, de mille quatre cent soixante-quinze pieds. Elle est coupée par deux ou trois ravins, contenant plus ou moins d'eau, selon la crue plus ou moins grande de la rivière ; des ponts en bois, assez supportables, relient les deux rives de ces ravins. Les maisons sont généralement basses. On en compte cependant trois ou quatre à deux étages. Elles sont faites de bois et de torchis, avec des couvertures en tuiles. Elles sont carrelées, et leurs murs sont crépis avec une terre colorée qui abonde sur les rives de l'Amazone.

« Les relevés officiels pour l'année 1848 accusent, dans la ville, une population de trois mille six cent quarante personnes libres et de deux cent trente-quatre esclaves. Le chiffre des mariages était, à la même époque, de cent cinquante; celui des décès, de vingt-cinq, et celui des naissances de deux cent cinquante; le nombre des maisons habitées était de quatre cent soixante-dix, et celui des étrangers de trente-deux. »

M. Tenreiro-Aranha complète ce tableau en disant que les recettes de la comarque s'élevaient à peine à 7,500 francs par an !

Certes, la description de l'un et de l'autre n'est pas flatteuse. Elle n'en fait que mieux ressortir les immenses progrès accomplis depuis trente ans. Manáos, il est vrai, n'a pas marché à pas de géant comme certaines villes des États-Unis, qui courent toutes seules en venant au

monde; il n'a pas vu sa population accrue tout à coup par un afflux considérable d'immigrants; sa richesse n'a pas monté en une nuit comme les eaux des grandes rivières qui l'entourent; mais sa prospérité a toujours suivi une marche ascendante et sûre, depuis qu'il est devenu le centre des transactions, le foyer de la vie provinciale et le siège d'un gouvernement local.

Aujourd'hui, Manáos est une jolie ville de plus de quinze mille habitants, qui ne demande qu'à croître et à embellir. Depuis plusieurs années déjà, l'éclairage au *gaz-globo* y est installé, et une loi provinciale récente autorise le président à signer un contrat pour l'installation de la lumière électrique — mesure prématurée et trop risquée évidemment. Pendant l'exercice financier 1882-1883, l'éclairage de la ville a coûté au budget la somme ronde de 125,000 francs.

Le pavage de ses rues se complète peu à peu, et il serait facile d'y essayer, sur les grandes voies au moins, le pavage en bois. On y construit quelques tronçons de quais. Trois beaux ponts, dont un en fer, ont succédé à ces pauvres passerelles primitives dont parlait le lieutenant Herndon.

On a commencé les travaux pour la canalisation de l'eau, sous la direction d'un jeune et intelligent ingénieur du pays, M. Lauro Bitancourt, qui a établi les réservoirs dans la grande cascade (la *Cachoeira grande*) située près de la ville, et qui m'affirme avoir assuré à chaque habitant de la ville un débit de 200 litres d'eau en tout temps.

On a inauguré l'année dernière un marché en fer; et deux églises, dont une assez spacieuse, sont ouvertes au culte catholique.

La plupart de ces embellissements sont dus au « Bureau des Travaux publics provinciaux », placé sous la haute direction d'un habile ingénieur, M. le major Leovigildo de Souza-Coelho, du corps du génie militaire. Une loi du 13 juin 1884, portant le numéro 658, a réorganisé le Bureau des Travaux publics sur de nouvelles bases, et

y a créé une section destinée à l'exploration géographique et hydrographique de la province, placée présentement sous la direction de M. le lieutenant Antonio-Constantino Nery, du corps d'état-major.

La ville possède un Institut pour l'instruction professionnelle des indigènes (*Instituto Amazonense*); un asile pour les orphelines; une école normale; un petit séminaire; plusieurs collèges privés; une excellente école, dirigée par M. Nicoláo Tolentino; une quinzaine d'écoles primaires publiques; une bibliothèque provinciale, riche de plus de 4,000 volumes; un hôpital; une caisse d'épargne; une banque; une compagnie d'apprentis marins; un musée botanique, dirigé par le savant naturaliste J. Barboza-Rodrigues.

Elle aura bientôt des magasins de dépôts avec tout le matériel nécessaire pour l'embarquement et le débarquement des marchandises; un théâtre; une promenade publique; une prison perfectionnée.

L'État y entretient une flottille de guerre et une petite garnison militaire. La garde nationale s'y compose de quatre commandements supérieurs avec 9 bataillons d'infanterie, 3 d'artillerie et 1 de réserve. Enfin, une dizaine de lignes de paquebots y ont installé des succursales.

Tels sont les résultats acquis par l'activité et par l'intelligence des habitants de cette petite ville, secondés par les autorités provinciales et par les représentants du gouvernement central.

Si, du chef-lieu nous passons à la province tout entière pour l'embrasser d'un coup d'œil rapide, nous constatons les mêmes éléments de prospérité. La population des villes n'augmente pas, sans doute, d'une manière assez rapide, pour des causes que nous étudierons plus tard; mais l'intérieur se peuple de hardis extracteurs de caoutchouc, et on calcule que d'une seule province brésilienne, de la province de Ceará, l'Amazonie a reçu environ 60,000 immigrants pendant ces dernières années.

Il est impossible, toutefois, de calculer avec exactitude le nombre

47. — Tuchaua, chef indien, du rio Waupés.

des habitants qui vivent sur cet immense territoire. Les chiffres que l'on produit d'ordinaire ne reposent que sur des données approximatives.

En 1852, on calculait qu'il y avait dans la province 30,000 habitants, y compris les Indiens civilisés. En 1872, on affirmait que le nombre des habitants s'élevait à près de 70,000. Aujourd'hui, il faudrait peut-être calculer qu'il y en a 130,000 au moins.

Dans le magistral rapport qu'il a présenté à l'Assemblée législative provinciale, le 25 mars 1883, le président de l'Amazone, M. José de Paranaguá, a pu dire avec raison : « Les renseignements que nous possédons sont très imparfaits, à tel point que l'on peut avancer que tous les calculs au sujet de la population totale de l'Amazone ne reposent que sur de vagues inductions et ne sont que de pures fantaisies. » Ce jeune et intelligent président a fait procéder à un recensement, dont les résultats ne nous sont pas encore connus à l'heure où nous écrivons. Cependant, des informations qu'il a pu recueillir, il résulte sur certaines régions des indications qui nous paraissent très plausibles. Ainsi, dans le rio Solimões ou haut Amazone, depuis Cudajaz jusqu'à San-Paulo-d'Olivença, il y aurait 3,938 habitants, dont 2,021 du sexe masculin et 1,917 du sexe féminin. Sur ce nombre, 3,664 sont nationaux et 294 étrangers; 3,887 sont libres, et à peine 59 étaient esclaves. La population de tout le rio Branco semble n'être que de 384 habitants, dont 197 du sexe masculin et 187 du sexe féminin; 369 sont nationaux et 15 étrangers. On évalue la population du rio Purús à 50,000 âmes.

La population civilisée de la province se compose de trois éléments principaux : les Brésiliens de toute descendance, les Indiens catéchisés et les étrangers. Nous ne faisons pas mention des Indiens vivant à l'état sauvage. Dans le cours de ce travail, nous étudierons en détail chacun de ces trois groupes. Nous ne donnons ici que des notions générales qui serviront à mieux faire saisir ce que nous dirons, par la suite, de l'habitant du pays.

Le noyau principal de la population est formé par les Brésiliens.

48. — Tuchaua, chef indien, du rio Waupés.

Que faut-il entendre par cette dénomination? — Nous pensons avec M. Sylvio Roméro que le Brésilien n'est ni le descendant de pure race portugaise, ni le descendant sans mélange des indiens autochtones, ni le produit non croisé de l'Africain importé. Le vrai Brésilien ne peut être revendiqué ni par la race blanche exclusivement, ni par la race cuivrée seulement, ni par la race noire. Le Brésilien est un métis, dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire qu'il est le produit de l'union de ces trois races, la résultante de leur croisement intime et perpétué. Chacune de ces trois races a contribué plus ou moins à la fixation du type actuel ; toutefois, dans l'Amazone, il est certain que le sang africain n'a apporté qu'un très faible contingent.

Le mélange de ces trois éléments a donné naissance à des combinaisons multiples. Les trois principales sont : le métis entre le blanc et le noir, celui entre le blanc et l'Indien, et celui entre l'Indien et le noir. « L'hybride entre le nègre et le blanc, appelé mulâtre, dit Agassiz, est trop connu pour que j'aie besoin de le décrire; il a les traits élégants et un teint clair; il est plein de confiance en lui-même, mais il est indolent. L'hybride entre l'Indien et le nègre, qu'on appelle cafuzo (ou mieux carafuz), est très différent ; ses traits n'ont rien de la délicatesse de ceux du mulâtre ; son teint est foncé ; ses cheveux sont longs, fins et bouclés, et son caractère présente une heureuse combinaison de l'humeur enjouée du noir et de l'énergique rusticité de l'Indien. L'hybride entre le blanc et l'Indien, appelé mammaluco (ou mieux mameluco) au Brésil, est pâle et efféminé, faible, paresseux, tant soit peu obstiné. Il semble que l'influence de l'Indien ait eu juste assez de force pour anéantir les attributs élevés du blanc, sans rien communiquer de sa propre énergie au produit. »

Les Indiens sont fort nombreux encore dans les forêts de l'Amazone, où ils vivent par petites tribus. Quelques-unes d'entre elles ont été domestiquées par les négociants de l'intérieur, par les extracteurs de

caoutchouc et par les colporteurs qui parcourent les rivières, avec lesquels ces nomades sont en relations. Parmi ces Indiens, les Mundurucús se distinguent par leur amour du travail et par leurs goûts agricoles.

Dernièrement encore, M. Barboza-Rodrigues a été envoyé en mission auprès des Indiens Jauaperys, dont la réputation de sauvagerie sanguinaire était grande parmi les habitants du pays. Il a découvert que leur véritable nom est celui de Chichranãs, et il est entré en pourparlers amicaux avec eux, en les préparant à la vie civilisée.

Quant aux étrangers établis dans l'Amazonie, ils y vivent de la même vie que les naturels du pays, sans que des préjugés surannés cherchent à se faire jour contre eux.

Ces éclaircissements généraux nous permettront d'entreprendre maintenant l'étude de l'habitant du pays d'une manière plus détaillée.

## CHAPITRE II

*Vie domestique et sociale.* — Préjugés européens. — Maisons. — Hospitalité amazonienne. — Meubles. — Vêtements. — Aliments. — Excitants. — Mœurs et coutumes. — Assistance publique.

Le caractère et le tempérament d'un peuple quelconque ne se traduisent pas seulement dans ses institutions civiles et politiques, dans son organisation administrative, dans sa législation particulière ; ils apparaissent surtout dans un ensemble de faits extérieurs qui lui donnent sa véritable physionomie. La littérature et les arts font connaître le degré de culture d'une nation ; sa vie domestique révèle, par un côté plus intime, ses traditions, ses mœurs et ses tendances.

En attendant que nous étudions la vie intellectuelle de la population amazonienne, c'est sous cet aspect nouveau que nous allons l'envisager.

Des trois groupes qui la composent, nous ne nous occuperons que des deux premiers, c'est-à-dire des Brésiliens proprement dits et des Indiens à demi civilisés. Nous réservons le troisième, qui comprend les étrangers de tous les pays établis dans la province, pour en faire le sujet spécial d'un chapitre de notre dernière partie.

Dans les écoles d'Europe, et jusque dans les académies les plus en renom, on connaît mieux les Grecs et les Romains d'il y a deux mille ans que les habitants actuels des régions un peu éloignées de Paris, de Londres ou de Berlin.

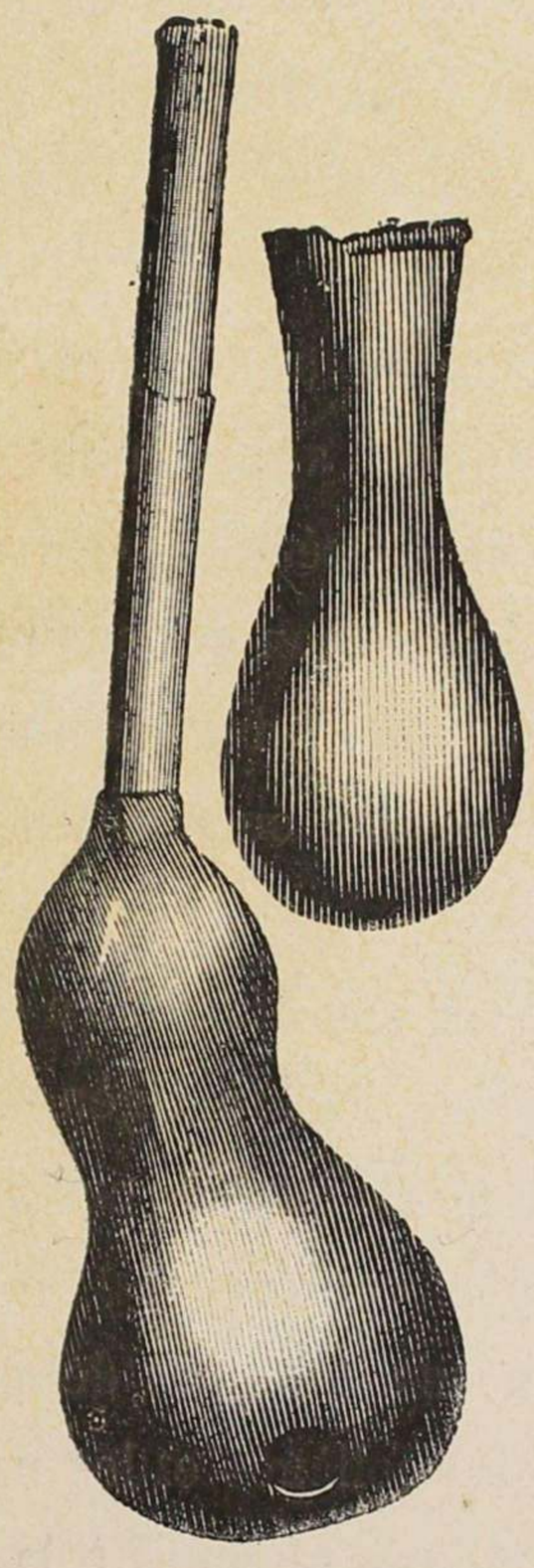
Malgré les sociétés de géographie qui se multiplient; malgré des relations nombreuses de voyageurs explorant le monde; malgré tous les progrès réalisés par une certaine littérature, fort instructive, d'ailleurs, qui prend à tâche de vulgariser, par tous les moyens, les merveilles et les curiosités sans nombre que renferme notre globe; malgré les collections ethnologiques propagées partout grâce aux procédés de la photographie; malgré les expositions fréquentes où figurent des échantillons variés et pittoresques des principales races d'hommes, il reste encore beaucoup à faire pour arriver à une connaissance vraie et à des notions précises touchant les différentes peuplades qui vivent dans les quatre parties du monde.

Dans le principe, cette étude a été fort mal commencée. Il est difficile aujourd'hui de la reprendre par la base. Ceux qui ont les premiers découvert les mystérieuses solitudes du Nouveau-Monde ont, par ignorance ou enthousiasme, faussé la vérité. Leurs observations sont incomplètes, et ne portent, pour la plupart, que sur des particularités ou des bizarreries d'un médiocre intérêt. Ces récits puérils, où le merveilleux tient une large place et qui manquent de la plus élémentaire critique, ne sauraient nous satisfaire.

Les rapports faits par les conquérants et par les gouverneurs ne visent d'ordinaire que les questions d'exploitation et de colonisation. Les actes émanés des missionnaires sont parfois entachés d'idées préconçues, quelque bonne foi qu'aient leurs auteurs. Les fantaisies philosophiques de Voltaire ne sont pas plus admissibles. Quant au genre pittoresque, inauguré par l'imagination exotique de Chateaubriand, et s'épanouissant en sève luxuriante dans les romans de Fenimore Cooper, de Gustave Aymard, de Jacolliot et de tant d'autres écrivains connus, il semble avoir fait son temps.

Les résultats de ces tentatives, qui ont peut-être eu leur raison d'être, a été de transmettre des idées fausses sur tous les points soi-

disant élucidés et acquis à la science. D'après la déplorable habitude que nous avons de tout généraliser, de tout ramener à une synthèse abstraite, nous nous formons une opinion arrêtée et presque uniforme sur tous les peuples arriérés, quels qu'ils soient. Il suffit qu'on les dise primitifs, naturels, indigènes, autochtones, pour que, sans autre



49-50. — Torés (instruments de musique).

information, on leur accorde aussitôt, à tous indistinctement, les mêmes mœurs répondant à peu près aux qualificatifs par lesquels on les désigne.

Ainsi, il est entendu que tous les Indiens doivent se passer de tailleurs, et qu'ils ne peuvent pas vivre autrement que *selon la nature* — un mot que les stoïciens eux-mêmes, avec tout l'arsenal

de leur logique compliquée, n'ont pas pu comprendre et définir.

Il serait cependant bien simple, semble-t-il, d'appliquer à ces études les procédés analytiques dont on se sert dans les autres sciences. Sans doute, il n'est pas d'une pratique facile de soumettre à une investigation rigoureuse et suivie des tribus qui ne sont pas d'un abord très engageant. Il est plus aisé de jeter la drague et de descendre le scaphandre au fond des mers, pour en extraire les êtres vivants, que de faire campagne à la suite de bandes de Peaux-Rouges ou de Peaux-Cuivrées.

Cependant, depuis quelques années, on a vu dans les principales capitales quelques familles appartenant aux peuplades d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie. Ces spécimens de la famille humaine ont été livrés à l'examen des savants ; et il est certain qu'ils ont plus fait, pour l'avancement de certaines solutions scientifiques, que les ossuaires des muséums ou que les appréciations fantaisistes des voyageurs en chambre.

Pour l'Amazonie, il n'est pas nécessaire de recourir à ces importations d'un nouveau genre. Les indigènes de ces contrées ont été étudiés chez eux par des spécialistes de premier ordre ; mais, avouons-le, ils n'en sont guère plus connus.

Combien de fois ne nous a-t-on pas demandé, pendant notre long séjour en Europe, dans les collèges et les universités que nous avons fréquentés, si nous couchions toujours à la belle étoile, si nous puisions l'eau des sources dans le crâne des morts, et si nous confectionnions nos habits avec des plumes d'oiseaux bleus ! Hélas ! il nous a fallu répondre à ces questions naïves que nous nous sommes laissés entamer par la prosaïque civilisation européenne; que nous avons échangé l'arc séculaire contre la carabine Minier; que nous avons installé le confortable dans nos sauvageries, et que les villes, les bourgs, les simples villages de notre Amazonie ont remplacé avanta-

geusement les huttes de feuillage ou de terre sèche qu'ils aiment à se représenter dans leurs rêves de Robinsons suisses.

Nos centres de population, quoique très clairsemés et épars seulement le long des cours d'eau, n'en font pas moins belle figure sur la lisière des forêts vierges, entre l'azur incendié du ciel et les nappes d'or des rivières, au milieu d'îles fortunées éclatantes de verdure et de lumière et redondantes de fécondité.

Les petites cités amazoniennes sont comme des nids sous les grands arbres, des nids spacieux où l'on tient à l'aise.

Là-bas, en ce beau pays, les maisons sont vostes. Elles peuvent contenir de nombreux enfants qui les emplissent de leurs ébats. Les maisons sont vastes, parce que la terre est grande et que l'hospitalité est large. Les maisons sont vastes, parce que l'Amazonien aime à se mouvoir en liberté. Il ne comprend pas ces ruches humaines de Paris où nous bourdonnons notre existence, emmurés, empilés les uns sur les autres comme dans un caveau de famille. Il ne saurait borner ses vœux à quelques pieds carrés — *angulus ridet.*

Sa demeure est relativement spacieuse ; quelques pièces seulement la composent, mais dans ces pièces on taillerait des appartements parisiens. Pour les construire, on a fait une large brèche dans un coin de forêt ; et avec les troncs équarris des arbres géants on a élevé des murs presque aussi solides, quoique beaucoup moins élégants, que les maçonneries de pierre et de mortier auxquelles on est habitué généralement en Europe. Une enveloppe de chaux les recouvre et fait rebondir les traits du soleil. Des vérandas ornent la plupart des habitations, d'ailleurs basses ou à un seul étage ordinairement. Il est rare qu'il n'y ait pas un jardin, si petit soit-il. Le jardin intérieur et la véranda sont les deux oasis où l'on se repose aux heures chaudes du jour, où l'on cause au bercement des hamacs suspendus.

Et puis, bien que ces demeures de la province dont nous parlons

ne puissent rivaliser en aucune manière avec les constructions modernes des premières capitales du vieux monde, elles offrent d'autres avantages : quoique modestes et simples d'apparence, elles sont toujours ouvertes (nous ne parlons pas au figuré), comme la maison du Sage, et tout homme qui porte une lettre de recommandation, de la part d'un ami ou d'une simple connaissance, y est accueilli à bras ouverts. L'hospitalité écossaise est un mythe à côté de l'hospitalité brésilienne en général. Quand un étranger passe le seuil d'une maison, il entre chez lui. Ces mœurs patriarcales sont principalement en honneur dans ces parages, où l'on ne trouve, surtout dans les petites villes et dans les bourgs, aucune hôtellerie passable pour des voyageurs habitués au confort européen.

Même dans les intérieurs riches, on ne trouve aucun luxe de mobilier, aucune somptuosité apparente, aucun étalage de ces bibelots qui font les délices des civilisations raffinées.

L'étranger est frappé de la simplicité des meubles. Ce sont quelques berceuses légères, d'équilibre instable, sièges à mouvement perpétuel qui trompent le besoin d'activité du corps par une indolence rythmique; puis des chaises et des canapés garnis de paille, et l'infaillible hamac, tantôt simple, tantôt orné de franges de prix.

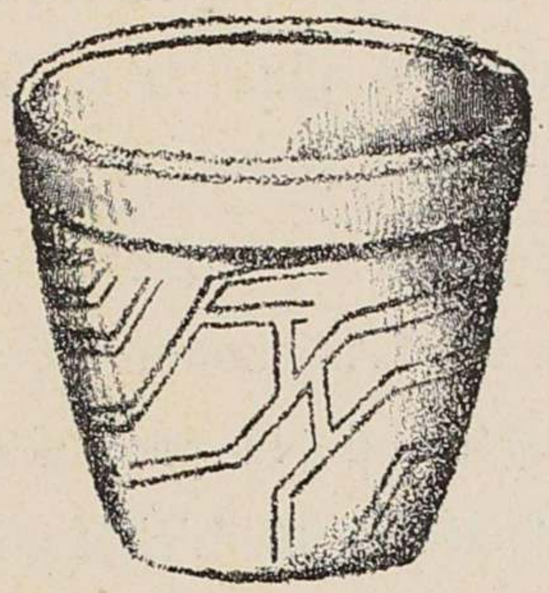
Pour le vêtement, l'habitant de l'Amazone se croit obligé de sacrifier aux coupes d'habit européennes. Le drap noir est de mise, de même que le chapeau de soie, usages absurdes sous un climat pareil. Les dames se montrent plus pratiques en s'habillant généralement d'étoffes légères, tout en leur conservant un certain cachet parisien. Les costumes de drap léger, les toilettes de madras, de surah, de foulard, de mousseline sont en honneur parmi les personnes de la société.

Si les habitants du haut Amazone obéissaient moins aux préjugés de la mode, et suivaient un peu plus les simples indications de

l'hygiène, ils ne se vêtiraient que de flanelle ou d'étoffes de soie.

« Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. » Cet axiome, qui peut servir de devise à tous les cuisiniers bourgeois, est le critérium presque infaillible du caractère moral des peuples. Sans vouloir trancher ici le débat entre les végétariens et les carnivores, on peut regretter que l'alimentation végétale ne soit pas plus en honneur dans un pays aussi chaud.

Les classes riches de l'Amazonie peuvent lutter en harnois de



51. — IGASAUA (urne funéraire indienne).

bouche avec tout autre peuple. Leur table est aussi plantureuse que leur sol. Agassiz nous a laissé la description d'un banquet auquel il a été invité à Manáos, à quelque 1,600 kilomètres de l'embouchure du grand fleuve. « Il n'y avait, à la vérité, dit-il, ni glace, chose assez peu facile à obtenir sous ce climat, ni vin de Champagne; mais ces deux exceptions étaient plus que compensées par un assemblage de fruits des tropiques que partout ailleurs on n'aurait pu se procurer à aucun prix : les *ananas* énormes, les *abacatys* verts et rouges, les *pitangas* couleur propre, les *attas* ou *fructas do conde*, les *abios*, les *sapotilles*, les *bananes* des espèces les plus recherchées, ainsi qu'une grande variété de *maracujás* — le fruit de la passiflore. »

Les Romains eussent payé d'une province ces desserts excentri-

ques. En Amazonie, il suffit de secouer les arbres pour se les procurer.

L'ordinaire des classes moyennes est moins compliqué. Leur alimentation, cependant, est saine et abondante. Les pièces de résistance se composent de la viande savoureuse des tortues et de poissons variés. Le pain est remplacé par la farine de manioc. Cet aliment est très substantiel et convient bien au climat, où la mastication est une fatigue. Ces provisions se trouvent en abondance sous la main, quoique la vie soit assez chère à Manáos.

Nous avons déjà dit que la vallée de l'Amazone est un immense garde-manger bourré de vivres et dans lequel il n'y a qu'à prendre. La viande de boucherie est plus rare, mais coûte relativement moins cher qu'à Paris — environ 2 fr. 50 c. le kilogramme. Ce ne sont pourtant pas les matières premières qui manquent. L'île de Marajó, à l'embouchure de l'Amazone, est le paradis terrestre des bœufs. Dans d'autres parties de la province, des troupeaux de ces ruminants se multiplient en liberté. L'État possède en outre, dans les plaines arrosées du rio Branco, deux *fazendas* qui ne comptent pas moins de 16,000 têtes de bétail. Malgré cela, la viande coûte cher à Manáos, car les moyens de transport sont encore insuffisants; et le gouvernement provincial a dû signer, en novembre 1882, un contrat avec un particulier pour la fourniture du bétail nécessaire à la consommation du chef-lieu. Ceux qui vivent dans l'intérieur sont plus favorisés. Ils ont la ressource de la chasse, et un bon coup de fusil donné à propos fournit de quoi remplir les pots à salaison.

Les fils de Noé n'ayant pas jugé convenable d'émigrer en Amazonie, il s'ensuit que le pays est privé de la divine liqueur dans laquelle le brave patriarche noya ses chagrins après le déluge. Pas de vigne; partant pas de phylloxera, ce qui n'empêche pas de jouir des présents de Bacchus. Dans les grandes occasions on sert quelques précieux flacons de France et de Portugal, et l'on se verse à flots le

nectar de la civilisation européenne. Ceux qui soutirent le caoutchouc au fond des forêts échangent volontiers le suc laiteux qu'ils récoltent contre le pétillant breuvage qui a fait l'esprit du bon Champenois La Fontaine. Le peuple et ce que l'on peut appeler la petite bourgeoisie entretiennent la fraîcheur de leur teint par de copieuses rasades d'eau fraîche. Ils se trouvent fort bien de ce régime aquatique, pur de toute falsification malfaisante.

Pour combattre les miasmes, on les traite par d'énergiques fumigations à la nicotine. Le tabac est presque passé à l'état d'objet de première nécessité dans ces contrées, et celui de Borba jouit d'une grande réputation.

Le café y est également d'un constant usage.

Nous conseillons aux Européens fraîchement débarqués à Manáos de ne pas rompre trop brusquement avec leur ancienne manière de vivre. Ils devront n'adopter que peu à peu et par transitions insensibles la nourriture du pays. Qu'ils se gardent aussi de l'attrait séducteur de certains fruits.

La population amazonienne d'origine blanche, le Brésilien proprement dit, a gardé quelques restes des usages anciens, soit qu'ils lui aient été transmis par les premiers colons, soit qu'ils lui viennent de certaines traditions locales, modifiées par l'influence chrétienne.

Mais toutes ces coutumes du bon vieux temps tendent à disparaître, noyées dans des pratiques nouvelles d'importation étrangère.

Dans notre enfance, on célébrait encore la fête des parents et des amis d'une manière fort originale. La veille du jour où un Brésilien devait fêter son saint patron, on s'attachait à ses pas et l'on s'ingéniait à lui nouer un ruban au bras. Ces faveurs obligeaient. Celui qui était l'objet de cette attention attachante était redevable d'un bon dîner ou tout au moins d'un petit cadeau à celui qui l'avait enrubanné.

Quelques fêtes locales donnent lieu à des réjouissances assez semblables à celles de certaines fêtes du même genre dans quelques régions de la France.

Il y a des neuvaines le soir dans l'église paroissiale ; et sur les places, les petites baraques foraines font rage. Le sacré se mêle au profane avec une naïveté charmante. Le Brésilien de ces parages ne croit pas que Dieu doive être exclu de ses divertissements.

Les fêtes de Saint-Antoine, le 13 juin, de Saint-Jean, le 24 juin, de Saint-Pierre, le 29 juin, donnent lieu encore à des feux de joie et à des récréations nocturnes. Ici l'origine latine, la descendance aryaque, se révèlent. Le culte d'Agni, le feu créateur, est associé à celui des saints vénérés au mois du solstice d'été.

Mais, nous le répétons, la civilisation égalitaire nivelle tous ces usages ; et bientôt, de toutes ces traditions des ancêtres, il ne restera nulle trace.

Si l'on veut trouver encore du pittoresque et de l'imprévu sur la terre amazonienne, c'est parmi le *peuple*, parmi la race qui descend des Indiens, qu'il faut les aller chercher.

Cette classe d'habitants est restée plus attachée aux souvenirs de son berceau, et elle a conservé une physionomie à part qui la distingue des purs Brésiliens dont nous venons de parler. Ses aliments, ses excitants, ses mœurs et ses coutumes gardent quelque empreinte de la race primitive.

Le peuple a encore sa *poqueca*, son *xibé*, son *beijú* et son *moquem* comme nourriture. Il est resté fidèle au *tucupy*, au *caxiry*, à la *cachaça*, à son vin de *cajú* et de fruits fermentés.

C'est là, dans ce milieu plus naïf et plus esclave des traditions, que l'on célèbre les fêtes chrétiennes sous des dehors de fétichisme, et que l'on croit encore aux belles légendes héritées des aïeux.

Rappelons donc rapidement quelques traits de la vie de ces gens du

peuple de l'Amazonie, confondus parmi les descendants « de ces colons sortis du Portugal, lesquels, en s'unissant par les liens conjugaux aux naturels du pays, ont fait surgir cette race nouvelle qui est blanche et connue sous le nom de *mamelucks*, qui se distingue des hordes sauvages par la couleur et par son goût pour l'agriculture et les arts mécaniques ». (*Tenreiro-Aranha.*)

Nous suivrons dans ce court aperçu la même division que précédemment.

Parmi les aliments chers aux mamelucks, la *poqueca* tient la première place. Ce mot signifie enveloppe. La poqueca se prépare avec

52. — Vase en argile des anciens Indiens.

toutes les recherches que l'on met d'ordinaire dans la confection d'un plat national. Les Anglais ne sont pas plus empressés autour de leur pudding du Christmas. On prend une large feuille bien épaisse, bien luisante, et l'on y dépose du poisson ou de la venaison avec des condiments. On ficelle le tout et on le place sous la braise jusqu'à ce qu'il soit cuit à point. C'est, paraît-il, à s'en lécher les doigts, qui, dans cette classe, servent encore de fourchettes.

On mange la poqueca avec toutes les préparations du manioc, avec le *xibé* ou farine trempée dans de l'eau fraîche, avec le *beijú*, espèce de gâteau pétri avec de l'eau. On l'accompagne de quelques verres de *cachaça* ou tafia de canne à sucre, et de fortes lampées de *caxiry*. La boisson nommée caxiry se fait avec les beijús. Quand ces gâteaux de

manioc sont cuits, ils sont gardés pendant quelques jours dans des feuilles vertes, puis déposés dans un vase rempli d'eau. On les dissout en agitant et on laisse fermenter.

Un mets plus utile que la poqueca est le *moquém*, sorte de viande boucanée par des procédés simples et expéditifs. La sauce, que l'on met un peu partout, se nomme *tucupy*. C'est un liquide tiré du manioc, râpé et comprimé dans le *tipity*, tube élastique fait avec les tiges de la jacitára (*desmonchus*) ou du guarumá (*maurata arouma*, d'Aublet). Ce suc laiteux est un violent poison végétal, dont le principe actif est l'acide cyanhydrique. Mais ce suc est volatil, et, après l'ébullition, il forme une excellente sauce pour le poisson et les autres mets.

Pour compléter ces quelques notions sommaires sur l'alimentation de la classe vraiment indigène, nous citerons encore le *pira-cuhy* ou farine de poisson, et le *pirarucú*, poisson que nous avons décrit précédemment.

Le *pira-cuhy* est un aliment fort utile dans ces parages. Il est fait de poisson grillé, dont on a ôté les arêtes et que l'on a écrasé dans un mortier ; après quoi on le dessèche sur des plateaux en terre, et on en obtient ainsi une « farine de poisson » excellente et agréable au goût.

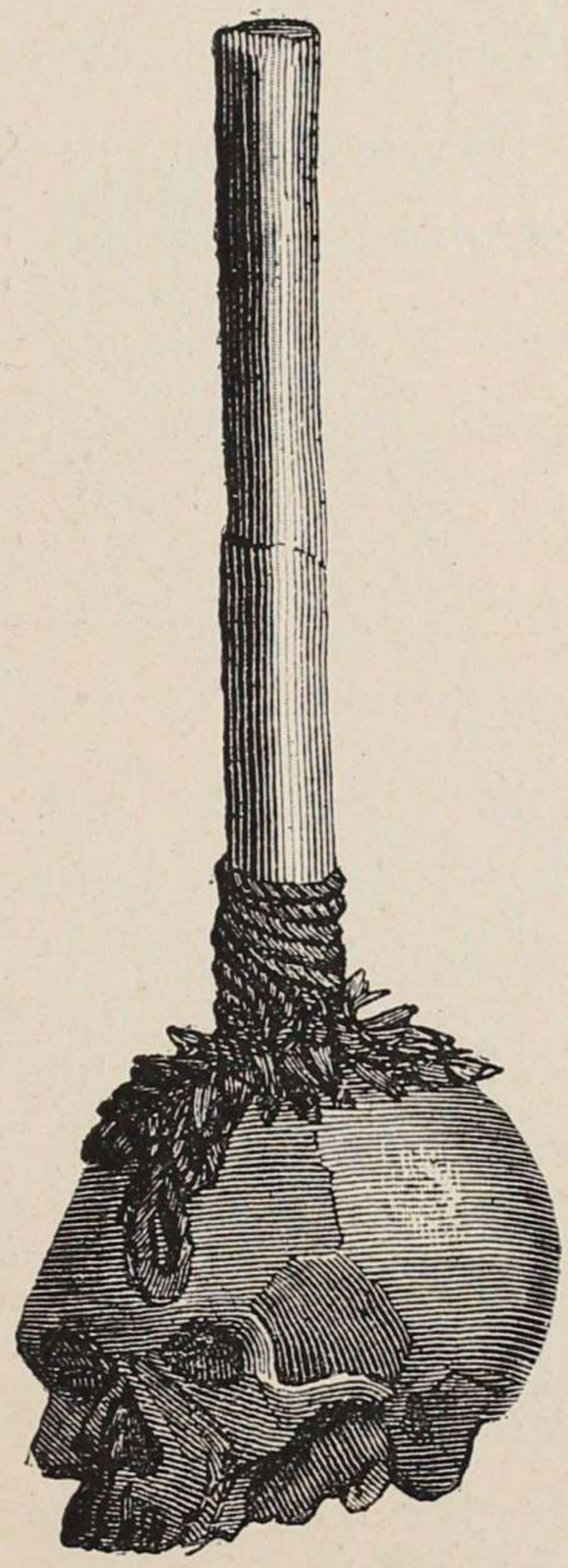
Quant au *pirarucú*, dont la longueur atteint jusqu'à $2^{m},20$, après la pêche on le transporte aux baraquements ; là, on enlève les écailles du poisson, on le coupe en deux, on le sale et on empile les morceaux découpés les uns sur les autres. Ils y restent pendant quelques heures, au bout desquelles on les expose au soleil, bien étalés, pour les faire sécher.

Passons rapidement aux mœurs des Indiens à demi civilisés.

Un culte ne meurt pas, il se transforme toujours, a-t-on dit. La vérité de ces paroles éclate d'une manière saisissante dans les coutumes et dans les traditions singulières que les descendants des Indiens ont conservées de leur première origine.

Certes, on sent bien que la grande pensée du christianisme s'est adaptée à ces âmes neuves, que des conceptions plus avancées sont greffées sur les croyances primitives; mais on peut dire que le sauvageon qui les porte est encore en pleine sève.

De même que l'Européen garde dans les profondeurs de son être



53. — Trompette indienne.

un vieux levain du naturalisme antique, de même les populations inférieures de l'Amazonie restent inconsciemment attachées au fétichisme indien.

L'hérédité a accumulé dans les couches profondes de cette race d'hommes tous les instincts, toutes les superstitions qui caractéri-

saient les anciens possesseurs du sol. Les fêtes, les cérémonies chrétiennes, sont des corruptions ou plutôt des perfectionnements des antiques usages païens.

Nous décrivons ailleurs la fête du *saïré*, qui résume dans ses allégories et dans son symbolisme profond, quoique grossier, les principaux points du dogme catholique.

Les merveilleuses légendes du *Curupira* et de la *mãi-d'agua* charment leur besoin de rêverie et leur versent de poétiques émotions. Elles sont comme les voix des deux grands génies qui se cachent dans les choses amazoniennes : le génie des forêts et le génie des eaux. Elles traduisent l'impression que l'immense nature dépose au fond de ces âmes mélancoliques.

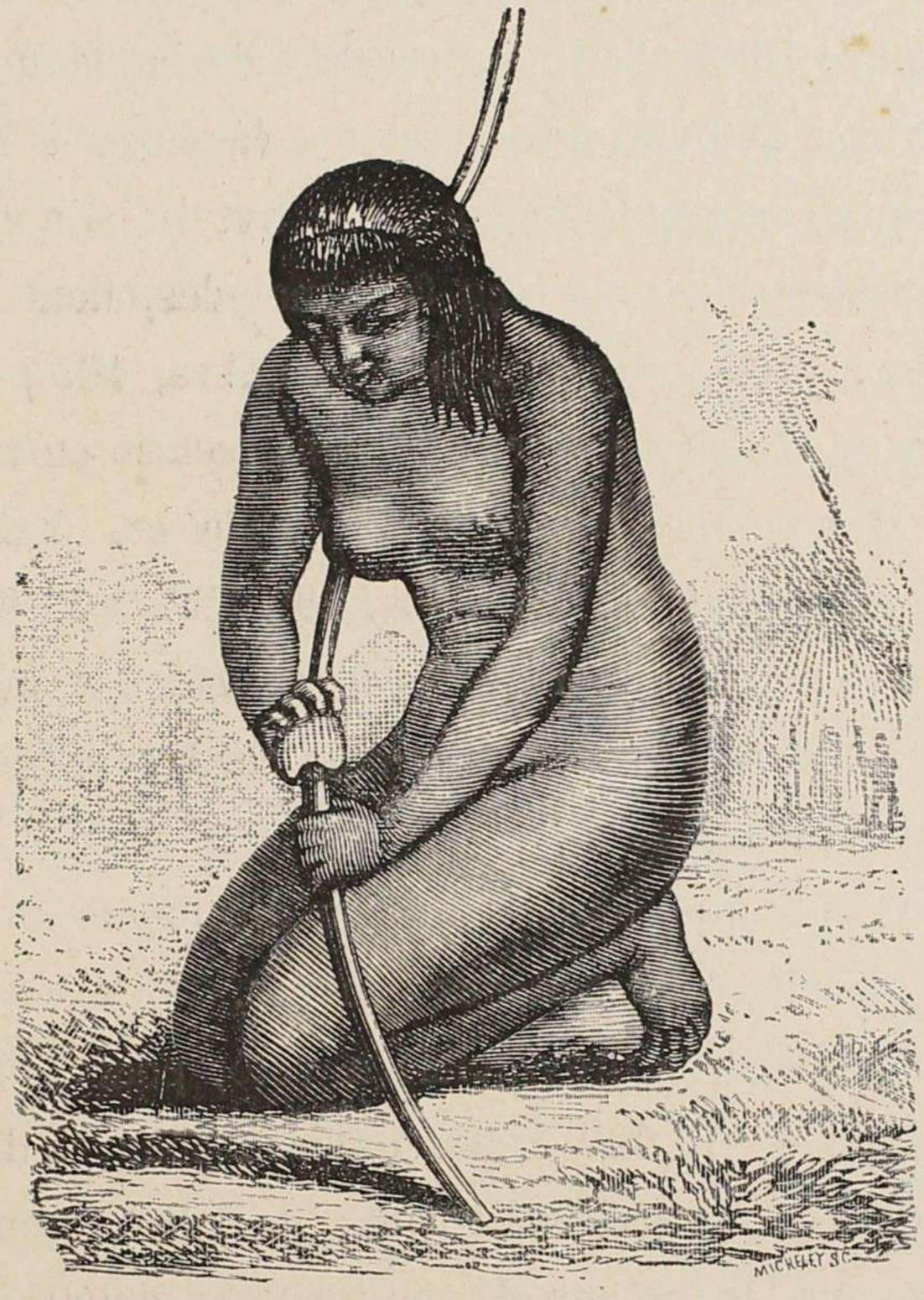
Le *Curupira* est un génie sylvain qui hante les solitudes boisées. Quand les femmes s'égarent dans la forêt, il sort des arbres sous la figure d'un Indien.

Quand les hommes se perdent dans la forêt sans fin, il se montre sous la forme d'une belle Indienne. Il ne faut pas suivre le Curupira.

Ceux qui connaissent la malice de Curupira l'amusent en chemin. Ils se reposent à l'ombre, et se mettent à tresser de petits paniers de lianes ou de tiges de *guarumá*. Le Curupira vient. Il prend les petits paniers, les examine, et, pour apprendre à en faire d'aussi beaux, il commence par les mettre en pièces, comme ferait un gentil ouistiti d'une parure de dentelles. Pendant ce temps-là, on s'échappe, et l'on retrouve les sentiers.

La légende de la *mãi-d'agua* est plus candide encore. La fée enchanteresse fréquente les rivières et les *igarapés* sombres. Elle guette les jeunes fiancés et les met dans le malheur. Par les nuits sereines et tièdes, elle fait entendre ses chants magiques. Malheur à l'Indien épris, malheur à l'Indienne énamourée qui se laissent attirer ! Le fiancé qui a voulu voir la mère des eaux est frappé de délire.

L'image de cette beauté à peine entrevue s'empare de tous ses sens, et le jette dans les transports d'une joie qui éclate en rires éperdus ; cette vision le tourmente et le sollicite à retourner aux lieux où elle lui est apparue pour la première fois ; s'il se laisse entraîner, s'il la recherche aux bords des rivières, la fée entr'ouvre ses beaux bras au milieu




54. — Indienne travaillant un arc.

des herbes, l'enlace et le fait mourir d'amour dans le lit des fleuves. Morale : l'eau est fascinatrice comme la femme; moins enivrante peut-être.

Il existe en Amazonie une autre fée, qui est une bonne fée, celle-là. Elle est toujours prête à ouvrir son sein et à y recevoir les malheureux.

Nous voulons parler de l'assistance publique, qui a son siège à

Manáos et qui porte le doux nom de *Santa-Casa-da-misericordia.*

Le bien qu'elle fait est considérable. Elle a à sa charge un hôpital et un cimetière. Un comité d'hommes dévoués, nommé par le président de la province, centralise les aumônes et veille à l'administration des secours. Les mœurs du pays interdisent à tout citoyen brésilien de mourir de faim et de misère.

Pendant l'année 1882-1883, les recettes de la Santa-Casa se sont élevées à environ 100,000 francs, et les dépenses à 50,000 francs seulement. Les infirmes et les malheureux ont du pain sur la planche. En 1882, les infirmeries ont reçu 302 malades, dont 146 pensionnaires payants et 156 indigents. De ce nombre, 165 personnes sont sorties guéries et 113 sont mortes ; 24 sont restées en traitement.

Le service des pompes funèbres relève de cet établissement de bienfaisance, qui a constaté, à Manáos, 282 décès en 1881, et 247 en 1882. On peut voir que la mortalité est normale et que les fièvres intermittentes ne tuent pas plus de monde en Amazonie que la fièvre typhoïde endémique à Paris.

L'assistance publique fournit des médicaments et procure des consultations gratuites aux malades pauvres.

L'assemblée législative provinciale a voté, pour l'exercice 1883-1884, une somme de 75,000 francs environ pour les divers services de la Santa-Casa-da-misericordia, et, de plus, une somme de 25,000 francs pour les travaux de son nouveau cimetière.

Dans ces dépenses, on peut placer les frais qu'entraîne le soin de catéchiser les Indiens encore sauvages. En vérité, ces allocations sont bien minimes et ne peuvent être d'aucune utilité, car elles montent à peine à 5,000 francs pour l'exercice 1882-1883. Nous reviendrons sur ce sujet, en parlant plus loin d'un projet grandiose conçu par Mgr de Macedo, évêque de Pará.

Pour le moment, bornons-nous à constater que les sommes

employées jusqu'ici dans ce but sont dérisoires et que l'on n'a rien tenté dans ce sens avec méthode.

En avril de 1881, trois missions seulement se trouvaient établies dans notre vaste province : l'une dans le rio Waupés avec 400 Indiens ; l'autre, la plus ancienne et la plus prospère, à San-Francisco ; et enfin la dernière à San-José-de-Maracajú.

Cependant, de tous les rapports des autorités, il résulte que s'il existe des Indiens féroces et indomptables, comme les Parintintins, il en est d'autres, de mœurs plus douces, comme les Turás, les Aráras, les Mouras, les Maués et surtout les Mundurucús, qui semblent se prêter très bien à la vie sédentaire et sur lesquels l'action moralisatrice de l'Évangile pourrait efficacement s'exercer au grand profit de la province.

Ces Indiens pourraient former des centres agricoles autour desquels la colonisation européenne viendrait se grouper.

## CHAPITRE III

*Moyens de subsistance.* — Richesses ichtyologiques. — Description d'un emplacement exceptionnel. — Lois accordant des avantages aux Compagnies de pêcheries. — La pêche à la tortue. — La pêche sur les plages. — Loi à ce sujet. — Le *beurre* de tortue. — Son exportation. — Le *peixe-boi*. — Son exportation, sous forme de conserves. — Le pirarucú. — Quantités exportées. — Les pêches destructives. — La chasse. — L'agriculture. — Comment elle est en décadence. — Le cacao. — Élève du bétail. — Lois provinciales en faveur de l'agriculture.

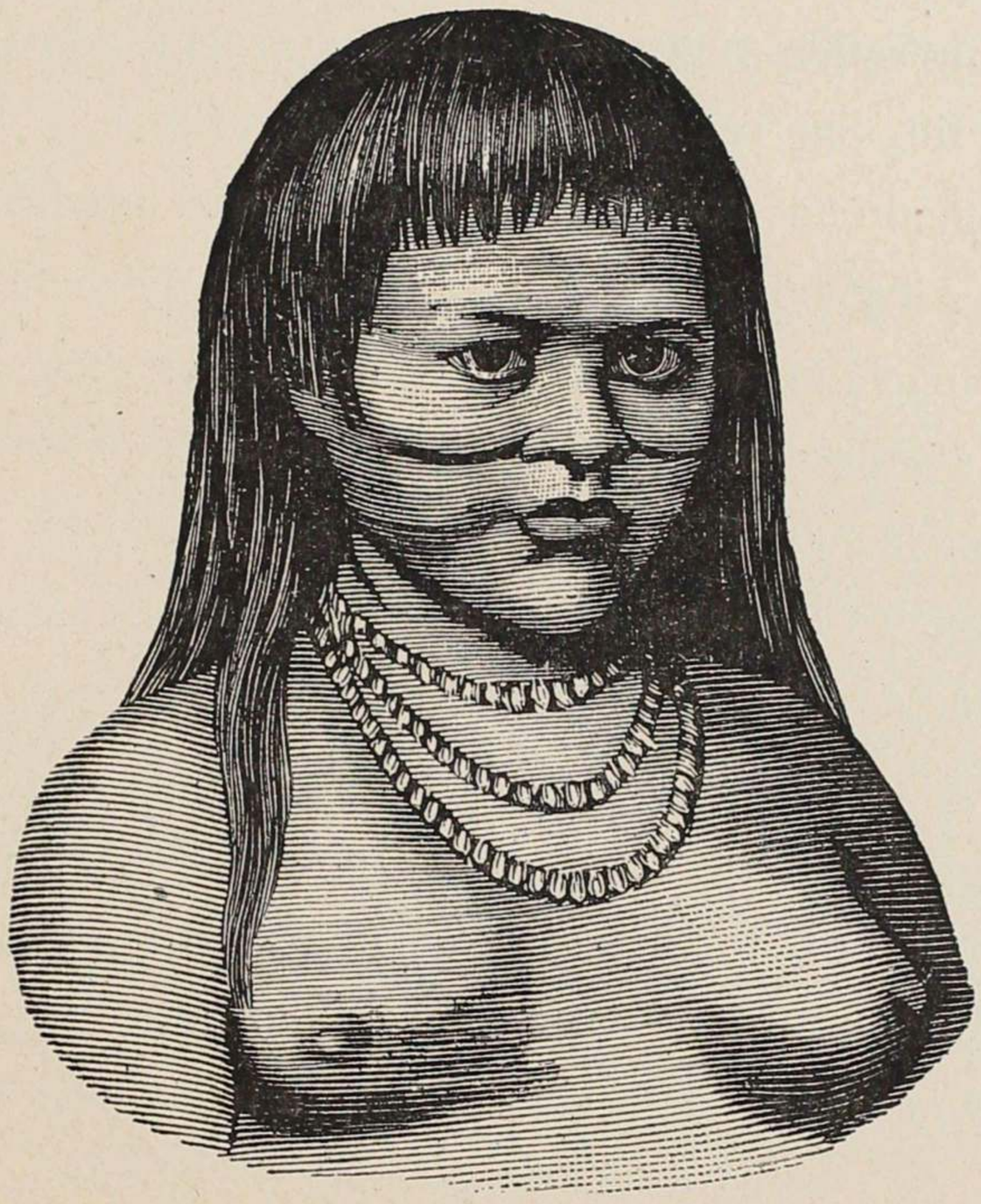
Les moyens de subsistance d'un peuple sont dus en général à la pêche, à la chasse ou à l'agriculture.

Ces trois moyens seront étudiés rapidement dans ce chapitre, les développements que nous avons donnés ailleurs nous permettant d'être très bref désormais sur ces matières.

Lorsque l'on jette les yeux sur une carte de la province de l'Amazone, en voyant l'immense et inextricable réseau de rivières, de lacs, d'*igarapés* qui couvre la plus grande partie de cette région, on est porté tout de suite à se dire : « Il y a là une population qui doit trouver des ressources inépuisables dans la chasse et la pêche, ces deux arts précurseurs de l'agriculture. »

Ceux qui ont lu le chapitre que nous avons consacré au règne animal doivent partager l'opinion des premiers; ils doivent encore se rappeler cette phrase d'Agassiz, dans une lettre écrite à l'empe-

reur du Brésil : « Tous les fleuves de l'Europe réunis, depuis le Tage jusqu'au Volga, ne nourrissent pas cent cinquante espèces de poissons d'eau douce ; et, cependant, dans un petit lac des environs de Manáos, nommé lago Hyanuary, qui a à peine quatre ou cinq cents mètres carrés de surface, nous avons découvert plus de deux cents



55. — Indienne ara.

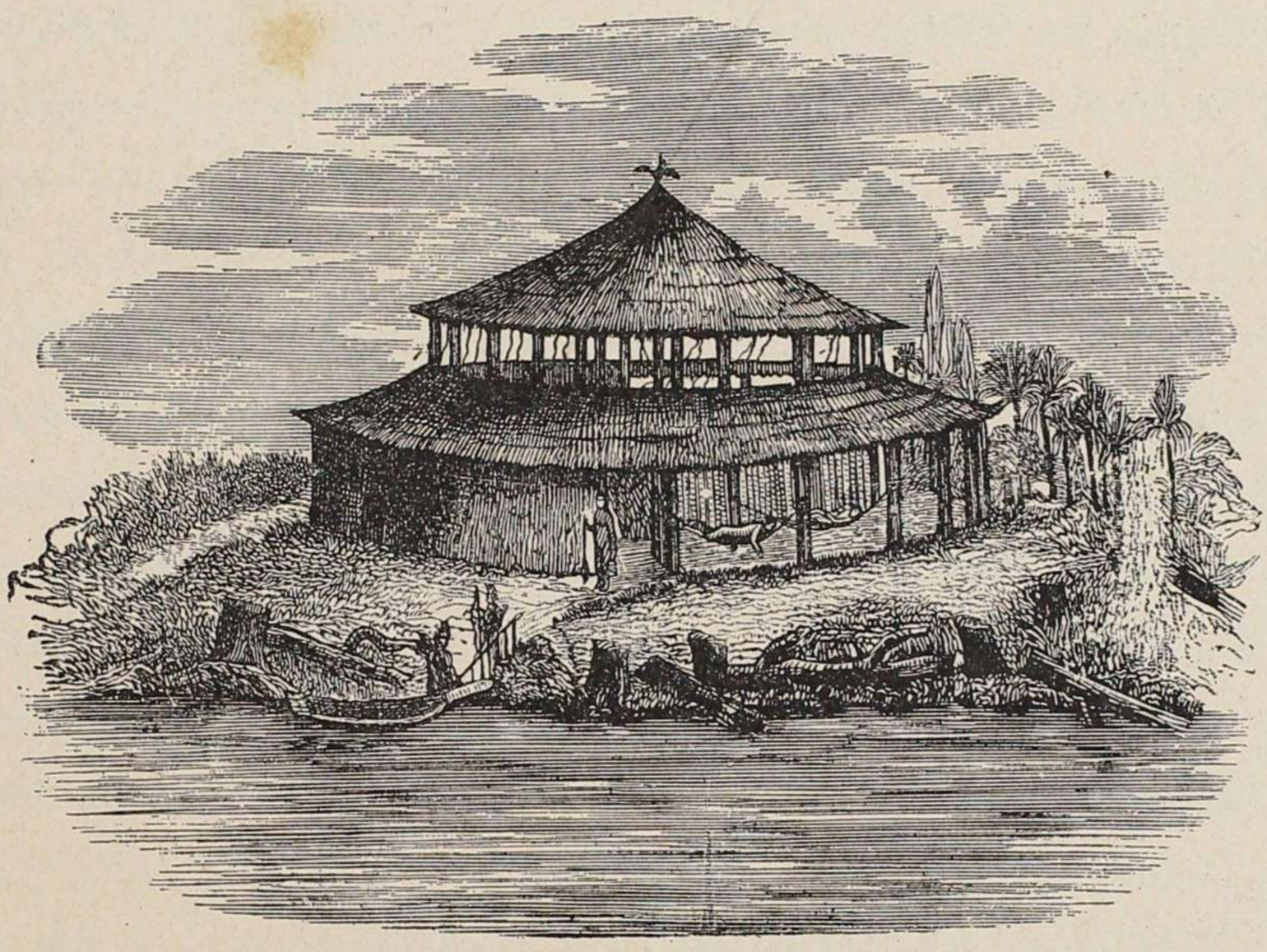
espèces distinctes, dont la plupart n'ont pas encore été observées ailleurs ! » (Lettre du 23 février 1866.)

En lisant les rapports des divers présidents de la province dans les parties qui parfois traitent des richesses ichtyologiques de ce pays et de l'abondance de gibier ; en songeant aux faveurs que l'État a décidé d'accorder aux compagnies de pêcheries, on se trouve confirmé dans sa première opinion.

Dès 1850, en effet, le premier président qu'ait eu cette province, M. Tenreiro-Aranha, décrivait en ces termes un site situé à deux heures de distance de Manáos : « Sur la rive septentrionale de l'Amazone, disait-il, à l'entrée du rio Negro, vis-à-vis l'embouchure du Solimões, sur des terres hautes et montagneuses, on trouve un emplacement central, nommé *das Lages* (des Roches) ; ce nom lui vient de certaines murailles naturelles qui se dressent sur les plages au sable le plus fin. Sur ces hautes terres, si propres à la culture du café, du coton, du manioc et de tous les autres produits spéciaux à cette province, il y a d'épaisses forêts, pourvues d'excellents bois pour la bâtisse ordinaire et pour la construction navale ; certains endroits y disposent de pâturages naturels, auxquels on pourrait adjoindre des champs artificiels pour l'élève du bétail ; sur le sommet de quelques-unes de ces hautes collines, on trouve de grands réservoirs naturels et permanents, d'où les eaux se jettent en tous temps avec tant de force qu'on pourrait les utiliser aisément comme force motrice. Un peu plus haut, il y a un petit cours d'eau, dont les rives abondent en bois, qu'il serait facile d'abattre et de transporter ; et, un peu plus bas, à une demi-lieue de distance, on trouve le beau lac Aleixo, très abondant en poisson. Si, dans cet endroit, on trouve des terres hautes, des carrières de pierres et de vastes plages sablonneuses, vis-à-vis, sur la rive opposée de l'Amazone, à l'entrée du Solimões et sur l'isthme situé entre ce fleuve et le rio Negro, on a les terres basses, propres à la culture du cacao et de la vanille, qui s'y trouvent déjà en abondance et à l'état sauvage. Ces terres, fertilisées tous les ans par la crue périodique des eaux, se prêtent admirablement à la culture de la canne à sucre ; on y trouve également des pâturages et des plaines naturelles couvertes de riz sauvage qui ne sert d'aliment qu'aux oiseaux et aux poissons. Et, sur ces mêmes rives, depuis le rio Madeira, des deux côtés, à l'entrée du Solimões, on rencontre les

lacs immenses et fameux appelés Autás, du Rei (Roi), Manaquiry et Manacapurú, où, pendant l'année entière, mais surtout pendant les six mois que durent les basses eaux, on peut prendre des millions de tortues, de « poissons-bœufs », de *pirarucús*, de tambaquis et beaucoup d'autres poissons, en telle quantité qu'ils peuvent donner de plus gros profits que toutes les pêcheries de Terre-Neuve. »

De son côté, le gouvernement impérial, par la loi n° 876, du 10 sep-



56. — Chaume d'indiens a moitié civilisés.

tembre 1856, a accordé une garantie de 5 0/0 d'intérêts, pendant cinq ans, sur le capital effectivement employé par les trois premières compagnies de pêcheries qui se fonderaient au Brésil; et un décret portant le n° 8,338, du 17 décembre 1881, a approuvé le règlement relatif à cette loi.

Eh bien! malgré tous ces avantages, il n'y a pas une seule compagnie de pêcheries dans cette province, et, nous le disons à regret, le

marché de Manáos se trouve ordinairement bien mal approvisionné de poisson.

Cet état de choses est d'autant plus déplorable que l'on sait les bénéfices fabuleux que la plupart des pays de l'Europe retirent de la pêcherie, soit maritime, soit fluviale. Tout récemment encore (mai 1833), il y a eu à Londres une magnifique exposition internationale de pêcherie, où l'on a pu constater les richesses produites par cette branche de l'industrie. En 1881, la France employait à la pêche 80,876 hommes, montés sur 22,125 barques, jaugeant ensemble 150,000 tonnes, outre 55,000 personnes qui parcourent à pied les plages en pêchant. Aussi, pendant cette même année, cette industrie a-t-elle rapporté 87 millions de francs à la France.

Dans la province de l'Amazone, il n'en est pas de même. Tous les bras sont employés dans les forêts, et se consacrent à l'extraction du caoutchouc et des autres produits forestiers. La pêche et la chasse ne forment pas encore une industrie lucrative et exploitée en règle. Cependant les gens du pays aiment la pêche, et s'y livrent assez activement, mais la plupart du temps pour leur compte. La pêche aux tortues, au peixe-boi et au pirarucú occupe quelques centaines de bras, pendant certaines saisons.

La pêche aux tortues se fait de deux manières.

Sur les rivières, on les prend avec des flèches, qui ont quelquefois un noyau de *tucuman* auprès de la pointe. Ces flèches partent de l'arc avec la vélocité d'une balle; la flèche, en fendant l'air, tire du noyau percé de ce fruit un sifflement semblable à celui d'un oiseau; aussi la tortue qui flotte sur l'eau n'en est-elle pas effrayée; la pointe de la flèche, lancée avec une adresse merveilleuse, pénètre dans la carapace de la tortue, et, en s'y fixant, se sépare de la flèche, mais reste attachée par un fil très long enroulé dans le roseau. La tortue, se sentant blessée, plonge rapidement, et le fil se déroule de la flèche,

qui tournoie au-dessus de l'eau et permet à la barque du pêcheur de s'approcher. Quand le mouvement de la flèche cesse, le pêcheur comprend que la tortue est fatiguée. Il tire alors à lui tout doucement le fil, et à peine aperçoit-il la vaste carapace de la tortue, qu'il la harponne, et la voilà prise.

La pêche sur les plages est appelée là-bas d'un nom caractéristique : on la nomme *viração*, c'est-à-dire retournement ou renversement des tortues sur le dos. On la pratique sur les immenses plages sablonneuses du Solimões, du Madeira, du Purús et du Branco, à l'époque de la ponte, lorsque les tortues vont enterrer leurs œufs. C'est une véritable chasse. Les gens du pays ne se faisaient pas scrupule de dénicher ces œufs, pour en fabriquer le fameux « beurre », si cher à M. Jules Verne, et de prendre par la même occasion les tortues minuscules qui sortaient à peine des coquilles. Une loi provinciale récente (1^er^ juin 1882) défend cette chasse barbare. Elle ordonne aux municipalités de faire occuper les plages, pendant les quatre mois des basses eaux, par un petit détachement de police, et elle édicte des peines sévères pour les contraventions constatées.

La saison pour la fabrication de l'huile de tortue (*manteiga*) prend fin le plus souvent au commencement de novembre.

Voici le procédé employé pendant l'enfance de l'auteur de ces lignes :

Les œufs dénichés étaient jetés dans une barque et massés avec les pieds comme on écrase le raisin, jusqu'à ce qu'ils formassent une pâte gélatineuse. On enlevait alors les pellicules assez épaisses qui servent de coquilles à ces œufs; on versait de l'eau sur le tout, et le résidu restait exposé au soleil pendant plusieurs jours. L'huile montait à la surface; on l'enlevait, et on la faisait bouillir dans un chaudron en cuivre. Ensuite, elle était placée dans de grands pots en terre, pouvant contenir environ 45 livres. On a calculé qu'une tortue

pond en moyenne 80 œufs, et qu'il faut, pour faire un pot de cette graisse, se servir des œufs de 40 tortues.

Pendant le premier semestre de l'année fiscale 1882-1883, on a acquitté à la recette provinciale de l'Amazone des droits d'exportation sur 3,014 kilogrammes de beurre de tortue, fabriqué dans le rio Solimões.

La pêche du « poisson-bœuf » est beaucoup plus difficile, car il a l'ouïe excessivement fine. Ordinairement, on le harponne. Pendant l'exercice financier 1881-1882, l'exportation des conserves de peixe-boi (*mixira*) s'est répartie de la manière suivante : 260 kilogrammes du rio Purús, 247 kilogrammes du rio Juruá et 714 kilogrammes du rio Solimões, plus 90 kilogrammes de peixe-boi frais du rio Purús.

La pêche du « pirarucú » (*sudis gigas*) donne déjà quelques résultats, et se fait sur une plus grande échelle. Pendant l'exercice 1881-1882, il en a été exporté : 146,869 kilogrammes du rio Purús, 4,845 kilogrammes du rio Madeira, 122,625 kilogrammes du rio Juruá, 460,483 kilogrammes du rio Solimões et 13,396 kilogrammes du rio Negro, plus 47,951 kilogrammes du port d'Itacoatiára.

La pêche conserve encore un caractère pittoresque, qui disparaîtra peu à peu, à proportion qu'elle deviendra une véritable industrie. On n'y verra plus alors ces barques si originales de la région amazonienne, ces *ígaras* poétiques : l'*ubá*, barque creusée dans un tronc d'arbre, tout d'une pièce, avec des traverses servant de bancs ; la *montaria*, petit canot sans abri ; l'*igarité*, avec une seule couverture, faïte le plus souvent de feuilles de palmiers ; la barque à deux couvertures ou *ígara-assú*, et le *bote*, la grande embarcation. On n'y verra plus l'Indien armé de son *Jacumá*, rame courte, qui lui sert en même temps de gouvernail.

En revanche, on n'aura plus à déplorer la destruction du poisson qui se fait encore dans quelques endroits au moyen de poisons végé-

57. — Chez les indiens crichanas.

taux, tels que le *Timbó*, le *Tinguy*, le *Turary*, le *Cruapé* rouge, etc.

Le *Timbó* (*Serjana cuspidata*) est une plante verte qui fournit par distillation une huile essentielle d'odeur musquée et un principe narcotique ; il suffit de respirer son odeur pour ressentir un commencement d'empoisonnement. Le *Tinguy* (*Mahonia glabatra*) agit comme un poison ; l'écorce, les feuilles et le fruit sont narcotiques et âcres. Le *Turary* (*Paulinia grandiflora*) sert aux mêmes usages et a les mêmes propriétés ; il en est ainsi également du *Cruapé*.

Nous avons assisté plusieurs fois, dans notre enfance, à cette pêche barbare, qui se fait de la manière suivante : on écrase le *Timbó*, par exemple ; on en jette le jus dans un lac ou dans un petit cours d'eau peu profond et aux eaux tranquilles. Au bout de quelques heures, le poisson, enivré, apparaît à la surface de l'eau, et on n'a plus que la peine de le recueillir. On ne se soucie même pas du menu fretin.

Quant à la chasse, nous n'en parlons que pour mémoire ; elle n'y est guère qu'un passe-temps, et c'est à peine si l'on tue assez de venaison pour sa consommation personnelle. Elle y offre, cependant, un champ illimité. On a déjà vu ailleurs les richesses de ce genre dont abonde la province.

L'agriculture proprement dite est l'objet de la même indifférence de la part des habitants, à cause des bénéfices fabuleux qu'ils trouvent dans l'extraction des produits forestiers.

On peut même affirmer qu'elle est moins avancée aujourd'hui qu'il y a un demi-siècle.

Les différents gouvernements de la province ont essayé tous d'y porter remède ; aucun d'eux n'y a réussi : les uns n'ont pas eu assez de temps pour présider aux réformes qu'ils avaient provoquées ; les autres ont eu recours à des procédés empiriques, destinés fatalement à l'avortement ; tous se sont heurtés au courant économique, qui

porte les populations vers les industries plus lucratives et qui n'exigent aucune préparation ni aucune aptitude spéciale.

Aussi, tandis que l'exportation du caoutchouc et des autres produits forestiers augmente dans des proportions vraiment extraordinaires, celle des produits réellement agricoles diminue-t-elle d'une manière attristante, comme il est facile de le constater d'après le tableau suivant :

COTON.

| | |
|---|---|
| 1867-1868 . . . . . | 103 arrobes [1]. |
| 1871-1872 . . . . . | 109 kilos. |
| 1881-1882 . . . . . | » |

CAFÉ.

| | |
|---|---|
| 1829-1830 . . . . . | 6,200 arrobes. |
| 1859-1860 . . . . . | 270 — |
| 1869-1870 . . . . . | 34 — |
| 1881-1882 . . . . . | » |

TABAC.

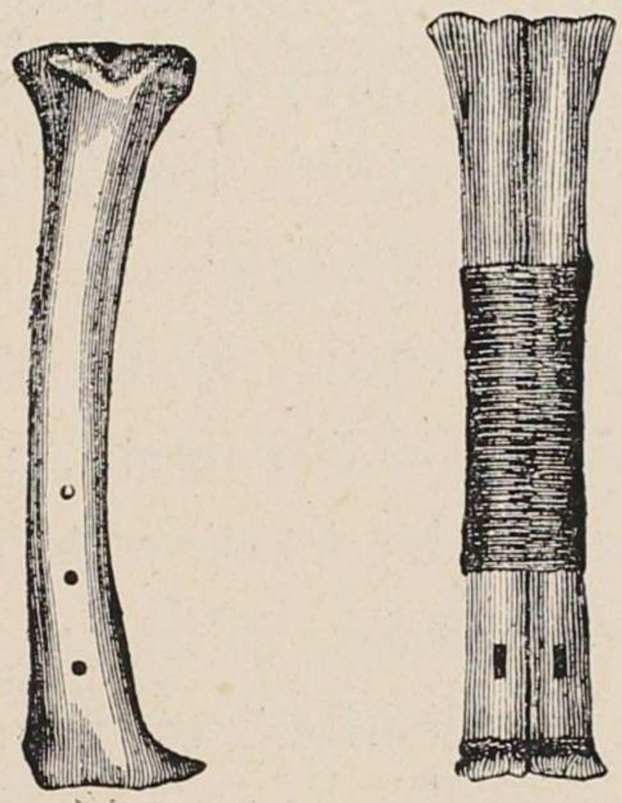
| | |
|---|---|
| 1829-1830 . . . . . | 5,640 arrobes. |
| 1859-1860 . . . . . | 2,270 — |
| 1869-1870 . . . . . | 61 — |
| 1881-1882 . . . . . | 60 kilos. |

Il n'y a guère que le cacao qui continue d'y être un peu cultivé sur une échelle encore limitée, mais suffisante pour que ce produit ne disparaisse pas du tableau de l'exportation de la province. Toutefois, même cette culture semble menacée ; car, si l'exportation du cacao pour l'étranger a été de 50,397 kilogrammes, d'une valeur officielle de près de 50,000 francs, pendant l'année fiscale 1880-1881, elle n'a plus été que de 23,558 kilogrammes, d'une valeur inférieure à 23,000 francs, pendant l'exercice suivant.

1. L'arrobe vaut 14kg,690.

On peut dire la même chose de l'élève du bétail, qui donne les plus beaux résultats, surtout dans la zone baignée par le rio Branco. L'État y possède, comme nous l'avons dit précédemment, deux fermes. A elles deux, elles comptent au moins 15,000 têtes de bétail et 2,000 chevaux.

Outre ces deux fermes nationales, il y en a quelques autres appartenant à des particuliers, et contenant environ 5,800 têtes de bétail. En dehors du rio Branco, on trouve encore du bétail dans les *campos*



58-59. — Mimbys (instruments de musique).

baignés par le rio Madeira , à Janauary, à Purupurú, Cudajaz, Coary, Teffé, Fonte-Boa et San-Paulo.

De nombreuses lois provinciales ont été votées et promulguées pour encourager l'agriculture dans l'Amazone.

Une loi du 16 mai 1872 a accordé des primes aux agriculteurs qui, dans l'année, présenteraient sur le marché de la province 100 *alqueires* (l'alqueire vaut près de 40 livres) de farine de manioc fabriquée par eux, et 50 alqueires de riz ou de haricots, ou bien 500 maquias (la maquia vaut 2$^{l}$,273) de maïs. Une loi du 20 mai de la même année a exempté de tout impôt provincial ou municipal, pendant dix ans, les produits suivants qui seraient cultivés dans la province : coton,

tabac, riz, café, haricots, maïs, farine de manioc, sucre, mélasse et eau-de-vie de canne à sucre.

L'année suivante (29 mai 1873), une loi a autorisé le président de la province à signer avec MM. Nash, Ferreira et C$^{ie}$ un contrat pour l'établissement d'une ou de plusieurs fermes, destinées à la culture de la canne à sucre, de diverses céréales, à la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie de canne. Les dépenses autorisées dans ce but s'élevaient à 50,000 francs.

Au bout de deux ans (25 mai 1875), le président était encore autorisé à contracter un emprunt provincial de près de 500,000 francs, destiné exclusivement à être mis à la disposition des agriculteurs. Une seconde loi portant la même date permettait de prêter à un habitant de la province, M. Labre, la somme de 22,000 francs, et à un autre, M. Amorim, la somme de 12,500 francs, pour leur permettre de monter un établissement destiné à l'élève du bétail et des chevaux.

En 1879, une loi, portant la date du 26 mai, a autorisé une dépense de 75,000 francs, pour être distribués comme secours à la petite agriculture de la province. Deux ans après (14 mai 1881), on vota la même somme en faveur des agriculteurs et des éleveurs de bétail ; et une loi du 15 juin de cette même année (1881) a autorisé le versement d'une prime de 5,000 francs à l'agriculteur nord-américain Jasson W. Stone, pour ses plantations de tabac.

Une loi du 8 juin 1883 autorise le président de la province à concéder une garantie de 7 0/0 d'intérêts, sur un capital de 5,650,000 francs pour l'établissement de trois usines centrales de sucre, dans la province.

D'autres lois provinciales, votées par l'Assemblée législative pendant sa session de 1884, accordent des primes et des encouragements en espèces pour la culture de l'arbre à caoutchouc et la production de certains produits agricoles. L'une d'elles garantit une subvention de

30 *contos* (environ 75,000 francs) au fondateur d'une ferme-modèle. Une autre décrète l'établissement de l'enseignement agricole dans le Musée botanique.

Ainsi donc, l'assemblée provinciale, siégeant à Manáos, n'a rien épargné pour encourager l'agriculture. Si l'on peut lui adresser un reproche, ce n'est certes pas d'avoir méconnu l'importance de l'agriculture dans un pays comme celui-là ; ce serait plutôt de n'avoir pas pris des mesures radicales pour enrayer le mal. Ce qui est difficile en semblable matière, ce n'est pas de voter des fonds, mais d'en régler l'emploi dans les conditions les plus profitables.

## CHAPITRE IV

MOYENS DE SUBSISTANCE : *Industrie.* — Comment l'industrie se trouve en décadence. — Encouragements que lui donne le gouvernement provincial. — Les produits forestiers. — La fibre *tucum*. — L'étoupe. — Le *Cumarú* ou Fève-Tonka. — La girofle. — Les châtaignes ou noix du Brésil. — Statistique. — Une citation de Wallace.

Nous avons vu, dans un précédent chapitre, comment l'agriculture est délaissée dans cette province. Malgré la richesse du sol et le peu de main-d'œuvre qu'exigerait son exploitation régulière, le territoire amazonien attend encore des pionniers qui le mettent en valeur et lui fassent rendre les trésors qu'il recèle. L'industrie proprement dite n'est pas moins délaissée que l'agriculture dans cette contrée où la nature a tout prodigué et où les besoins de la vie peuvent être satisfaits presque sans effort.

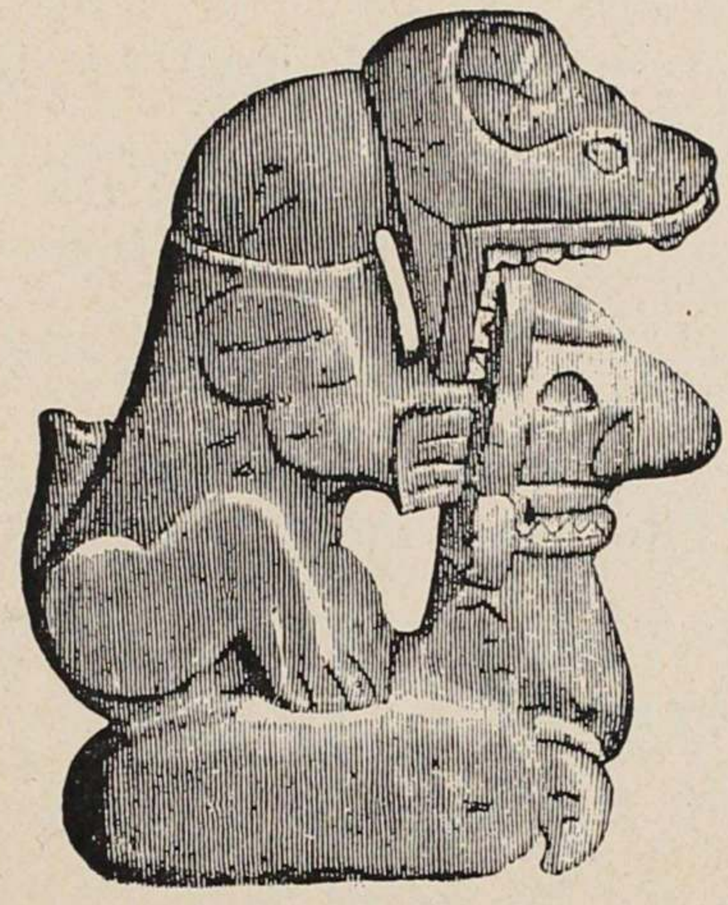
Il y a plusieurs causes à ce double phénomène, que nous voulons croire passager.

C'est, d'abord, le petit nombre d'habitants ; car la densité de la population par kilomètre carré est à peine de 0.03, d'après les données officielles de 1872, tandis que dans le pays le moins peuplé de l'Europe relativement, en Norvège, la densité est de 6 habitants par kilomètre carré. C'est aussi la facilité qu'ont les habitants de se procurer, soit autour d'eux, soit à l'étranger, les objets de consommation de première nécessité : il leur suffit de puiser dans leur fleuve et

dans la forêt, ou de faire venir d'Europe, grâce aux bénéfices du caoutchouc, tout ce qu'ils désirent. Leur incomparable réseau de navigation fluviale, au lieu de stimuler l'essor industriel, le retarde plutôt, en leur offrant trop de facilités pour s'approvisionner ailleurs.

Mais ce qui détourne surtout de l'agriculture et de l'industrie, c'est cette soif de l'or qui s'est emparée de la plus grande partie de la population et qui la pousse dans la profondeur des forêts à la découverte de l'arbre merveilleux d'où coule la sève du caoutchouc.

Le gouvernement provincial a essayé, à plusieurs reprises, de ramener à des occupations plus sédentaires cette phalange d'ouvriers



60. — Idole amazonienne.

errants. Toutes les mesures qu'il a prises pour encourager l'industrie locale sont demeurées à peu près stériles. C'est ainsi que, pour ne pas remonter plus haut, en 1869, un président, dont l'administration bienfaisante a laissé des traces durables dans le pays, M. João Wilkens de Mattos, constatait, dans un de ses rapports, que la province venait de dépenser plus de 50,000 francs en prêts à une usine de briques et carreaux, à une scierie à vapeur et à quelques autres entreprises de moindre importance.

Depuis cette époque, nous trouvons dans la collection des lois votées par l'Assemblée législative provinciale et sanctionnées par les divers présidents, une série de subventions ou de prêts consentis dans le même but.

La loi budgétaire du 20 mai 1871 a autorisé le payement des machines commandées pour l'usine de briques et de carreaux de M. F.-A. Monteiro-Tapajoz.

Celle du 30 avril 1872 a accordé, sans intérêts, la somme de 5,000 francs à M. M. Gonçalves do Nascimento pour une fabrique de briques, carreaux et tuiles, sise à Silves.

Au 20 mai 1875, une somme de 15,000 francs était portée au budget des dépenses pour couvrir l'achat de machines fait par MM. J. Alves da Silva et Frères, au bénéfice de leur tuilerie.

Le 15 mai 1879, un emprunt de 15,000 francs était consenti, sans intérêts, au nom de MM. Soares Bello, pour l'installation d'une scierie à vapeur.

Par une loi du 16 juin 1883, un établissement de machines et de constructions navales, à Manáos, a été reconnu d'utilité publique, et peut jouir, pendant 20 ans, d'une garantie de 7 0/0 d'intérêts, sur un capital de 375,000 francs. — Enfin, pendant le cours de cette année-ci, d'autres lois ont été votées dans un but analogue.

Malgré toutes ces largesses, et, l'on peut dire, malgré toutes ces avances, l'industrie demeure réfractaire.

Pour que l'Amazonie entre dans la véritable voie économique et s'assure un lendemain industriel, il faut, ce nous semble, que l'impulsion et la direction lui viennent d'une sorte de génie supérieur. Le jour où un homme, que nous nous permettrons d'appeler providentiel, en possession de capitaux suffisants et d'un noyau d'ouvriers doués d'une ténacité à toute épreuve, viendra s'établir au milieu des indigènes et des exploiteurs de caoutchouc, fermement résolu à se

livrer exclusivement à ces deux branches de la production civilisatrice : l'agriculture d'abord, et l'industrie ensuite, ce jour-là, la révolution économique tant désirée sera initiée dans la province ; ce jour-là, cette proche voisine des États-Unis de l'Amérique du Nord, cet El-Dorado légendaire étonnera le monde par ses gigantesques enfantements.

Mais, en attendant que ce grand colon soit né ou se soit révélé, passons en revue les principaux produits qui donnent lieu aujourd'hui aux transactions les plus importantes dans la région amazonienne.

Nous nous souvenons d'avoir lu dans de gros livres, alors que nous étions enfant, cet axiome historique : « L'humanité a passé par trois grandes phases : la vie sauvage, la vie pastorale et la vie agricole. »— Les habitants de l'Amazonie ont introduit un quatrième élément parmi ces trois facteurs cotés de la civilisation : c'est la vie forestière. Ils sont, en effet, des forestiers, les premiers forestiers peut-être du Nouveau-Monde. Si cela ne constitue pas leur plus beau titre de gloire, cela fait, du moins, leurs plus clairs titres de rente. C'est de la forêt qu'ils tirent leurs revenus, et la forêt est loin de leur avoir livré toutes ses ressources. C'est d'elle qu'ils tirent le tucum, la piassaba, l'étoupe, le cumarú, le puxury, la girofle, le guarana, la salsepareille, le quinquina, etc., sans parler du caoutchouc.

Le *Tucum* est la fibre d'un grand palmier (*Astrocaryum Vulgare*). Cet arbre, fort répandu dans le pays, est d'une utilité exceptionnelle. Son bois peut être employé dans la bâtisse commune ; son fruit, assez agréable au goût, fournit une excellente huile pour l'éclairage et pour certains usages industriels. Quant à la fibre, elle est employée dans la confection d'un grand nombre d'articles de ménage, tels que paniers, boîtes, nattes, chapeaux, filets, etc. Elle est déjà l'objet d'un certain commerce d'exportation. Pendant l'année fiscale 1881-1882, on a vendu

à l'étranger 438 kilogrammes de ces filaments, et, pendant le premier semestre de 1882-1883, son exportation a été de 213 kilogrammes. Le chanvre trouvera peut-être un jour son concurrent dans cette fibre.

La *Piassaba*, tirée de l'écorce du palmier de ce nom (*Attalea Funifera*), a fourni à l'exportation, de 1876-1877 à 1882-1883 (1er semestre), 1,622,047 kilogrammes à l'état brut, et 727 mètres sous forme de cordages — ce qui représente un chiffre de 835,000 francs environ. C'est avec la piassaba que l'on fait les brosses des balayeuses employées à Paris pour le nettoyage des rues.

L'espèce *Leopoldina Piassava* fournit aussi des filaments ayant les mêmes propriétés, et les fruits de ces deux espèces contiennent en grande quantité une substance huileuse.

Il a été, en outre, exporté, pendant la même période, pour 6,500 francs d'étoupe, soit 20,347 kilogrammes.

Le *Cumarú*, fruit du *Dipterix odorata*, donne, par extrait, une huile usitée en parfumerie et en pharmacie. Son exportation a été, de 1876-1877 au premier semestre de 1881-1882, de 5,671 kilogrammes, d'une valeur officielle de 27,000 francs.

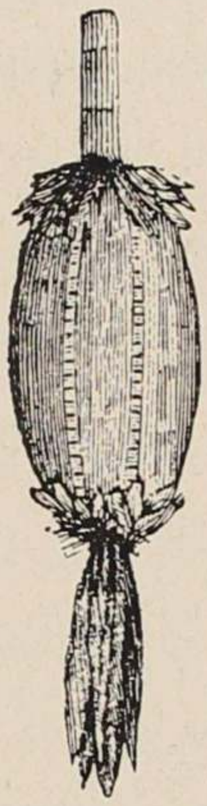
Les fèves du *Puxury* sont également employées en médecine. De 1876 à 1882, on en a exporté 4,410 kilogrammes, représentant environ 22,000 francs.

Le Clou de girofle (*Carophyllus aromaticus*), qui est la fleur non développée ou atrophiée du giroflier, est de plus en plus abandonné. En 1876-1877 on en avait exporté 214 kilogrammes, d'une valeur officielle de 150 francs à peine. Le bas prix de cet aromate culinaire l'a fait disparaître, depuis lors, du tableau d'exportation de la province.

Le Guarana est extrait des graines d'un arbrisseau grimpant de la famille des Sapindacées, genre *Paulinia sorbilis*, dont nous avons parlé précédemment. On le trouve dans les forêts à l'état sauvage,

mais les Indiens Maués le cultivent, et il y produit des graines au bout de trois à quatre ans. Le fruit est récolté principalement en novembre. Il a une enveloppe extérieure, contenant la pulpe et les graines, qui, à leur tour, sont enfermées dans une enveloppe. Une personne peut préparer, pendant la saison, de 150 à 500 livres de guarana.

Cet aliment médicamenteux, étudié par Martius, renferme une matière astringente, de la résine, une huile verte, de l'amidon, de la



61. — MARACA (instrument de musique).

gomme, de la fibre végétale et une substance cristalline, blanche et amère, analogue à la théine et à la caféine. Bien plus, le Dr Stenhouse, qui a analysé, à une époque récente, le guarana, y a trouvé une quantité de théine plus considérable que celle contenue dans le thé, le café et le maté, et il a résumé les résultats auxquels il est parvenu dans le tableau suivant :

| | | |
|---|---|---|
| Café brûlé. . . . . | 1.00 | 0/0 de théine. |
| Maté . . . . . | 1.20 | — |
| Feuilles de caféier . . . . . | 1.26 | — |
| Thé noir. . . . . | 2.13 | — |
| Guarana. . . . . | 5.07 | — |

L'exportation du guarana, par le port de Manáos, de 1876-1877 à 1881-1882, n'a pas dépassé 1,632 kilogrammes, d'une valeur officielle de 8,000 francs seulement.

La Salsepareille appartient à la famille des végétaux endogènes, connus des savants sous le nom de Smilacées. Elle entre dans le genre Smilax, lequel se dénombre par une centaine d'espèces. La salsepareille du Brésil (*Sm. syphilitica*) partage les propriétés diurétiques et sudorifiques de ses congénères du Pérou, de la Vera-Cruz et de la Jamaïque. Bien qu'elle ne soit pas, en général, aussi estimée que celle du Honduras, elle est cependant beaucoup employée dans la pharmacie. Le commerce s'est emparé depuis un assez grand nombre d'années des racines adventices de cette plante vivace, sarmenteuse et grimpante, vermiformes et de la grosseur d'une plume d'oie.

La province de l'Amazone en a exporté les quantités suivantes depuis 1876 :

| Années. | Quantités en kilogrammes. | Valeur officielle. |
|---|---|---|
| | | fr. |
| 1876-1877 | 19,885 | 60,000 |
| 1877-1878 | 44,581 | 38,000 |
| 1878-1879 | 44,562 | 30,000 |
| 1879-1880 | 14,798 | 33,000 |
| 1880-1881 | 45,124 | 101,000 |
| 1881-1882 | 18,051 | 44,000 |
| 1882-1883 (premier semestre) | 3,707 | 11,500 |

D'après ce tableau, la production tendrait plutôt à diminuer.

Depuis M. de Jussieu, nous sommes obligés de voir dans le Quinquina un frère du café. Tous deux, en effet, font partie de la famille des Rubiacées, malgré les recherches de paternité auxquelles s'est livré Lindley contradictoirement. L'écorce du cinchona est, on le sait, un agent fébrifuge de premier ordre. La Bolivie, le Pérou et l'Amazonie ont la spécialité de ce tonique antipériodique. Les *Remijias* du

Brésil sont gris, jaunes et rouges. Les gris sont recouverts de leur épiderme, et, le plus souvent, roulés ; ils proviennent des jeunes branches. Les jaunes sont en écorces plates ou roulées. Les rouges sont dus au tronc de l'arbre et aux grosses branches.

Pendant l'année fiscale 1878-1879, la province de l'Amazone n'avait exporté que 75 kilogrammes de quinquina. Elle en a exporté, pendant l'année 1881-1882, 4,544 kilogrammes, d'une valeur de 17,000 francs. Pendant l'année 1883, un seul paquebot, *le Sully*, de la Compagnie des Changeurs-Réunis, du Havre, parti de Manáos fin novembre, y a pris un chargement de quinquina d'une valeur officielle supérieure à un demi-million de francs. Toutefois, nous avons des motifs de croire que la plus grande partie de ce quinquina passe en transit seulement, et est de provenance péruvienne.

La province de l'Amazone peut être considérée comme la pharmacie centrale du monde entier. Aucune autre région du globe ne produit peut-être en aussi grande quantité des remèdes à tous les maux. Outre les produits que nous venons de signaler et qu'elle retire de ses forêts sans culture, elle exporte encore l'huile de copahu.

Cette exportation s'est élevée, de 1876-1877 au premier semestre de 1882-1883, à 392,000 francs en valeur, et à 146,874 kilogrammes en poids.

Ce baume médical est de la famille bourgeoise des Légumineuses, ennoblie du beau titre de Cisalpinées. La *Copaifera nitida* est un arbre de belle allure, qui a de $17^{m},60$ à 22 mètres de hauteur ; son tronc mesure de $1^{m},10$ à $1^{m},54$ de circonférence.

Mais le produit forestier dont l'exportation est la plus considérable, après le caoutchouc, bien entendu, c'est le Châtaignier du Brésil. Cette Myrtacée, du genre *Bertholetia Excelsa*, se fait véritablement toute à tous. C'est un arbre superbe, de plus de 22 mètres de hauteur et dont le tronc a un diamètre de 2 mètres à $2^{m},50$, poussant sur la terre

ferme, dans les terrains riches et bas. Les noix, au nombre de seize ou dix-huit ensemble, sont enfermées dans une enveloppe ronde, noire et dure, semblable à la noix de coco, mais plus rugueuse. Quand les châtaignes sont mûres, ces grosses enveloppes tombent d'elles-mêmes, et la récolte se fait en janvier et février. Le bois de châtaignier, dur et grisâtre, est excellent pour la bâtisse commune et pour la construction navale; l'écorce rugueuse de l'arbre produit de l'étoupe; les noix, outre qu'elles sont comestibles, donnent une huile douce et agréable au goût. Le rendement de ces noix ou « toucas » est de 67 0/0.

De 1876-1877 au premier semestre de 1882-1883, la province de l'Amazone a exporté 222,402 hectolitres de noix du Brésil, d'une valeur officielle de 3,100,000 francs.

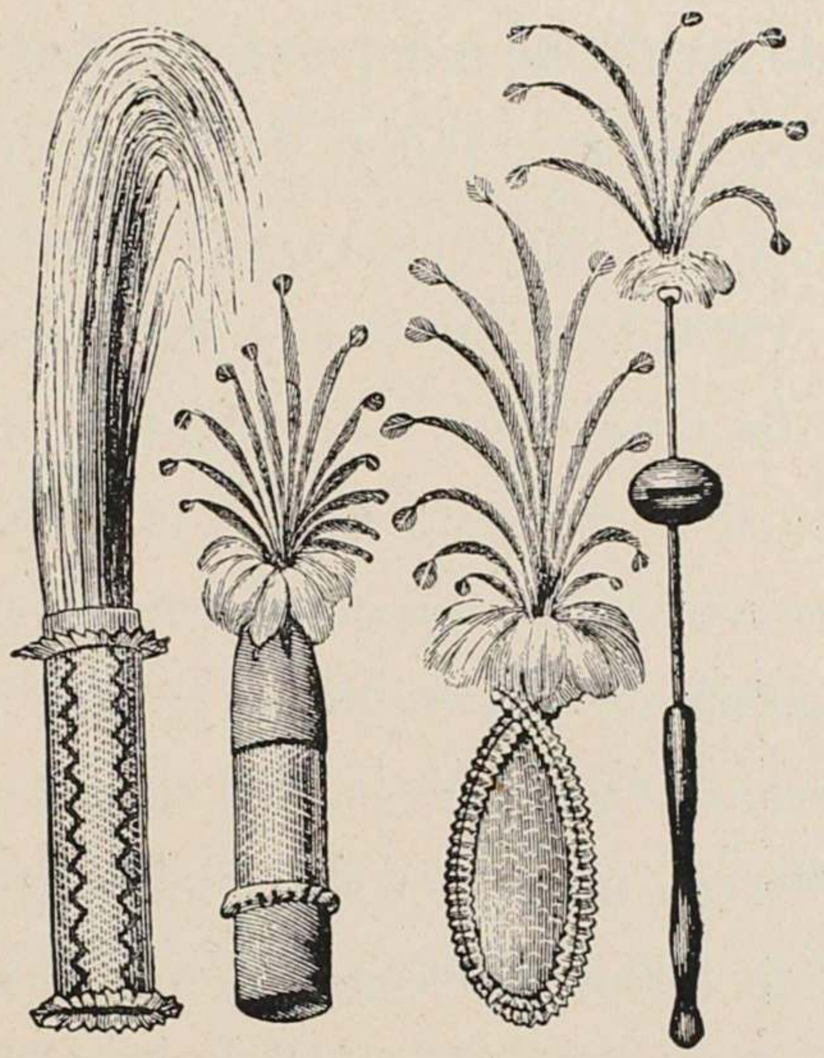
Tous ces produits forestiers constituent une industrie naturelle, qui ne demande presque aucune préparation, et qui, cependant, donne, comme on a pu le voir, d'assez séduisants résultats. Que serait-ce donc si la province était, nous ne disons pas tout entière, mais seulement dans la plus petite de ses parties, soumise à une culture rationnelle? Quels prodiges cette terre bénie, que Dieu seul semble avoir façonnée et ensemencée, ne ferait-elle pas éclore! Il faudrait pour cela vaincre à la fois le préjugé européen qui fait de cette région une sorte de sauvagerie impénétrable et l'aberration indigène qui concentre toutes les forces vives des habitants sur un seul produit, le caoutchouc.

Que ceux qui craignent les ardeurs d'un climat tropical méditent ces paroles de Wallace, qui fut le compagnon de Bates, et qui, ensuite, explora tout seul le rio Negro et l'Uaupés :

« C'est une erreur vulgaire, dit le naturaliste anglais, de croire que, dans les pays tropicaux, la végétation luxuriante anéantit les efforts de l'homme. C'est le contraire qui est la vérité. La nature et le climat ne sont nulle part aussi favorables au laboureur. »

Et il ajoute avec sa grande autorité :

« J'affirme, sans crainte d'être démenti, qu'ici la forêt vierge peut être convertie en riches pâturages et en prairies, en champs bien cultivés, en jardins, en vergers contenant toutes les variétés de produits, et cela avec moins de travail, et, ce qui est encore plus important, en moitié moins de temps qu'il ne faudrait chez nous, où, cependant, la terre est défrichée depuis longtemps. Tous les arbres qu'on y planterait atteindraient de grandes dimensions en cinq ou six ans, et beau-



62-65. — TROIS GANTS INDIENS et UN COTECA (instruments de musique).

coup d'entre eux porteraient des fruits au bout de deux ou trois années. Le café et le cacao y donnent des récoltes abondantes avec le moindre soin ; les orangers et les autres arbres n'ont même pas besoin de ces soins. On y plante des ananas, des melons d'eau, et aussitôt que le fruit est mûr, on le cueille, sans autre procédé intermédiaire. On peut traiter le blé de Turquie et le riz à peu près de la même manière. Des oignons, des fèves et beaucoup d'autres légumes y poussent d'une façon surprenante. On n'y a jamais besoin ni de labourer la terre ni de l'enrichir par des engrais, mais, si on le faisait,

il est probable que les résultats seraient encore plus grands. J'affirme sans hésitation que deux ou trois familles, composées d'une demi-douzaine d'hommes et d'enfants travailleurs, qui apporteraient en marchandises un capital de 50 livres sterling (1,250 francs), seraient en possession de tous ces avantages au bout de trois ans. En supposant qu'ils s'habituent à la farine de manioc ou de maïs, ils n'auraient, à l'exception des vêtements, rien à acheter, ni comme objets de première nécessité, ni comme objets de luxe. Ils seraient abondamment pourvus de porcs, de bœufs, de moutons, volailles, œufs, beurre, lait, fromage, café, cacao, mélasse, sucre, de fruits délicieux, de tortues et d'œufs de tortue, et une immense variété de gibier donnerait à leur table une grande variété de mets. Les légumes non plus ne leur manqueraient pas. Ils trouveraient des fruits, cultivés ou sauvages, d'une abondance au delà de leurs désirs, et d'une qualité telle que seuls les riches peuvent se les procurer dans nos pays. Une fois les besoins matériels satisfaits, que de beaux jardins et de belles allées ombragées ne pourraient-ils pas dessiner ! Comme il leur serait facile de construire des serres naturelles sous les arbres des forêts, et de collectionner les plus belles espèces d'orchidées dans le voisinage ! Que de jolies et élégantes avenues de palmiers ne pourraient-ils pas aligner ! Que de splendides plantes grimpantes n'y trouveraient-ils pas pour tapisser les murs de leurs maisons et garnir les berceaux de leurs jardins ! »

Ce tableau, tout poétique qu'il paraisse, n'a rien de forcé. Il est la peinture fidèle du genre de bonheur qui attend le colon de l'avenir.

## CHAPITRE V

MOYENS DE SUBSISTANCE : *Industrie* (suite). — Produits forestiers. — Le caoutchouc. — Ce qu'il est. — Sa découverte. — Comment on l'extrait. — Production du caoutchouc de Pará. — Le caoutchouc au point de vue scientifique. — Ses applications. — Progrès de la production de caoutchouc. — Exportation de la province de l'Amazone. — Progression rapide de l'exportation de caoutchouc.— Comment elle est due exclusivement au travail libre et national. — Le caoutchouc en France.

Indépendamment des moyens de subsistance et des sources de revenus, d'ailleurs relativement peu considérables, que la population amazonienne tire des produits forestiers et agricoles, il existe, dans cette province, une industrie maîtresse, qui a tué pour ainsi dire toutes les autres, et qui fournit largement aux besoins naturels et factices des habitants.

L'industrie du caoutchouc a tout absorbé en elle. Nous craignons que cet exclusivisme économique ne devienne à la longue une cause de décadence morale pour la contrée, et une source de mécomptes.

Le caoutchouc est l'arbre de vie et de mort planté dans l'Éden amazonien. Loin de nous la sotte prétention de détourner nos compatriotes de ce mode légitime et rémunérateur de production nationale; nous voudrions seulement, obéissant à des idées économiques bien arrêtées, et basées, d'ailleurs, sur l'autorité des plus grands économistes, que la répartition des forces productives de notre pays

se fit d'une manière plus large et plus éclectique; nous voudrions surtout ne rien écrire qui pût encourager les émigrants, qui demandent en foule à aller dans l'Amazonie, à exploiter cette richesse, source de tant d'obstacles à la véritable richesse produite par le travail et l'exploitation régulière du sol. Ce chapitre n'a donc pour but que de compléter le tableau de la province que nous nous sommes proposé de dépeindre.

La matière malléable connue dans le commerce international sous le nom de caoutchouc est extraite de plusieurs familles de végétaux.

Les Morées de l'Inde fournissent le *Ficus elastica;* celles de Java comptent les *Ficus radula* et *elliptica* et l'*Urostigma elasticum;* les Morées de l'Amérique du Sud ont le *Ficus primoides*. L'Amérique centrale et certaines régions de l'Amérique méridionale produisent encore une sorte de caoutchouc, tiré du *Castilloa elastica*, de l'*Artocarpus integrifolia* et du *Cecropia peltata*, de la famille des Artocarpées. La famille des Asclépiades donne le *Periploca græca*, de la Réunion. La famille des Apocynées est la plus nombreuse peut-être en arbres à caoutchouc. C'est à elle qu'appartiennent le *Vahea gummifera*, de Madagascar et de la Réunion; le *Landolphia sp.*, du Gabon; l'*Urseola elastica* et la *Willugbeia edulis*, des Indes Orientales, ainsi que le *Collophora utilis*, l'*Hancornia speciosa* et la *Cameraria latifolia*, de l'Amérique du Sud. Cependant on peut affirmer que les Euphorbiacées surtout ont le privilège de fournir dans la *Siphonia elastica* la plus belle qualité et la plus grande quantité du caoutchouc mis en circulation dans les deux mondes.

Le caoutchouc ou gomme élastique a été appelé *borracha* ou *seringa* par les Portugais. Le Père Manoel da Esperança, qui l'avait découvert parmi les Indiens Cambebas, le baptisa, dit-on, de ce nom. Ayant remarqué que ces tribus sauvages s'en servaient pour en confectionner des outils et des bouteilles en forme de seringues, il fit appel

à ses figures de rhétorique, et appela *seringa* la substance qui servait à la fabrication de ces menus objets domestiques. De là vient la dénomination de seringuiers (*seringueiros*), que gardent encore aujourd'hui dans l'Amazonie les extracteurs de ce suc laiteux. Quant au nom de caoutchouc, sous lequel ce produit est connu en France, il y a été apporté par l'astronome La Condamine. Dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences de Paris, en 1736, à son retour de l'Amérique du Sud, où il avait été envoyé afin d'y mesurer un degré du méridien, l'illustre savant apprit à la docte compagnie que les Indiens Mainas du fleuve des Amazones, au Sud-Est de Quito, donnaient le nom de caoutchouc à une substance blanchâtre tirée de l'arbre Hyévé, d'où l'on a fait le *Hevœa guyanensis*. La Condamine doit donc être considéré comme le parrain et l'introducteur du caoutchouc en France. L'*india-rubber* des Anglais est postérieur.

Le caoutchouc est contenu dans le suc laiteux des arbres que nous avons cités plus haut. Il s'y trouve sous forme globulaire. Ces gouttelettes en suspension ressemblent aux globules graisseux du lait et sont composées d'albumine végétale.

Pour faire écouler la gomme, autrefois[1] on ceignait l'arbre d'une liane, attachée obliquement à cinq ou six pieds du sol, et l'on faisait de petites incisions sur l'écorce au-dessus de l'endroit attaché. En coulant, le sève trouvait un obstacle dans la liane et se dirigeait toute vers le même point, en bas, où on la recueillait dans un vase en argile. Ce système primitif et barbare, qu'on appelait *arrocho*, est abandonné depuis de longues années. Il a été remplacé dans l'Amazonie par un autre système, celui des *tigelinhas*, des petites tasses, ou mieux, des petits gobelets. Voici en quoi il consiste : l'ouvrier, le *seringueiro*, pratique dans toute l'épaisseur de l'écorce des incisions

1. Voir, dans le *Relatorio sobre a Exposição Universal de* 1867, l'intéressant travail de M. l'ingénieur J.-M. da Silva-Coutinho.

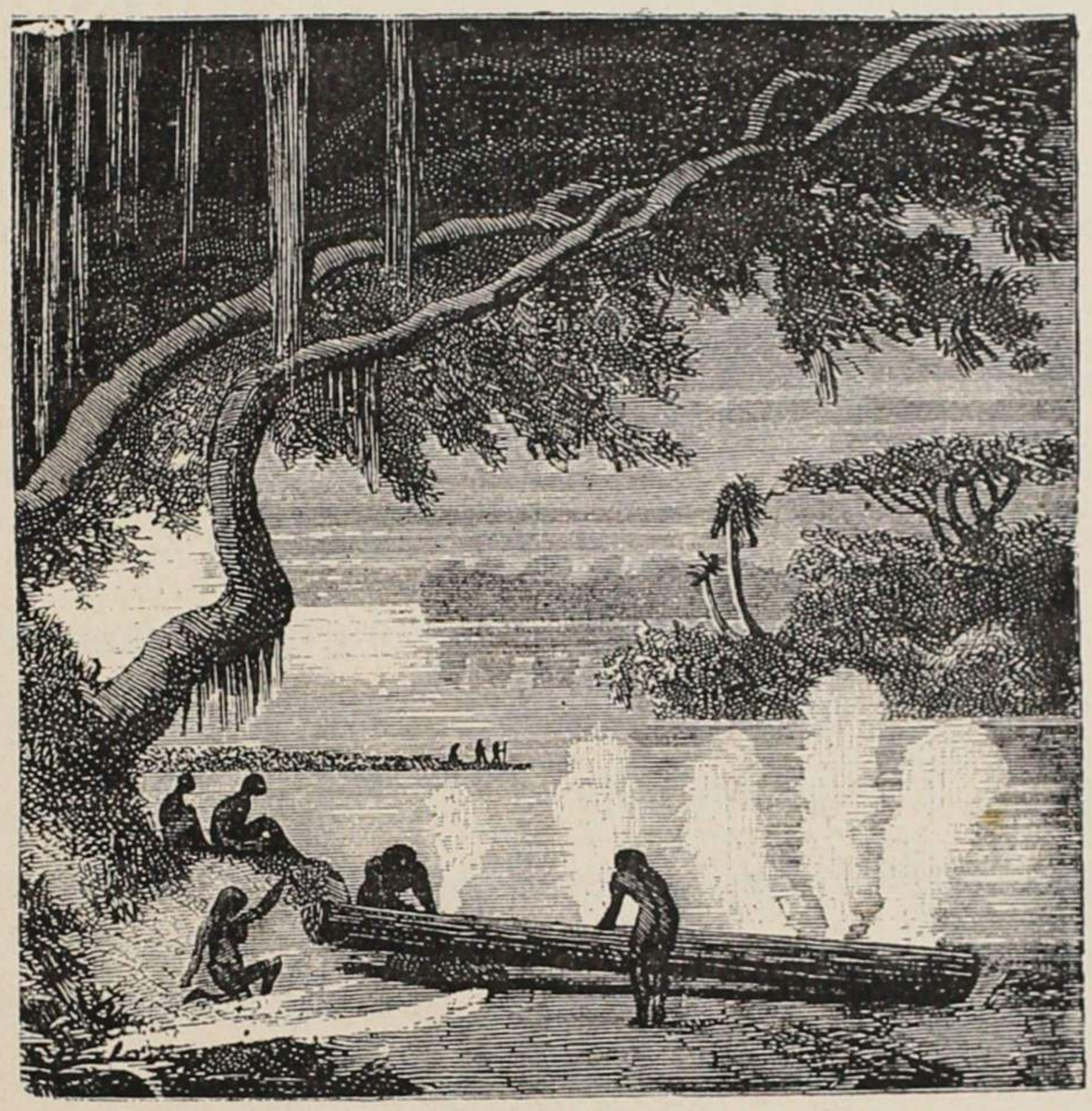
ne dépassant pas un pouce; sur le bord inférieur de chacune de ces incisions, il adapte, au moyen d'une argile à demi plastique, de petits gobelets en fer-blanc. Cette besogne se fait le matin, de 8 heures à 11 heures. A midi, à peu près, les gobelets sont presque pleins du suc visqueux. L'ouvrier les retire; il déverse leur contenu liquide dans un seau qu'il transporte à son baraquement. L'extraction est terminée, la préparation va commencer.

Sur une terrasse, on lui a déjà apprêté un *fumeiro* ou fumoir, espèce de four à réverbère, muni à son extrémité supérieure d'un tuyau par où doit s'échapper la fumée produite en brûlant des fruits du palmier *Urucury* ou *uauassú* (*Attalea excelsa* et *Manicaria saxifera*). L'ouvrier prend une pelle en bois, semblable à une grande férule; il la trempe à plusieurs reprises dans le seau, où le suc, qui deviendra le caoutchouc, apparaît comme une crème épaisse; et il laisse son moule exposé à l'action de la colonne de fumée pendant quelques secondes. La partie liquide s'évapore immédiatement, et sur le moule il se forme une mince couche de caoutchouc. Il répète l'opération, et obtient ainsi des couches successives, des stratifications élastiques et régulières d'une certaine épaisseur et sans la moindre impureté. Cette opération terminée, il donne deux coups sur les côtés du moule; il en retire la plaque de caoutchouc et l'expose au soleil, où elle prend la teinte noirâtre qu'elle garde en venant sur les marchés.

Ces procédés sont fort simples. Il est plus facile d'obtenir du caoutchouc que de fabriquer du beurre et des fromages. Un enfant peut se livrer à cette industrie rudimentaire. Nous ne doutons pas que bientôt on ne parvienne à dessécher convenablement et à épurer le produit *sur place*. Pourquoi même des usines ne se fonderaient-elles pas dans le voisinage de cette matière première, pour la manufacturer?

Il y a une vingtaine d'années, un M. Straus eut un brevet pour

un système de coagulation immédiate du suc au moyen d'une dissolution de pierre ponce (sulfate double de potasse et d'alumine). Le gouvernement du Brésil acheta le brevet et le mit dans le domaine public. Le caoutchouc ainsi obtenu prenait une teinte rouge jaunâtre. En 1883, M. Macedo Bentes, de Parà, présenta des échantillons de caoutchouc préparés d'après un procédé pour lequel il a obtenu un



66. — CONSTRUCTION D'UNE PIROGUE par les Indiens.

brevet. Nous avons eu l'occasion de voir l'un de ces échantillons, qui semble avoir résolu ce triple problème : expulsion de l'humidité, qui augmente le poids du caoutchouc inutilement ; absence de matières étrangères, qui diminuent la valeur des produits ; facilité de transport en préparant le caoutchouc sous forme de feuilles de $0^{m},06$ d'épaisseur.

Les végétaux qui fournissent la plus grande partie du caoutchouc de la province de l'Amazone sont les suivants : la *Siphonia elastica*,

grand arbre de la famille des Euphorbiacées, qui atteint parfois trente-cinq mètres de hauteur sur un diamètre d'un mètre en moyenne ; la *Siphonia brasiliensis*, espèce voisine, et, enfin, l'*Hancornia speciosa* (*Mangabeira*), famille des Apocynées, et la *Mimusops elata* (*Massaranduba*), famille des Sapotacées, dont la sève est des plus précieuses, car elle réunit en même temps les propriétés du caoutchouc, de la gutta-percha et de la sève de Balata (*Mimusops balata* ou *Sapota Mulleri*), de la famille des Sapotacées, appelée Muirapiranga au Brésil.

La *Siphonia elastica*, que l'on appelle aussi *Siphonia cahuchu*, *Hevœa guyanensis* et *Jatropha elastica*, fournit les meilleures sortes commerciales de caoutchouc, celles qu'on désigne sous le nom de Pará. C'est par ce port, en effet, qu'on expédiait autrefois tout le caoutchouc de la région amazonienne, et que l'on exporte encore aujourd'hui toute la récolte de la province du même nom, dont la production envoyée à l'étranger s'est élevée : en 1880, à 8,540,000 kilogrammes, d'une valeur officielle de 57,475,000 francs ; en 1881, à 8,940,000 kilogrammes, d'une valeur de 64,840,000 francs, et, en 1882, à 10 millions de kilogrammes, d'une valeur de 87,760,000 francs.

Le caoutchouc est, comme l'on sait, un corps mou, flexible élastique à une température de 10 degrés. Au-dessous de zéro, il perd son élasticité et devient dur sans être cassant ou pulvérulent. On le dit alors gelé. Il est presque inaltérable à l'air et imperméable à l'eau. Lorsqu'il n'est pas desséché par la fumée, dont on se sert pour le préparer, comme nous l'avons vu, il se présente sous une forme blanche et translucide. En pressant l'une contre l'autre deux surfaces de caoutchouc fraîchement coupé, elles se ressoudent facilement. Il brûle avec une flamme éclairante et fuligineuse, d'une odeur assez désagréable. Si on le soumet à une température de 235 degrés, il

fond, et, distillé en vase clos, il fournit 88 ou 92 0/0 d'une huile qui renferme divers carbures d'hydrogène.

Le caoutchouc se ramollit et se gonfle dans l'eau bouillante, mais il est insoluble dans ce liquide et dans l'alcool. Il se dissout, cependant, dans l'essence de térébenthine, dans la benzine, le pétrole purifié, le chloroforme, et, surtout, dans le sulfure de carbone. Une addition d'alcool dans la solution éthérée détermine un précipité laiteux, analogue au suc naturel.

Jusqu'à présent, on n'a pu réussir à le teindre qu'avec l'orcanète et quelques dérivés de l'aniline.

La constitution chimique du caoutchouc est assez complexe. Elle se rapproche des résines et des essences. Le suc laiteux qui le fournit et le tient en suspension offre, d'après Faraday, la composition suivante :

| | |
|---|---|
| Caoutchouc. . . . . | 31.70 |
| Albumine végétale. . . . . | 1.90 |
| Cire. . . . . | Traces. |
| Matière azotée amère, soluble dans l'eau et insoluble dans l'alcool. . . . . | 7.13 |
| Matière soluble dans l'eau et insoluble dans l'alcool . . | 2.90 |
| Eau acidulée. . . . . | 56.37 |
| TOTAL. . . . . | 100.00 |

Quant au caoutchouc lui-même, il semble constitué par des carbures d'hydrogène, qui sont ses principes immédiats. Il renferme 87.2 de carbone et 12.8 d'hydrogène. Sa densité est égale à 0.925. Il conduit mal le calorique et pas du tout l'électricité. L'hydrogène le traverse à la longue. Les acides azotique et sulfurique l'attaquent. Ces propriétés physico-chimiques du caoutchouc ont été découvertes dans ces derniers temps.

Les premiers emplois du caoutchouc se bornaient à des usages

élémentaires; on s'en servait pour effacer, par frottement, les traits du crayon et nettoyer le papier. Puis, peu à peu, l'on a utilisé son élasticité et son imperméabilité.

En 1785, Charles enduisit son aérostat d'une couche de caoutchouc dissous dans l'essence de térébenthine.

En 1790, on commença à l'étendre sur des tissus et à en fabriquer des ressorts.

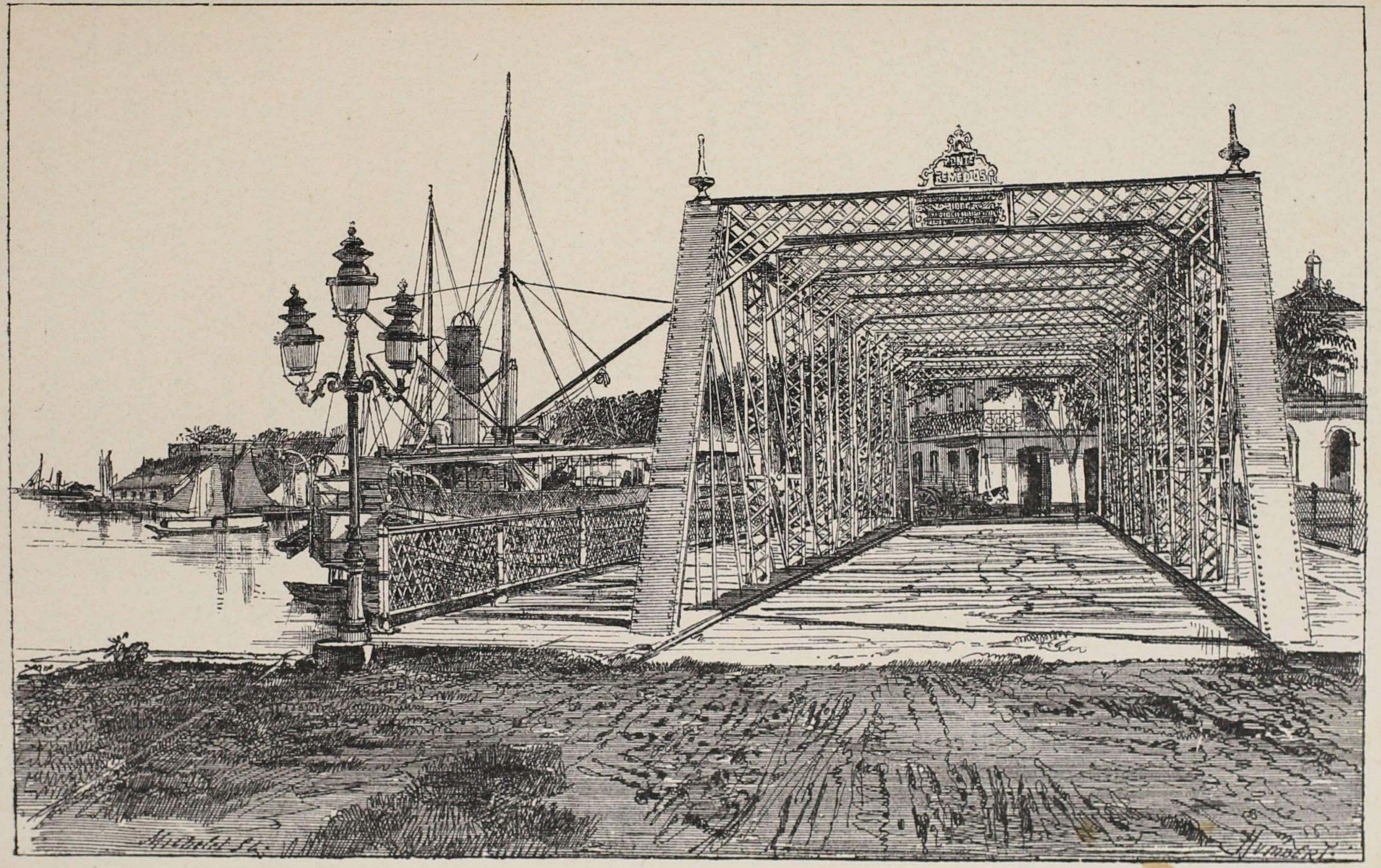
Nadler, en 1820, mêla, dans la trame même des tissus, des filaments minces de caoutchouc; ensuite Mackintosh fabriqua ses fameux manteaux, en collant ensemble, par l'intermédiaire d'une couche de caoutchouc, deux pièces de mérinos.

Depuis lors, l'emploi de cette matière s'est considérablement étendu et vulgarisé. On fabrique aujourd'hui avec le suc amazonien des tubes à gaz pour les laboratoires, des cordes, des fils, des plaques, des sondes employées en chirurgie, des ballons pour enfants, des vernis pour estampes et cartes de géographie, des éponges, des tissus élastiques, — bretelles, jarretières, ceintures abdominales, bas à varices, etc., — des tissus imperméables, des appareils de sauvetage et quantité d'autres objets.

Le caoutchouc donne quelques huiles. Les peintures sur toile sont rendues inaltérables et nacrées par un mélange de cette substance, qui fournit, en outre, une colle adhésive, connue sous le nom de glu marine ou colle navale.

Mais le plus grand progrès qui ait été réalisé dans cette branche de l'industrie date de 1842. Deux Anglais, Hancock et Broding, découvrirent alors que le caoutchouc, combiné avec une petite quantité de soufre, acquiert la propriété de conserver son élasticité d'une manière égale et proportionnelle aux diverses températures atmosphériques. Cette préparation a été appelée *volcanisation* ou *vulcanisation*.

Grâce à des perfectionnements ultérieurs, introduits par Ludersdoff,




67. — Un pont a Manáos.

par Goodyear, par Gérard, par Parkes et d'autres, on obtient de nos jours des vases imperméables à l'eau, à l'éther, etc., des rouleaux d'imprimerie, des tubes et des tuyaux de conduite, des tampons de chemins de fer, des bandes de billard, des porte-cigares, des brosses à dents, des jouets d'enfants, des blagues à tabac, des tapis, des chaussures, des coussins, des dentiers, des courroies, des ressorts. des genouillères, des rondelles de soupape, du cuir factice et des meubles divers, sans parler des tapis faits de caoutchouc vulcanisé, de bourre de coton et de liège, ainsi que de la parchemine.

En 1848, Charles Goodyear, Américain du Nord, a reconnu que, si l'on force la proportion du soufre, on enlève au caoutchouc son élasticité. Le caoutchouc durci était inventé sous le nom d'*ébonite* ou de *vulcanite*.

Le caoutchouc réduit en pâte, à une température de 150 degrés, et mélangé avec un cinquième de son poids de soufre, acquiert, en effet, la dureté de l'ébène et le poli de l'écaille. Sous cette forme, on l'emploie pour les meubles, les moulures, les boutons de porte, les crosses de fusil et de revolver, pour les manches de couteau, les cadres, etc. En mélangeant à cette pâte des couleurs minérales en poudre, non susceptibles de se sulfurer au contact du soufre, on arrive à produire des imitations on ne peut plus variées de marbres, d'agates et de pierres précieuses.

Dans ces derniers temps, un Français, M. Émile Buisson, frappé du prix toujours croissant du caoutchouc, a trouvé moyen de le réduire à un minimum d'emploi dans les préparations durcies qu'il exécute. A peine fait-il entrer, au contraire de Charles Goodyear, un cinquième de caoutchouc dans ses mélanges. Il assure que ses produits sont supérieurs à tous ceux qui ont été faits avant lui, et que les bas prix de ses marchandises ne craignent aucune concurrence. Nous manquons de compétence pour vérifier ses dires.

Telle est la marche industrielle suivie par cette matière, qui verse des millions non seulement dans toute la vallée de l'Amazone, mais encore dans les coffres-forts des fabricants étrangers, en France, en Angleterre, aux États-Unis, car elle est exportée du Brésil à l'état brut : c'est une matière première que l'étranger transforme.

De 1825 à 1840, le caoutchouc de l'Amazonie était préparé pour l'exportation sous forme de souliers grossiers. Les acheteurs étrangers s'en plaignirent, et cette forme bizarre finit par disparaître vers 1855. Aujourd'hui, le caoutchouc est expédié ordinairement en feuilles, et il peut être classé en quatre catégories principales : le fin, le moyen fin, le gros ordinaire et le sernamby, qui est la dernière qualité.

Ces quatre sortes atteignent des prix divers, qui ont augmenté, depuis 1825, dans la proportion de 300 à 3.100. Avant la baisse considérable de ces derniers temps, les prix du caoutchouc, au Havre, atteignaient les chiffres suivants, en moyenne : caoutchouc fin, 12 fr. 50 le kilogramme; moyen fin, 12 fr. 25; sernamby, 8 fr. 50, pour les sortes de l'Amazonie, tandis que les provenances des autres pays n'atteignaient pas 10 francs par kilogramme. Cette supériorité du caoutchouc de l'Amazonie sur ceux des autres pays de l'Amérique, de même que sur ceux des Indes et du Gabon, est principalement attribuée aux soins plus grands donnés à la récolte de cette substance dans les provinces de Pará et de l'Amazone.

Voyons maintenant quelle est la production de la province de l'Amazone depuis vingt-cinq ans.

De 1858 à 1862, pendant une période de cinq ans, la province a exporté 67,881 1/2 arrobes de caoutchouc, soit 997,380 kilogrammes, d'une valeur officielle de 2,358,000 francs.

De 1863 à 1868, pendant une nouvelle période de cinq ans, l'exportation s'est accrue d'une manière considérable, soit comme quan-

tité, soit comme valeur. Elle a été, en effet, de 229,125 arrobes, soit 3,365,848 kilogrammes, d'une valeur officielle de 8,460,000 francs.

Mais c'est surtout pendant les sept dernières années que cette exportation a pris un développement surprenant. Nous allons en donner un tableau comprenant les quantités exportées et les valeurs officielles correspondantes :

| Années fiscales. | Quantités en kilogrammes. | Valeur officielle. |
|---|---|---|
| | | fr. |
| 1876-1877 . . . . . | 1,712,230 | 5,740,000 |
| 1877-1878 . . . . . | 2,385,193 | 7,436,000 |
| 1878-1879 . . . . . | 2,492,244 | 9,089,000 |
| 1879-1880 . . . . . | 2,804,425 | 16,453,000 |
| 1880-1881 . . . . . | 2,886,440 | 16,216,000 |
| 1881-1882 . . . . . | 3,802,848 | 23,864,000 |
| 1882-1883 (1er semestre seulement). | 2,028,070 | 17,421,000 |

Cette progression a été si rapide qu'elle devient absolument digne d'attention, et révèle sous un jour tout à fait favorable la vitalité productive du pays.

Ce phénomène économique surprendra bien plus encore si l'on considère qu'il ne dépend ni du travail des esclaves, comme le café dans le midi du Brésil ou le sucre et le coton dans le centre, ni de l'élément étranger, représenté dans la province par un petit nombre d'hommes qui se livrent surtout au commerce. Ce sont les Brésiliens — indigènes de la province ou immigrants des autres provinces, surtout de celle de Ceará — qui ont concouru à ces étonnants résultats. En effet, pour prouver que le travail esclave n'entre pour rien dans cette production, il faut se rappeler que la province entière comptait à peine, à cette époque, un millier d'esclaves, affranchis, d'ailleurs, depuis le 10 juillet 1884, et que tous les districts producteurs du caoutchouc réunis ne possédaient pas même cinq cents esclaves, employés presque tous dans le service domestique et non dans l'extraction

des produits forestiers. Dans tous les municipes du rio Solimões, qui compte parmi ceux qui produisent le plus de caoutchouc, et qui fournit incontestablement le plus de cacáo et de pirarucú sec, il n'y avait, avant l'abolition, que 51 esclaves.

Les chiffres que nous avons cités plus haut méritent qu'on s'y arrête un instant, et qu'on écoute attentivement leur éloquence.

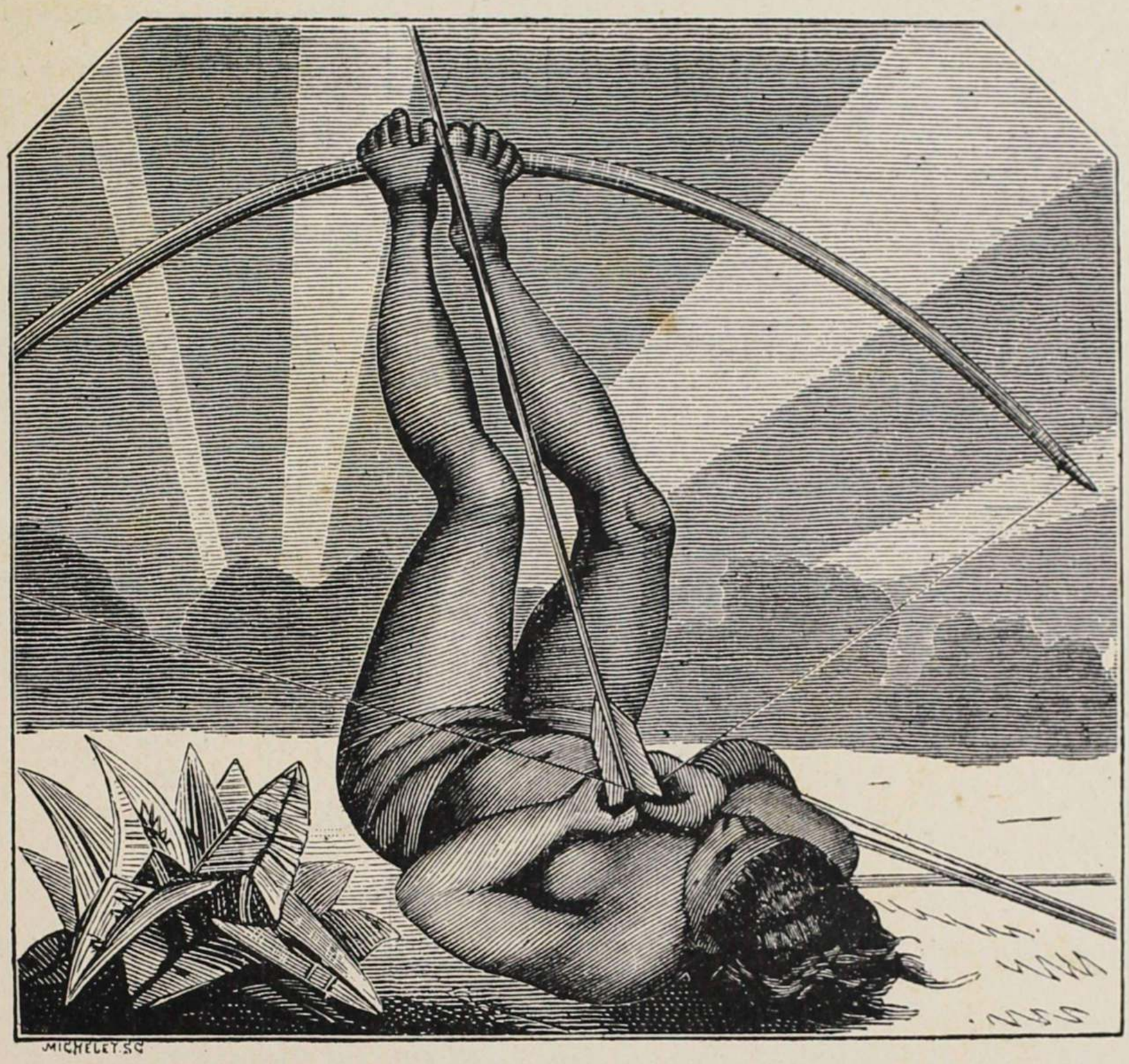
Nous avons donc vu, en dix ans, de 1858 à 1868, la production du caoutchouc se développer dans une proportion extraordinaire, sans le secours des bras esclaves, sans l'aide de l'immigration européenne ou asiatique, puisque l'exportation, durant cette période, a atteint 4,363,228 kilogrammes comme quantité, et 10,818,000 francs comme valeur officielle. Eh bien ! quelque exceptionnelle qu'ait été cette production décennale, elle n'était encore pour ainsi dire que le signal d'une production plus exceptionnelle encore. En effet, l'exportation d'une seule année fiscale, celle de 1881-1882, l'a presque égalée comme quantité, et, grâce à la hausse des prix, elle l'a dépassée de plus du double comme valeur !

Mais laissons de côté la production d'il y a quinze ans. Considérons les années les plus rapprochées de nous. Les mêmes phénomènes sont plus caractéristiques encore, s'il est possible.

Ainsi, la valeur officielle du caoutchouc exporté pendant les deux années ficales 1877-1878 et 1878-1879, années des plus prospères, a été de 16,525,000 francs. Or, la valeur officielle du même produit, exporté pendant le premier semestre de 1882-1883 *seulement*, a dépassé le total de la valeur de ces deux années réunies d'une somme de 896,000 francs !

En ce moment, la province de l'Amazone exporte une moyenne annuelle de 4 millions de kilogrammes de caoutchouc. Ce chiffre ne représente pas même le tiers de la consommation totale actuelle de cette matière première, dont les applications prennent chaque jour un

développement plus considérable. On évaluait la consommation européenne du caoutchouc brut, pendant les dernières années, à plus de



68. — Indienne chasseresse.

9,000 tonnes par an, et celle des États-Unis à près de 6,000 tonnes, soit environ 15,000 tonnes.

Le tableau suivant donne les importations comparatives des différentes provenances au Havre pendant vingt ans.

On voit que le Brésil tient de beaucoup la tête, et que le pays que nous décrivons mérite vraiment le nom de *pays du caoutchouc*.

Tableau.

## CAOUTCHOUC ET GUTTA-PERCHA

*Importations du 1er janvier 1858 au 31 décembre 1877.*

| ANNÉES. | PAYS-BAS. | ANGLETERRE. | ÉTATS-UNIS. | BRÉSIL. | DIVERS. | TOTAUX par années. | TOTAUX par période quinquennale. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | kilog. | kilog. | kilog. | kilog. | kilog. | kilog. | kilog. |
| 1858 . . . . . | 116,122 | 107,003 | 36,847 | 19,642 | 4,586 | 284,200 | |
| 1859 . . . . . | 68,616 | 51,950 | 45,391 | 73,521 | 64,446 | 303,924 | |
| 1860 . . . . . | 203,504 | 52,059 | 42,421 | 92,924 | 113,463 | 504,371 | |
| 1861 . . . . . | 110,569 | 151,586 | 131,519 | 131,741 | 113,353 | 638,759 | |
| 1862 . . . . . | 94,971 | 56,486 | » | 91,606 | 98,438 | 341,501 | |
| Totaux p. prov. | 593,773 | 419,084 | 256,178 | 409,434 | 394,286 | — | 2,072,755 |
| 1863 . . . . . | 105,457 | 133,063 | 3,123 | 118,405 | 70,460 | 430,508 | |
| 1864 . . . . . | 87,579 | 63,171 | » | 176,893 | 30,843 | 358,486 | |
| 1865 . . . . . | 41,090 | 39,835 | » | 257,321 | 70,150 | 408,396 | |
| 1866 . . . . . | 77,825 | 48,316 | » | 389,830 | 69,513 | 582,484 | |
| 1867 . . . . . | 45,835 | 45,259 | » | 216,082 | 73,207 | 380,403 | |
| Totaux p. prov. | 357,806 | 329,644 | 3,123 | 1,158,531 | 311,173 | — | 2,160,277 |
| 1868 . . . . . | 32,377 | 51,291 | 42,012 | 370,615 | 134,895 | 631,191 | |
| 1869 . . . . . | 13,696 | 37,501 | » | 127,910 | 107,834 | 286,941 | |
| 1870 . . . . . | 6,072 | 88,814 | 51,600 | 89,026 | 103,879 | 339,391 | |
| 1871 . . . . . | » | 375,674 | » | 104,127 | 49,420 | 529,221 | |
| 1872 . . . . . | » | 289,220 | 38,304 | 43,250 | 94,355 | 465,129 | |
| Totaux p. prov. | 52,145 | 842,500 | 131,916 | 734,928 | 490,383 | — | 2,251,872 |
| 1873 . . . . . | 7,618 | 133,604 | » | 36,792 | 121,115 | 299,129 | |
| 1874 . . . . . | 3,420 | 104,714 | » | 70,524 | 190,955 | 369,613 | |
| 1875 . . . . . | 3,689 | 177,121 | » | 142,626 | 128,916 | 452,352 | |
| 1876 . . . . . | 4,038 | 80,169 | 7,721 | 309,360 | 96,146 | 497,434 | |
| 1877 . . . . . | 4,583 | 73,337 | » | 143,184 | 187,984 | 409,088 | |
| Totaux p. prov. | 23,348 | 568,945 | 7,721 | 702,486 | 725,116 | — | 2,027,616 |

# CHAPITRE VI

*Commerce et navigation.* — Ce qu'était la navigation de l'Amazone avant 1853. — La « Compagnie de navigation de l'Amazone ». — Ses bénéfices. — Commerce d'importation et d'exportation. — Le port de Pará et le port de Manáos. — Mesures prises par ce dernier pour s'affranchir. — Impôts et droits sur les exportations. — Importations par cabotage. — Exportations opérées par la douane de Manáos. — Exportations opérées par la « recette provinciale » de l'Amazone. — Lignes de paquebots pour l'étranger. — Le commerce avec les républiques limitrophes. — Lignes de navigation.

Nous avons vu ce qu'est l'industrie dans la province de l'Amazone; nous avons décrit les principales sources auxquelles elle s'alimente, ses progrès qui vont chaque jour en s'accentuant, et l'avenir probable qui lui est réservé. Nous avons essayé, en traçant un tableau exact de la production amazonienne, d'encourager à de nouveaux efforts et de déterminer les capitaux européens à prendre le chemin de notre riche contrée.

Il est temps maintenant de nous occuper des transactions commerciales, d'indiquer comment on procède aux échanges des matières premières et des objets fabriqués, de faire connaître l'état actuel du commerce d'importation et d'exportation dans la province la plus reculée de l'empire brésilien. Nous joindrons à ce chapitre l'énumération complète du mouvement de navigation concernant la province que nous étudions.

Nous traiterons successivement du commerce de la province de l'Amazone avec le port de Pará, son principal entrepôt; avec l'Europe; avec les républiques limitrophes. Ici les chiffres parleront seuls; ils auront leur éloquence.

Nous avons déjà dit que la province de l'Amazone était restée isolée du reste de l'empire pendant de longues années, même après la proclamation de l'indépendance du Brésil, qui eut lieu, comme l'on sait, en 1822. Jusqu'à ces derniers temps, alors que l'Europe était en relations régulières avec la capitale et les principaux ports du littoral de l'empire, la province de l'Amazone n'avait pas encore ressenti les heureux effets de la navigation à vapeur. Les communications, peu nombreuses, s'effectuaient à grand'peine au moyen de bateaux à voile (*batelões*) qui remontaient de Belem, chef-lieu de la province de Pará, jusqu'à Barra-do-Rio-Negro, qui s'est appelée depuis Manáos, mais qui alors se trouvait sous la dépendance de la province voisine.

En 1851, lorsque cette comarque forma un territoire indépendant, sous le nom de province de l'Amazone, les choses étaient dans le même état. En vain quelques hommes entreprenants avaient-ils tenté de remonter le grand fleuve : des préjugés surannés, des lois sans fondement s'opposaient à tout esprit d'initiative et se dressaient à l'embouchure de l'Amazone, comme les dragons de la Fable, pour défendre l'entrée de ce jardin des Hespérides.

En 1826, un bâtiment à vapeur des États-Unis avait essayé de porter un chargement de marchandises au Pérou par la grande voie fluviale de l'Amazone. Il n'avait pas réussi. En 1826, 1837, 1838, 1839, 1840, 1847 et 1848, d'autres tentatives avaient été reitérées par des nationaux sans plus de succès.

Tous ces efforts, cependant, ne demeurèrent point stériles. Ils décidèrent le gouvernement central à céder de sa rigueur, et en 1853 M. Ireneo Evangelista de Souza obtenait le monopole de la navigation

à vapeur du premier fleuve du monde. Cet heureux privilégié bénéficiait en outre de subventions fort élevées et de faveurs exceptionnelles.

N'importe, l'obstacle était renversé, le premier pas était fait. C'est

63. — Indien canixana.

à partir de cette année 1853 que le commerce de l'Amazone avec l'entrepôt de Pará commença réellement à prendre un certain essor.

Pendant la première période de cinq ans, de 1853 à 1857, la *Companhia do Amazonas* réalisa une recette de plus de 1,100,000 francs, tant pour le fret des marchandises que pour le transport des passagers. La progression ne s'arrêta plus.

La seconde période quinquennale, de 1858 à 1862, accusait un chiffre de recettes montant à plus de 2 millions de francs. La troisième période, de 1863 à 1867, donna 5,125,000 francs de recettes.

Il est aisé de juger par ces chiffres de la quantité et de la valeur des marchandises en circulation.

C'est surtout pendant ces dernières années que le commerce de l'Amazone a pris un développement vraiment merveilleux. En effet, la province a exporté pour le port de Pará, en valeur officielle :

| | fr. |
|---|---|
| En 1878-1879 . . . . . | 9,135,000 |
| En 1879-1880 . . . . . | 13,700,000 |
| En 1880-1881 . . . . . | 14,735,000 |

Par contre, elle a importé :

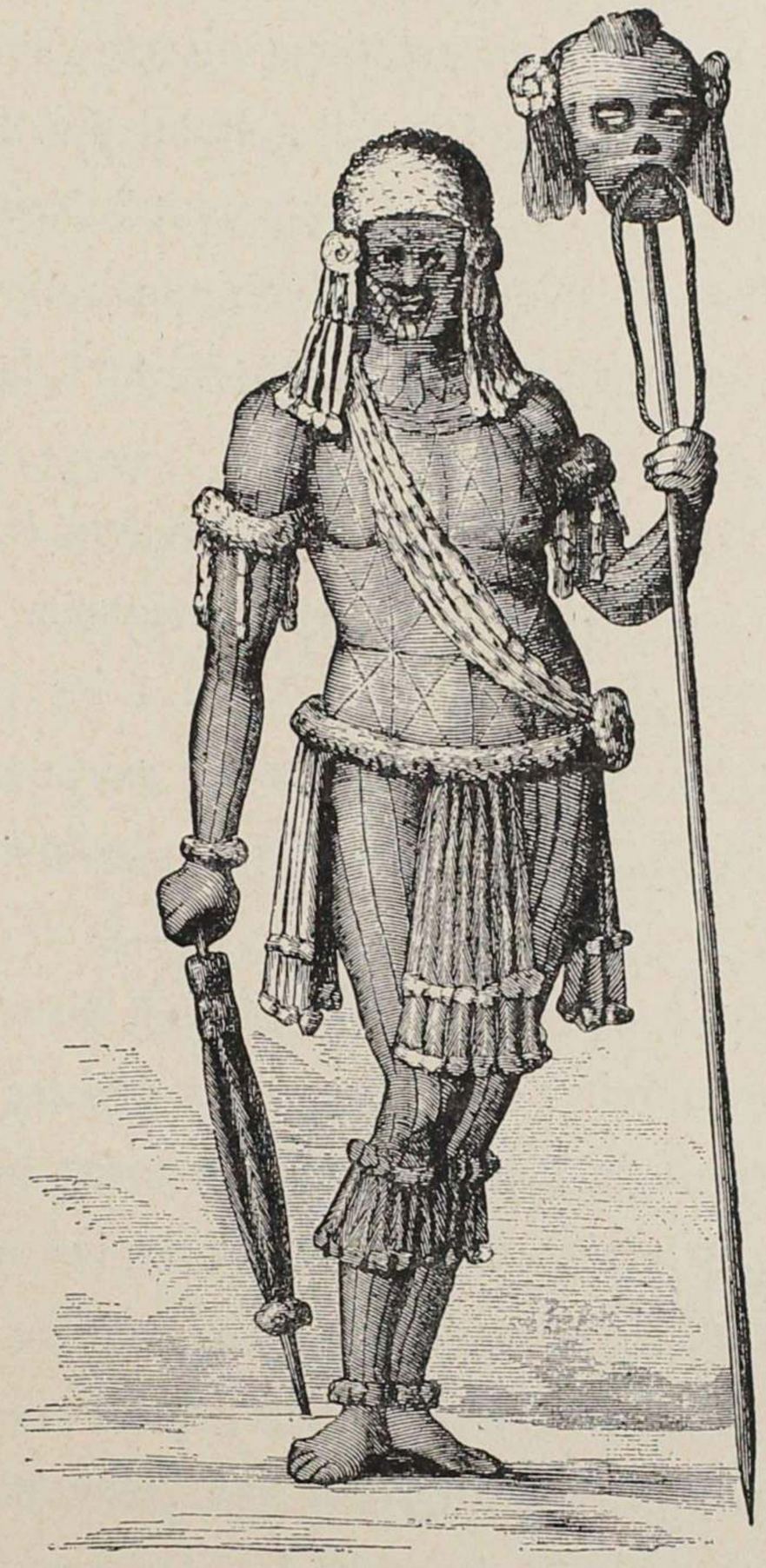
| | fr. |
|---|---|
| En 1878-1879. . . . . | 7,782,000 |
| En 1879-1880. . . . . | 5,814,000 |
| En 1880-1881. . . . . | 5,120,000 |

Cette prospérité croissante du port de Manáos ne tarda pas à le mettre en concurrence avec le port de Pará. Pour se rendre compte de cet antagonisme, qui devait fatalement éclater entre ces deux centres commerciaux, il suffit d'ouvrir une carte et de considérer la position géographique de chacun d'eux.

Pará ou Belem se trouve favorisé de la nature. Il est à l'embouchure de l'Amazone, comme Saint-Nazaire est à l'embouchure de la Loire, et le Havre à l'embouchure de la Seine. De même que Nantes et Rouen voient leur commerce dépérir, tandis que celui de Saint-Nazaire et du Havre augmente, Manáos aurait inévitablement subi le même sort, si le fleuve de l'Amazone avait une barre, si les marées ne se faisaient pas sentir jusqu'à une grande distance de Belem, si, enfin, l'embouchure immense du grand fleuve ne constituait pas comme un

prolongement de l'Océan et ne formait pas un véritable bras de mer.

Pendant de longues années, Manáos a fait tout son commerce par l'entrepôt de Pará. Peu à peu une louable ambition lui vint. Il voulut



70. — Indien mundurucu.

s'affranchir d'un intermédiaire onéreux. Depuis une douzaine d'années, tous les efforts des négociants de Manáos tendent vers ce but. Pará n'a pas à s'inquiéter outre mesure de ces tendances, qui ne vont nullement à l'appauvrir. Pará possède, en effet, des éléments de vie et de prospérité qui le rendent indépendant. Il peut se suffire amplement

à lui-même et se passer, sans trop de pertes, de l'appoint commercial de Manáos.

Afin de s'affranchir définitivement, le port de Manáos a pris, en 1874, un excellent moyen pratique. Il a créé, à cette date, une ligne subventionnée qui le met en relations directes avec les principaux marchés européens. Puis, en 1882, il a établi une autre ligne, également subventionnée, qui le relie directement à New-York; et, enfin, en 1884, il a réussi à se mettre en communication immédiate avec Rio-de-Janeiro, en subventionnant, pour sa part, la ligne brésilienne qui, auparavant, ne dépassait pas Belem.

Le réseau de transports maritimes et fluviaux était ainsi au grand complet. Manáos pouvait, sans entraves, négocier de ses modestes docks avec l'Europe, l'Amérique du Nord et les ports de l'empire. Il restait à attirer le commerce jusque sur son marché. On y réussit par une série de mesures économiques qui produisirent les meilleurs résultats.

Pour encourager le commerce d'exportation directe des ports de la province pour les marchés étrangers, sans que les produits exportés passent par l'entrepôt de Pará, le gouvernement provincial décréta : que les produits exportés directement pour les marchés étrangers payeraient des droits de 3 0/0 inférieurs à ceux que payent les mêmes produits exportés par l'entrepôt de Pará ; que la maison Brocklehurst et C$^{ie}$, de Liverpool, qui a entrepris la navigation directe de Liverpool à Manáos, et qui possède un magasin de commerce en gros dans cette dernière ville, jouirait d'avantages spéciaux lui permettant de lutter contre toute concurrence.

Pará lui-même a facilité, par son attitude, la réalisation des plans de son rival. Il n'a pas su prendre à temps ses dispositions pour conserver le monopole du commerce amazonien. Les produits exportés de l'Amazone étaient assujettis, à Pará, à 1/2 0/0 de taxe sur leur valeur

officielle ; à 5 0/0 et à 8 réïs par kilogramme pour vérification du poids. Or, ces produits sont déjà surchargés d'une infinité d'impôts dans l'intérieur de la province. Le caoutchouc, par exemple, paye à l'Amazone 9 0/0 de droits ; le guaraná et le cacao sont taxés à 5 0/0 ; le poisson sec et salé, à 3 0/0. Tous les autres produits sont plus lourdement atteints encore. Ils payent jusqu'à 8 0/0 de leur valeur, sans compter les 3 0/0 de droits additionnels perçus en faveur de la Compagnie de la navigation de l'Amazone.

Il est impossible de concevoir un système fiscal plus antiéconomique, et l'on comprend que l'Association commerciale de Manáos en poursuive la réforme. Lorsqu'elle l'aura obtenue, plus rien ne s'opposera aux progrès industriels et commerciaux de la province. Beaucoup a été fait, il reste encore beaucoup à faire. Le régime financier de la province de l'Amazone n'aura qu'à gagner au dégrèvement successif et rationnel de tous les produits que nous venons d'énumérer. Le système d'impôts qui prévaut en ce moment, et qui frappe principalement la production, n'est pas fait pour développer la richesse de cette contrée.

Malgré toutes ces charges, les importations et les exportations de la province n'ont pas cessé de s'accroître dans des proportions dignes de remarque. Ces chiffres seraient bien supérieurs encore, si les transactions n'étaient entravées par les exigences énormes du fisc.

Les tableaux suivants donneront une idée exacte du mouvement commercial de notre pays.

*Importations faites par cabotage, sujettes à des droits d'entrée, ou entrées en franchise dans la province de l'Amazone.*

| Années fiscales. | Valeur officielle. |
|---|---|
| | fr. |
| 1867-1868 . . . . . | 3,312,000 |
| 1872-1873 . . . . . | 6,179,000 |

| Années fiscales. | Valeur officielle. fr. |
|---|---|
| 1873-1874 | 5,865,000 |
| 1874-1875 | 5,276,000 |
| 1875-1876 | 6,768,000 |
| 1876-1877 | 6,168,000 |
| 1877-1878 | 6,898,000 |
| 1878-1879 | 7,782,000 |
| 1879-1880 | 5,814,000 |
| 1880-1881 | 5,120,000 |
| 1881-1882 | 7,859,000 |
| 1882-1883 (1er semestre seulement) | 4,800,000 |

Ainsi, en 1882-1883, *pendant un seul semestre*, les importations faites par cabotage ont été supérieures aux importations de l'année 1867-1868 tout entière ; et ce fait doit être attribué à l'augmentation de la population de l'Amazone et à la richesse plus grande des consommateurs. En quinze ans, les importations de ce genre ont triplé.

Pendant la même période, les exportations ont pris un développement encore plus considérable, comme il est aisé de le constater en examinant les deux tableaux suivants : le premier donne la valeur officielle des exportations de la douane de Manáos; le second montre non seulement la valeur officielle des exportations qui ont payé des droits à la recette provinciale, mais encore le chiffre des droits perçus.

*Exportations opérées par la douane de Manáos en valeur officielle* [1].

| Années fiscales. | Valeur officielle. fr. |
|---|---|
| 1872-1873 | 56,000 |
| 1873-1874 | 237,000 |

1. La douane de Manáos n'a été installée que le 27 mars 1869. Cette année-là, ses recettes ont été de 50,000 francs environ. Dix ans après, en 1878-1879, ses recettes ont été de 455,000 francs. Pendant le premier semestre de l'année fiscale 1882-1883, ses recettes se sont élevées à 825,000 francs. En moins de quinze ans, ses recettes ont donc monté de 50,000 francs à 1,500,000 francs.

| Années fiscales. | Valeur officielle. fr. |
|---|---|
| 1874-1875 | 387,000 |
| 1875-1876 | 366,000 |
| 1876-1877 (1er semestre seulement) | 187,000 |
| 1877-1878 | 633,000 |
| 1878-1879 | 1,046,000 |
| 1879-1880 | 2,355,000 |
| 1880-1881 | 2,923,000 |
| 1881-1882 | 3,907,000 |
| 1882-1883 (1er semestre seulement) | 2,589,000 |

Il résulte de ces données que les exportations de la douane du chef-lieu de la province de l'Amazone ont presque atteint, au bout de onze ans à peine, un chiffre cent fois supérieur au chiffre primitif. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans le monde beaucoup d'exemples d'une telle prospérité; ce fait prouve la vitalité de la production dans cette région exceptionnelle.

Voyons le second tableau :

*Exportations opérées par la Recette provinciale de l'Amazone* (Recebedoria provincial) *en valeur officielle, et montant des impôts perçus par la Recette.*

| Années fiscales. | Valeur officielle. fr. | Impôts perçus. fr. |
|---|---|---|
| 1867-1868 | 5,150,000 | » |
| 1872-1873 | 10,686,000 | 1,197,000 |
| 1873-1874 | 9,701,000 | 1,096,000 |
| 1874-1875 | 9,266,000 | 886,000 |
| 1875-1876 | 9,118,000 | 1,053,000 |
| 1876-1877 | 7,450,000 | 910,000 |
| 1877-1878 | 8,542,008 | 1,003,000 |
| 1878-1879 | 10,282,800 | 1,193,000 |
| 1879-1880 | 18,507,000 | 1,718,000 |
| 1880-1881 | 18,340,000 | 1,530,000 |
| 1881-1882 | 25,855,000 | 2,264,000 |
| 1882-1883 (1er semestre seulement) | 18,250,000 | 1,540,000 |

On peut voir que, pendant la dernière année fiscale, dont nous possédons les résultats complets, c'est-à-dire en 1881-1882, les exportations passées par la recette provinciale ont été cinq fois plus élevées qu'elles ne l'étaient quinze ans auparavant.

Il ne faut pas se lasser d'insister sur ces progressions du commerce amazonien : elles prouvent que certains pays de l'Amérique du Sud, trop peu connus de l'Europe, offrent des exemples de prospérité que l'on se plaît à reconnaître seulement aux États-Unis de l'Amérique du Nord, et elles sont bien faites pour solliciter les entreprises commerciales de l'ancien monde, et particulièrement de la France, qui trouverait dans ces contrées un excellent accueil.

Le commerce direct de la province avec l'Europe est par trop récent pour qu'il ait déjà produit tous ses fruits. Il ne date, en effet, que de 1874, et déjà il dépasse toutes les espérances.

Jusque-là, les transactions de la province avec l'étranger ne se faisaient que par l'intermédiaire du port de Pará. Il serait assez difficile d'en évaluer l'importance.

C'est au Danemark que revient l'honneur d'avoir ouvert les premiers rapports avec le marché de Manáos. Le 25 mars 1874, un bâtiment à voiles, portant le pavillon danois et jaugeant 263 tonnes, faisait son entrée dans la capitale de l'Amazone, venant de Hambourg. L'impulsion était donnée, et, le 30 avril suivant, un bateau à vapeur de 599 tonnes, sous pavillon anglais, arrivait de Liverpool et inaugurait la navigation subventionnée.

Depuis lors, les relations de Manáos avec Liverpool, le Havre et Londres ont suivi une marche normale, grâce au service de navigation régulière qui est fait depuis 1877 par la *Red Cross Line*, de MM. Brocklehurst et C^ie^.

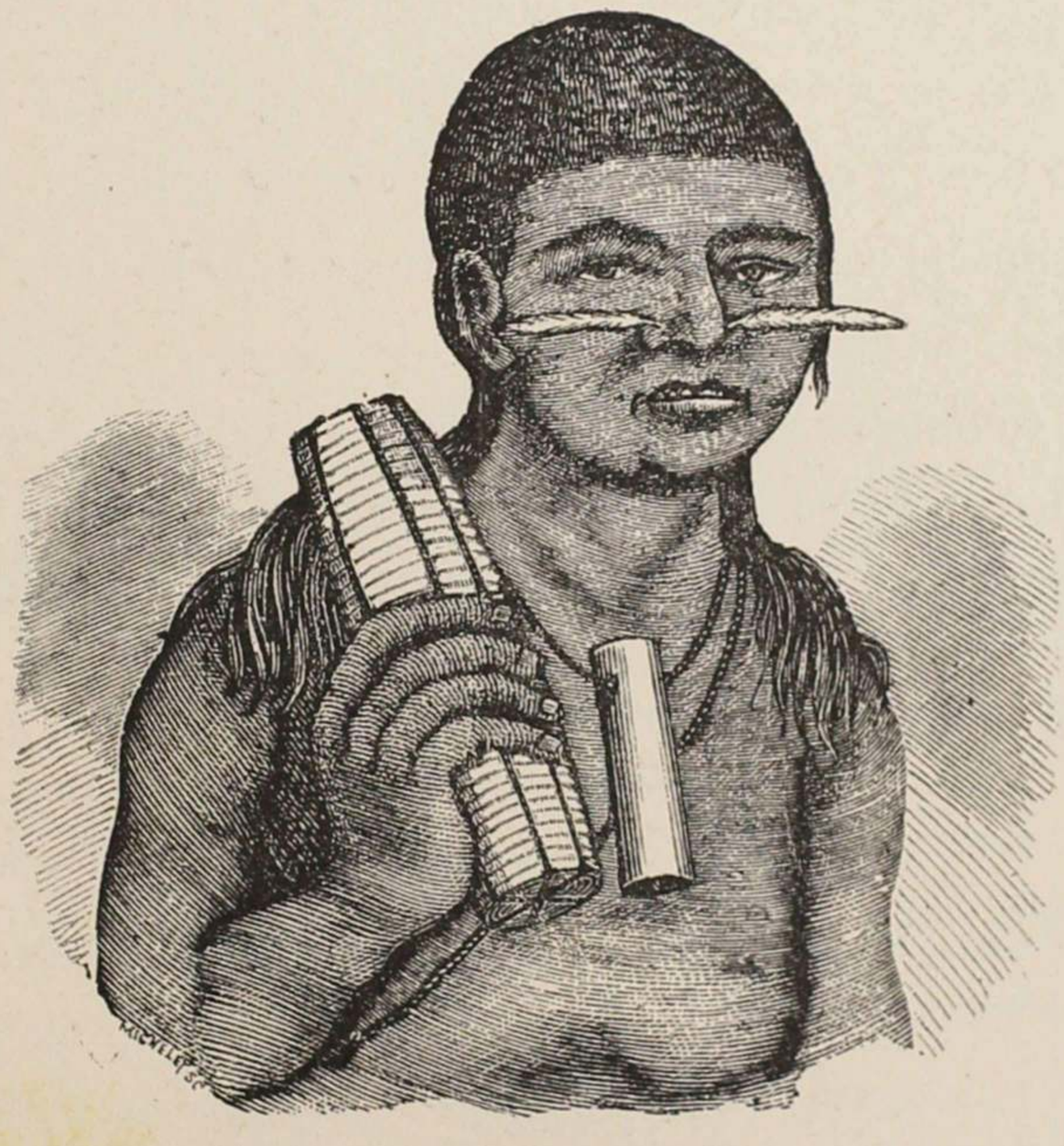
Le tableau suivant donnera un aperçu sommaire de la progression constante suivie par les exportations dues aux steamers de cette ligne.

Il ne se rapporte qu'au caoutchouc exporté.

*Caoutchouc exporté directement de Manáos et chargé sur les steamers de la* RED CROSS LINE.

| Années. | Quantité en kilogrammes. | Pour Liverpool. | Pour le Havre. |
|---|---|---|---|
| 1877 . . . . . | 14,781 | 14,781 | » |
| 1878 . . . . . | 253,718 | 238,303 | 15,415 |
| 1879 . . . . . | 284,571 | 266,101 | 18,470 |
| 1880 . . . . . | 387,312 | 370,899 | 10,413 |
| 1881 . . . . . | 299,372 | 266,466 | 32,906 |
| 1882 . . . . . | 428,587 | 389,915 | 38,672 |
| 1883 (janvier et mars seulement). | 230,146 | 203,446 | 26,700 |

C'est une exportation directe de près de 2 millions de kilogrammes



71. — INDIEN UAUPÉ.

de caoutchouc en moins de six ans, représentant une valeur moyenne de 15 millions de francs environ.

Par une loi en date du 13 juin 1884, portant le n° 657, le président de la province a été autorisé à renouveler les contrats existants avec les

diverses compagnies subventionnées, dans le but : 1° d'obtenir de ces compagnies le transport gratuit du plus grand nombre possible d'immigrants étrangers ; 2° d'augmenter le nombre de tonnes dont la province pourra disposer sur chacun des steamers de ces compagnies ; 3° d'augmenter le nombre des voyages réalisés par les paquebots de ces compagnies; 4° de reviser les tarifs des prix des passages et du fret des marchandises.

En outre, le président de la province a été autorisé à subventionner une ligne de steamers français de la « Compagnie des Chargeurs Réunis », qui commencera probablement son service régulier à la fin de l'année 1884. Les vapeurs de cette ligne partiront du Havre, avec escale par Hambourg, Anvers et Lisbonne.

Quoique cette seconde ligne fasse double emploi avec celle de la *Red Cross Line*, il est à espérer qu'elle contribuera puissamment à développer les rapports commerciaux entre le port du Havre et la province dont nous nous occupons.

Quant au commerce de la province de l'Amazone avec les Républiques limitrophes, les tableaux suivants en donneront une évaluation suffisante :

*Exportations des Républiques limitrophes par la province brésilienne de l'Amazone.*

| Années. | Noms des Républiques. | Quantité de caoutchouc. kil. | Valeur. |
|---|---|---|---|
| 1880-1881. . . . . | Pérou. . . . | 196,517 | » |
| — . . . . . | Bolivie . . . | 53,698 | » |
| — . . . . . | Vénézuéla. . | 4,345 | » |
| 1881-1882. . . . . | Pérou. . . . | 331,074 | » |
| — . . . . . | Bolivie . . . | 84,418 | » |
| — . . . . . | Vénézuéla. . | 11,282 | » |
| 1882-1883(1er semestre) | Pérou. . . . | 313,384 | 2,200,000 |
| — . . . . . | Bolivie . . . | 42,108 | 341,000 |
| — . . . . . | Vénézuéla. . | 7,603 | 60,000 |
| — . . . . . | Colombie . . | 1,711 | 9,000 |

Il est facile de voir que le commerce de ces Républiques avec la province de l'Amazone accuse une ascension continue et rapide. Ajoutons que, pendant le premier semestre de l'année fiscale 1882-1883, le Pérou a exporté, outre le caoutchouc, des produits divers pour une somme de 700,000 francs, la Bolivie pour 650,000 francs, et le Vénézuéla pour une somme de 25,000 francs par la voie de l'Amazone.

72. — Baraquement d'Indiens.

Complétons ces renseignements, en donnant la liste des lignes de navigation *directe* de l'Amazone : pour l'Europe, pour l'Amérique du Nord, pour l'Amérique du Sud, pour les divers ports du Brésil et pour les différents points de l'intérieur de la province.

### LIGNES DE NAVIGATION

1° *Pour l'Europe :*

La *Red Cross Line* fait le voyage entre Liverpool et Manáos, avec

escale par le Havre, Lisbonne, Pará, Parintins et Itacoatiára. Il y a *neuf* voyages par an. Le service est régulier.

Les transports s'opèrent dans les meilleures conditions en vingt-huit jours. Cette ligne est subventionnée par la province.

Le gouvernement s'est réservé deux voyages de 1re classe et cinq de 3e classe sur chaque paquebot.

Il dispose de ces places par l'entremise de l'auteur de cet ouvrage, qui se met à l'entière disposition des voyageurs et émigrants.

La « Compagnie des Chargeurs Réunis » va probablement commencer bientôt son service. Les départs auront lieu du Havre. Le gouvernement provincial disposera, sur chaque steamer en partance, d'un voyage de 1re classe et de quinze de 3e classe. De plus, en vertu de la loi provinciale qui a accordé la subvention dont jouira cette compagnie, elle devra consentir une réduction de 30 0/0 sur le prix des passages aux émigrants se rendant dans la province de l'Amazone.

2° *Pour l'Amérique du Nord :*

La *Booth steamship company limited* fait la traversée entre New-York et Manáos de quatre en quatre mois. Ligne également subventionnée par la province.

3° *Pour l'Amérique du Sud :*

I. Pour les États-Unis de la Colombie. Un paquebot appartenant à la maison Elias Reyes y Hermanos, de Popaian, fait la navigation de la rivière Içá. M. Dimas Mirales a été autorisé, en février 1883, à établir un second service de navigation sur ce même parcours. L'espace parcouru est de 1,200 milles.

II. Pour la République du Pérou. La Compagnie de l'Amazone a un service mensuel, subventionné par l'État, de Manáos à Iquitos au Pérou, avec escale par Cudajaz, Coary, Teffé, Fonte-Boa, Tonantins, San-Paulo, Tabatinga, Loreto et Urary. C'est la ligne du Solimões.

III. Des embarcations d'un faible tonnage font des traversées entre la

73. — Groupe d'Indiens.

province et la République de Bolivie par le Madeira ; entre la province et la République de Vénézuéla et la Guyane anglaise par les *rios* Negro et Branco ; entre la province et les Républiques de Colombie et de l'Équateur par les *rios* Japurá et Içá.

4° *Pour les divers ports de l'empire :*

I. Pour Rio-Janeiro. La navigation a été inaugurée au mois de février 1884, entre la capitale de l'empire et le chef-lieu de la province, grâce aux efforts de M. Joaquim Rocha dos Santos, député provincial de l'Amazone.

II. Pour Pará. La Compagnie de l'Amazone fait deux voyages mensuels, entre Pará et Manáos, en vertu d'une subvention de l'État, et un troisième voyage, grâce à une subvention de la province.

5° *Pour les ports de la province :*

I. De Manáos à Santo-Antonio dans le *rio* Madeira : voyage mensuel, fait par la Compagnie, moyennant une subvention, avec escales par Canuman, Borba, Sapucaya, Tabocal, Santa-Rosa, Manicoré, Baêtas, Yumas, Tres-Casas, Missão de S. Pedro, Humaytá, Missão de S. Francisco, Cavalcante et Jamary.

II. De Manáos au lac Marary, dans le *rio* Juruá : la Compagnie de l'Amazone, moyennant une subvention de la province, entreprend un voyage de deux en deux mois.

III. De Manáos à Hyutanahan, dans le *rio* Purús, voyage mensuel avec de nombreuses escales.

IV. De Manáos à Santa-Isabel, dans le *rio* Negro, voyage mensuel effectué par la Compagnie de l'Amazone.

V. De Manáos à l'Acre, affluent du Purús, et au Javary : voyage de deux en deux mois par la « Compagnie de Navigation brésilienne de Manáos », subventionnée par la province.

La loi n° 655, du 11 juin 1884, a autorisé le président de la province à signer un nouveau contrat avec la « Compagnie de Navigation à

vapeur de Manáos ». La Compagnie devra s'engager à exécuter : 1° *six* voyages par an aux rivières Purús et Acre, avec faculté d'étendre son itinéraire jusqu'au *rio* Ituxy ; 2° *quatre* voyages par an au *rio* Juruá, en allant jusqu'au *rio* Jaranacá ; 3° *deux* voyages par an jusqu'au *rio* Jutahy ; 4° *deux* voyages par an au *rio* Javary.

Nous passons sous silence d'autres lignes en projet.

Des renseignements particuliers que nous devons à l'obligeance de l'un des derniers présidents de la province, M. José de Paranaguá, font connaître les distances exactes de Manáos à ces divers points.

Le voyage du *rio* Negro en partant de Manáos est de 846 milles.

Celui du Madeira, de 1,246 milles.

Celui de Purús, de 1,685 milles jusqu'à la cataracte de Hyutanahan.

Pendant la crue des eaux, le voyage de Purús est de 3,000 milles jusqu'à l'Acre et au Yáco.

Les moyens de communication ne manquent pas, on le voit. La plupart des grands affluents de l'Amazone sont sillonnés par la navigation à vapeur ; presque tous les grands centres maritimes d'Europe et des deux Amériques sont reliés à Manáos par de grandes lignes qui permettent aux voyageurs et aux marchandises de traverser les mers. Dans quelques années, notre belle et fertile province sera aussi connue de l'Europe, grâce à ses nombreux moyens de transport, que l'est New-York ou Rio-de-Janeiro ; et nous ne doutons pas qu'un courant régulier d'émigration ne profite bientôt des facilités et des ressources qui sont si libéralement offertes par le gouvernement éclairé de l'Amazone.

Nous serions heureux et fier de contribuer pour notre faible part à la grandeur future de notre patrie. Nous dépenserons toutes nos forces à cette œuvre immense. D'autres après viendront qui feront plus encore, et de génération en génération le progrès s'agrandira, et l'Amazone jouira enfin de tous les fruits de la civilisation et du travail.

# CHAPITRE VII

*Arts et sciences.* — La situation des aborigènes à l'époque de la découverte. — Arts des Indiens. — La langue des Indiens. — Leur poésie. — Influence portugaise. — La musique et la danse des Indiens.

Reculons de quatre cents ans en arrière ; remontons jusqu'à l'aurore du XVI^e^ siècle.

L'Europe renaît ; le moyen âge a pris fin. L'imprimerie propage l'idée, multiplie le verbe humain et appelle toutes les classes, nobles, bourgeois et manants, à la sainte communion des lettres. Dans les châteaux de la féodalité, on installe des cabinets d'étude ; les armes cèdent le pas à la toge. Nous touchons au siècle de Léon X ; nous voyons surgir l'Arioste, Machiavel, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Érasme, Copernic, Marot, Rabelais. Déjà la grande voix de Luther appelle les peuples à la réformation, en attendant que la voix de Mirabeau lui réponde, presque au bout de trois siècles, demandant la réforme.

C'est alors que les Européens arrivent au Brésil.

Qu'y trouvèrent-ils en débarquant ?

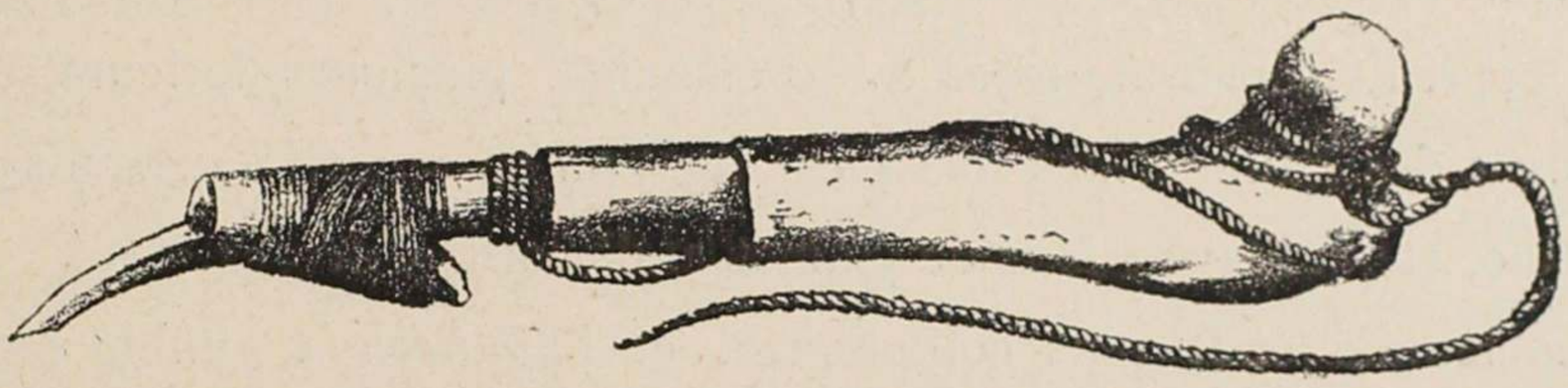
— Ils trouvèrent devant eux d'immenses solitudes, des forêts, des marécages, une sorte de vieille Gaule druidique habitée par des hommes étranges. Ces terres vierges servaient d'asile à une race de sauvages qui mangeaient de la chair crue de toute provenance.

Ici, *en apparence*, rien de la civilisation poétique des Incas du Pérou, rien des mœurs grandioses des Aztèques du Mexique; mais des peuplades libres, livrées la plupart du temps à des instincts féroces, menant la vie de nature au milieu des bois, passant le temps à courir partout, à manger, à assaillir, à s'entre-tuer. Dédaignant l'or et les pierres précieuses que recèle leur sol, ces sauvages préféraient poursuivre le tapir et les *pacas*[1], et se livrer aux âpres délices d'une chasse sans fin. Leurs corps nus pénétraient dans les broussailles et se tenaient immobiles, des heures entières, à l'affût des oiseaux et des fauves. Ils dévoraient le gibier tout saignant. Repus, ils s'endormaient sous la sombre végétation des forêts, au bord des fleuves. Ils n'avaient guère qu'un seul compagnon, leur arc, pesant comme du fer. Ils ne s'associaient que par intervalles, pour se défendre contre un danger commun. Leurs sens seuls étaient développés. Ils voyaient admirablement à travers l'immensité. Ils recueillaient les moindres bruits de la forêt. Leur odorat avait une acuité canine. Ils tiraient avec adresse et manquaient rarement leur coup. Le cerveau, n'ayant qu'une idée fixe, se repaître, manquait d'étendue et de ressort. Leur agilité d'esprit se traduisait en ruse. La force de leurs muscles leur tenait lieu de vigueur intellectuelle. Cette force était vraiment prodigieuse. Jean de Léry raconte qu'aucun de ses compagnons ne put bander l'arc qu'un enfant indien de dix ans maniait sans beaucoup d'effort. Ces hercules avaient une horreur profonde pour tout travail agricole, et, la plupart du temps, leur besogne se bornait à recueillir les fruits sauvages qui pendaient aux arbres. Il y en avait, cependant, qui témoignaient plus de goût pour certaines occupations industrielles.

Quand les Portugais débarquèrent au Brésil, ils crurent reconnaître un commencement de civilisation dans certains essais assez avancés,

1. Le tapir est le *tapirus americanus*, et la paca est le *cælogenis subniger* des zoologues.

observés parmi un petit nombre de tribus du littoral. Dans les loisirs que leur laissaient la chasse, la guerre et les longues courses à travers les forêts, quelques indiens du Nord et même quelques-uns du Centre broyaient le manioc, extrayaient du fruit du *cajoeiro* un vin excellent, fabriquaient des huiles de palmier pour leur usage. D'autres, surtout ceux de l'Amazonie, s'employaient à conserver des provisions de viande en les boucanant au moyen d'un procédé spécial (le *moquém*), ou bien ils passaient la longue saison des pluies à enluminer leurs calebasses, leurs vases et *leurs igassáuas* d'ornements fantastiques, qu'ils coloriaient avec le suc et le vernis des plantes[1]. Quelques tribus amazoniennes poussaient très loin l'art de la céramique, et fabriquaient des



74. — Couteau a graver des anciens Indiens.

poteries fort curieuses. Il faut voir dans les « Antiguidades do Amazonas » de M. J. Barboza-Rodrigues les reproductions qu'il nous donne de ces trouvailles trop peu connues en Europe, et dont nous prenons la liberté de reproduire quelques-unes.

Ce n'est pas du premier coup assurément que nos ancêtres des divers continents sont parvenus à extraire la ligne droite et la ligne courbe des formes variées que revêtent les différents objets de la nature. Il a fallu probablement des siècles, et peut-être des générations d'artistes inconnus, pour en arriver à ce progrès dans le dessin décoratif et ornemental.

1. Voir : *Locubraçõe*s, de M. le Dr Henrique Léal, défenseur ardent des aborigènes brésiliens.

Il est d'autres faits encore qui nous permettent de rapprocher les aborigènes du Brésil de certaines peuplades préhistoriques de l'Europe.

Les autochtones de l'Amazonie filaient le coton et quelques fibres textiles. Ils connaissaient l'art de tisser et de fabriquer des pièces d'étoffe.

Mais ces rudes artisans réservaient tout leur talent pour la confection de leurs armes et pour la fabrication de leur ustensiles. Ils avaient avec eux, pour principale richesse, un assortiment d'arcs polis, de flèches sculptées, de rames travaillées, de bâtons de guerre, de vases d'argile, arrondis comme des fruits, luisants comme des feuilles.

Leur vêtement était simple comme leurs mœurs. Mais, par un luxe qui pourrait servir de leçon à nos élégants, plusieurs de leurs tribus avaient des gants et des masques, dont on se servait à certains jours de fête, et qui étaient faits de plumes et d'écorce d'arbres.

La langue était plus compliquée, et l'*abañeenga* semble être la langue mère, dont les divers dialectes ne sont que des altérations accidentelles sur toute la côte du Brésil.

M. Baptista Caetano, dont les écrits font autorité dans cette matière parmi nous, pense que tous les dialectes parlés dans l'Amérique méridionale peuvent se réduire à cinq : le *tupy*, l'*aymará-aro*, le *ketchua-kallu*, le *chili-dugu* et le *kiriry*.

La langue tupy ou guarany, appelée aussi *langue générale*, est parlée encore aujourd'hui par les Indiens de l'Amérique du Sud, depuis les Guyanes jusqu'aux pampas de la Patagonie. Un Amazonien qui s'est trouvé de 1865 à 1867, pendant la guerre du Paraguay, dans cette République, dans l'Uruguay et dans la confédération Argentine, a constaté[1] qu'on y parlait partout la « langue générale ». Il ajoute que, non

1. Voir : *Grammatica da lingua brazilica geral*, par Pedro-Luiz Sympson. Manáos, 1877.

seulement les Indiens parlent cet idiome, mais encore que plusieurs familles de la bonne société s'en servent habituellement. Aussi, arrivé de l'extrémité septentrionale du Brésil, du fond de la province des Amazones, était-il compris sans difficulté de tous les naturels de la Plata, en leur parlant le tupy des indigènes de l'Amazonie.

M. le Dr J.-Severiano da Fonseca[1] a composé des tableaux fort curieux pour montrer l'analogie qui existe, soit entre un certain nombre de mots de ces diverses langues sud-américaines, soit entre ces mots dans les différents dialectes dérivés de chacune des langues principales.

M. Escobary a publié des travaux sur la langue *aymará*. D'après lui, les noms de la Bible et ceux de l'*aymará* sont identiques ; il appuie sa démonstration sur de nombreux exemples.

L'étude de la langue tupy prouve que les Indiens du littoral brésilien n'en étaient plus au simple monosyllabisme. L'agglutination prenait des proportions savantes et s'éloignait, par des combinaisons parfois bizarres, des syntaxes usitées parmi les naturels des autres parties de l'Amérique.

Les pronoms relatifs s'y placent après le verbe, de même que les prépositions[2]. Les nombres présentent quelques singularités. Les grammairiens de nos jours disent que les Indiens comptent jusqu'à dix, en tupy, et forment ensuite les autres nombres avec ces dix mots. Ainsi, onze — dix et un ; douze — dix et deux ; vingt — deux dix, etc. Mais il suffit d'un examen superficiel des mots qui désignent ces nombres pour constater qu'ils ne possédaient réellement des mots différents que pour indiquer les huit premiers nombres et peut-être même les cinq premiers seulement. Quelques tribus amazoniennes qui parlent cette

1. Voir : *Viagem ao redor do Brazil*, 2 vol. Rio-de-Janeiro, 1881.

2. On dit : L'homme que j'aime, *Apégaua cha saicu uaá*, c'est-à-dire L'homme j'aime *que*. De même, on dit : Je suis venu de la ville, *Cha iure mairy suhy*, c'est-à-dire Je suis venu ville *de la*.

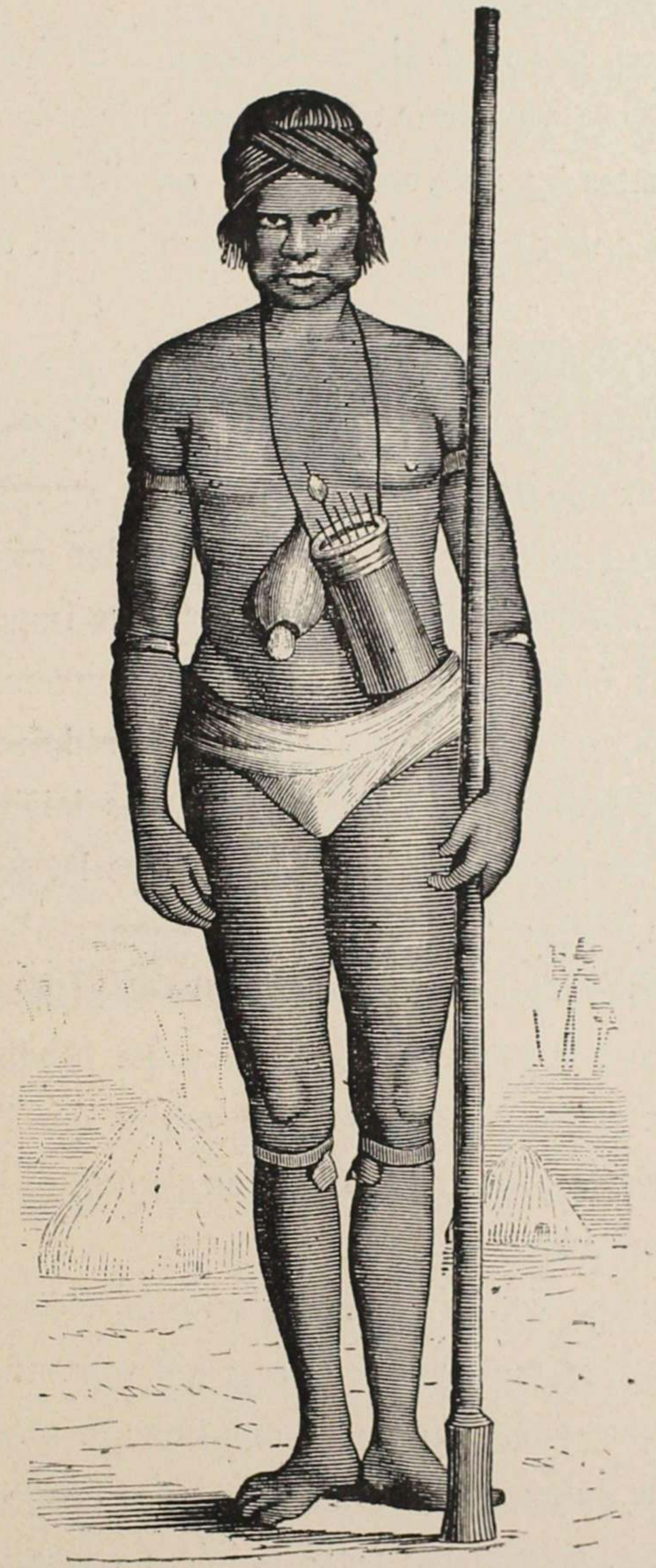
langue ne comptent, m'assure-t-on, que jusqu'à trois, de même que les Botocudos du sud du Brésil ne comptent, d'après M. le Dr Mello-Moraes fils, que jusqu'à cinq.

Si, à l'exemple de quelques écrivains ingénieux, nous avions envie de soutenir un paradoxe séduisant, il nous serait facile de signaler une apparente analogie entre le grec et la langue tupy-guarany. *Tupan*, dieu, serait *theo ; tatá*, feu, viendrait de *dadeô*, brûler ; *oca*, maison, serait *oïkia ; cunã*, femme, trouverait très facilement sa racine dans le mot grec *gunè ; myra*, peuple, abondance de gens, serait un dérivé de *myrias; caríua*, blanc, maitre, seigneur, serait *kyrios ; catú*, bon, arriverait à se filier à *agathos*, et ainsi de suite. Mais Voltaire a eu raison de dire : « L'étymologie est une science où les voyelles ne signifient rien et les consonnes pas grand'chose. » Ces jeux d'esprit n'ont plus de raison d'être aujourd'hui : la science exige d'autres preuves que des ressemblances accidentelles pour affirmer la parenté entre les langues. Il n'en est pas moins vrai que la langue des naturels du Brésil demande encore à présent de sérieuses études, et qu'elle pourra fournir peut-être la clef de bien des énigmes [1].

Malgré tous ces éléments de civilisation rudimentaire, l'Indien, avec sa solide charpente trapue, avec sa peau olivâtre et tannée par le soleil, avec ses cheveux longs, noirs et durs ; avec ses larges épaules, ses mains microscopiques, sa barbe peu fournie, son regard plein de rêves et de langueur, l'Indien parut aux Européens comme un être inférieur, à peine sorti du chaos. La chasse à l'homme commença, terrible. L'extermination se poursuivit sans pitié. Les pauvres gens luttèrent avec désespoir contre les armes à feu des Portugais. Ce ne fut qu'en semant la discorde parmi eux que les Européens parvinrent à s'emparer de leurs terres, à les refouler dans l'intérieur ou à les

1. Voir : *The Brasilian Language and its agglutination,* by Amaro Cavalcanti ; Rio-de-Janeiro, 1883.

reduire en esclavage. Pour arrêter le carnage, il fallut des arrêtés



75. — Indien miranha.

royaux, il fallut des bulles papales. En plein seizième siècle — disons-le à la honte de l'Europe — un Pape dut déclarer solennelle-

ment que les Indiens sont des hommes faits à l'image de Dieu et possédant une âme immortelle.

Et, maintenant, ces misérables débris des anciens maitres du sol sont décimés par la variole et abrutis par l'abus des liqueurs fortes. Dans ses conquêtes du nouveau monde, on dirait que l'Européen a cherché à empoisonner tout ce qu'il n'a pas réussi à tuer.

On a écrit de gros volumes pour démontrer que, chez tous les peuples, la littérature a dû commencer par la poésie, et par la poésie lyrique. Il est vraiment dommage qu'aucune strophe de ces temps reculés ne nous ait été conservée; elle eût fait bien mieux notre affaire que tous les in-folio des bibliothèques. Peu nous importe, du reste, ce qu'a pu être aux époques préhistoriques le mouvement littéraire de l'humanité. Nous soupçonnons qu'il devait se réduire à un fort petit nombre d'improvisations poétiques, et que, les loisirs manquant, on devait se passer de ce luxe social. En ce temps-là, sans aucun doute, on vivait de bon gibier et non de beau langage.

Quant aux Indiens qui nous occupent, ils n'ont laissé aucun monument écrit ou parlé de leur poésie d'antan. Le bardisme n'avait pas cours parmi eux probablement. Il est à croire que l'on chantait ensemble certaines mélopées fort simples, en s'enivrant de sauts simiens et de liqueurs capiteuses.

Tout ce que nous savons de leurs traditions littéraires, nous le savons depuis peu, et nous avons le regret d'apprendre aux amateurs de poésie archaïque que les compositions indiennes étudiées jusqu'ici se ressentent plus ou moins du commerce des Européens[1].

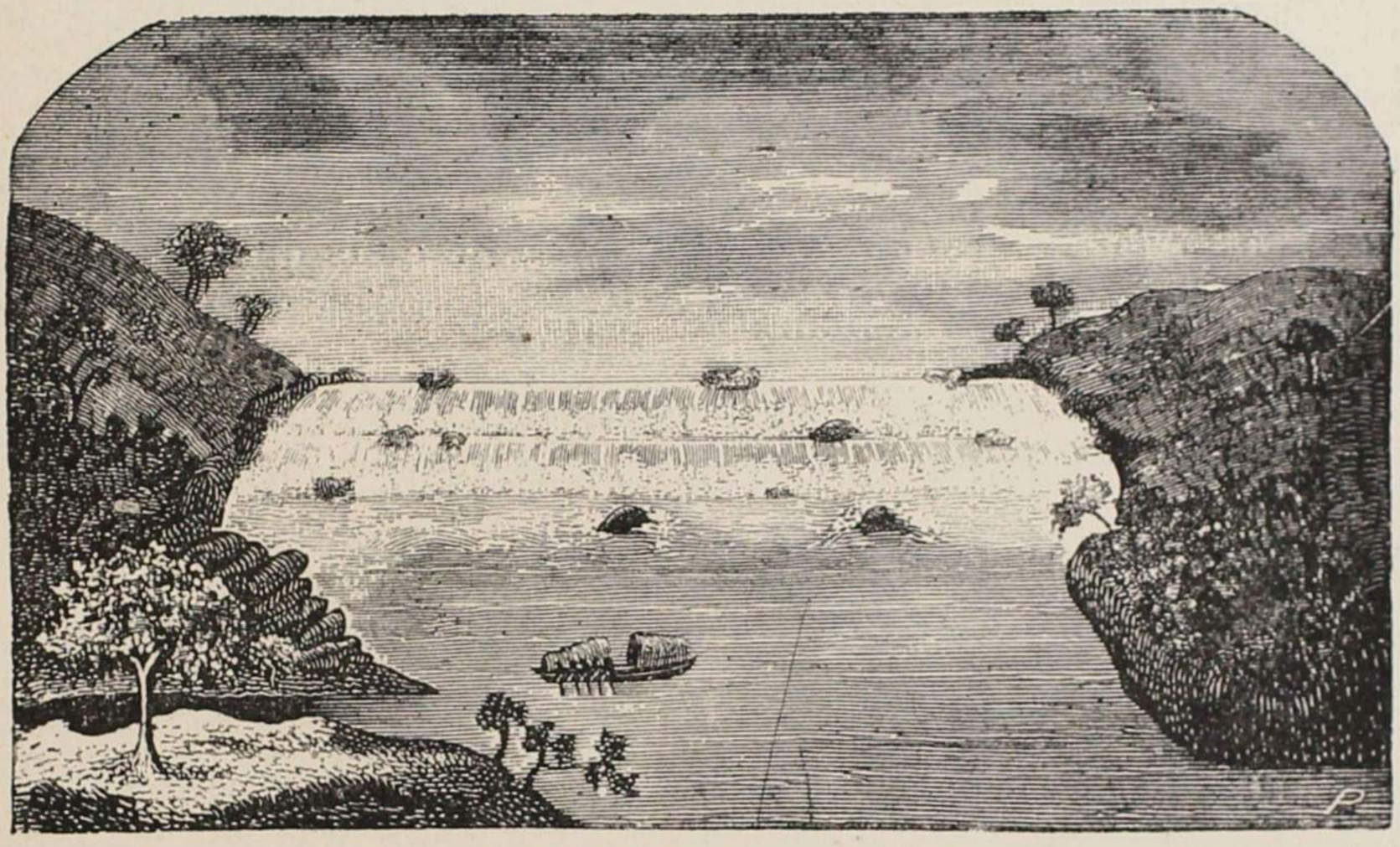
Telle qu'elle est, cependant, cette poésie a conservé une étrange saveur. Sous la greffe, on sent encore le sauvageon. C'est un assem-

1. Voir: *A Poesia Popular no Brazil*, par M. Sylvio Roméro, œuvre sérieuse à laquelle nous avons emprunté un grand nombre de renseignements contenus dans ce chapitre.

blage de phrases courtes, rythmées sans art, bondissant sous le jet de l'inspiration, projetant des images fulgurantes, quelque chose qui ressemble de loin au coup de fouet de génie de Victor Hugo.

Spix et Martius ont recueilli une poésie du dialecte tupy, dont voici la traduction, d'après M. Norberto e Silva. C'est un Indien qui parle :

« Je ne veux pas de femme qui ait les jambes trop fines, de peur que ses jambes ne m'enlacent comme des serpents venimeux.



76. — Saut du Théotonio (rio Madeira).

« Je ne veux pas de femme qui ait les cheveux trop longs, car je m'y perdrais comme en une forêt de *tiririca*.

« Ma bien-aimée, quand tu me verras sans vie, ne pleure pas sur moi. Laisse-moi : que l'oiseau *caracará*[1] soit seul à me pleurer.

« Quand tu me verras sans vie, jette-moi dans la forêt sombre : le *tatou* s'empressera de me donner une sépulture. »

Dans son curieux livre *O Selvagem*, M. Couto de Magalhães cite ces vers d'une Indienne :

« Ruda, ô Ruda (dieu d'amour), vous qui êtes dans les cieux et qui

1. Le *caracará* est le *Falco* ou *Polyborus brasiliensis* des ornithologistes.

aimez les pluies, vous qui êtes dans les cieux, faites que l'amant trouve laides toutes les femmes qu'il aura, si nombreuses soient-elles ; faites qu'il se souvienne de moi ce soir, quand le soleil s'éloignera de nous. »

Puis l'amante invoque la lune :

« Sus, ô ma mère la pleine lune, faites que cette nuit mon souvenir arrive à son cœur ! Nouvelle lune, nouvelle lune, répandez sur lui mon souvenir. Me voici devant vous ; faites que seule j'occupe son cœur. »

Si cette traduction est fidèle, il est permis d'y voir le chant d'amour de la fille de la nature qui craint une rivale dans quelque femme blanche ou métisse de trafiquant.

D'ailleurs, pour répandre l'Évangile parmi les sauvages de nos forêts, les missionnaires de la Compagnie de Jésus apprenaient la langue des indigènes, composaient des grammaires à l'usage de leurs confrères, écrivaient des catéchismes et adaptaient des cantiques dans les dialectes des Indiens, comme le fit le père José de Anchietta. Ils ont fait cela dans l'Inde, au Paraguay, partout, et c'est là le secret de leur force auprès de ces peuplades, qu'ils ont défendues et adoucies au prix de mille sacrifices. Grâce à eux, peu à peu la civilisation a envahi les forêts du Brésil, et la langue des vainqueurs, les Portugais, s'est imposée à la fin, tout en s'imprégnant elle-même de mots et de formes indiennes. M. Couto de Magalhães cite un exemple frappant de cette transformation. Ce sont des fragments de chansons, mi-partie portugaises, mi-partie *tupys*. En voici la traduction, la phrase portugaise étant remplacée par la version française :

Je t'ai envoyé un oiselet,
*Patuá miri pùpé,*
Un oiseau aux plumes jaunes,
*Iporanga ne iaué*

Nous allons prendre congé,
*Mandú sarará*,
Comme le fit l'oiselet,
*Mandú sarará*.
Il battit des ailes et s'en alla,
*Mandú sarará*,
Il laissa ses plumes au nid,
*Mandú sarará*.

Cette esquisse resterait par trop incomplète, si nous n'essayions de dire un mot de la musique et des danses des Indiens. Nous ne ferons guère, d'ailleurs, que résumer ici les récits de M. J. Barboza-Rodrigues, qu'il faut citer toujours quand il s'agit de ces études. Bien souvent nous le traduirons presque littéralement.

La vaste nature amazonienne, avec les eaux blanchâtres de son grand fleuve, avec ses îles nombreuses et ses verdoyants rivages, avec ses plaines de *mury* et de *canarána*, ses paysages animés par des essaims d'oiseaux merveilleux, avec ses lacs et ses *igarapés*[1], qui dorment sous l'ombre éclaircie des palmiers, avec ses forêts gigantesques, pleines de l'arome de fleurs étranges, colorées comme des plumages — cette nature, qui enchante le poète et trouble le savant, laisse l'indigène dans une morne tristesse. Pour lui, il y a des larmes et des soupirs dans ces choses amazoniennes. Le fils de ces solitudes écrasantes, qui a jeté ses premiers vagissements sur les eaux du fleuve colossal, l'Indien qui s'est enivré des brises parfumées venues des Andes, qui a recueilli les harmonies des grands bois, l'Indien est triste. Ses sensations l'accablent. Le rêve stupéfiant l'engourdit. Il supporte mal ce fardeau de l'infini. Il se sent trop petit dans une nature trop grande. L'*Uirachué*[2] a présidé à sa naissance. Il a souffert

1. De deux mots indiens: *igára*, petit bateau, et *pé*, chemin. C'est un canal étroit, un *bayou*, comme on l'appelle au Mississipi.
2. *Uira*, oiseau; *chué*, pleurard.

du conquérant primitif ; il souffre encore du blanc regatão (colporteur), qui l'exploite. Rien ne peut le consoler d'une manière durable. Il veut rester triste, comme les profondeurs de ses forêts, comme les sources solitaires de ses fleuves, comme le chant des oiseaux de son pays, comme son ciel impassible.

Il dépose partout sa tristesse. Ses arts sont mornes. René se plairait dans ce milieu. Rien n'est venu combler le vide de la liberté perdue. L'Indien s'ennuie, en attendant une civilisation qui ne viendra peut-être jamais pour lui. Son ivresse, ses chants et ses danses sont lugubres. Une âcre mélancolie lui tient lieu de plaisir et d'idéal. Cet homme est atteint du mal des regrets. Aussi le *Tapuyo*, l'Indien vaincu, a-t-il mis dans sa musique, et jusque dans ses danses, ses douleurs et ses désespoirs.

Couché dans son *macurú* de lianes entrelacées de coton, il se balance d'un pied dédaigneux, qui semble repousser la terre, qui n'est plus libre, qui n'est plus à lui seul. Le chœur des *surucucùs*, sur lequel se détachent le solo de l'*yacamy* et le rire moqueur de l'*yrutahy*, berce son demi-sommeil. Dans cette langueur perce le sanglot.

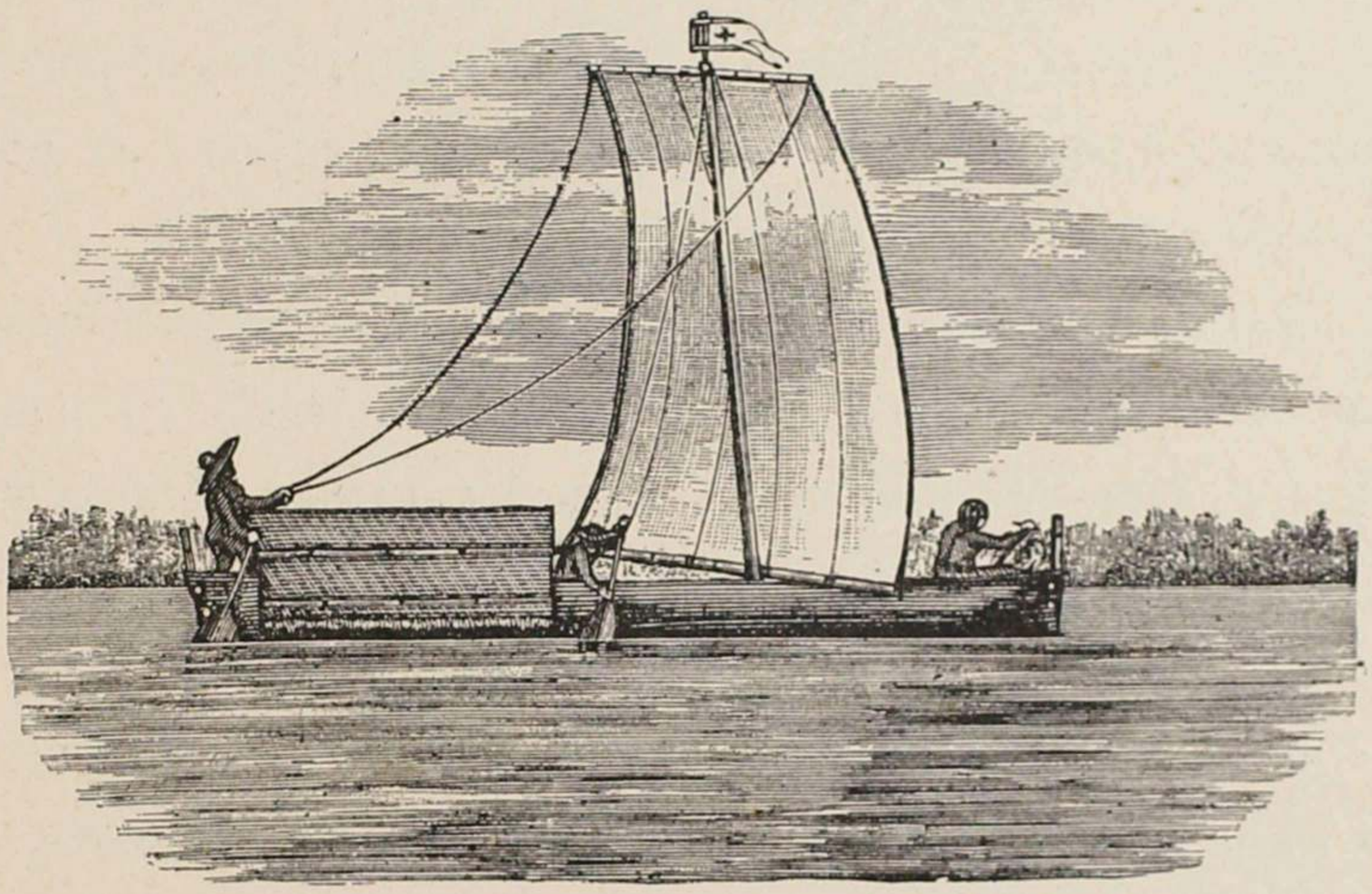
Dans les chants guerriers comme dans les chants de fête, les accents de l'Indien pleurent le passé, regrettent la liberté perdue, crient vengeance dans l'immensité. Il y a des notes hautaines, fières, héroïques, vibrantes, qui rappellent les prodiges de valeur des anciens guerriers. Ils ne connaissent pas les transports joyeux. Leurs fêtes ont tout au plus le délire de l'alcoolisme. C'est une sorte de frénésie, où se mêlent les convulsions de la danse et les éructations grotesques du chant.

Les femmes ne sont pas admises à ces *porassés* viriles. Seuls, les hommes sont des *yerokiáras*, des danseurs guerriers. Toutes les souffrances de la vie, tous les hauts faits des ancêtres, les marches forcées,

les luttes, les persécutions, la captivité, la rage de la défaite, sont reproduits dans ces danses mimées, qui composent des drames poignants.

Les femmes, de leur côté, ont leur *neengara*, leur chanson patriotique sauvage, qui redit le *marandyba* [1], l'histoire des grandes guerres. La bacchanale féminine est très énergique.

Souvent les Indiens ajoutent à leurs chants et à leurs danses l'ac-



77. — IGARITÉ, barque des Indiens du rio Negro.

compagnement d'instruments de musique. Ces instruments se divisent en instruments de fête et en instruments de guerre. Ils sont à vent ou à percussion. Tous les instruments de musique martiale sont à vent. Mais, parmi les instruments de fête, qui sont en général à percussion, il s'en trouve quelques-uns à vent, pourvus d'une embouchure spéciale. Tous ces instruments se subdivisent en *mymbys*, *torés* et *maracás*.

Le principal instrument de guerre est le *mymby-tarara* ou trompette des Tupys, qui prend différents noms selon la tribu. C'est une espèce

1. *Marandyba* vient de *mara*, combat; *ñeeng*, parler, et *duba*, beaucoup.

de clairon, dont on joue comme d'une flûte traversière, en le tenant horizontalement. Il donne une clangueur aiguë, éclatante et dure. Il est fait du bois fort et pesant du *massarandyba* [1]. Il consiste en deux morceaux évidés, collés ensemble, que l'on recouvre de mèches de coton, de plumes et d'une grande variété d'ornements. La musique qu'on en tire est composée de notes courtes, haletantes, plaquées ou liées.

Les *torés* [2] servent surtout à la danse. Il y en a de deux sortes : le *ken* et l'*ufua*. Ils ne se distinguent l'un de l'autre que par leur taille ; leur forme est identique. Ils sont faits de *taquára-assú*, et poussent les sons rauques et lugubres du cornet à bouquin.

Les *maracás* sont également employés dans les réjouissances. Les uns sont taillés dans une calebasse oblongue, peinte en noir. Des dessins fantastiques se détachent en blanc sur ce fond bitumineux. On remplit de cailloux cette boîte d'harmonie, on la saisit par le manche, on l'agite, et un concert de crécelle se fait entendre à la grande satisfaction des oreilles indiennes. D'autres maracás ressemblent à de grands hochets remplis du fruit desséché de la *Thevetia variifolia*, de Jussieu. Souvent les Indiens portent leurs maracás attachés à la ceinture.

Nous pourrions citer encore un grand nombre d'autres instruments de musique, chers aux sauvages ; mais nous craignons de fatiguer le lecteur.

Cependant, disons un mot d'un instrument très mélodieux et très laid, du fameux *chicuta* des Indiens Pariquys, qui habitent présentement le Jatapú, affluent de l'Uatumá. Le *chicuta* est fait de l'*Yriartea setigera*, de Martius.

On joue de deux *chicutas* à la fois : l'un produit les notes graves, et l'autre les notes aiguës, mais avec un ensemble parfait. Les *chicutas*

1. *Mimusops elata* des naturalistes.
2. *Tory* signifie joie.

78. — Une rue a Manaos.

ont de six décimètres à un mètre de longueur. C'est au son de cet instrument accouplé que les Pariquys exécutent la plus originale de leurs danses : la danse des animaux.

Les danseurs doivent reproduire par leurs chants les cris des bêtes, et rendre en même temps par leurs gestes toutes les allures des animaux de la création. Tantôt, ils dansent la danse du serpent *sucuriú*, et ils imitent les évolutions emmêlées de cet ophidien ; tantôt ils célèbrent les mœurs du *tamaquaré*, petit caméléon qui vit dans les marais, sur de larges feuilles, et dont les Indiens composent des philtres.

L'un des Indiens demande :

— Où est ton hamac, Caméléon?

Les autres répondent en chœur, en se glissant :

— Sur la branche du bois.

Ces danses bizarres n'ont de comparable que les danses du *Jurupary*, que les Indiens Uaupés exécutent en l'honneur du génie du mal, au son d'une douzaine de *torés*. Les instruments qui servent à ces cérémonies sont sacrés. Aucune femme ne peut les voir; aucune femme ne peut les entendre, sous peine de mort. On les garde avec soin loin des regards du profane féminin, et, lorsque l'on doit s'en servir, les Indiennes se voient forcées d'en fuir les sons jusqu'au fond des forêts.

C'est ainsi que, chez les peuples jeunes, les cris et la danse viennent en aide à la pauvreté de l'idiome, et lui prêtent leurs ressources d'expression. A mesure que les nations vieillissent et entrent dans le calme de l'expérience, les muscles tendent au repos ; les corps deviennent plus sobres de démonstrations violentes ; le discours gagne en ressources; les sensations se transforment en sentiments, et ceux-ci en pensées raffinées. La civilisation excessive rend les cœurs impassibles, les têtes froides et les membres rigides.

Ce phénomène d'apaisement est très sensible chez les Indiens qui sont entrés en contact avec la civilisation des blancs. Pour la danse, comme pour la religion, ainsi que nous le verrons bientôt, il s'est produit une simple adaptation des mœurs étrangères. Les danses d'autrefois sont restées ; leur pétulance seule a été modifiée. Voici la description que donne Agassiz[1] de la chorégraphie moderne des Indiens de l'Amazone ; elle est d'accord avec nos observations personnelles. « ...La danse commença. Elle était d'un caractère tout particulier, et si languissante qu'à peine mérite-t-elle ce nom. Le corps ne fait presque aucun mouvement ; les bras, levés et fléchis, sont raides et immobiles ; les doigts claquent comme des castagnettes en accompagnant la musique, et l'on dirait des statues glissant de place en place plutôt que des danseurs. Les femmes surtout produisent cette impression, car elles se meuvent encore moins que les hommes. »

Quant aux habitants actuels des villes de l'Amazone, ils ont introduit chez eux la musique et les danses de l'Europe. Rien ne les distingue des civilisés du vieux monde.

1. Voir : M. et Mme L. Agassiz : *Voyage au Brésil.* Paris, 1876.

# CHAPITRE VIII

*Enseignement moderne.* — Organisation générale de l'instruction publique au Brésil. — Ce qu'était l'instruction publique dans la province de l'Amazone il y a trente-cinq ans. — Ce qu'elle est devenue. — Crédits consacrés à l'instruction publique par le budget provincial. — Écoles primaires publiques. — Écoles nocturnes. — Enseignement secondaire. — École normale. — Enseignement professionnel. — Musée botanique. — Un exemple à suivre.

Le meilleur des régimes scolaires est évidemment celui qui répond le mieux au tempérament national, aux besoins du moment et aux institutions générales d'un peuple.

Au Brésil, l'organisation de l'enseignement repose sur ces trois bases. Elle est en rapport, jusqu'à un certain point, avec nos mœurs, nos aptitudes et notre système politique, et ne ressemble à rien de ce qui fonctionne en France [2].

La France est une République fortement centralisée; le Brésil est une monarchie démocratique, seule de son espèce en Amérique, assez largement décentralisée. Aussi, tandis qu'en France l'enseignement à tous les degrés est concentré et se trouve au pouvoir de l'État — au Brésil, tout au contraire, il est comme calqué sur la quasi-autonomie provinciale.

Au Brésil, l'enseignement primaire est du ressort de la province et

1. Voir, dans la Revue Pédagogique, organe du Musée Pédagogique, l'étude que nous avons consacrée à l'Instruction publique au Brésil. (N° du 15 septembre 1884.)

des municipalités; l'enseignement secondaire n'appartient pas aux municipalités, mais il relève des gouvernements provinciaux.

Seul, l'enseignement supérieur constitue en fait un monopole de l'État, qui distribue les grades et dispose d'établissements spéciaux où cet enseignement est donné. Nos municipalités et, surtout, nos provinces sont libres dans le choix du personnel, dans la fixation des programmes, dans l'adoption des méthodes et dans l'établissement des écoles.

L'État ne leur impose aucun joug, aucun droit d'inspection, aucune contrainte administrative. Les examens qu'il fait subir aux candidats de toute provenance qui veulent prendre des inscriptions dans les établissements d'enseignement supérieur, sont le seul moyen dont il dispose pour peser sur le programme de l'instruction primaire et secondaire.

En France, l'enseignement primaire n'est gratuit que depuis l'application des réformes récentes provoquées par M. Jules Ferry. Au Brésil, la *gratuité* existe en vertu de la Constitution du 25 mars 1824. Cette gratuité n'entraîne pas forcément l'obligation. Elle n'est qu'une facilité offerte aux pères de famille sur toute l'étendue de l'empire.

Certaines provinces ont décrété l'*enseignement obligatoire;* il en est d'autres où cet enseignement demeure facultatif, quoique toujours et partout gratuit. Dans un pays aussi vaste que le Brésil, où les centres de population sont irrégulièrement distribués, où les intérêts sont très divers, il était peut-être difficile de faire une loi uniforme astreignant tous les enfants à fréquenter l'école. Le législateur a donc abandonné aux provinces le droit de statuer sur l'opportunité et la possibilité de l'obligation.

Quant à la *laïcité*, ce mot n'est pas encore entré dans notre vocabulaire pédagogique. Nous ne sommes pas, comme ailleurs, dans la nécessité de prendre des mesures ayant pour but de sauvegarder la

neutralité confessionnelle de l'État en face de citoyens professant des cultes différents ou n'en professant aucun. La religion catholique romaine est reconnue chez nous comme religion d'État ; de plus, la tolérance de nos mœurs empêche qu'aucune conscience ne soit lésée ou violentée. L'instruction religieuse est donnée dans presque tous nos établissements scolaires, et, le plus souvent, par des laïques, sans qu'il en soit résulté de graves inconvénients.

L'enseignement public, au Brésil, est donc suffisamment en harmonie avec nos mœurs et avec notre organisation gouvernementale. Il est gratuit, comme il convient à une démocratie ; il est obligatoire ou facultatif, selon les circonstances, comme il doit être dans un vaste État libre ; il est centralisé et décentralisé en même temps, parce qu'il s'applique à un empire que l'on pourrait appeler fédératif ; enfin, il n'est ni exclusivement laïque, ni exclusivement religieux, parce que, chez nous, il y a un mélange à parties égales de religion et de libre philosophie pratique.

Le titre VIII[e] de la Constitution brésilienne du 25 mars 1824, consacré aux « dispositions générales et aux garanties des droits civils et politiques des citoyens brésiliens », porte, dans son article 179, paragraphes 32 et 33, que « la Constitution garantit à tous les citoyens l'*instruction primaire gratuite*, des collèges et des Universités où seront enseignés les éléments des sciences, des lettres et des arts. »

Cette fois l'organisation était complète, de la base au faîte. Il ne s'agissait plus que de dire de qui elle dépendrait.

L'*Acte additionnel*, du 12 août 1834, y pourvut. En introduisant quelques modifications et additions dans la Constitution, cet Acte ajoute : « Il appartient aux *assemblées provinciales* de légiférer sur l'instruction publique et sur les établissements aptes à la distribuer, exception faite des Facultés de médecine, des Cours de droit, des

Académies actuellement existantes, ainsi que de tous autres établissements d'instruction qui seraient créés dans l'avenir par une loi générale de l'État. »

C'était poser, dès le premier jour, au début même de la vie autonome du Brésil, les deux principes de la *gratuité de l'enseignement primaire* et de la *décentralisation de l'instruction primaire et secondaire*. Ce sont ces deux grands principes qui dominent, comme nous l'avons dit, toute la législation brésilienne sur la matière.

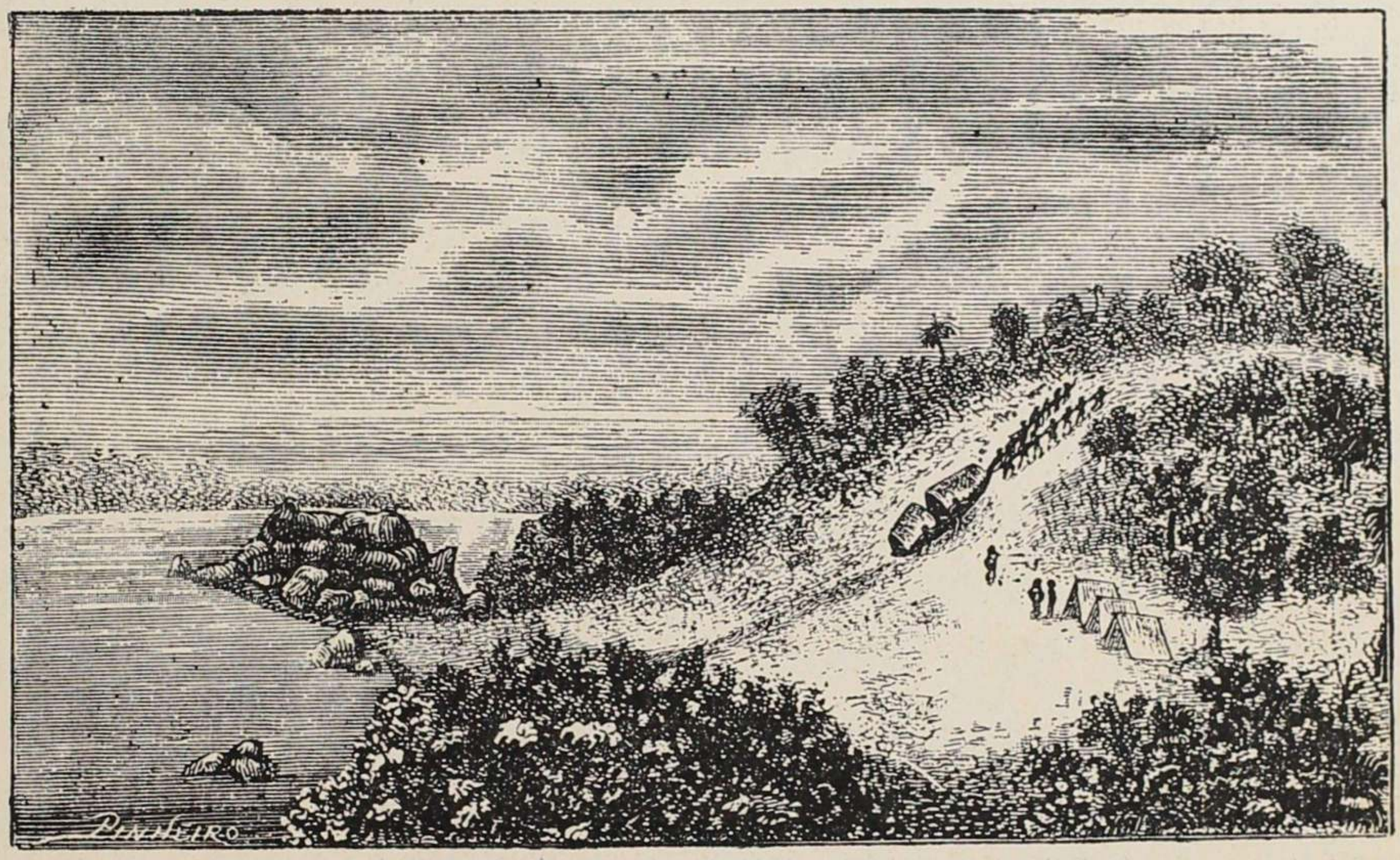
Le principe de la gratuité se justifie de lui-même. Celui de la décentralisation en matière d'instruction publique était réclamé par l'organisation politique du pays, ainsi que nous l'avons déjà attesté, et par les conditions particulières de sa population. Le territoire brésilien est immense. Il n'est inférieur que d'un cinquième à la superficie totale de l'Europe. De plus, il se trouve très inégalement peuplé. Il eût été difficile d'organiser l'enseignement dans la province de l'Amazone, par exemple — où l'on compte à peine 0.03 habitant par kilomètre carré — sur le même pied que dans la capitale de l'Empire, où la densité de la population s'élève à 197 habitants par kilomètre carré. Il eût été impossible d'imposer un régime uniforme à des contrées aussi dissemblables au point de vue de la population, du climat, des éléments ethnologiques et des habitudes locales. Il était plus sage de laisser aux provinces le soin de conformer leur enseignement à leurs besoins respectifs.

Les provinces, d'ailleurs, se sont montrées dignes de la tâche qui leur a été confiée. Elles ont rivalisé de zèle entre elles pour assurer au plus grand nombre possible de leurs administrés la meilleure et la plus fructueuse éducation. De cette noble et féconde émulation entre les vingt provinces sœurs, sont sortis des progrès vraiment remarquables.

L'un des anciens ministres de l'instruction publique du royaume

d'Italie, M. Coppino, avait l'habitude de répéter : « Les écoles primaires et les instituteurs ne font défaut que là où les communes ne montrent pas assez d'affectueux empressement pour les bien doter. » L'État, en effet, ne saurait suffire et pourvoir à tout. Sous ce rapport, les provinces du Brésil n'ont rien à se reprocher et rien à envier, car, presque toutes, elles consacrent la plus belle part de leur budget à l'instruction publique.

La province de l'Amazone occupe une place honorable à côté de ses




79. — A TRAVERS LE SAUT DU GIRAU, dans le rio Madeira.

dix-neuf sœurs, au point de vue de l'instruction publique, et les progrès qu'elle a réalisés dans cet ordre d'idées méritent tous les encouragements possibles.

La première école primaire publique, dont il soit fait mention dans les annales législatives de la province, a été créée par la loi n° 6 du 8 mai 1838, alors que cette province était une simple *comarque* sous la dépendance de la province de Pará. Elle fut établie dans le quartier Saint-Vincent de la ville de Barra-do-rio-Negro (aujourd'hui Manáos),

où, dix ans après, la loi n° 151 du 26 novembre 1849 établit aussi une école primaire pour le sexe féminin.

Ainsi donc, il y a trente-cinq ans, à l'époque où cette comarque devint une province, l'Amazone possédait tout juste deux écoles primaises publiques!

En 1852, lorsque ce territoire eut une organisation séparée et cons titua la province de l'Amazone, quatre écoles publiques primaires furent créées à Silves, à Itacoatiára, à Moura et à Thomar.

En 1853, neuf écoles nouvelles se fondèrent pour les garçons seulement à Villa-Bella, aujourd'hui Parintins, à Canumá, à Maués, à Borba, à Teffé, à San-Paulo-d'Olivença, à San-Gabriel, à Barcellos et à Coary.

L'année suivante, la loi n° 27 du 9 septembre 1854 pourvoyait enfin à l'éducation des filles et instituait pour elles une seconde école primaire à Teffé.

Nous ne possédions donc, il y a trente ans, que seize écoles primaires sur toute l'étendue de notre grande province; et, vingt-sept ans après, en 1881, nous ne disposions encore que de 40 écoles primaires, dont un certain nombre même manquaient de titulaires. La province dépensait alors 137,000 francs pour son instruction publique et n'obtenait que d'assez maigres résultats, puisque la fréquentation se traînait entre 1,000 et 1,500 élèves.

Depuis cette dernière date, 1881, une ère nouvelle a commencé pour notre enseignement public. Une direction énergique lui est imprimée, un essor considérable se dessine. On a compris enfin l'importance capitale de créer des citoyens instruits et capables d'élever le niveau intellectuel des populations amazoniennes. Le gouvernement provincial n'a pas voulu que les progrès matériels, que les développements futurs de l'agriculture et de l'industrie, aillent seuls et ne reposent que sur des bases incertaines. Il s'est appliqué à vaincre

l'ignorance comme il a pris à cœur de combattre l'esclavage et d'assurer les bienfaits d'une prompte et sérieuse colonisation. Il a compris qu'une nation, pour prospérer, doit en même temps avoir souci de ses intérêts moraux, intellectuels, religieux et purement matériels, et qu'il est toujours dangereux d'isoler ces quatre facteurs de toute véritable civilisation.

C'est pourquoi l'on a eu raison d'écrire : « Il existait, il y a environ deux mille ans, au sud de l'Europe, un tout petit peuple, de deux ou trois millions d'hommes, si pauvre, qu'il payait ses ambassadeurs 7 fr. 50 par jour, dont les flottes se composaient de barques de cabotage, et dont les armées auraient à peine formé deux ou trois régiments : il s'appelait *la Grèce*. Il y avait aussi, de l'autre côté de l'Égée, un empire immense, riche à milliards, qui possédait toute l'Asie, de la mer des Indes au Pont-Euxin, qui avait des flottes, des milliers de vaisseaux et des armées de millions d'hommes, *la Perse*. Et, aux yeux de l'histoire et de la postérité, la grande nation, c'est le petit peuple, la Grèce ; et la nation barbare, c'est l'immense empire, la Perse[1]. »

Eh bien, nous n'avons pas voulu que l'immense empire amazonien soit un jour taxé de nation barbare ; nous n'avons pas voulu être accusés de construire sur le sable et de faire de la propagande pour la barbarie. Nos compatriotes, s'inspirant du bel exemple donné par la plupart des nations qui sont à l'avant-garde des peuples, n'ont pas hésité à mettre la plus belle part de notre budget au service de l'instruction et de l'éducation des masses. Ils n'ont rien ménagé pour arriver à une prompte transformation de notre enseignement primaire et pour le mettre à la hauteur des aspirations nationales.

Les crédits consacrés à l'instruction publique, sous toutes ses

1. Voir : *Les découvertes de la science sans Dieu*, par Eugène Loudun.

formes et à tous ses degrés, font le plus grand honneur aux législateurs locaux. Les résultats qui ont déjà été obtenus font bien augurer de l'avenir de l'enseignement et de la marche évolutive des esprits. En effet, en 1883-84, les crédits alloués s'élevaient à près d'un million de francs, en y comprenant les subventions destinées au service de la civilisation des Indiens sauvages et les bourses fournies à quelques jeunes gens de la province. Si l'on compare ces sommes à l'ensemble du budget provincial, on verra avec quelle munificence est traité chez nous le département de l'instruction publique.

Le budget de la province, pour l'exercice financier 1884-85 ne dépasse pas, pour ses recettes, la somme de 8 millions de francs à peu près (3,228 *contos de réis*).

Les crédits affectés à l'instruction publique proprement dite, par ce même budget relativement minime, s'élèvent à un peu plus d'un million de francs (404 *contos*)[1]. A ce chiffre, il faut ajouter environ 30,000 francs pour la civilisation des Indiens, 110,008 francs pour le musée botanique et quelques allocations pour diverses publications, pour des explorations scientifiques, s'élevant à plus de 60,000 francs. Tous ces articles réunis font un total de 1,200,000 francs.

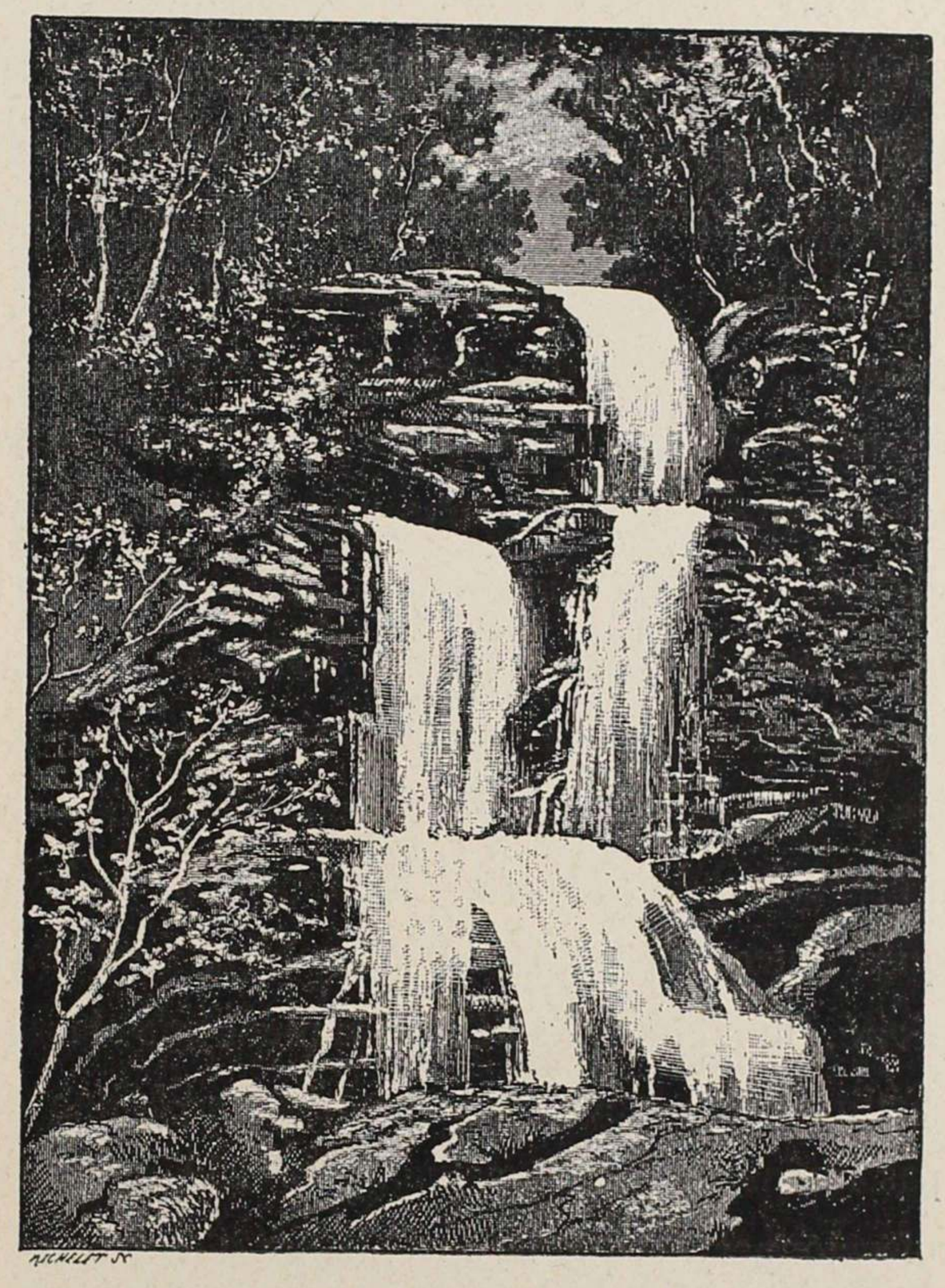
Ainsi donc, l'Amazone consacre aujourd'hui à son enseignement plus du septième de ses recettes prévues. Il y a des États en Europe qui n'atteignent pas à ce degré de libéralité bien calculée.

Les ressources de ce budget élevé servent à pourvoir aux dépenses et à l'entretien de 102 écoles primaires publiques, dont une quinzaine se trouvent au chef-lieu; d'une école normale annexée au lycée; d'une école technique (*instituto amazonense*); de quelques chaires établies

1. Ici, comme partout dans le cours de ce livre, nous avons calculé le franc à 400 réis. Le change varie continuellement. Au pair, la pièce de 1,000 *réis* en argent vaut 2 fr. 60.

au Musée; de différents boursiers de la province, d'une bibliothèque publique, etc.

La fréquentation a suivi le développement des moyens d'instruction. Les écoles, qui, en 1878, ne recevaient que 1,026 élèves, en ont



80. — Une cascade.

enregistré, en 1882, 2,470, c'est-à dire plus du double en une période de quatre années. Quelques-unes des nouvelles écoles fondées fonctionnent dans des édifices provinciaux et possèdent un mobilier scolaire perfectionné, de fabrication américaine. En outre, dans le but de compléter l'instruction des adultes, la chambre municipale (conseil municipal) entretient quatre cours du soir, dont deux créés en 1872,

et fréquentés, dès la première année, par 88 élèves, et une école primaire où l'enseignement est donné d'après la méthode de Pestalozzi.

L'enseignement secondaire, qui est en quelque sorte un enseignement de luxe dans un pays neuf et de colonisation, n'a pas été négligé. Il est distribué régulièrement et d'une façon satisfaisante à l'École normale, qui se confond avec l'ancien lycée; dans un petit séminaire diocésain, qui reçoit une allocation de la province, et dans quelques collèges particuliers dans les principales villes.

L'enseignement professionnel, que nous considérons à juste titre comme de première nécessité pour notre pays privé d'artisans, l'enseignement professionnel est donné dans un excellent établissement qui avait été maladroitement supprimé, mais qui a été rétabli sous l'administration de M. José de Paranaguá en 1882. Le programme de cet enseignement spécial comprend : l'instruction élémentaire et des cours professionnels pratiques. Des ateliers de tailleur, de cordonnier, de forgeron, de serrurier, de menuisier, de tourneur en bois, de relieur et de quelques autres métiers indispensables, sont installés et en pleine prospérité. On a annexé à l'établissement une classe de musique et de gymnastique. Les élèves sont soumis au régime de l'internat. Ils ne sont pas moins, à l'heure actuelle, de 150 qui suivent l'enseignement professionnel, et qui feront bientôt d'excellents ouvriers et des contremaîtres éclairés et habiles.

Dans le cours de cette année 1884, de nouveaux progrès ont été accomplis. Le 27 juin, un cours de science, subdivisé en cours d'arpentage et en cours d'agriculture avec des classes d'enseignement technique et pratique, était ajouté à ceux qui existaient déjà au musée botanique.

Le 10 juillet, on inaugurait un orphelinat créé par la loi n° 643 du 4 juin précédent et jouissant d'une subvention de 75,000 francs

par an. Cette nouvelle fondation est destinée à l'éducation de 50 jeunes filles pauvres. Dès le jour de l'ouverture 18 orphelines étaient inscrites.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les réformes accomplies

81. — Un coin de jardin, dans un sitio.

dans l'enseignement public par la province de l'Amazone. Certes, bien des lacunes sont encore à combler. Il reste beaucoup à faire pour atteindre à une sorte de perfection. Les institutions et les maitres sont insuffisants sur plus d'un point. Le nombre manque et les capacités font parfois défaut.

Les méthodes nouvelles ne sont pas encore partout établies. On a dû courir au plus pressé ; mais peu à peu les fautes seront corrigées. L'expérience sera bonne maîtresse dans un pays de bonne volonté. Une province qui consacre à l'instruction publique des sommes représentant une contribution de 17 fr. 15 par habitant, mérite qu'on l'admire, qu'on l'encourage et bien souvent qu'on l'imite.

# CHAPITRE IX

*Culte et rites religieux.* — Le sentiment religieux chez les Indiens. — Comment leurs croyances religieuses ont dû se produire. — Superstitions indiennes. — L'idole amazonienne. — Une trouvaille de M. de Castelnau. — Influence des Jésuites et des autres missionnaires sur les croyances primitives des aborigènes. — Le *saïré*. — Le catholicisme actuel.

Chez un peuple livré à lui-même, l'évolution religieuse suit presque toujours les lentes transformations du langage. Une langue peu riche en expressions abstraites suppose un culte grossier, à peine dégagé des sensations purement organiques. Sir John Lubbock et quelques historiens de son école prétendent que les premiers phénomènes religieux coïncident avec les premières tentations de l'âme humaine. Ils supposent que le rêve a été l'origine des manifestations religieuses, qu'ils expliquent ainsi : Le sauvage a vu dans son sommeil l'image désincarnée du grand chef de sa tribu; à son réveil, il affirme que le grand chef vit encore, qu'il flotte autour de sa cabane, qu'il veille, invisible, sur ses anciens guerriers; il l'a vu, il s'est entretenu avec lui. Et voilà la voie ouverte à toutes les superstitions, à toutes les déifications successives.

Ce système, quelque ingénieux qu'il soit, ne saurait donner l'explication de tous les faits religieux chez tous les peuples. Il nous semble même qu'il ne remonte pas assez avant dans l'analyle psychologique et dans la genèse du surnaturel dans l'âme des premiers hommes. Il

ne saurait, dans tous les cas, s'appliquer au fétichisme primordial des aborigènes brésiliens.

Cette religion, comme nous allons l'exposer sommairement, paraît reposer sur une confuse abstraction de certains phénomènes naturels, et aurait abouti à un panthéisme universel plutôt qu'à un polythéisme humain. Sans doute, l'hallucination eut la plus grande part dans la première notion inconsciente du divin qui s'éveilla dans les étroits cerveaux de ces hommes des bois; mais elle ne s'exerça pas vraisemblablement, comme chez les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, par exemple, sur des individualités humaines. Elle n'engendra pas le grand Panthéon du *Totem*. L'enthousiasme fut, parmi les indigènes du Brésil, plus rationnel, nous osons dire plus scientifique, puisqu'il ne se produisit que sous l'inspiration des merveilles de la nature. Il évita même en général toute manifestation extérieure et se passa de culte externe.

Cette religion sans culte, sans sorciers sacrés (car le *pagé* n'en était pas un véritablement, comme on l'a prétendu plus tard), dénuée de jongleurs, de prêtres, privée de temples et de cérémonies pompeuses ou d'initiations secrètes, était une simple manière de concevoir les lois de l'univers. On pourrait en fournir des preuves nombreuses.

Les premiers voyageurs qui étudièrent les Indiens du groupe Tupy-Guarany, dans le cours des siècles qui suivirent la découverte, y furent trompés. Ceux qui les suivirent répétèrent les mêmes récits sans les contrôler ou sans les soumettre à une critique sévère. Ces voyageurs affirmèrent, dans leurs *Relations*, que l'absence de toute idée religieuse était la caractéristique de ces tribus dégénérées et déchues depuis le péché d'Adam. Plus tard, il attribuèrent aux Indiens une théogonie que ceux-ci avaient reçue de ceux-là mêmes qui leur en faisaient honneur.

82. — M. Barboza-Rodrigues chez les Crichanás.

L'un de ces anciens chroniqueurs, le Père Vasconcellos, si nous ne nous trompons, s'est même écrié, dans un accès pathétique : « Leur langue n'a ni *f*, ni *l*, ni *r*, comme si la Providence avait voulu montrer qu'ils n'ont ni *f*oi, ni *l*oi, ni *r*oi. »

Voilà comment, à cette époque, on entendait les études comparées de linguistique et de mythologie !

Le bon Père s'est trompé, d'ailleurs.

La langue tupy-guarany n'a ni *f* ni *l;* mais elle a la lettre *r;* seulement celle-ci se prononce toujours très douce, soit au commencement, soit au milieu des mots. Ainsi les Indiens des Amazones disent, avec la lettre *r* très liquide : *marica*, ventre ; *raña*, dent : *pira*, poisson ; *muira*, bois, etc.

Il est vrai que, si les premiers chroniqueurs traitaient ainsi les questions d'origine, aujourd'hui on les traite avec un parti pris aussi aveugle dans ses conséquences. Est-ce que nous y voyons plus clair depuis que M. Max Müller a essayé de changer tout cela ?

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les questions d'origine sont presque partout insolubles dans l'état actuel de nos connaissances. Trop de ténèbres les couvrent. Les traits de génie ne suffisent pas à les percer.

Tandis que les Aryâs de l'Inde s'élevaient à la notion de cause, par voie d'analogie, en adaptant à l'univers le rythme ternaire de l'existence humaine : naître, croître et mourir, *Brahma*, *Vichnou*, *Siva*, les Indiens tupys-guaranys procédaient plus simplement.

Ils partaient du phénomène *unique* de la génération par la *maternité*. Leur esprit remontait à la source de l'Être, avant de spéculer sur ses trois phases à la façon hindoue.

Ces hommes incultes, tirant sur la bête, étaient surtout frappés de deux grandes choses autour d'eux : l'enfantement de l'homme, la production de la lumière.

Assis à l'ombre des *mattas virgens*, ils assistaient en silence, dans

un recueillement superstitieux, à la naissance de leurs enfants. Ce mystère de la parturition les troublait. Ils n'y voyaient qu'une cause : la mère, la mère féconde.

Et, quand ils se retrouvaient devant cette nature éblouissante, pénétrée de clarté; quand ils plongeaient leurs regards, fatigués des ténèbres de la forêt, dans cet océan de lumière qui inondait le ciel, ils se prenaient encore à songer :

Qui est-ce qui a fait le jour? C'est sa mère, *ci*. — Quelle est la mère du jour? C'est le soleil, *uaraci*.

Le soleil devient la mère de l'univers, une divinité femelle qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Mais, sous la zone torride, il est difficile d'attribuer au soleil le rôle bienfaisant de fécondateur universel, ou plutôt de procréatrice universelle (*ci*). *Uaraci* ne touche aux plantes que pour les consumer de ses feux meurtriers.

Qui donc engendre sur la terre cette verdure rafraîchissante? C'est la mère des plantes. — Quelle est donc la mère des plantes? C'est la douce lune, qui verse, pendant les belles nuits des tropiques, sa rosée sur les forêts. Et la lune fut appelée *yaci*, la mère des végétaux.

Les Indiens n'imaginèrent pas le croisement d'une divinité mâle avec une divinité femelle. Leur génération n'avait qu'un facteur efficace : la mère, *ci*.

A côté de cette religion de contentement muet, ils eurent la religion de l'effarement.

Le besoin de connaître, qui est le grand mobile de tout progrès humain, le germe qui engendre la science du bien et du mal, fut arrêté chez eux par un vague sentiment de terreur. Abandonnés à eux-mêmes au sein de solitudes immenses, environnés de forces mystérieuses qui agissent brutalement de tous côtés, ils ne compren-

nent pas ce qu'il y a de caché derrière ces phénomènes, qui ont l'apparence de l'énergie vitale et volontaire.

Ces arbres qui flottent au gré des vents[1], qui brâment dans l'orage, qui s'agitent avec démence, répandent sur la terre des ombres gigantesques, terribles comme celle du *caupora*, ou bien petites et difformes comme celle du *curupira*[2].

Ses nuits sont tourmentées de visions. Ses fatigues et ses craintes perpétuelles, ses digestions lourdes, retentissent pendant son sommeil. Le cauchemar l'étreint, et le cauchemar devient un génie malfaisant qui le saisit à la gorge. C'est le *Jurupary*.

A son réveil, pendant ces longues nuits, un oiseau chante et jette dans sa solitude un cri déchirant et monotone. C'est le petit nain boiteux *Maty-Tapérê*, effrayant encore aujourd'hui les enfants de l'Amazonie.

Quand l'Indien met le feu aux forêts pour y établir sa *maloca*[3], des spirales de flammes courent devant lui; les serpents couchés dans l'herbe drue se tordent, brûlés, et cherchent à fuir. Il y voit le *Mboitata*, le *serpent de feu*, qui protège la forêt[4].

S'il s'approche des rivières, pendant les nuits claires comme le jour, il entend le murmure des flots qui rongent les rives : ce sont les *yaras* enchanteresses, qui l'attirent pour le tuer.

Ce grand enfant de la nature s'épouvante de rien. Et, pourtant, il est brave contre son semblable. La mort, qu'il donne si vaillamment, il ne craint pas de la recevoir. Mais il y a quelque chose qu'il redoute plus que la mort : c'est l'inconnu, l'esprit des choses qu'on ne voit pas, la conjuration mystérieuse des fantômes dont l'imagination

1. Le vent est fâché (*Thoorù jack-jemm*), disent les Botocudos.
2. *Curupira*, teigneux, de *curub*, teigne, et *pir*, peau.
3. Une agglomération de chaumes indiens.
4. Voir : *Revista Brazileira*, de Rio-de-Janeiro : *A Religião dos Tupys-Guaranys*, par M. le Dr José Verissimos de Mattos, américaniste distingué de Pará.

peuple les lieux solitaires ; c'est ce je ne sais quoi d'indéfini que l'on a dans l'âme, et qui vous tourmente dès le berceau.

C'est ainsi peut-être que le sentiment religieux s'est développé parmi ces sauvages. Il flottait encore dans le vague d'une théodicée inconsciente. La période de l'expression pieuse n'était pas encore arrivée pour ces esprits indépendants et attardés. La vie nomade, d'ailleurs, ne favorise guère l'établissement de temples et d'autels.

Jusqu'à ces derniers temps, les américanistes avaient été frappés de l'absence de toute manifestation extérieure de la religion des aborigènes du Brésil. Pas une ruine, pas un débris de sanctuaire à relever, sur un territoire qui n'avait jamais subi le ravage d'aucune invasion iconoclaste connue. Pas la moindre inscription à déchiffrer, pas le moindre fragment de divinité lapidaire à interpréter, là où l'on s'attendait à trouver debout les restes d'un passé qui pouvait conduire jusqu'à l'origine d'une race entière. La déception fut grande.

Cependant, quelques inscriptions (*lettreiros*) ont été trouvées depuis, çà et là.

Certains savants, dans un congrès récent, émirent sur le sujet qui nous occupe des hypothèses fort amusantes. A les entendre, nos Indiens adoraient les arbres des forêts, et choisissaient pour idoles les plus beaux produits de la végétation tropicale, ce qui leur économisait le luxe d'images taillées. Ou bien encore, ils étaient de simples schismatiques, qui s'étaient séparés du culte idolâtrique de leurs voisins pour vivre affranchis des icônes, dans une sorte d'idéalité pure !

Ces théories ne supportent pas l'examen. Le mieux serait peut-être de s'en tenir à l'opinion qu'exposait naguère M. Frank, dans son cours du Collège de France. « Les Indiens de l'Amérique du Sud, disait-il, sont des hommes comme les autres, pourvus des mêmes droits, mais condamnés, par on ne sait quel vice d'origine et par un

écrasement fatal des milieux, à rester inférieurs aux autres hommes. Nous sommes obligés de reconnaître que ces crânes soudés, que ces cerveaux coagulés étaient dans l'impuissance de parcourir *par eux-*

83. — Indienne botocuda.

*mêmes* toutes les phases du progrès religieux et scientifique de l'humanité. » S'ils se sont arrêtés au moment où le culte positif se dégage des aspirations confuses d'un mysticisme rêveur et naturaliste, c'est que, chez eux, le degré du conscient était fixé par une loi fatale de

leur être. Peut-être aussi ces habitants des forêts n'ont-ils jamais eu la bonne fortune de tomber sur une de ces circonstances révélatrices qui entr'ouvrent aux nations les perspectives d'un avenir plus glorieux. Une étincelle aurait sans doute suffi à les éclairer et à les pousser en avant.

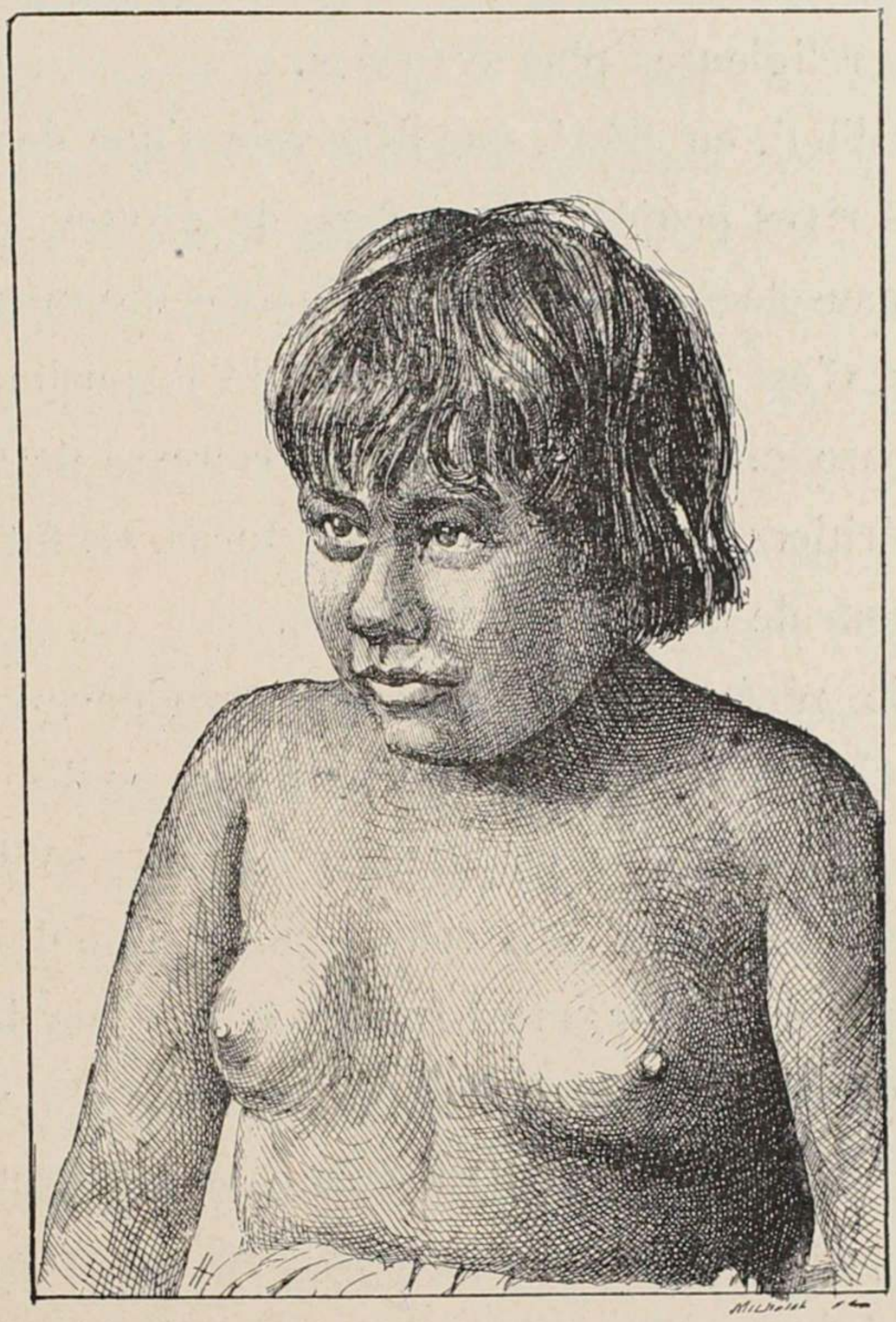
Ils n'ont eu que les duretés de l'existence et la nuit de leurs bois profonds pour les étreindre. Ils se sont assoupis dans ces ténèbres. Vouloir pénétrer le mystère de leur état d'abattement vaudrait autant que de demander ce qui a manqué aux grands vertébrés pour en faire des hommes.

Depuis quelques années, on a découvert des idoles et des restes de temples indiens dans certaines parties du Brésil ; on a trouvé et étudié des armes, des instruments de pierre, de nombreux échantillons d'art céramique, des *mounds*, des *sambaquis*, des inscriptions, une série complète d'antiquités, que des découvertes récentes enrichissent chaque jour.

M. J. Barboza-Rodrigues a consacré un volume aux « Antiquités de l'Amazone ». M. Ladislao Netto, l'éminent directeur du Musée National, dans une excursion qu'il entreprit, en 1881, jusqu'au Pará pour préparer l'Exposition d'anthropologie brésilienne effectuée à Rio-de-Janeiro l'année suivante, trouva des fragments de statues dans l'île de Pacoval, et émit l'opinion que cette île, située à l'embouchure du fleuve des Amazones, a été bâtie artificiellement par les Indiens, qui lui auraient donné la forme d'une tortue, en la destinant à servir de sépulture à leurs morts. Plus récemment encore, M. José-Verissimo de Mattos a découvert une idole qui confirme les données qu'on avait recueillies après l'examen de l'idole rapportée de l'Amazonie, en 1875, par M. Barboza-Rodrigues, et dont nous parlons plus loin.

Remarquons, toutefois, que ces découvertes se rapportent exclusi-

vement aux contrées amazoniennes. Elles ne détruisent donc pas les conclusions générales que nous avons cru pouvoir formuler plus haut. Tout en maintenant pour le reste du pays et pour la plus grande partie des tribus indigènes l'existence d'un fétichisme primordial,



84. — Indienne botocuda.

il est permis d'admettre que certains groupes d'Indiens se sont élevés à un système religieux moins rudimentaire.

Ici deux suppositions se présentent à la pensée : ou ces naturels privilégiés ont atteint d'eux-mêmes, par des causes internes et externes non encore déterminées, ce degré de religion effective qui se traduit par des œuvres d'art et par un ensemble de rites publics ; ou bien ils ont emprunté ces progrès à des étrangers.

Tout semble recommander la dernière hypothèse.

Il est possible que des migrations mexicaines soient venues se fixer, à des dates reculées, dans les îles de Marajó et de Pacoval; il est possible aussi que les contacts fréquents et probables des indigènes du haut Amazone avec ceux du Pérou aient introduit chez ceux-là certaines formes religieuses plus avancées.

On sait aujourd'hui, en effet[1], que l'Ucayale, l'une des branches de l'Amazone, a ses rives peuplées de niches, de grottes artificiellement agrandies, de mausolées tenus par des piliers couronnés d'un linteau, et de sépultures. C'est aussi sur les bords de l'Apurimac, une autre branche de l'Amazone, que se dressait la forteresse de Choccequirao, résidence des héritiers de la couronne des Incas. Ce fut là l'asile des derniers survivants de la race Manco-Capac.

Mais, nous le répétons, une excessive prudence est de rigueur toutes les fois qu'il s'agit des monuments de la civilisation indienne au Brésil. Voici un exemple qui doit nous instruire suffisamment :

Il y a au Louvre, dans une des salles fermées au public et où nous n'avons pu pénétrer que sur une permission spéciale de M. de Ronchaud, une statue de singe très curieuse à étudier. Elle rappelle, par sa facture assez poussée, quelques-uns des beaux échantillons de l'art mexicain. Cela peut être un dieu sauvage, rêvant sous les cocotiers à des amours lubriques, car un phallus exagéré est entaillé sur les parties abdominales. M. de Castelnau s'y est parfaitement mépris. Comme il passait, vers 1846, par la ville de Barra-do-Rio-Negro (aujourd'hui Manáos, chef-lieu de la province des Amazones), il trouva cette statue, qui servait de siège à la porte d'une maison. Il crut avoir trouvé le Pérou. Il se chargea de sa relique et l'emporta en France. Une légende se fit aussitôt autour de cette fausse idole. M. Paul Marcoy

1. Voir, à ce sujet, l'opinion de M. le marquis de Nadaillac, dans son bel ouvrage : *l'Amérique préhistorique*.

assura que ce petit dieu simien avait été recueilli par des Carmes à la source de la rivière Uaupès, que les bons religieux l'avaient transporté à l'une de leurs missions, d'où un marchand l'avait expédié ensuite à Manáos. C'est dans cette ville que M. de Castelnau trouva l'idole qui jouit maintenant des honneurs du Louvre.

Or, ce singe de pierre, qui, d'après nos deux voyageurs, descendait en droite ligne du Panthéon indien ; ce singe, qui fut le héros d'une odyssée étrange, est tout bonnement, on l'a prouvé depuis, l'œuvre d'un maçon portugais, qui le fabriqua en l'an de grâce 1784 ; et l'œuvre du señor Antonio-Jacintho de Almeída a eu, du moins, le mérite d'inspirer la verve de notre regretté poète Porto-Alegre, qui en raconta les aventures dans une comédie désopilante.

Toute cette grosse affaire archéologique finit par des couplets.

Quant à l'idole amazonienne de M. Barboza-Rodrigues, elle est plus authentique et de meilleur aloi. Elle remonterait, d'après lui, à plus de trois siècles. Elle fut trouvée enfouie dans le jardin d'une maison de la ville d'Obidos, dans la province de Pará, sur la rive gauche de l'Amazone. C'est, dit-on, une idole de pêche, et le savant explorateur rappelle que, même de nos jours, quelques Indiens de l'Amazonie attachent sur leurs barques informes (*montarias*) des feuilles de *tajá*, pour charmer le poisson et rendre leur pêche miraculeuse.

Malgré ces quelques perfectionnements, que nous considérons comme étant d'importation mexicaine et péruvienne, contrairement à l'opinion de M. Barboza-Rodrigues, qui a émis à ce sujet des hypothèses hardies et fort séduisantes [1], il est douteux que la religion primitive des Indiens du Brésil ait jamais réalisé sa synthèse monothéiste.

Il a fallu à la Grèce et à Rome trois cents ans de philosophie, greffée

1. Voir le beau livre *Antiguidades do Amazonas*, dont M. Barboza-Rodrigues prépare une seconde édition en langue française.

sur plusieurs siècles de polythéisme, pour produire la notion d'un dieu suprême dans certains cerveaux privilégiés de platoniciens et de stoïciens; et encore n'est-il pas certain scientifiquement qu'elle n'ait pas été importée, c'est-à-dire révélée. Il est impossible de calculer le temps qu'il aurait fallu à des fétichistes inconscients pour arriver au dernier terme de l'abstraction religieuse et métaphysique.

La prédication catholique des missionnaires a réalisé à peu près ce miracle en quelques années.

Nous touchons ici à un point délicat de critique religieuse. Nous dirons seulement en quelques mots que l'admirable doctrine du Christ s'est rendue accessible à toutes les âmes et à toutes les races d'hommes, tant elle est profondément humaine, pour ne pas dire divinement inspirée. Mais cette sublime et universelle quintessence du conscient a pris différentes qualités, suivant qu'elle a été versée dans des vases plus ou moins précieux, comme dit l'Évangile.

Parmi les fiers stoïciens de Rome, la croyance christnéenne a produit la religion des martyrs et des Pères de l'Église; parmi les Barbares germains, elle a donné la foi obtuse du moyen âge; dans les solitudes du Nouveau-Monde, elle a abouti à une sorte de fétichisme chrétien.

Nous allons nous expliquer.

Après le sang versé par le conquérant cupide, la parole de vie a été semée par des hommes de cœur et de dévouement. Le jésuite a voulu rattacher à sa patrie terrestre aussi bien qu'à la patrie éternelle des âmes que l'on voulait tout simplement exploiter. Il a passé à travers nos forêts avec son crucifix et son livre de prières. Il a pansé les plaies et relevé les courages. Le jésuite a su présenter à ces grands enfants, frappés par le malheur, des consolations ineffables. Il leur a dit que le vainqueur était soumis à un maître juste, qui récompense les bons et punit les méchants; à un Être qui a tout

85. — Ajaru, dans le rio Jauapery.

créé et qui gouverne tout. Il leur a montré que ce serait un allégement à leur infortune que de se confier à ce grand bienfaiteur du monde. Mais aussi il ne leur a pas caché que ce Dieu devient quelquefois un Dieu terrible, prompt à châtier.

Les missionnaires ont ainsi rendu accessibles à ces intelligences attardées les principaux dogmes du catholicisme. Ils ne se piquèrent pas de rigueur théologique. Ils étaient sûrs que leur orthodoxie serait bien vite défigurée. Ils n'avaient qu'un but : rendre douces et bonnes de malheureuses créatures humaines se ruant sans remords à toutes les impétuosités des passions violentes, vouées à tous les hystérismes de la chair et du sang.

Les jésuites parvinrent de la sorte à enlever aux Indiens une partie de leur férocité et à défigurer insensiblement leurs croyances primitives.

Le Dieu des chrétiens devint pour ces sauvages imaginatifs le *Tupan*[1] redoutable. Satan fut incarné dans la personne du terrible *Añangá*[2]. Les génies dont nous avons parlé plus haut firent place au culte des saints. Puis on leur prêta une trinité, calquée sur la Trinité catholique, et composée du Soleil (*Uaraci*), de la Lune (*Yaci*) et d'un dieu d'amour, *Rudá* ou *Perulá*.

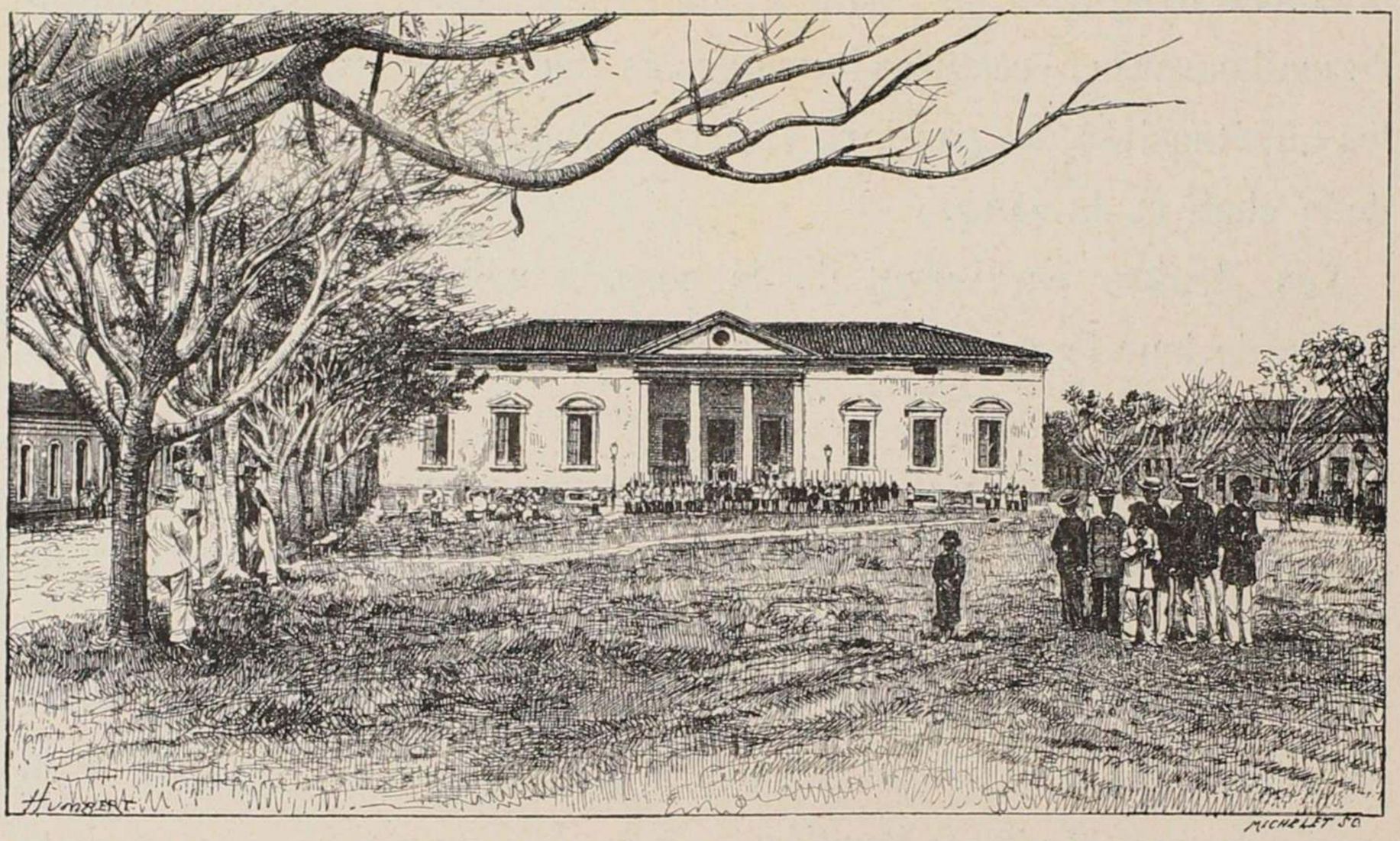
Les prédicateurs portugais furent non moins heureux auprès de leurs catéchumènes, en ce qui regarde le culte extérieur et les cérémonies sacrées. Ils réussirent à leur faire accepter des fêtes et des simulacres de dévotion.

Nous avons assisté, dans notre enfance, à des processions où les croyances fétichistes se mêlaient à des rites chrétiens. M. Barboza-Rodrigues nous a décrit la fête du *saïré*[3], dont nous gardons encore un

1. *Tupan*, l'âme du père ou des parents, du protecteur, du créateur.
2. *Añangá*, l'âme du mal.
3. Voir : *Revista brazileira*.

souvenir très précis. Cela ressemblait plutôt aux théories antiques qu'aux sévères solennités catholiques.

Le saïré est un demi-cercle en bois, de 1$^{m}$,40 de diamètre. Dans ce demi-cercle, deux autres demi-cercles, plus petits, sont inscrits tangents l'un à l'autre, et reposant leurs extrémités sur le grand diamètre. Cette bannière solide ressemble à une fenêtre romane géminée. Du point de tangence des deux demi-cercles s'élève, perpendiculairement

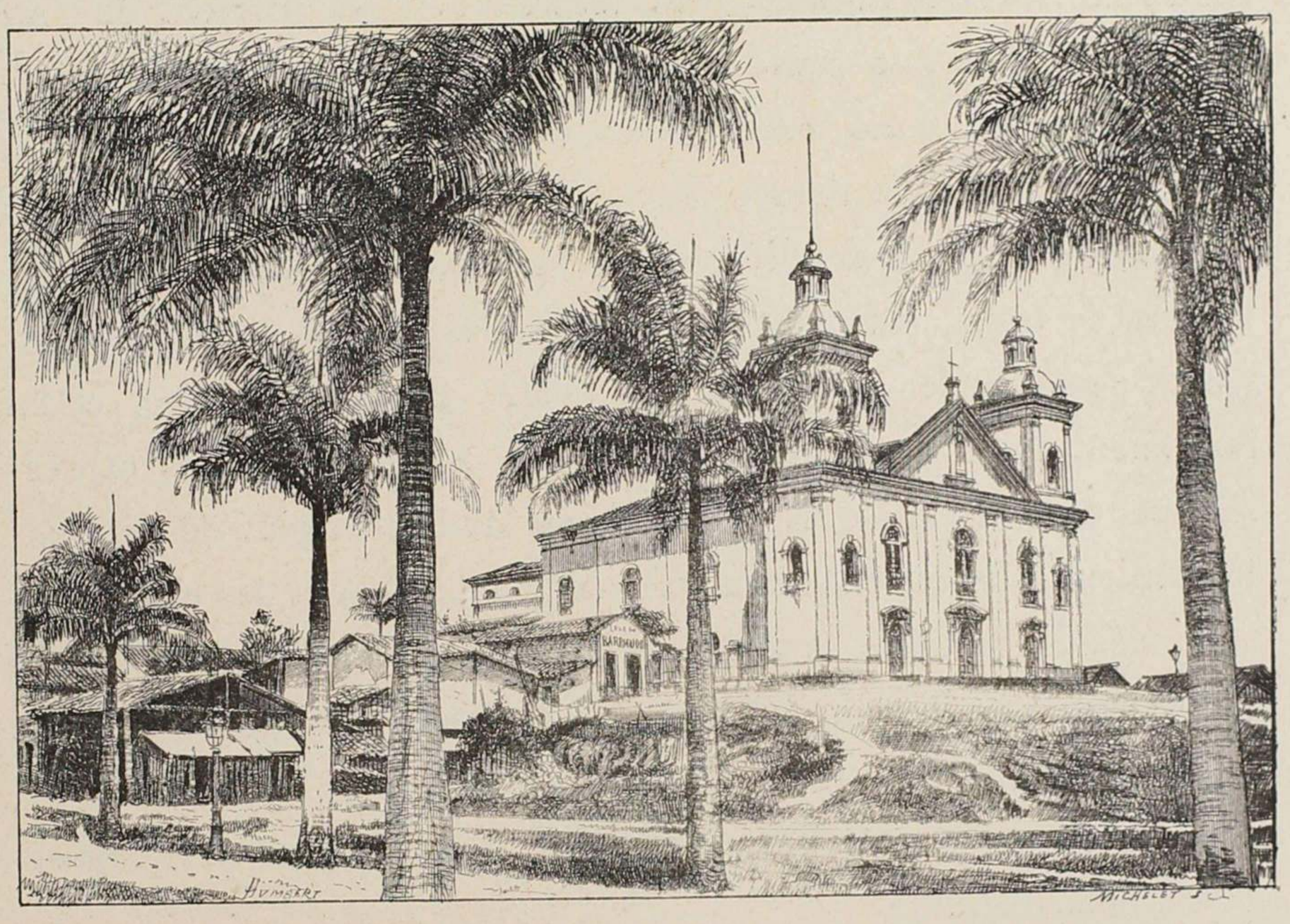



86. — Habitation du président, à Manáos.

au diamètre du grand demi-cercle, un rayon qui dépasse la circonférence et qui se termine par une croix. Les deux petits demi-cercles ont aussi leurs rayons perpendiculaires au diamètre et ornés également d'une croix. Ces arcs sont entourés d'un bourrelet de coton frappé et enveloppés de rubans. Une quantité de petites glaces, de gâteaux, de fruits, sont suspendus à cet instrument. Un grand ruban en oriflamme part de la croix du milieu.

Tout le récit biblique du déluge est contenu dans cette représentation symbolique.

Le grand cintre représente l'arche de Noé ; les petites glaces signifient la lumière du jour ; les gâteaux et les fruits, l'abondance qui régnait dans l'arche ; le coton et le tambourin, l'écume blanchâtre et le bruit des flots du déluge ; le mouvement qu'on imprime au *saïré* rappelle le balancement de l'arche sur les eaux. Les trois cercles pris ensemble sont la figure des trois personnes de la Trinité, distinctes



87. — Église, à Manáos.

quoique se pénétrant. Les trois croix sont l'image du Calvaire, du Christ crucifié entre deux larrons, et ainsi de suite.

Le prêtre ingénieux qui inventa cet instrument a plus fait, certainement, que tous les prédicateurs réunis, pour perpétuer parmi les Indiens un semblant de culte catholique.

Quand les Indiens fêtent quelque saint, ils dressent dans leur chaume un autel où ils placent l'image du saint, et, à ses pieds, le *saïré*. Sur le devant de la maison, ils élèvent un grand toit de chaume.

Des tables sont dressées, et tout est disposé pour la danse et les festins. Il ne s'agit ici évidemment que des Indiens catéchisés.

Le jour de la fête arrivé, on transporte le *saïré* de la maison à l'église. L'ordre de la marche est ainsi réglé : en avant, un Indien grave porte une bannière, sur laquelle se détache l'image du saint que l'on vénère. Vient ensuite le sacro-saint *saïré*. Trois vieilles Indiennes, revêtues de leurs plus beaux atours, le tiennent en l'air par le diamètre. Une jeune fille balance le grand cordon du *saïré*, tandis qu'à ses côtés l'une de ses compagnes agite le tambourin sacré, pomponné de rubans aux vives couleurs. Le cortège des femmes s'avance par derrière, et les hommes ferment la procession. Pendant le trajet, par intervalles réglés, les vieilles Indiennes porteuses penchent le *saïré* tantôt en avant, tantôt en arrière, et lui impriment un mouvement de roulis et de tangage des plus expressifs. Pendant ce temps, la jeune fille au tambourin joue de son instrument en dansant, obéissant au rythme de la voix et des chants.

La mélodie est triste et monotone. C'est une longue plainte d'âmes souffrantes. Les paroles sont naïves et respirent l'espérance de la vie future. Elles disent :

— Dans des fonts baptismaux en pierre, l'enfant Jésus a été baptisé.

Le chœur répond :

— Et Jésus et sainte Marie.

— Sainte Marie est une femme belle ; son fils est comme elle ; il est dans les hauts cieux, sur une grande croix, pour garder nos âmes[2].

Le chœur répète :

— Et Jésus et sainte Marie.

1. Le refrain est en portugais ; l'antienne, en langue tupy. En voici le texte :
*Itá camuti pupé neiassúcaua pitanguê puránga ité.*

2. *Santa Maria, cunãn puránga, imembóira iauérá iuaté pupé, oicou curussá uassú pupé, ianga turama rerassú.*

L'idée chrétienne continue de hanter même les esprits de ceux des Indiens qui n'ont jamais reçu aucune instruction religieuse : leurs ancêtres leur ont transmis ces préoccupations. C'est ainsi que sur la montagne de Parintins, en face de l'embouchure du Jamundá, sur la rive droite de l'Amazone, il y eut autrefois une mission de jésuites. Les sauvages qu'ils avaient catéchisés se révoltèrent un beau jour, brûlèrent la maison des prédicateurs, démolirent l'église et s'enfuirent. Mais les cloches furent probablement oubliées, et, aujourd'hui encore, la tradition affirme que, parfois, dans le silence de la nuit, on les entend gémir comme pour reprocher à ces sauvages leur ingratitude et l'endurcissement de leurs cœurs.

# TROISIÈME PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

*Voyages d'exploration.* — Pourquoi les Européens doivent s'intéresser à cette province. — La Condamine. — Humboldt. — Ses prédictions. — MM. de Castelnau, Wallace, Maury. — Prétentions des États-Unis de l'Amérique du Nord et de la Grande-Bretagne. — La mission des lieutenants Herndon et Gibbon. — Leurs rapports. — W. Chandless sur le Purùs. — Ses prédécesseurs. — Excursion de M. José de Paranaguá. — Les ingénieurs J. et F. Keller sur le rio Madeira. — Louis Agassiz. — Coutinho, Barboza-Rodrigues et Haag. — Préjugés européens au sujet des explorations dans l'Amazonie.

Il y a bien peu d'années encore, il était de mode en France de faire étalage d'indifférence au sujet des peuples de l'Amérique latine. On feignait de croire que ces pays lointains, qui ont pourtant beaucoup d'affinité avec la France, n'avaient guère à leur actif que leurs révolutions intestines, leurs tremblements de terre périodiques, leurs généraux d'opérettes et leurs rastaquouères pour l'exportation.

Aujourd'hui, on commence à revenir un peu de ce dédain mêlé d'ignorance. On s'intéresse aux progrès de ces pays, à leur industrie naissante, à leur commerce florissant, à leur littérature, à leurs arts.

Parmi ces pays, le Brésil reprend la première place, qui lui revient de droit. Les Français se sont souvenus à temps de la gloire, éphé-

mère sans doute, mais éclatante, conquise par leurs ancêtres dans cette partie du monde, dès le XVII^e^ siècle. Ce sont des Français, en effet, qui, à cette époque, ont les premiers raconté à l'Europe étonnée les merveilles de la « France antarctique [1] ».

Jean de Léry s'écriait, au souvenir de ce beau pays : « Toutes les fois que l'image de ce nouveau monde, que Dieu m'a fait voir, se présente devant mes yeux, incontinent cette exclamation du prophète me vient en mémoire : *O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers sont merveilleux !* »

Son contemporain, le Père Claude d'Abbeville, disait avec non moins d'enthousiasme, dans son vieux parler poétique : « La saincte Escriture fait grand estat de la beauté du paradis terrestre, particulièrement à raison d'un fleuve qui sourdoit d'icelui, arrousant ce lieu de volupté. Je me contenterai de remarquer ici que ce pays du Brésil est merveilleusement embelly de plusieurs grands fleuves. Ces belles rivières tempèrent tellement l'air, et attrempent si bien toute la terre du Brésil, qu'elle est continuellement et en tout temps toute verde et florissante... Oh ! qu'il fait bon voir aussi toutes les campagnes diaprées d'une infinité de belles et diverses couleurs ! et d'herbes et de fleurs vous n'y en pouvez trouver aucunes de semblables aux nôtres. »

Et, de nos jours, le savant conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, M. Ferdinand Denis, a dit avec raison : « Si les Anglais ont été les premiers à développer chez les Brésiliens le goût des améliorations industrielles, si ce sont eux qui ont imprimé surtout au pays cette activité commerciale, que nous avons secondée plus tard et dont nous avons recueilli en partie les résultats, c'est à nous surtout qu'il appartient de réclamer cette antériorité d'initiation dans les arts et dans les sciences, qu'un peuple doit toujours à un autre peuple,

1. Voir : *André Thevet, Les singularitéz de la France Antarctique* (Brésil), par Paul Gaffarel, 1878, Paris. — Réimpression de la prémière édition de Paris, 1558.

et qui fait à jamais époque dans l'histoire de son développement social. Si, en tenant compte du temps où ils ont pu se livrer sérieusement à des travaux intellectuels, on examine les productions des Brésiliens, et si on les compare, sous le rapport de l'art, aux autres peuples de l'Amérique, n'en doutons pas, c'est à eux, dès à présent, que doit appartenir la prééminence, et c'est eux sans doute qui la conserveront dans l'avenir. Aux États du Nord, les grandes combinaisons politiques, le développement de l'industrie; aux États de l'Amérique du Sud, et surtout au Brésil, le feu intelligent des arts, les innovations dans la science et même la compréhension des grands mouvements sociaux qui doivent guider le monde. »

Le Brésil a donc été de tout temps, pour les voyageurs français qui l'ont parcouru, un vaste sujet d'admiration. Ils ne doivent pas maintenant dédaigner une contrée qui a vu leurs ancêtres parfois victorieux, qui a toujours bien accueilli tout ce qui lui est venu de France; il faut, au contraire, que les agréables souvenirs du passé, que les relations de voyages plus récents les engagent à resserrer plus étroitement encore les liens d'amitié et de consanguinité latine qui ont toujours existé entre les deux peuples; il faut que des rapports de commerce et de colonisation s'établissent plus que jamais entre le Brésil et la France. Tout ce que nous avons déjà exposé dans ce livre n'a été écrit que dans le but unique de persuader à l'Europe en général et à la France en particulier que des richesses incalculables seront la récompense de tous ceux qui auront le courage et la résolution d'aller les prendre pacifiquement par le travail.

Afin que l'on ne nous accuse de ne nous ériger en juge de notre pays qu'avec l'indulgence du patriotisme, nous consacrerons ce chapitre à relever les témoignages du petit nombre d'explorateurs qui ont parcouru l'Amazonie.

Ces hommes de haute valeur, qui n'ont pas craint de s'enfoncer

jusque dans les profondeurs les plus reculées de la province, se sont parfaitement rendu compte de ses ressources et de son avenir. Ils ne se sont pas contenté de louer la profusion des enchantements qu'offre la nature, les beautés des sites et la majesté de l'immense vallée; ils se sont encore appliqués à noter tous les détails capables d'apporter une nouvelle contribution à la science.

Nous l'avons dit déjà : la plupart des travaux et des relations que ces voyageurs ont laissés s'adressent bien plutôt au monde savant désintéressé qu'aux négociants et aux industriels, qui seuls ont la volonté et les moyens de tirer un excellent parti de leurs découvertes. Nous ne les citerons donc qu'autant qu'ils pourront présenter quelque intérêt pour le public.

On peut dire que c'est La Condamine, l'astronome français [1], qui le premier, à la fin du siècle dernier, a ouvert à la science la province de l'Amazone. Mais c'est Humboldt, le naturaliste allemand, l'Aristote moderne, qui, au commencement de notre siècle, a promené son observation systématique dans ce vaste champ d'expériences, dans cet herbier gigantesque de la forêt vierge. Il écrivait, il y a quatre-vingts ans :

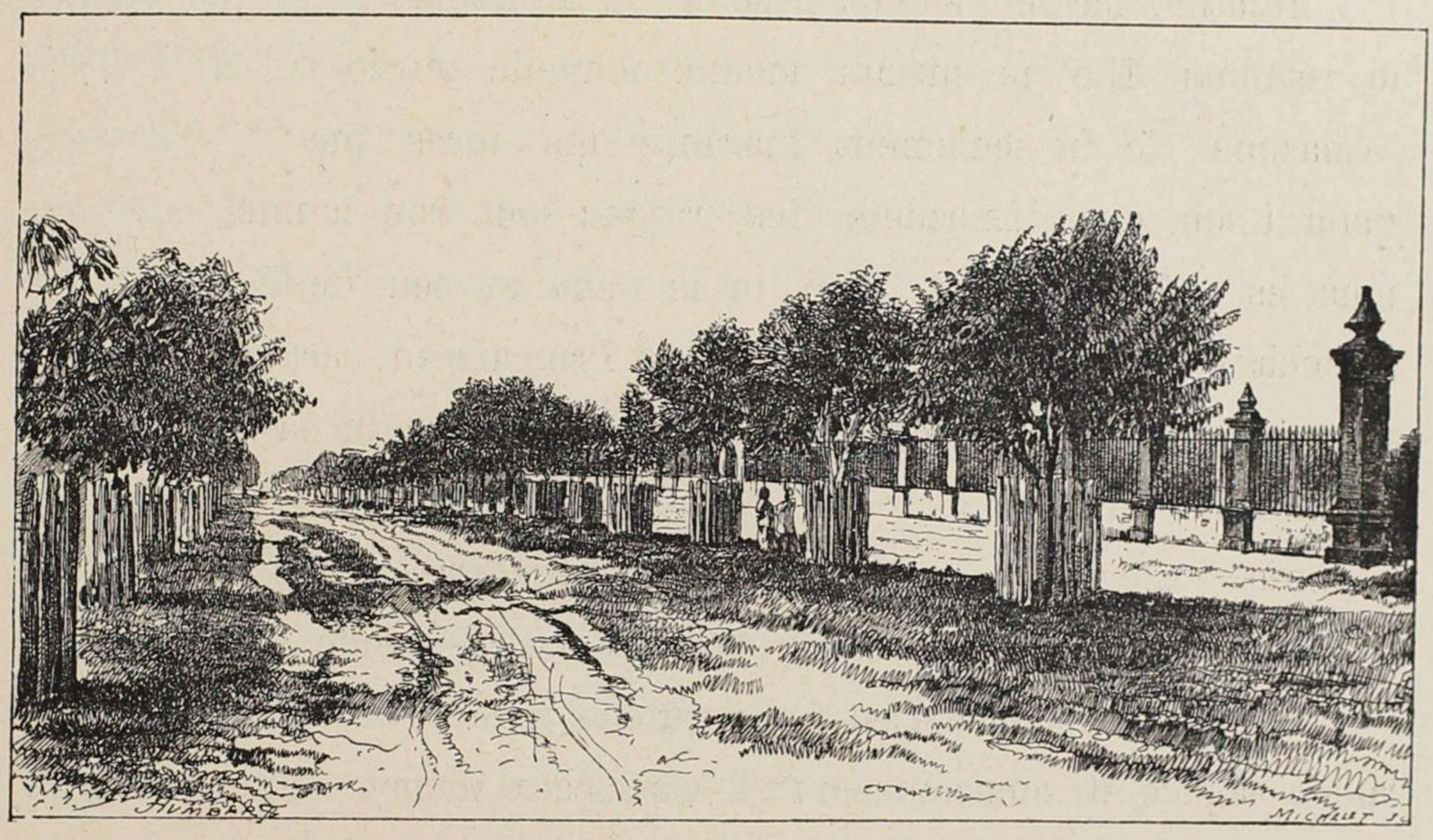
« Depuis que j'ai quitté les rives de l'Orénoque et de l'Amazone, une ère nouvelle a commencé pour le développement social des États de l'Occident. A la furie des dissensions intestines ont succédé les bénédictions de la paix et le développement plus libéral des arts et de l'industrie. Les bifurcations de l'Orénoque (le Cassiquiare), l'isthme de Tuamini, si facile à percer par un canal artificiel, fixeront avant peu l'attention du commerce européen.

« Le Cassiquiare, aussi large que le Rhin et dont le cours est de 108 milles, cessera d'être un inutile canal. Il sera navigable sur une

1. Voir : La Condamine, *Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, en descendant la rivière des Amazones*, 1743-1744, Paris.

longueur de 180 milles (290 kilomètres) entre deux bassins dont la superficie mesure 190,000 lieues carrées. Les grains de la Nouvelle-Grenade seront transportés sur les rives du rio Negro ; des bateaux, partis des sources du Napo ou de l'Ucayale, des Andes de Quito ou du haut Pérou, viendront s'arrêter aux bouches de l'Orénoque, après avoir franchi une distance égale à celle qui sépare Marseille de Tombouctou.

« Ce pays, neuf ou dix fois plus grand que l'Espagne, enrichi des



88. — Rue et cimetière, à Manáos.

productions les plus diverses, est navigable dans toutes les directions au moyen du canal naturel du Cassiquiare et de la bifurcation des rivières. Ce phénomène, qui deviendra un jour d'une importance capitale pour les rapports politiques entre les nations, mérite sans aucun doute d'être envisagé sérieusement. »

Sans doute, ces brillantes prédictions, inspirées à l'illustre voyageur par la vue et l'étude de notre incomparable réseau fluvial, ne se sont pas encore réalisées. Le Cassiquiare n'a pas encore accompli sa

mission naturelle, qui consiste à unir l'Orénoque à l'Amazone par le rio Negro; l'isthme de Tuamini n'a pas encore trouvé son de Lesseps. Mais la navigation à vapeur a fait en partie l'œuvre rêvée par le grand savant, et l'on peut affirmer que les bassins des deux fleuves parallèles sont reliés par des communications constantes.

Lorsque l'isthme de Panama sera ouvert, l'Amazonie pourra, par la Colombie, profiter des deux mers. Mais ces temps sont encore loin.

L'initiative hardie qu'avait prise M. de Humboldt n'eut que fort peu de résultats. Elle ne suscita aucune nouvelle entreprise du côté de l'Amazone. Ce fut seulement quarante ans après que de Castelnau visita à son tour l'Amazonie. Ses travaux sont trop connus pour que nous les présentions ici. Bien qu'ils aient un peu vieilli, ils offrent cependant un grand intérêt, pour les Français en particulier, qui y trouveront des indications suffisantes sur l'aspect du pays et sur ses productions variées.

Après l'Allemagne et la France, l'Angleterre et les États-Unis prirent à leur tour connaissance de l'antique El-Dorado.

L'Anglais A. Wallace étudia ces régions presque inconnues en naturaliste sagace et consciencieux. L'Américain Maury, lieutenant de la marine fédérale des États-Unis, qui le suivit, apporta d'autres préoccupations sur nos terres vierges. Abandonnant les études spéculatives de ses devanciers, doué du sens pratique qui fait la force de ses compatriotes, il se proposa de trouver les moyens d'ouvrir le fleuve des Amazones au commerce étranger, et de recueillir sur place des arguments solides en faveur de ses desseins.

C'était, en effet, le beau temps où l'Angleterre et les États-Unis, convoitant ces contrées de rapport, voulaient exiger que le Brésil octroyât la libre navigation du fleuve au commerce de tous les peuples, c'est-à-dire, avant tout, à leur propre commerce.

L'agitation dans ce sens commença dès l'année 1851[1]. Une proposition fut présentée au représentant diplomatique du Brésil à Washington, qui n'eut pas de peine à démontrer que son gouvernement était le seul juge de l'opportunité de cette mesure.

Le gouvernement britannique ne tarda pas à joindre ses efforts à ceux du gouvernement fédéral. Lord Clarendon s'adressa, le 27 octobre 1854, au ministre du Brésil à Londres, et réclama l'ouverture de l'Amazone. On lui répondit par un argument *ad hominem* des mieux trouvés dans la circonstance. — « Tout le monde sait, dit le ministre du Brésil à Londres, dans la note qu'il adressa en réponse aux réclamations du secrétaire d'État de la reine, tout le monde sait que la Grande-Bretagne a toujours refusé, *même aux riverains*, la navigation de la partie des cours d'eau dont elle possède les deux rives; et que, sur les cours d'eau dont elle possède une rive seulement, elle n'accorde la navigation qu'à l'État possesseur de la rive opposée. Pour montrer quelles sont les doctrines soutenues à ce sujet par le gouvernement britannique, il suffira de citer les faits suivants : la navigation du Saint-Laurent n'est commune à l'Angleterre et aux États-Unis que sur la partie où chacune des rives appartient à l'une des deux puissances, tandis que seuls les navires portant le pavillon anglais voyagent sur la partie dont les deux rives, jusqu'à l'embouchure, sont à l'Angleterre ; les arrangements conclus en 1842 avec les États-Unis, relativement à la navigation de la rivière Saint-Jean, et en 1846, relativement à celle de Colombia, témoignent de la même préoccupation. »

Cet argument *utrinque feriens* était fort bien asséné sur la tête des deux prétendants.

L'Angleterre se le tint pour dit, ce qui n'a pas empêché un sujet

1. Lire, dans les *Annales du Parlement brésilien*, session de 1857, le discours de M. le conseiller Sergio Teixeira de Macedo, prononcé dans la séance du 16 juin.

de Sa Majesté britannique d'essayer de soulever un conflit entre le Brésil et son pays, afin, disait-il naïvement, de hâter la solution du problème.

Les Américains du Nord, plus tenaces dans leurs projets et moins respectueux des formes diplomatiques, s'y prirent d'une autre manière. Ils supposèrent la question presque résolue et ils envoyèrent une mission aux Amazones afin d'étudier les ressources que leur commerce pourrait y trouver, et de fournir de nouvelles raisons pour forcer l'ouverture du grand fleuve convoité.

Le 15 février 1851, le département de la marine chargea les lieutenants W. Lewis Herndon et Lardner Gibbon de cette importante et délicate mission. Les rapports des deux commissaires furent présentés au Sénat et à la Chambre des représentants, siégeant à Washington, au mois de février 1853.

Ces documents débordent d'enthousiasme et de lyrisme mercantiles.

« C'est ici, disent-ils, le pays du riz, de la salsepareille, du caoutchouc, du baume de copahu, de la gomme copal, de la cire végétale et animale ; du cacao, de la muscade, des fèves de Tonka, du gingembre, du poivre, de l'arrowroot, du tapioca, de l'indigo, des noix du Brésil ; le pays des teintures aux couleurs éclatantes, des drogues d'une vertu rare, des bois d'ébène du plus beau grain et susceptibles du plus merveilleux poli. Les forêts sont peuplées de gibier, et les cours d'eau abondent en tortues et en poissons. Ici vivent l'*anta* ou vache sauvage, le *peixe-boi* ou bœuf marin, le paresseux, le fourmilier, le superbe tigre noir, le mystérieux poisson électrique, le boa constrictor, le dangereux serpent corail, l'alligator vorace, les singes de toute espèce, les oiseaux au brillant plumage, les insectes aux formes les plus étranges et aux couleurs les plus riantes.

« Le climat de ce pays est salubre et la température agréable. »

On le voit, la nomenclature est assez complète et suffisamment alléchante.

Les auteurs du rapport ajoutaient, entrevoyant de plus grands horizons pour cette riche partie du Brésil :

« En contemplant toutes ces choses, l'esprit reste confondu devant les visions qu'il découvre. Nous avons ici un continent partagé en plusieurs îles — car plusieurs des grands cours d'eau entourent de larges lambeaux de terre — dont les rives produisent ou peuvent produire tout ce que la terre engendre pour l'entretien d'une population supérieure à celle qu'elle porte présentement. Nous avons ici une navigation fluviale pour de grands bateaux, par l'Amazone et par ses vastes tributaires, pouvant s'étendre en chiffres ronds à 6,000 milles environ, sans compter les bras innombrables du fleuve, qui peuvent porter cette navigation à 10,000 milles ; sans compter non plus ni la Plata avec ses tributaires, d'un côté, ni l'Orénoque avec ses affluents, de l'autre. L'Orénoque est en communication avec la vallée de l'Amazone par le Cassiquiare ; la Plata, pour communiquer avec le bassin amazonien, n'a besoin que du percement d'un canal, de six lieues de longueur, à travers un terrain facile.

« Maintenant, supposons les bords de ces cours d'eau habités par une population active et industrieuse, désireuse d'échanger les riches produits de ses terres contre les objets de luxe et de confort des pays étrangers. Supposons l'introduction, dans ces parages, des chemins de fer, des bateaux à vapeur, de la charrue, de la hache, de la houe. Supposons la terre partagée en grands domaines, cultivée par le travail esclave[1], qui la fasse produire tout ce qu'elle est capable de donner. En nous rappelant toutes les considérations émises sur ces régions,

1. On reconnaît à ce trait l'Américain du Nord esclavagiste. Heureusement, comme le lecteur le verra plus loin, l'esclavage a cessé d'exister dans la province dont nous nous occupons.

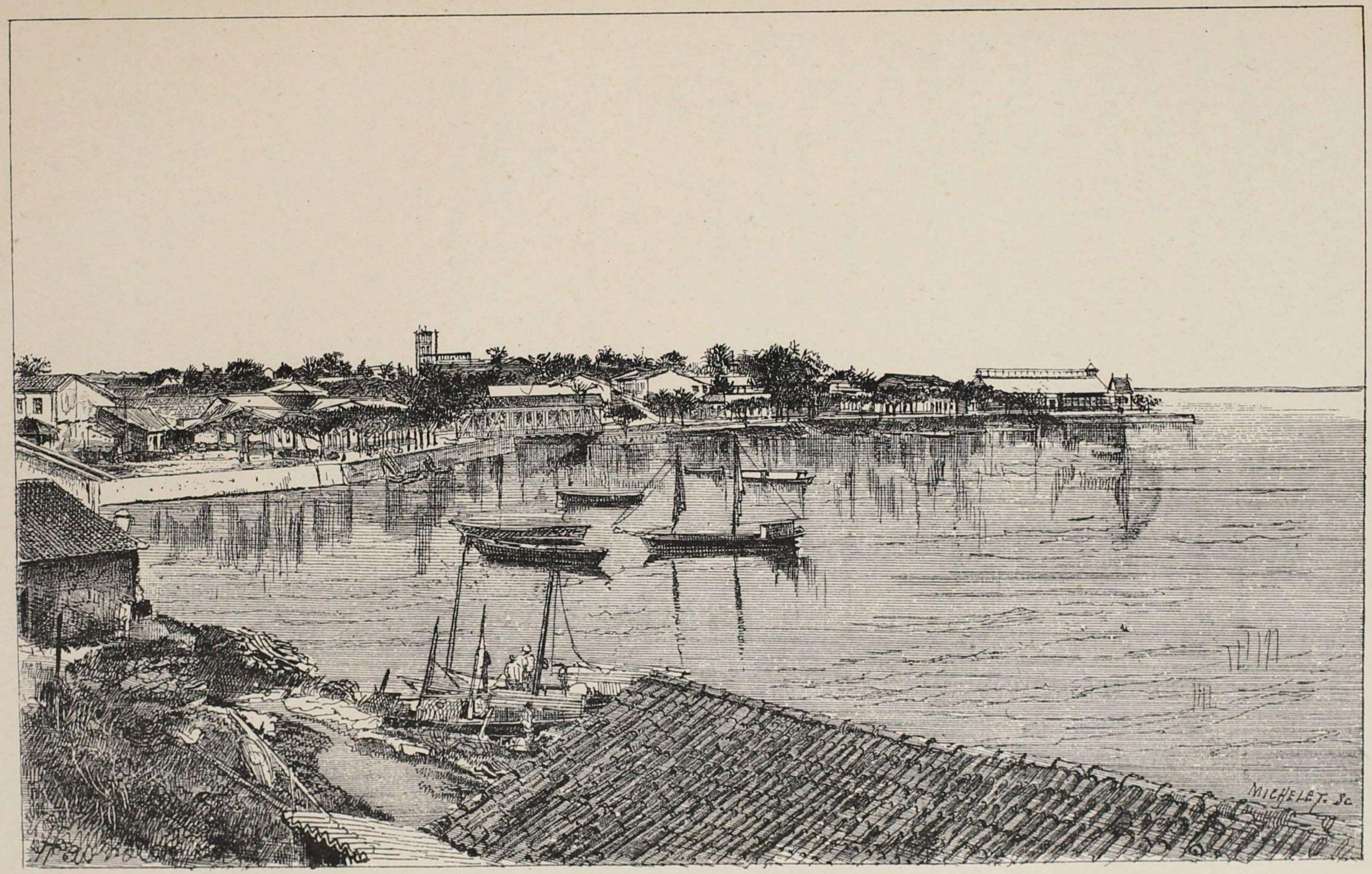
nous arriverons facilement à conclure que nul pays au monde n'est plus favorablement situé, et que, du jour où le commerce réussira à s'implanter ici, la puissance, la richesse et la grandeur de l'ancienne Babylone et du Londres moderne seront éclipsées par l'entrepôt de ce commerce, lequel s'étendra de l'embouchure de l'Orénoque à celle de l'Amazone, et de celle-ci à la Plata. »

Ces explorateurs ont vu juste en voyant grand. L'Amazonie est appelée, en effet, aux plus hautes destinées. Lorsque son sol sera livré aux bras libres des colons, elle laissera bien loin derrière elle la vieille Europe. Elle deviendra un jour le centre de la production agricole du monde entier. Les centres de production et de civilisation se déplacent comme les pôles, lentement mais sûrement.

N'anticipons pas sur les siècles. Poursuivons notre revue rétrospective des explorations amazoniennes.

Deux naturalistes anglais, Bates et Gustave Walles, ont repris, après les derniers voyageurs que nous venons de citer, les traditions scientifiques de M. de Humboldt.

En 1863, Gustave Walles, en étudiant la flore du haut rio Branco, constata l'existence d'un arbre gigantesque dont les proportions dépassent celles du fameux *Baobab* de Sénégambie et des non moins fameux Wellingtonias de la Sierra-Nevada et de la Californie. La *Sumaùmeira* du rio Branco (*Eriodendron samahuma*, famille des Malvacées, Mart.) est le véritable géant de la flore tropicale. A lui seul, cet arbre peut constituer une petite forêt. Il a 46 mètres de haut, depuis la racine jusqu'aux premières branches. C'est un véritable monument de verdure. Sa circonférence, à la coupole, est de 251 mètres, et elle projette sur le sol une ombre qui dépasse 5,000 mètres carrés de superficie. Sous cet immense abri de feuillage, plus de 10,000 hommes pourraient camper à l'aise. Les anciens auraient divinisé cette formidable explosion des forces telluriques. Il




89. — Pont du quartier des Remedios, à Manáos.

nous démontre, à nous, la puissance de fécondité et de germination qui réside dans le sol amazonien, et il nous est un garant que nos sueurs ne tomberont pas un jour sur une terre ingrate.

A côté de la *Sumaùmeira*[1], que sont les plus audacieux sapins du Nord, dont on pave les rues de Paris? que sont les vieux chênes qui virent les druides? Le célèbre chataîgnier de l'Etna lui-même, à côté de ce colosse chevelu, n'est qu'un vulgaire pygmée. Cet arbre plongeant dans les entrailles d'un volcan, réchauffé par les laves souterraines, n'a jamais pu atteindre, depuis 4,000 ans qu'il voit le soleil de Naples, que 160 pieds de circonférence.

D'autres voyages ont été accomplis durant ces vingt dernières années dans l'Amazonie. Les plus connus sont ceux de W. Chandless, dans le rio Purús, de MM. Joseph et François Keller, dans le Madeira, et de Louis Agassiz, qui ont précédé les excursions toutes récentes de Crevaux et de Wiéner.

De juin 1864 à février 1865, M. W. Chandless[2] voyagea sur le rio Purús, à la recherche de ses sources; quoiqu'il soit allé plus loin que ses devanciers, il a laissé sans solution cet intéressant problème hydrographique. Il parvint cependant jusqu'à 10°5′ de latitude sud, à 1,620 milles géographiques de l'embouchure de la rivière.

Trois expéditions brésiliennes avaient été faites avant lui dans le même but. La plus intéressante a été celle d'un nommé Manoel-Urbano da Encarnação, homme sans instruction, mais excellent connaisseur de ces parages. En 1860, il fut chargé de vérifier si le rio Ituxy,

1. La *Sumaúmeira*, appelée aussi munguba, est l'arbre le plus élevé du Brésil. On le trouve en abondance dans la vallée de l'Amazone, et dans la ville de Pará on admire une belle promenade plantée de ces arbres. Ordinairement le tronc de la Sumaúmeira mesure de 3 à 5 mètres de diamètre, et sa hauteur normale est de 30 à 40 mètres. Le fruit de cet arbre fournit une bourre très fine, excellente pour la literie.

2. Voir : *Lembranças e Curiosidades do Valle do Amazonas*, par F. Bernardino de Souza.

affluent du Purús, offrait un moyen de communication avec le Madeira, au-dessus des rapides de cette dernière rivière.

Il y a deux ans, le président de la province de l'Amazone, M. José de Paranaguá, fit une excursion sur le Purús. Le *Journal officiel de l'empire du Brésil*, dans son bulletin du 1er mai 1883, a écrit à ce propos les lignes suivantes :

« L'actif et jeune président, M. José de Paranaguá, a entrepris, malgré les plus graves dangers pour sa santé, de pénibles voyages dans l'intérieur de la province qu'il administre. Il a vérifié par lui-même quelles sont les nécessités les plus importantes de cette région si belle et si vaste, et, après avoir pourvu sans retard, par les moyens dont il disposait, aux besoins les plus urgents, il a rendu compte, dans des lettres très intéressantes publiées par un journal qui jouit du plus haut crédit à Rio-de-Janeiro, des conditions dans lesquelles se trouvent les zones qu'il venait de parcourir dans l'intérêt du bien public.

« Le dernier voyage du président de la province avait pour but le rio Purús, qui, il y a vingt ans à peine, n'était connu que sur une étendue de deux cents lieues, par quelques voyageurs à la recherche de plantes médicinales.

« Malgré toutes les explorations effectuées depuis, il n'est pas encore possible de préciser le point exact où se trouvent les sources du Purús ; cependant certains voyageurs assurent qu'il prend naissance dans le lac Rogagualo, court de l'Ouest à l'Est et se jette dans le Solimões, à quarante-cinq lieues au-dessus du rio Negro.

« La rivière Purús roule un grand volume d'eau par suite de sa largeur et du développement de son cours ; ses eaux ont un aspect blanchâtre, ses bords présentent de nombreuses sinuosités, et elle laisse à sec en été de nombreuses plages et de hauts ravins.

« En hiver, à l'époque de la plus grande crue, elle déborde et couvre une zone de 12 à 15 milles ; ses eaux se nivellent alors à celles

de ses nombreux lacs, dont le nombre s'élève à plus de cinq mille et parmi lesquels le Hayapuaú et le Jary sont les plus importants, ayant l'un et l'autre plus de 30 milles de circonférence.

« Parmi les îles formées par le Purús, celle de Uajaratubá est la principale ; elle mesure en moyenne 4 milles de largeur, sur une extension de 18 à 20 milles.

« Le lit de la rivière est formé de sable et d'argile. Il y a cependant quelques roches dans les *barreiras* formées par les hautes montagnes ; mais la navigation est franche sur presque tout le parcours.

« Suivant l'opinion d'un intrépide et intelligent officier qui a voyagé sur le Purús, le lit de cette grande rivière, de la source à l'embouchure, présente peu de déclivité et court au milieu de forêts épaisses et ininterrompues. Le sol des rives se divise en terres hautes et basses : celles-ci sont inondées périodiquement en hiver ; les autres sont exemptes d'inondations.

« Les terres sujettes aux inondations sont de diverses qualités, de couleur grise avec de grandes couches d'engrais végétal ; il existe au fond des terrains bas et des lacs une grande quantité d'argile ; les terrains hauts se composent d'argile rouge granitée et très poreuse ; les terres où poussent un grand nombre de palmiers sont grisâtres à la surface et légèrement sablonneuses, avec de bonnes couches végétales, et le thalweg est en argile rouge.

« Les hivers, époque des pluies, sont très longs dans ces régions ; les pluies sont abondantes, particulièrement aux mois de février, mars et avril, mois pendant lesquels la rivière déborde. La crue commence au mois d'octobre et acquiert son complet développement vers la fin du mois de mars.

« La baisse des eaux commence en avril et continue jusqu'à la fin de septembre dans le Purús moyen.

« La crue et la baisse des eaux sont périodiques et régulières, comme

celles du Nil ; il y a cependant des différences sur certains points à cause des grandes distances, par suite du changement des saisons, car l'été ou l'hiver commencent plus tôt à la source de la rivière qu'à son confluent avec le rio Negro.

« Il y a beaucoup d'électricité dans l'atmosphère, principalement au début et à la fin des crues. A cette époque ont lieu de fortes détonations, précédées de la chute du fluide électrique; les pluies durent jusqu'au mois de juillet et recommencent en septembre.

« On ne connaît dans ces régions que deux saisons bien distinctes : l'hiver, qui commence le 15 novembre pour finir le 15 juin, et l'été, de la fin de juin aux premiers jours de novembre.

« Les hivers sont marqués par la crue de la rivière et les pluies abondantes.

« Il pleut aussi l'été, à l'exception, toutefois, du mois d'août; mais ces pluies sont très bienfaisantes pour le sol.

« Il y a chaque mois quelques jours de brouillard, mais ils sont plus fréquents en hiver.

« Pendant les mois de juillet, août, septembre, il y a quelques journées froides; on en compte ordinairement de deux à huit, et quelquefois on ne voit pas le soleil pendant ces jours-là ; c'est ce qu'on appelle les temps froids.

« Le thermomètre Réaumur baisse alors à 14 degrés (17°50 centigrades), et descend un peu plus pendant la nuit.

« Les vents soufflent généralement du Nord-Est, Nord-Ouest et Nord ; il y règne constamment, été comme hiver, une légère brise.

« Il y a souvent des tempêtes et des orages.

« Le haut Purús a sur la rive droite trois grands affluents : l'*Aracú*, l'*Hyuacú* et l'*Aquiry ;* sur la rive gauche les principaux affluents sont le *Mamoryha Grande,* le *Panymira* et l'*Inauynim*, qui n'ont pas encore été explorés.

« Outre dix-huit tribus d'Indiens sauvages, plus ou moins connues, on en compte encore sur les affluents du Purús beaucoup d'autres.

« On peut évaluer le nombre des Indiens qui composent les tribus connues à cinq mille, et sept à huit mille indigènes environ errent au milieu des forêts.

« Les tribus connues sont les suivantes : *Muza*, *Pammary*, *Catanixy*, *Caripuna*, *Cipó*, *Mamury*, *Tara*, *Uaipuçá*, *Catuquiná*, *Crupaty*, *Parú*, *Hypurinã*, *Pammaná*, *Quaruná*, *Iubery*, *Hyamamady*, *Canamady* et *Manatery*.

« Parmi quelques tribus du Purús, on conserve la tradition d'une crue extraordinaire, qui submergea une grande partie des forêts qui bordent la rivière ; les Indiens échappèrent à l'inondation en se réfugiant sur les arbres les plus élevés. Les eaux restèrent trois jours sans baisser, et pendant ce temps les indigènes ne se nourrissaient que de feuilles et d'écorces d'arbre [1].

« Les châtaigniers, l'arbre à copahu et la salsepareille se trouvent en grande quantité sur les terres fermes de la vallée du Purús, depuis les proximités de son embouchure jusqu'à une assez grande distance; l'arbre à caoutchouc et le cacao y abondent d'une manière hors de tout calcul à partir du site appelé *Campina*.

« La Compagnie de navigation *Amazon Steam Company, limited*, a à sa charge la navigation sur la rivière Purús; pendant l'année 1880 elle a transporté trois mille sept cent onze passagers, dont le transport a produit une recette, qui, jointe à celle des marchandises, s'élève à 283,958$519, soit environ 700,000 francs ; pendant le premier semestre de 1881, la recette brute s'est élevée à 184,175$646, ou plus de 450,000 francs. »

1. La plupart de ces renseignements sont empruntés à un mémoire de M. le lieutenant-colonel Labre, infatigable explorateur de cette rivière, où il a réussi à créer un centre de population important qui porte son nom.

Les ingénieurs J. et F. Keller, de Stuttgart, ont été chargés, en 1867, par M. le sénateur Dantas, alors ministre de l'agriculture et présentement président du conseil des ministres, d'une exploration dans le rio Madeira. Les instructions qu'ils reçurent portent la date du 5 octobre 1867 ; elles étaient conçues dans les termes suivants :

« Le gouvernement impérial, convaincu des avantages qui doivent résulter de la facilité des communications avec la province de Matto-Grosso, par la rivière *Madeira*, a résolu de vous charger, Messieurs, des études et travaux pouvant amener ce résultat. Pour l'accomplissement de la mission confiée à votre zèle, il a déterminé que vous agiriez conformément aux instructions suivantes :

« 1° L'existence de chutes offrant des obstacles insurmontables à la navigation ayant été reconnue dans le bas et le haut *Madeira*, vous devrez, Messieurs, lever le plan et dresser les devis des dépenses qu'occasionnerait la construction d'un chemin qui, contournant ces obstacles, procurerait une facilité de transport aux passagers et aux produits susceptibles de voyager sur cette rivière. Ces travaux, que vous considérerez comme l'objet principal de votre mission, seront accompagnés de toutes les explications et éclaircissements nécessaires.

« 2° A l'occasion de ces examens, il convient que vous vérifiez le moyen le plus prompt, le plus facile et le plus sûr, pour naviguer sur le bas et le haut *Madeira*, soit par bateaux à vapeur, soit par des trains fluviaux remorqués par vapeur, en indiquant dans l'un ou l'autre cas les conditions les plus convenables en vue du climat et régime des eaux et ajoutant toutes les explications concernant les conditions du territoire produisant des retards à l'une et à l'autre extrémité, et également une relation minutieuse sur les accidents géologiques et sur les produits des règnes, végétal, animal et minéral.

« 3° Vous devrez, Messieurs, outre cela, prendre une connaissance

exacte des endroits qui, sur les rives ou à proximité de la rivière *Madeira*, seraient le plus appropriés à l'établissement de populations, colonies militaires ou agricoles et de fortifications, en indiquant d'une manière précise leur position géographique, reliée à un point astronomique, et en prêtant une attention spéciale aux conditions de salubrité, commodité et prospérité des habitants, de l'embarquement et de la livraison des produits de leur industrie aux marchés et centres de consommation.

« 4° Vous devrez également vous informer minutieusement des tribus indigènes qui demeurent dans ces régions, pour donner un rapport détaillé et exact sur tout ce qui se rapportera à leurs mœurs, à leur manière de vivre et à leurs aptitudes pour la vie civilisée, ainsi que sur les moyens les plus efficaces pour les arracher à la barbarie.

« 5° Vous pourrez requérir, Messieurs, toute l'assistance complémentaire nécessaire à l'accomplissement de votre mission, du président des provinces des Amazones et du Pará, aussi bien que du président de la province du Matto-Grosso, lorsque vous entrerez sur le territoire de cette province.

« 6° Vous aurez à vous entendre préalablement avec les autorités locales du territoire bolivien dans le cas où les études auxquelles vous allez procéder nécessiteraient d'aller jusque-là. Les mesures sont déjà prises à cette fin.

« Ce qui vous est le plus recommandé, Messieurs, est de considérer comme principal objet de la mission dont vous êtes chargés par le gouvernement impérial, les études et travaux mentionnés dans le paragraphe premier, auxquels tous les autres restent subordonnés. »

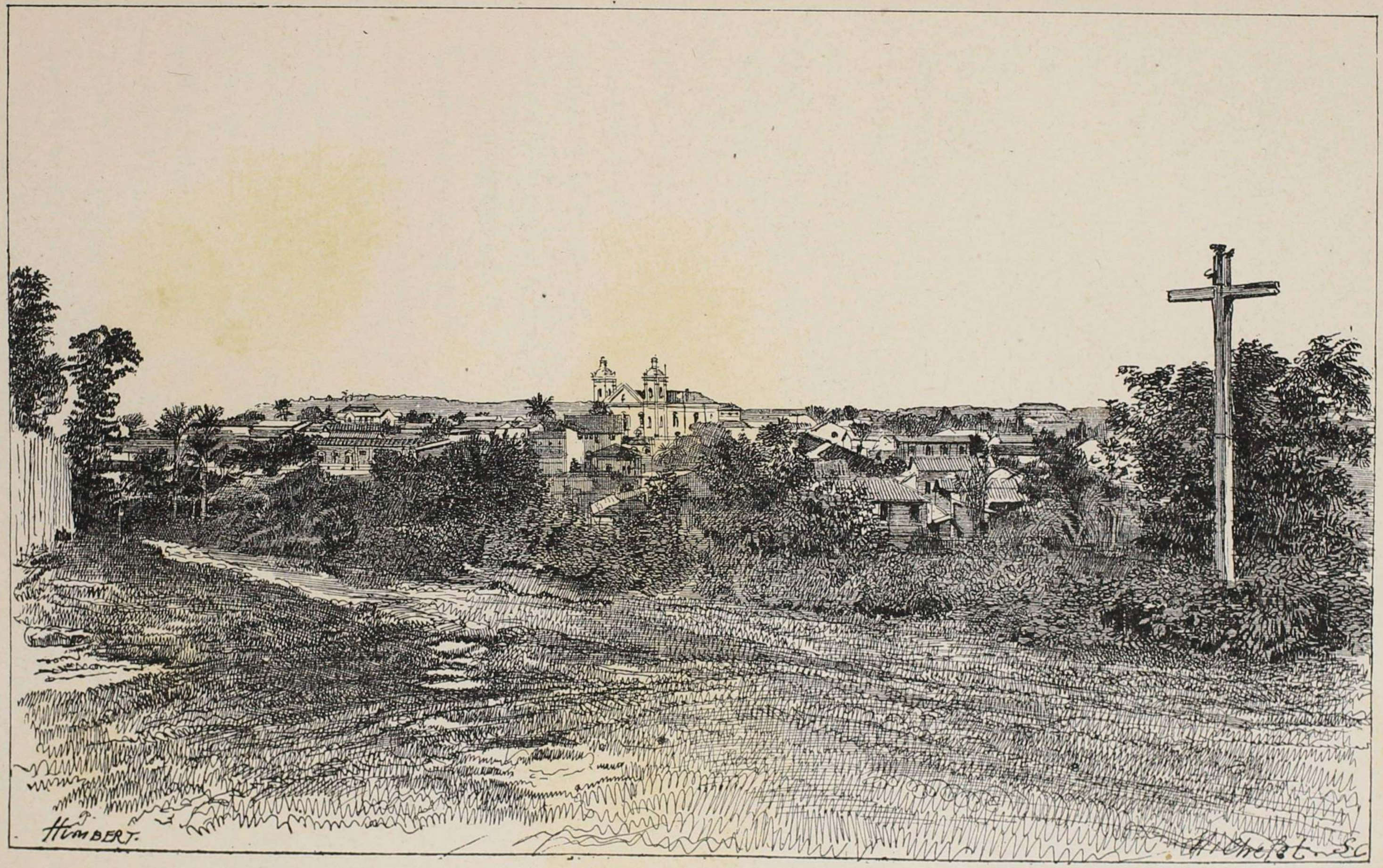
Ces deux ingénieurs publièrent à Stuttgart, en 1873, un ouvrage très remarquable sur leur exploration, où, à côté de l'étude de plusieurs des affluents de l'Amazone au point de vue de leur navigabi-

lité, on trouve de précieux renseignements sur le climat, les productions et la nature des terres baignées par ces cours d'eau.

Louis Agassiz visita une partie de la province de l'Amazone en 1865-66. Les récits qu'il nous a laissés sont d'une exacte vérité d'observation et témoignent en même temps de l'impression profonde laissée par notre pays dans l'âme du grand naturaliste.

En quittant le Brésil, le 2 juillet 1866, Agassiz écrivait : « Nous partîmes pour les États-Unis, en rapportant sous le ciel terne de notre patrie, en souvenirs chaleureux et en impressions vivaces, de quoi jeter le plus chaud coloris sur le reste de notre vie. »

A ces paroles, pleines de regret et d'admiration, le savant Américain ajoutait l'appréciation suivante : « L'importance du bassin de l'Amazone au point de vue industriel ne peut être exagérée. Ses bois seuls constituent une richesse inestimable. Nulle part, au monde, il n'y a de plus admirables essences, soit pour la construction, soit pour l'ébénisterie de luxe. Cependant, à peine s'en sert-on dans les constructions locales et l'exportation en est nulle. Il est étrange que le développement de cette branche d'industrie n'ait pas déjà commencé ; car les rivières qui coulent dans ces forêts magnifiques semblent avoir été tracées exprès pour servir, d'abord, de forces motrices aux scieries qu'on établirait sur leurs rives ; et ensuite de moyens de transport pour les produits. Sans insister davantage sur les bois, que dirai-je des fruits, des résines, des huiles, des matières colorantes, des fibres textiles qu'on y peut facilement récolter ? Quand je m'arrêtai à Pará, lors de mon retour aux États-Unis, on venait d'ouvrir une exposition des produits de l'Amazone, comme préparation à la grande Exposition universelle de Paris. Malgré tout ce que j'avais admiré déjà, pendant mon voyage, de la richesse et de la variété des produits du sol, je fus stupéfait quand je les vis ainsi réunis les uns à côté des autres. Je remarquai entre autres une collection de cent dix-sept espèces




90. — Manaos, vue prise du quartier des Remedios

différentes de bois précieux coupées sur une superficie de moins d'un demi-mille carré (soixante-quinze hectares); parmi ces échantillons, il y en avait un grand nombre de couleur foncée, aux riches veinures, très susceptibles d'un beau poli, aussi remarquables que les bois de rose ou d'ébène. Il y avait une grande variété d'huiles végétales, notables toutes par leur limpidité et leur pureté; quantité d'objets fabriqués avec les fibres du palmier et une infinie variété de fruits. Un empire pourrait se dire riche, s'il possédait seulement une seule des sources d'industrie qui abondent dans cette vallée. »

L'industrie et le commerce des bois que signale Agassiz doivent, en effet, devenir une des premières préoccupations du gouvernement provincial. L'industrie forestière, nous ne cesserons de le répéter, doit, dans ces déserts boisés, précéder l'agriculture. Ici le défrichage ne doit pas être improductif, comme aux États-Unis ; il doit, au contraire, s'il est bien entendu, fournir d'abondants capitaux à la mise en rapport du sol. Le pionnier doit d'abord s'attaquer à l'arbre, le débiter et le vendre. Les débouchés ne manqueront pas en Europe où le bois se fait rare. Il s'agit seulement de commencer et d'accoutumer les ouvriers européens au travail de ces essences nouvelles pour eux. En se contentant d'un bénéfice minime, qui s'accroîtrait par la grande quantité de marchandise vendue, on pourrait débarquer à Liverpool, au Havre, à Hambourg ou ailleurs, des bois d'ébénisterie et de construction qui reviendraient à meilleur marché que les produits forestiers locaux. Les travailleurs du bois en France n'auraient plus alors à redouter la concurrence des Suédois et des Norvégiens. Sur une matière première à bas prix, il leur serait facile de s'employer moyennant des salaires plus rémunérateurs. Agassiz a été frappé à bon droit des avantages sans nombre qu'un État pourrait retirer d'une pareille source de richesses.

Ce serait prendre le temps au lecteur, bien inutilement, que de lui

citer des voyages du genre de celui de MM. C. Barrington Brown et William Lidston. Ces deux Anglais se sont contentés d'amonceler des fadaises sans style dans un gros volume [1].

L'Amazonie n'a pas seulement été explorée par des étrangers. Quelques Brésiliens ont pris à cœur de parcourir leurs propres domaines et d'en décrire les curiosités. Parmi eux, nous devons citer MM. les ingénieurs Coutinho et Alexandre Haag, sans parler de M. Barboza-Rodrigues, l'Agassiz brésilien, dont nous avons fait mention plus d'une fois dans cet ouvrage.

Le seul reproche que nous nous permettrons d'adresser à nos courageux compatriotes, c'est de demeurer trop modestes et de ne pas donner assez de publicité et de retentissement à leurs entreprises. Le moindre voyageur étranger, qui s'est reposé quelques instants à l'ombre de nos forêts, revient dans son pays avec un livre tout prêt dans sa valise, et nous ne faisons presque rien, nous, les enfants de la grande Amazonie, pour faire connaître et apprécier notre merveilleuse patrie. Il existe à Paris et dans les grandes villes d'Europe des sociétés savantes qui accueilleraient avec empressement les communications qu'on leur enverrait de si loin.

M. l'ingénieur Coutinho a été le compagnon d'Agassiz, qui en fait le plus grand éloge dans son livre. Quant à M. Haag, il a exécuté deux voyages : l'un dans le rio Branco, où il fut envoyé en 1881 par le président de la province, M. A.-J. Furtado; l'autre, en 1883, dans le Madeira, sur les ordres du président José de Paranaguá. Nous allons faire connaître l'itinéraire qu'il a suivi dans ses longues courses à travers les forêts, les montagnes et les rivières.

Le 11 juin 1881, M. Haag partait de Manáos pour le rio Branco

1. Voir : *Fifteen Thousand Miles on the Amazon and its Tributaries*, Londres, 1878.

sur une chaloupe à vapeur. Il était de retour dans la même ville le 3 septembre de la même année. Sa navigation avait duré quatre-vingt-cinq jours.

D'après lui, le rio Branco ou Quéceuéne a ses sources sur le vaste plateau des Cordillères du Vénézuéla et de la Guyane anglaise. Il est formé par les eaux du Tacutú unies à celles de l'Urariquera ; et c'est seulement à la jonction de ces deux cours d'eau, descendus, l'un, de

91. — Mgr. DE MACEDO, évêque de Pará et de l'Amazone.

la sierra Pacaraïma, l'autre, des escarpements de la Guyane, que cette rivière prend le nom de rio Branco ou rivière Blanche, à cause de la couleur de ses eaux qui forment un contraste singulier avec celles du rio Negro ou rivière Noire, dans laquelle le rio Branco se jette.

Le rio Branco peut être subdivisé en trois tronçons : le bas rio Branco, qui est navigable sur une étendue de 388 kilomètres ; la zone des chutes et des rapides, qui se trouve obstruée sur une longueur de

24 kilomètres, et le haut rio Branco, pouvant être remonté sur un parcours de 172 kilomètres. La longueur totale de cette rivière est de 606 kilomètres. Elle se perd dans le rio Negro à 330 kilomètres de Manáos. Le rio Branco peut mettre le Vénézuéla et la Guyane anglaise en communication avec l'Amazone. La région baignée par ce cours d'eau est formée d'immenses plaines que coupent, en divers sens, les dernières ramifications des Cordillères.

La position géographique de cette vallée est comprise entre les parallèles 4° nord et 1°24′ sud. Cette contrée, des plus pittoresques, et qui fait songer à la *verte Erin*, renferme un grand nombre de pâturages. Les forêts y sont plus rares que dans beaucoup d'autres régions amazoniennes, et l'on pourrait en cet endroit se livrer avec fruit à l'élevage du bétail. Rien ne serait plus facile que d'y acclimater les meilleures races de Suisse, de Normandie ou d'Angleterre.

Le voyageur que nous citons a calculé qu'il y avait là au moins 22,340 têtes de vaches et de moutons, sans compter 16,000 chevaux existants dans les deux fermes que l'État possède dans le Rio-Branco.

Le second voyage de M. Haag avait pour but de chercher une voie de communication facile entre le rio Purús et le Madeira. Ces deux cours d'eau relient la Bolivie au bassin amazonien, et sont, de tous les affluents de l'Amazone, ceux qui sont réservés peut-être au plus bel avenir pour la colonisation.

M. Haag quitta Manáos au mois de mai 1883. Accompagné d'une petite escorte de sept Indiens, il traversa les dix-neuf cataractes qui obstruent le lit du Madeira, et navigua jusqu'à la rencontre du Béni et du Mamoré qui, réunis, forment le Madeira. Parvenu à l'embouchure du Béni, il s'engagea sur l'un des affluents de celui-ci, le Madre-de-Dios, et fit halte à une dizaine de lieues de l'endroit où cette rivière se rapproche de l'Acre.

L'Acre est un des affluents navigables du rio Purús, qui compte

comme un des plus importants tributaires de l'Amazone, puisque son cours est de 3,500 kilomètres, dont 1,500 kilomètres sont navigables en toute saison et le reste pendant l'époque de la crue des eaux. Arrivé dans ces parages, M. Haag constata que l'Acre n'est séparé du Madre-de-Dios que par un isthme de 8 à 10 lieues de long, qu'il propose de couper par une voie ferrée ou par une route carrossable. Ce tronçon ne coûterait, d'après lui, que 5 millions de francs, et trois cents ouvriers pourraient l'exécuter en quatre mois. La nouvelle voie aurait l'avantage de mettre du même coup la Bolivie en rapport commercial avec l'Amazone. En transportant les produits de la Bolivie, — caoutchouc, quinquina, bétail, etc. — par l'Acre, le Madre-de-Dios, le Béni et le Madeira jusqu'à l'Atlantique, au moyen des bateaux à vapeur qui déjà sillonnent l'Acre, on assurerait aux provinces de l'Amazone et de Pará un nouvel élément de prospérité, et au pays desservi une réduction notable de ses frais de transit.

Après s'être assuré de la possibilité d'établir cette voie, l'ingénieur Haag conçut le projet de gagner les côtes du Pacifique par terre. Il gravit, avec trois Indiens seulement, les escarpements des Andes, franchit le fameux défilé de Columi, où le baromètre accusait une altitude de 4,920 mètres et le thermomètre marquait 6 degrés centigrades au-dessus de zéro. Il arriva à Cochabamba, en Bolivie, le 13 décembre 1883, d'où il partit au bout de quelques jours, pour Arequipa et Puño au Pérou. De là, il gagna Santiago, la Plata et Rio-de-Janeiro par mer, pour retourner ensuite à Manáos, son point de départ.

Il est à désirer que les principaux affluents de l'Amazone soient systématiquement explorés; que les régions qu'ils arrosent soient étudiées avec précision au point de vue des facilités qu'elles peuvent offrir à l'agriculture, à l'industrie et au commerce.

On pourrait de la sorte diriger sur ces différents points les colons qui viendraient d'Europe.

Un missionnaire français, l'abbé Durand, a tenté l'entreprise. Après avoir parcouru le Solimões ou haut Amazone, le San-Francisco et le rio Madeira, il envoya à la Société de géographie de Paris une communication fort précise qui fut lue dans la séance du 5 août 1874.

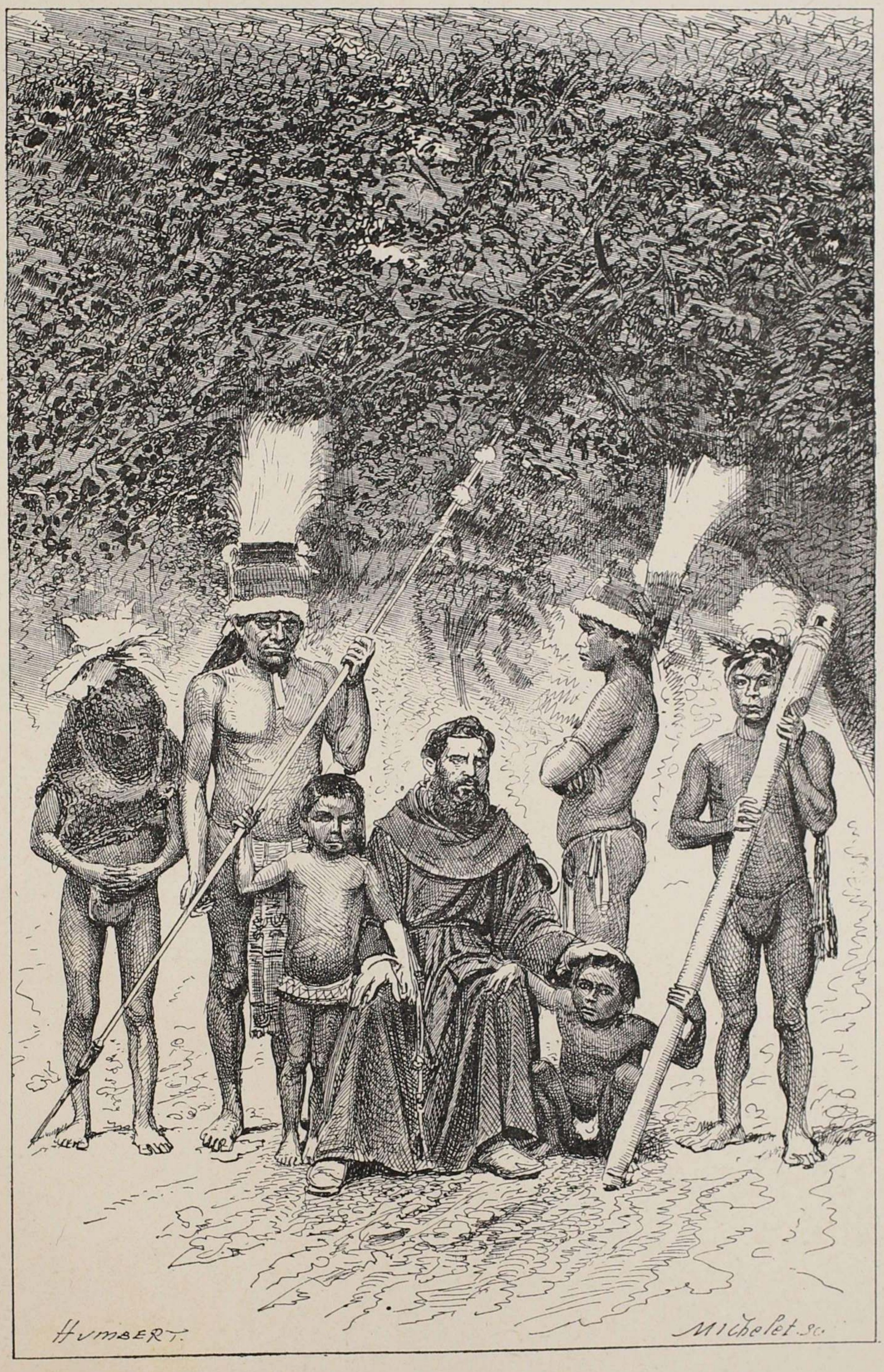
Il y disait : « Les territoires qui bordent les eaux profondes de la Madeira sont fertiles et propres à toutes les cultures, riches en gisements d'or dont les fragments roulent dans les eaux de tous ses affluents (?). Vienne donc le jour où les peuples se transporteront sur les rives de ces routes fluviales, la culture, le commerce, l'industrie, l'exploitation des mines d'or réunis leur promettent une prospérité incalculable. »

Et parlant du climat de l'Amazone tant discrédité, tant calomnié par ceux qui ne l'ont jamais enduré, il ajoute : « On a fait à ces provinces une réputation d'insalubrité. Le climat de l'Amazone est plus sain que celui de beaucoup de régions de l'Europe. Les fièvres qui désolent chaque année certaines populations y sont causées plutôt par l'oubli des premières lois de l'hygiène que par l'insalubrité du climat.

« Le climat de l'Amazone n'est donc pas contraire à la colonisation. »

Il nous paraît oiseux d'énumérer les autres voyages entrepris dans ces contrées. Ces citations écourtées et nécessairement restreintes à des généralités n'apprendraient rien de bien précis au lecteur.

Nous croyons plus utile de le mettre en garde contre l'idée qu'il se fait généralement des voyages d'exploration dans le haut Amazone ou dans les vallées collatérales de ce fleuve. Lorsqu'un Européen apprend qu'un voyageur s'est enfoncé dans les solitudes de l'Amazonie, il croit volontiers que c'est là un exploit exceptionnel, et que le mortel heureux qui en revient a foulé des terres où jamais auparavant aucun pied d'homme civilisé ne s'était posé. Il faut convenir que les romans




92. — Un missionnaire chez les Indiens.

d'aventures que l'on sert maintenant sous couleur de récits de voyage sont bien faits pour propager ces grossières erreurs. Hâtons-nous de rassurer ces imaginations par trop éprises de pittoresque et de merveilleux. La plupart des savants que nous venons de citer n'ont fait que parcourir des lieux habités par des Brésiliens ou par des étrangers établis au Brésil, et où résident des fonctionnaires, des commerçants, des soldats et des êtres humains fort sociables. Quant aux fameux Indiens dont on se fait des chimères, ils restent presque toujours invisibles, quand ils ne vous servent pas par les connaissances particulières qu'ils possèdent des localités. Dans tous les cas, ils sont la plupart du temps moins à craindre que les brigands calabrais ou les sauvages des grandes villes européennes. Que le lecteur prenne notre carte de l'Amazone, il verra que partout, à peu près, le *seringueiro*, plus osé que le savant, a déjà pénétré; que le commerce et la navigation à vapeur se sont aventurés en des endroits où le géographe et l'homme de science n'ont pas encore porté leurs investigations.

Il ne faut donc pas confondre l'Amazonie avec l'Afrique centrale.

## CHAPITRE II

*Systèmes de colonisation.* — Les premières tentatives de colonisation. — Pourquoi elles devaient échouer. — Préjugés contre la colonisation par l'Européen. — Essai de colonisation par les Indiens. — Un grand évêque et un grand projet. — L'évêque de Pará et le *Christophore*.

Le Brésil a dépensé jusqu'à présent des sommes considérables pour attirer chez lui l'émigrant et le colon de l'Europe, sans arriver à des résultats décisifs. Depuis 1846 jusqu'à 1882 seulement, l'État a déboursé pour ce service public la somme relativement élevée de 115 millions de francs[1]; et cependant, de 1855 à 1882, époque sur laquelle nous possédons des documents sérieux et des données certaines, le Brésil n'a guère reçu qu'un demi-million d'immigrants, tandis que les États-Unis de l'Amérique du Nord en reçoivent autant dans une seule année.

Ces maigres résultats tiennent à plusieurs causes.

Nous sommes de ceux qui pensent que l'État n'a pas encore assez dépensé pour ce service. Nous voudrions que la première préoccupation des hommes qui gouvernent et administrent le Brésil portât sur ce point capital : la nécessité urgente de faire fructifier le pays par des bras libres. Tout l'avenir du Brésil est là. Le reste est secondaire.

1. Voir, sur la question de l'émigration pour le Brésil, L'Italia al Brasile, Lettera *à un deputato del parlamento italiano*, di F.-J. de Santa-Anna Nery. — Paris, 1884.

La situation actuelle de l'empire brésilien peut être comparée à celle des États-Unis vers 1830. En ce temps-là, la République américaine ne recevait par an qu'une moyenne de 15,182 immigrants.

Le Brésil en reçoit présentement une moyenne de 24,000. Il ne faut donc pas désespérer de le voir suivre le même chemin que la grande république fédérale, malgré les quelques préjugés qui pèsent encore sur sa colonisation. Tout dépendra des efforts du gouvernement brésilien et de l'activité de ses agents à l'étranger.

La plupart des sommes dépensées par l'État en faveur de l'immigration ont été appliquées, presque exclusivement, à la colonisation des provinces méridionales; le Nord, et spécialement l'Amazonie, n'en ont reçu que quelques miettes. Cependant, vers 1855, on fit une tentative de colonisation dans la province de l'Amazone, par l'entremise de la « Compagnie de navigation à vapeur de l'Amazone », qui avait alors à sa tête le vicomte de Mauá. Cette compagnie était intéressée évidemment à ne pas la faire aboutir. Elle recevait de grosses subventions de l'État et des deux provinces de Pará et de l'Amazone. Hâtons-nous de dire que ces faveurs avaient alors leur justification dans la nécessité d'encourager une entreprise à son début, et qui, d'ailleurs, a rendu à son heure de très réels services. Elle installa, en vertu de son contrat, deux centres coloniaux dans la province de l'Amazone. L'un de ces centres, appelé « Mauá », fut établi près du chef-lieu de la province, à l'embouchure du rio Negro; l'autre, nommé « Serpa », s'organisa sur l'une des rives de l'Amazone, au-dessus de la petite ville qui porte aujourd'hui le nom d'Itacoatiára.

La première de ces colonies devait être un centre agricole et la seconde un centre industriel. C'était peut-être trop vouloir à la fois et ne pas assez consulter le goût des premiers intéressés qui sont toujours les colons. On ne décrète pas ainsi la colonisation.

On organisa ces colonies avec beaucoup d'apparat[1], mais sans aucun sens pratique. Toutes deux périclitèrent au bout de quelques mois, et furent dissoutes après avoir causé de sérieux préjudices à la Compagnie. Celle-ci, cependant, se consola, car elle recevait de l'État 720 *contos de réis*, quelque chose comme 1,800,000 francs par an, pour faire 526 lieues de parcours sur l'Amazone, 139 lieues sur le rio Negro et 56 sur le Tocantins.

Ces tentatives devaient fatalement échouer pour beaucoup de raisons. Tout d'abord, les colons engagés pour la colonie agricole n'étaient pas ceux qu'il aurait fallu y appeler, et quant à la colonie industrielle, on y avait installé, à côté d'une machine à fabriquer des briques et carreaux pouvant en fournir 120,000 par jour, un seul four qui ne pouvait en cuire que 8 ou 10,000, de sorte que le four fonctionnait pendant tout un mois, tandis que la machine se reposait.

En second lieu, la Compagnie avait tout intérêt à développer l'extraction primitive des produits forestiers, qui chargeaient ses paquebots sûrement et d'un seul coup, tandis que l'agriculture, au contraire, n'aurait donné des résultats qu'au bout de quelques années et progressivement.

L'échec de cette colonisation découragea de toute tentative ultérieure. D'ailleurs, un préjugé s'est enraciné dans l'esprit d'un grand nombre d'habitants du Brésil et d'ailleurs, d'après lequel l'Européen ne peut pas coloniser des terres situées sous les tropiques. En vain leur objecterait-on l'exemple de Sumatra et de Bornéo, ils ne veulent rien entendre.

Il est certain que l'Européen ne pourrait guère être employé comme extracteur dans les forêts. Son éducation, ses mœurs, sa constitution physique s'y opposent. Mais il est non moins certain qu'il peut être

1. Voir : O Amazonas — *seu Commercio e Navegação*. — Manáos, 1877.

excellent cultivateur, excellent industriel sous cette zone. L'avenir de ce pays ne peut pas rester emprisonné dans les forêts ; l'industrie forestière elle-même, avec le temps, se transformera. Déjà les *seringueiros* sont contraints d'aller chercher les arbres à caoutchouc chaque fois dans des forêts plus lointaines. Le jour viendra — il est plus proche qu'on ne le croit — où les *seringueiros* avisés planteront le caoutchouc au lieu de l'aller chercher si loin.

Ce sera une économie de temps, de bras et un gain véritable pour la civilisation. Qui empêchera les nouveaux venus, par exemple, de laisser debout dans les concessions qui leur seront accordées, les arbres de caoutchouc en plein rapport, s'il y en a, et d'en planter d'autres dans leur voisinage? La culture rationnelle de la *Siphonia elastica* deviendra de la sorte une industrie agricole comme la plantation du café dans le sud du Brésil, d'autant plus qu'elle peut donner des résultats aussi sûrs et aussi rémunérateurs.

M. l'ingénieur J.-M. da Silva-Coutinho affirme, avec son autorité considérable[1], que l'arbre à caoutchouc commence à produire au bout de dix ans et qu'il peut donner sa sève pendant quatre-vingts ans, produisant en moyenne 4 kilogrammes de caoutchouc par an. Or, un homme peut extraire 32 kilogrammes par jour quand il a les arbres sous la main.

En outre, comme les arbres doivent être plantés à une distance de 5 brasses l'un de l'autre, on peut cultiver le cacao dans l'intervalle de deux arbres. La récolte du cacao se fait précisément à l'époque où les ouvriers ne sont plus employés à l'extraction du caoutchouc, de sorte que les deux cultures peuvent marcher de pair.

Il serait, en outre, indispensable, sur un grand domaine, de ne pas s'adonner à la culture spéciale, mais d'imiter ce qui se fait en Europe

1. Voir : *Annexos* au « Relatorio sobre a exposição universal de 1867 ».

et de multiplier le plus possible les variétés de production agricole, selon que le terrain s'y prête. C'est une expérience à faire qui ne peut manquer de réussir.

Le préjugé contre l'aptitude de l'Européen à coloniser ce pays tombe donc de lui-même. Nous sommes convaincu, au contraire, que celui-ci apportera dans nos contrées son intelligence, son travail obstiné et qu'il saura nous faire bénéficier de tous les progrès réalisés dans l'ancien monde.

Il apportera avec lui l'élevage raisonné du bétail, la basse-cour, le jardinage perfectionné et peut-être la culture des céréales et de la vigne, comme en Algérie. Rien n'est impossible à l'homme qui veut.

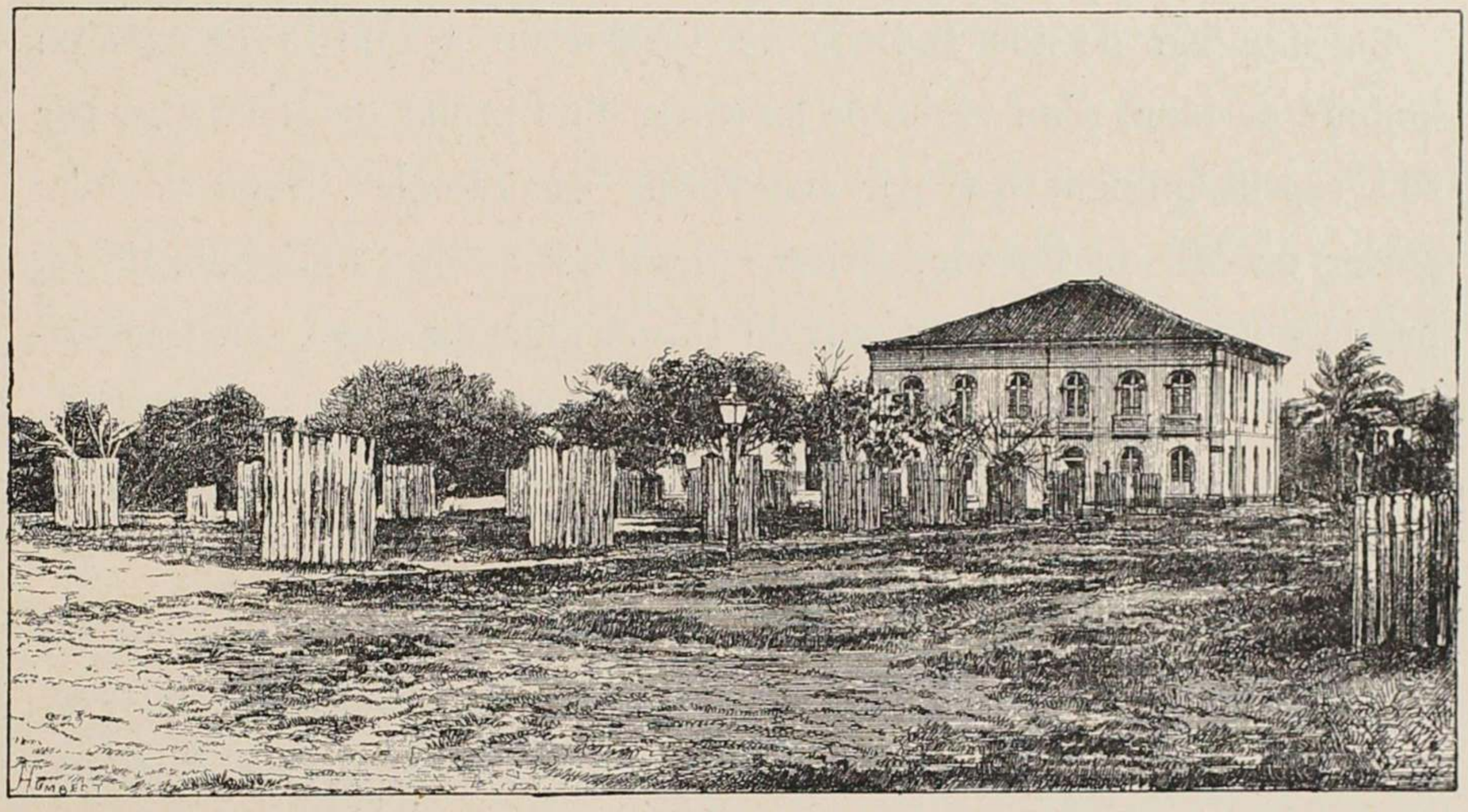
L'agriculture remplacera peu à peu l'industrie forestière actuelle qui ne fait que disperser nos forces vives. C'est elle qui transformera l'Amazonie, lorsque la charrue et les procédés mécaniques d'exploitation auront pénétré chez nous avec les émigrants et les capitaux. Cette transformation du travail et de la production, que nous voulons pondérée et bien dirigée, pourra alarmer quelques esprits rétrogrades, amis de la routine et des rapports aléatoires de la forêt inculte. Mais l'opinion de cette catégorie de raisonneurs est à dédaigner. Ces hommes inertes qui s'opposent à tout progrès ne doivent pas être admis dans les conseils d'un pays qui veut aller de l'avant. Volontiers, ils diraient comme ce Président du Mexique à qui l'on parlait d'établir un chemin de fer entre Vera-Cruz et Pérote : « Mais, que deviendraient nos mules et nos muletiers? »

En attendant que le flux d'émigrants que nous souhaitons arrive à destination ; en attendant qu'ils engagent, à leur tour, même des coolies chinois pour leurs grands travaux, il est urgent d'encourager tous les projets qui ont pour but d'utiliser les bras indigènes.

L'Indien n'est certainement pas le seul ouvrier possible sous ce climat ; mais il est présentement l'ouvrier le plus facile à se procurer.

Il faut donc l'appeler à la civilisation très promptement, le défendre contre les spéculateurs, le protéger avec amour et avec intelligence, gagner sa confiance en l'intéressant à nos travaux, en le faisant entrer dans nos combinaisons économiques.

Le peuple de l'Amazonie a écrit une belle page dans les annales de l'humanité, lorsque, le 10 juillet 1884, il a rendu à la liberté le dernier des esclaves que l'Europe avait implantés sur son libre sol. Il en



93. — Hôtel de l'Assemblée législative provinciale, à Manáos.

écrira une autre plus glorieuse le jour où il mettra fin à l'oppression et à la misère qui dégradent l'aborigène, exploité honteusement par le blanc et par le métis civilisés.

Quand on lit les rapports officiels des présidents qui se sont succédé dans l'administration de cette province ; lorsque l'on parcourt les récits des voyageurs qui ont visité l'intérieur du pays et que l'on s'entretient avec ceux qui ont vécu dans les *sertões* de l'Amazone, on se sent pénétré d'amour et de pitié envers le pauvre Indien bafoué, maltraité, exploité par de prétendus civilisés qui ne le valent pas.

L'Indien est bon. C'est un grand enfant qu'il faut savoir prendre. Ses mœurs errantes et ses goûts excessifs pour l'indépendance lui sont imposés par la nécessité de fuire l'oppression, bien plutôt que par la nature.

Nous ne croyons pas qu'il soit difficile d'élever nos pauvres Indiens à l'état de propriétaires. Il suffirait peut-être de leur distribuer des terres convenables, quelques outils, quelques capitaux et de les initier à l'agriculture.

La situation de nos Indiens de l'Amazone a ému le cœur d'un homme de bien, d'un véritable patriote, d'un prélat aussi illustre par son esprit éminent que par ses vertus sacerdotales. Nous voulons parler de M^gr^ de Macedo, évêque de Pará et de l'Amazone, à qui naguère un écrivain protestant de l'Amérique du Nord, M. Herbert-Smith, rendait un témoignage d'admiration mérité.

M^gr^ de Macedo a résolu de convertir toutes les peuplades d'Indiens au catholicisme afin de les amener à la vraie civilisation.

Mais parlons d'abord de ce grand évêque, nous dirons ensuite quelques mots de son hardi projet en voie d'exécution.

M^gr^ de Macedo est Brésilien. Il a dans ses veines le sang des anciens conquérants portugais. Il naquit à Maragogipe, dans la province de Bahia. Ses parents étaient de robustes planteurs, de vaillants travailleurs du sol. Il tient d'eux une volonté de fer, une exquise sensibilité, une droiture rigide et la belle simplicité des champs. Il puisa de bonne heure dans sa famille les grands exemples qui s'imposent à toute la vie, le sentiment profond du devoir et un goût irrésistible pour la vertu.

Ses premières études, qui faisaient bien augurer de ses destinées, furent faites dans un petit établissement d'instruction de sa province. C'est là, dans le recueillement pieux des premières années, qu'il prépara son avenir de luttes sacerdotales. Les humanités allaient à la

poésie native de son imagination et ravissaient sa belle intelligence. Les lettres et les arts ont toujours gardé chez Mgr de Macedo leur charme d'autrefois. C'est avec ces premières affections d'enfance qu'il récrée ses loisirs et oublie ses peines. Les belles œuvres littéraires et artistiques séduisent toujours cet artiste et ce littérateur.

Sa vocation se manifesta de bonne heure par un tendre penchant pour les choses de Dieu. Ses parents, loin de la contrarier, la favorisèrent en confiant leur enfant aux maîtres de l'éducation sacerdotale.

Protégé par son archevêque, Dom Romualdo Antonio de Seixas, il partit du Brésil pour terminer ses études en France. Au séminaire Saint-Sulpice, à Paris, Mgr de Macedo brilla entre tous ses confrères par ses aptitudes diverses et par sa ferveur sincère. C'est là que se révélèrent surtout ses talents d'argumentation et ses goûts bien prononcés pour la science sacrée.

Il fut choisi par ses directeurs pour tenir un catéchisme à la paroisse Saint-Sulpice à Paris. Cet honneur est fort ambitionné par les jeunes clers, parce qu'ils peuvent, dans ces fonctions, préluder à leur mission future et s'exercer à l'enseignement chrétien sous le contrôle profitable de leurs maîtres.

A Saint-Sulpice, l'abbé de Macedo se lia avec des jeunes gens qui occupent aujourd'hui les premiers rangs dans le clergé français. Il fut l'ami de deux hommes qui ont consacré leur vie à former la jeunesse cléricale et qui continuent d'édifier et d'instruire les générations nouvelles. L'abbé Sire et l'abbé Renaudet, directeurs à Saint-Sulpice, se souviennent encore de leur cher confrère brésilien. Ordonné prêtre, l'abbé de Macedo alla à Rome demander à l'Académie de l'Apollinaire la consécration de ses études. Au bout de quelques mois, il fut reçu docteur *in utroque jure*.

De retour au Brésil, il fut nommé professeur dans un collège libre et déploya dans cette fonction toutes les ressources d'un savoir déjà

étendu et tous les dons qu'il tenait de sa nature privilégiée. On l'arracha bientôt à ce beau rôle d'éducateur qu'il aimait, pour l'élever à la dignité épiscopale en 1860. Il n'avait que vingt-neuf ans.

Placé à la tête du diocèse de Pará et de l'Amazone, pasteur de 450,000 ouailles, évêque du plus grand diocèse du monde, il se voua tout d'abord au relèvement de ses prêtres. Indulgent et paternel pour ses aînés dans le sacerdoce, il entreprit de créer une phalange d'élite pour la lancer à la conquête des âmes. Il sut faire de ses séminaires des pépinières d'hommes instruits et fermement attachés aux vœux et aux obligations de leur ministère. Il envoya a París les sujets d'élite dont il pouvait attendre une active collaboration. Il accueillit dans son clergé quelques prêtres français et italiens dont la vertu et le zèle récompensèrent largement son choix.

Infatigable en bonnes œuvres, il en sema partout dans son diocèse. En ce moment même, il vient de fonder une école d'agriculture et d'arts et métiers pour laquelle il a déjà recueilli des souscriptions importantes. Passionné pour la splendeur des cérémonies du culte, il n'a rien négligé pour leur assurer la pompe qui leur convient. Sa cathédrale, l'une des plus belles de l'Amérique du Sud, possède, grâce à ses libéralités personnelles et à la générosité des fidèles des deux provinces qui forment son diocèse, un autel en marbre monumental qui a fait sensation à Rome, un orgue de Cavaillé-Coll, des tableaux de maîtres, des chœurs de musique, etc.

On connaît ses démêlés avec la franc-maçonnerie et comment il paya de sa personne et de sa liberté son courage à défendre les décrets de Rome. Malgré ces luttes, il est resté toujours respectueux des droits de l'État. Il sait rendre à César ce qui est à César, parce que personne ne rend mieux à Dieu ce qui lui est dû.

Aujourd'hui, ces orages sont passés, et M^gr^ de Macedo, après un quart de siècle d'épiscopat, vit entouré du respect de tous les partis

et de l'affection de tous les hommes de bien qui voient en lui une des gloires les plus hautes et les plus pures du Brésil contemporain.

Loin de prétendre au repos, il court à de nouvelles œuvres plus grandes encore que les premières. Il nourrit en ce moment de sublimes projets d'évangélisation qui rappellent les plus beaux temps de l'Église.

Il n'obéit pas seulement aux ardeurs de sa foi en se dévouant à la moralisation des Indiens; il suit encore et surtout les conseils d'une haute raison, d'une sagesse guidée par les plus saines prescriptions de la science politique et sociale. Ce que M^gr^ Lavigerie accomplit en Algérie et en Tunisie sur les populations arabes, M^gr^ de Macedo va l'entreprendre sur les milliers d'Indiens qui courent les bois. Cet évêque éminent, qui croit et qui pense, est profondément convaincu que la discipline religieuse est seule capable de propager et d'assurer la civilisation véritable dans un pays comme le sien, pays jeune, sorti depuis peu des ténèbres de la barbarie et exposé à tous les vices débordant de sociétés plus avancées.

Il a jugé avec une netteté d'observation admirable, que l'état social de ses compatriotes correspond à ce degré de besoins qui appelle l'application du catholicisme. Constatant avec amertume que le sentiment religieux est remplacé quelquefois, dans une partie de la population d'origine portugaise, par de simples simulacres de pratiques routinières; voyant l'absence de grands principes de morale supérieure chez quelques-uns des immigrants de la veille; estimant que le cœur de l'indigène serait satisfait des beautés et des consolations du culte chrétien, M^gr^ de Macedo s'est mis à l'œuvre hardiment. Le but qu'il poursuit est aussi économique et social que religieux. Il entreprend de convertir les Indiens afin de les faire passer de leur état nomade et errant à l'état agricole et sédentaire. Pour cela, il a imaginé de construire un navire-église,

qu'il a déjà baptisé du nom de *Christophore*, et de lancer ce sanctuaire flottant sur tous les tributaires de l'Amazone. Mgr de Macedo veut réaliser la parabole de la pêche miraculeuse en se servant de tous les instruments du progrès.

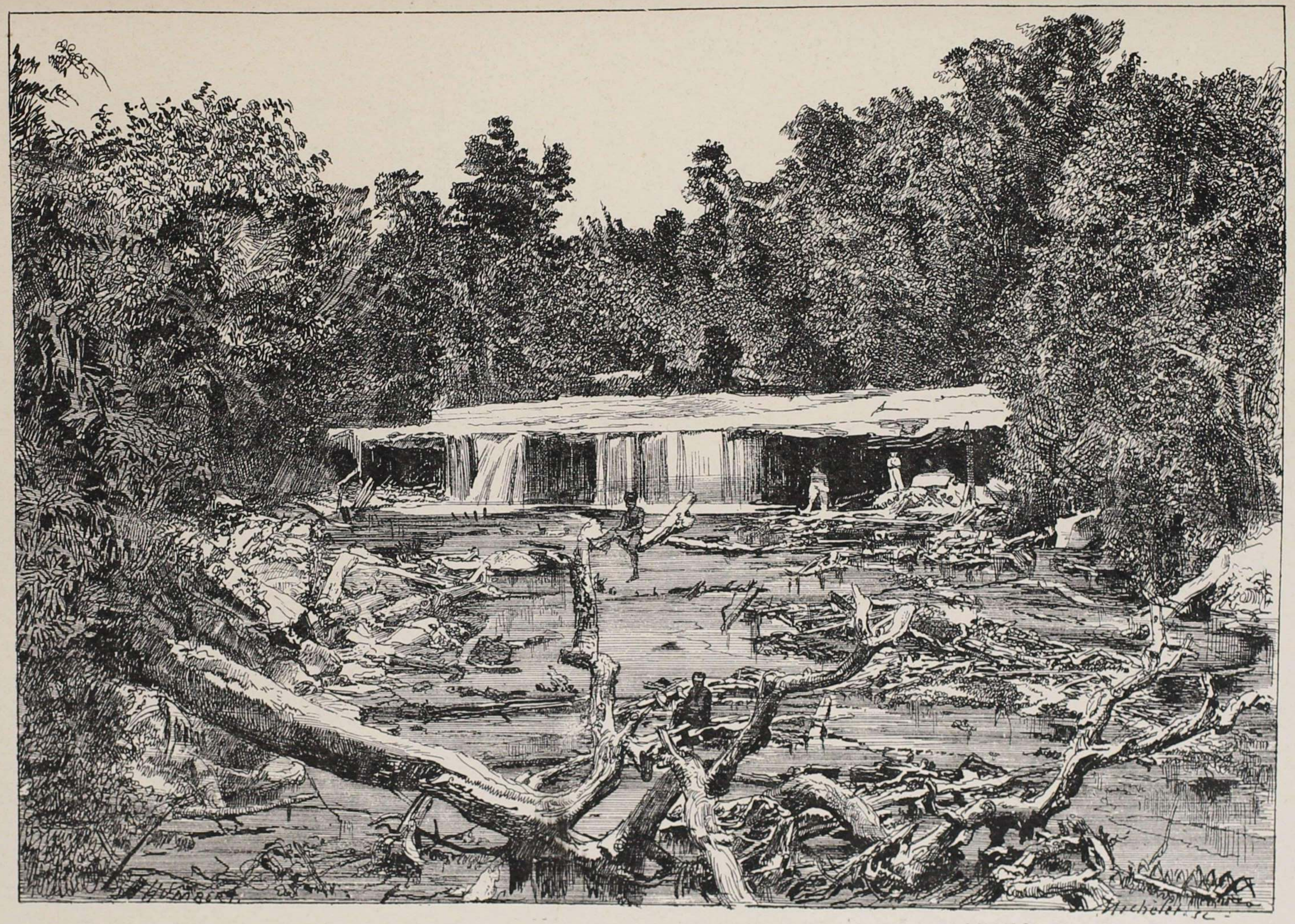
Le 21 mars 1883, l'illustre évêque prononçait une merveilleuse conférence dans le palais de l'assemblée provinciale de l'Amazone, en présence de M. José de Paranaguá, président de la province, et provoquait l'adhésion de tous les assistants. Mgr de Macedo a déjà recueilli des sommes assez considérables pour l'exécution de son navire apostolique. Nous détachons de sa conférence le passage relatif au *Christophore*.

Après avoir constaté le triste état d'âme des populations enfoncées dans les forêts, et déploré pour sa patrie le préjudice réel que cause à l'agriculture et à la véritable prospérité du peuple, l'engouement des extracteurs de caoutchouc, Mgr de Macedo continue en ces termes :

« Voilà la situation. Comment y porter remède? Pour ma part, comme représentant de la religion qui est incontestablement le grand principe régénérateur, de quelles forces puis-je disposer pour influer sur cet état de choses et pour l'améliorer? Voulez-vous savoir quelles sont les ressources dont je dispose dans cette province? Hélas ! l'inventaire n'en est pas bien long.

« Presque partout des édifices religieux dans un état pitoyable, menaçant ruine.

« Sur vingt-quatre paroisses, sept à peine sont pourvues de titulaires. Je n'ai que dix prêtres pour cette immense province, y compris le chef-lieu. Puis un petit séminaire avec quelques élèves. Voilà ce que j'ai, après vingt-deux ans d'efforts et de sacrifices, pour former des prêtres dans les trois séminaires diocésains et dans ceux de l'Europe.....



94. — La grande cascade de Manaos, à l'époque des basses eaux.

« L'idée que je vais vous exposer, Messieurs, a surgi tout à coup au milieu d'une conversation intime, entourée d'une clarté à la fois si vive et si sereine qu'on aurait dit une inspiration céleste. Cette idée a passé du cœur d'un saint prêtre dans le mien, l'inondant d'un enthousiasme et d'une consolation ineffables.

« Elle consiste dans la construction d'un paquebot à vapeur destiné exclusivement au service d'une mission permanente dans la vallée de l'Amazone. Ce sera un *navire-église*, un *temple flottant* qui aura à bord un groupe d'excellents prêtres. Ces prêtres parcourront constamment dans tous les sens l'immense réseau fluvial du grand fleuve portant la lumière et les secours spirituels aux populations chrétiennes et païennes qui aujourd'hui vivent et meurent dans l'abandon. Le travail artistique et la surintendance de l'exécution seront confiés aux hommes les plus compétents parmi les constructeurs de l'Europe. Ils ne devront pas oublier que le plan de ce steamer doit s'adapter exclusivement à remplir le but d'une mission simplement religieuse. La partie supérieure du pont sera presque entièrement occupée par la nef de l'Église dont l'intérieur sera orné avec toute la richesse possible. De même que les cèdres du Liban ont servi à construire le fameux temple de Salomon, de même les bois d'ébénisterie si abondants dans la vallée de l'Amazone, rehausseront par le coloris varié de leurs nuances l'éclat de l'enceinte sacrée.

« Au fond, se dressera l'autel, avec son rétable doré et le tabernacle où habitera le saint sacrement. La nouvelle basilique navale aura sa chaire, ses fonts baptismaux, son orgue, ses ornements pour le culte catholique. Au-dessous il y aura un appartement pour l'évêque du diocèse, des cabines pour les prêtres, pour les employés et pour l'équipage.

« Ce navire-missionnaire aura 128 pieds de long sur 30 pieds de large, avec un tirant d'eau des plus réduits, pour qu'il puisse

naviguer, non seulement sur l'Amazone, mais aussi sur les affluents de ce fleuve, même pendant la saison des basses eaux... Pour la première fois, Messieurs, on verra parmi nous la vapeur, cette merveilleuse invention moderne, consacrée exclusivement au service de l'Évangile. »

## CHAPITRE III

*Systèmes de colonisation* (suite). — Lois en faveur des immigrants — Faveurs récentes accordées à ceux qui émigreront. — L'émigrant prolétaire. — Salaires et prix des matériaux à Manáos. — Le petit propriétaire et le petit industriel. — L'émigration des capitaux. — Négociants étrangers établis à Manáos. — Les Français dans le rio Solimões. — Garanties accordées aux étrangers par les lois brésiliennes.

Un certain nombre d'années s'écouleront encore avant que l'on puisse catéchiser, d'une manière utile pour la civilisation, les Indiens disséminés dans les forêts qui bordent les rives des cours d'eau de l'Amazonie. En outre, depuis que l'éminent prélat a jeté ce cri de charité en faveur des Indiens, l'esclavage a cessé d'exister dans la province. Il est donc plus urgent que jamais de songer à l'introduction de bras libres pour remplacer ces bras esclaves. C'est ce que s'est empressée de faire l'Assemblée législative provinciale de l'Amazone, présidée par M. Emilio Moreira, d'accord avec les divers présidents de la province qui se sont succédé pendant ces dernières années, et qui sont : MM. José de Paranaguá, Theodoreto Souto, J.-J.-P. da Silva-Sarmento, et J. Jansen-Ferreira junior. Le premier de ces gouverneurs — M. de Paranaguá — a préparé le terrain, en autorisant un commencement de propagande en Europe, et en fournissant de nombreux renseignements à cet effet ; le second, M. Theodoreto Souto a promulgué les lois libérales dont nous parlerons plus loin ; le troisième,

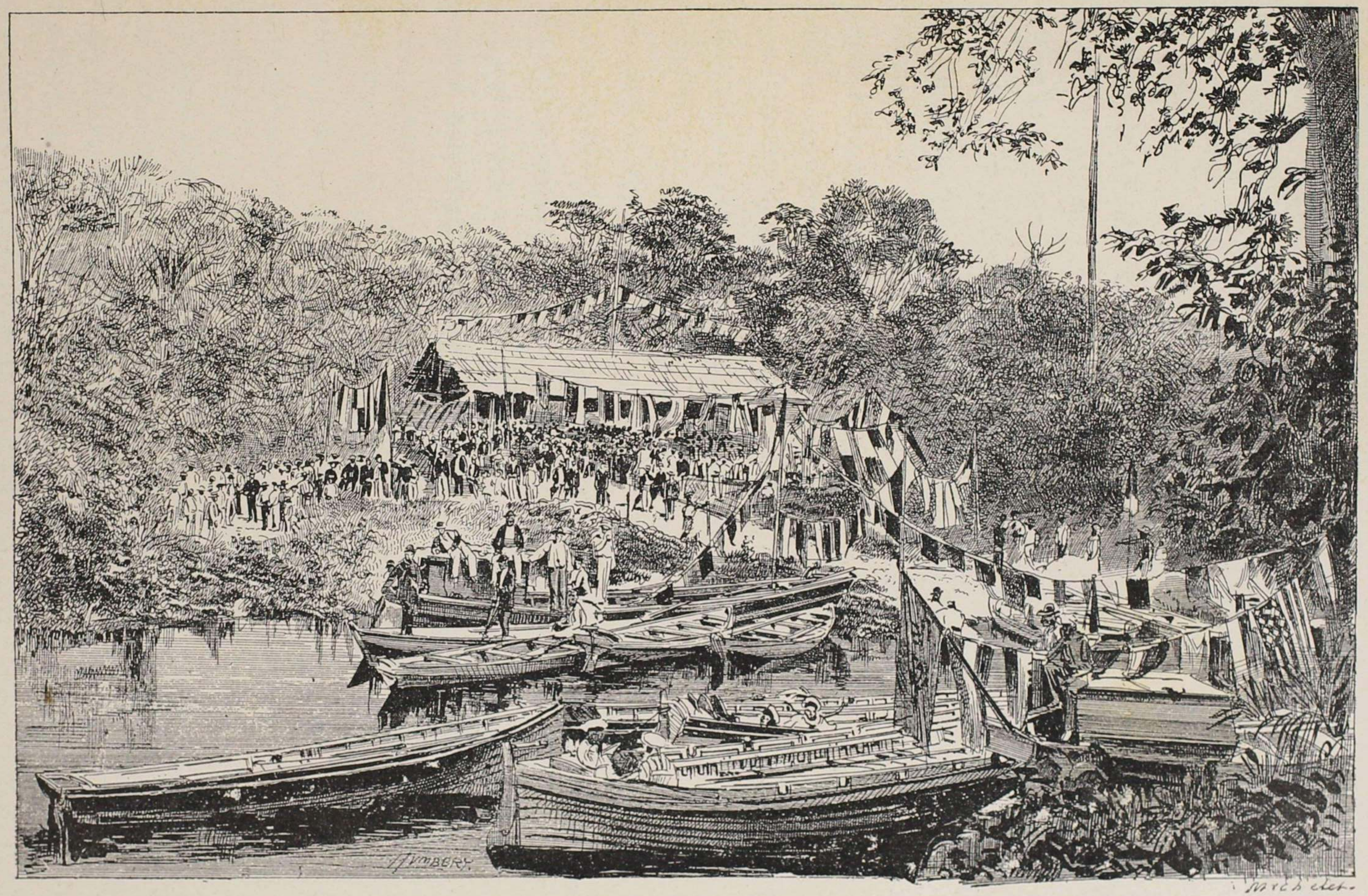
M. le lieutenant-colonel Sarmento, en sa qualité de chef influent de l'un des partis constitutionnels de la province, a été l'âme de toutes les réformes réalisées récemment, et le dernier enfin, M. Jansen-Ferreira, a été appelé à la tâche difficile de faire exécuter les lois promulguées ou initiées par ses prédécesseurs.

Voyons donc quelles sont les faveurs accordées par la loi aux émigrants désireux de se fixer dans la province de l'Amazone. En les examinant bien, les colons que tente la grande culture, resteront convaincus, nous en avons la certitude, qu'ils trouveront difficilement ailleurs une aussi large satisfaction et des avantages aussi considérables.

Ce n'est pas dans l'Amérique du Nord où les bonnes places sont prises ; ce n'est pas en Algérie où les colons attendent des années les lots qui leur ont été promis ; ce n'est pas au Tonkin où rien de stable n'est encore établi ; ce n'est pas non plus dans les anciennes possessions espagnoles où la plupart du temps l'on s'occupe assez peu de l'immigrant, que le travailleur devra se fixer pour y vivre plus heureux que dans la patrie qu'il quitte. L'Amazonie, mieux que tous les pays, mérite aujourd'hui d'attirer les hommes que tente la fortune. C'est un terrain neuf d'émigration.

Les règlements administratifs de la province offrent toutes les facilités désirables pour l'acquisition des terres. Le décret impérial n° 3,655 du 3 juin 1874 règle la matière. Ce décret autorise le président de la province — le Préfet — à procéder à la vente des terres disponibles, en dehors de toute enchère ; et certes les terres ne manquent pas. Les 48 mètres carrés coûtent la modique somme de 20 *réis*, soit un peu moins de 5 centimes. On peut donc, pour quelques centaines de francs, se rendre possesseur d'un domaine assez considérable.

D'après la loi, les prix de mesurage et de démarcation restent à la



95. — Inauguration des travaux pour la canalisation de l'eau, dans la *cachoeira grande*, à Manáos.

charge de l'acquéreur; mais la province de l'Amazone a pris, comme nous le verrons tout à l'heure, le sage parti de les garder à son compte. Le payement des domaines achetés peut s'effectuer par versements échelonnés sur une période de six ans. L'étendue maxima de chaque lot ne doit pas excéder 5 kilomètres de front sur 10 de profondeur.

Une loi provinciale récente, du 30 mai 1884, portant le n° 642, a autorisé le président de la province à venir en aide aux immigrants de toute provenance qui désireraient s'y établir, quelle que soit leur nationalité ou leur religion. Ces immigrants auront le voyage gratis depuis l'Europe jusqu'à Manáos sur les steamers des lignes subventionnées suivantes : 1° *Red Cross Line*, partant de Liverpool avec escale au Havre et à Lisbonne; 2° *Chargeurs Réunis*, partant du Havre après avoir fait escale à Hambourg et à Anvers, et s'arrêtant à Lisbonne; 3° deux lignes, l'une allemande, l'autre italienne. Ces trois dernières lignes n'ont pas encore commencé leur service.

Dans le cas où les immigrants auraient payé le prix de leur passage, ce prix leur serait remboursé par la province.

A leur arrivée au chef-lieu de la province, ils recevront l'hospitalité pendant huit jours, dans l'hôtellerie des immigrants, où ils seront logés, nourris, et recevront les soins médicaux dont ils pourraient avoir besoin. Du chef-lieu, Manáos, ils seront transportés gratuitement jusqu'à l'emplacement qu'ils auront choisi pour s'établir. Des lots de terre mesurés et démarqués par avance leur seront livrés sur leur demande.

D'après la même loi, le gouvernement provincial peut venir en aide aux sociétés ou aux particuliers qui introduiront des colons dans la province. Elle le fera : 1° en accordant des passages gratuits, des remboursements de passages, l'hospitalité, le transport dans le pays, et des lots de terre aux colons introduits; 2° en ordonnant la nationalisation du capital de ces entreprises; 3° en décrétant que les lots

coloniaux, dont l'*entreprise colonisatrice* serait propriétaire, seront livrés aux colons survenus, *à titre de pleine transmission*, au prix fixé par un règlement provincial et basé sur la qualité des terrains. Les bagages, les instruments agricoles et les outils appartenant aux immigrants seront transportés francs de port. S'ils excèdent le nombre de tonnes dont la province dispose sur les steamers des compagnies subventionnées, la province indemnisera les susdites compagnies du supplément de chargement.

Le gouvernement provincial fera acquisition de terres de bonne qualité appartenant au domaine de l'État, et choisira de préférence celles qui se trouvent situées sur les bords des cours d'eau navigables. Il fera mesurer et démarquer ces terres, les divisant en lots dont la superficie ne sera jamais inférieure à celle déterminée par le décret impérial n° 3,655 du 3 juin 1874, déjà cité. Ces terres, ainsi limitées, seront vendues aux colons par l'administration provinciale, qui s'engage à ne pas leur demander un prix supérieur à celui qu'exige le domaine public, et qui est, nous l'avons dit, de 5 centimes à peu près par 48 mètres carrés.

Bien plus : le gouvernement de l'Amazone fera son possible pour leur céder gratuitement ces terres, et *la cession aura lieu gratuitement toutes les fois que les colons voudront s'employer dans l'agriculture ou dans l'élève du bétail.*

Dans le cas où le colon aura à payer son lot, le prix subira une réduction de 50 0/0 s'il est payé comptant.

L'administration provinciale pourra faire bâtir sur chaque lot colonial une maisonnette d'habitation afin de la céder aux colons. Le prix de ces installations provisoires ne devra pas excéder la somme de 100,000 réis ou 250 francs à peu près.

Dans chaque centre colonial il y aura une école primaire mixte, et, plus tard, une école pour chaque sexe.

Dès aujourd'hui l'administration provinciale dispose de 5 passages de 3e classe et de 2 passages de 1re classe par voyage, sur les steamers de la *Red Cross Line* (Liverpool, Havre, Lisbonne), et de 1 passage de 1re classe et de 15 de 3e classe sur les paquebots de la Compagnie française des *Chargeurs Réunis*, qui va commencer incessamment son service. Ainsi, tous les ans, 135 passagers de 3e classe et 24 voyageurs de 1re, soit un total de 159 émigrants, peuvent être transportés gratuitement à Parintins, Itacoatiára et Manáos.

Les paquebots de la Compagnie des « Chargeurs Réunis », du Havre, doivent accorder, en outre, en vertu de la loi provinciale qui les subventionne, une réduction de 30 0/0 sur le prix des passages à tous les émigrants se rendant dans la province de l'Amazone. Présentement, le prix du passage en 3e classe est de 250 francs, et de 62 fr. 50 seulement pour les émigrants qui font le voyage aux frais de la province. Cette dernière somme représente les frais de nourriture à bord.

Il est à espérer que ces excellentes mesures détermineront peu à peu les « fatigués de l'Europe » à prendre le chemin de l'Amazonie.

« Quand je me rappelle, écrit Agassiz [1], combien de gens misérables j'ai vus en Suisse, courbés sur une boîte de montre ou sur un métier à dentelles, osant à peine lever les yeux de dessus leur ouvrage, et cela du lever du soleil jusqu'avant dans la nuit, sans parvenir, même à ce prix, à gagner de quoi suffire à leurs besoins ; et quand je songe combien facilement tout pousse ici, sur une terre qu'on aurait pour rien, je me demande par quelle fatalité étrange une moitié du monde regorge tellement d'habitants qu'il n'y a pas de pain pour tous, tandis que dans l'autre la population est si rare que les bras ne peuvent suffire à la moisson ! L'émigration ne devrait elle pas affluer

1. Voyez : *Voyage au Brésil*, par M. et Mme Louis Agassiz. Paris, 1869.

à larges flots en cette région si favorisée de la nature et si vide d'hommes? »

Grâce aux mesures libérales que nous venons de mentionner, l'émigration ne tardera pas à s'emparer de l'Amazonie et à y faire fleurir toutes les merveilles de l'Europe.

L'émigrant se tromperait pourtant étrangement, s'il s'imaginait que dans un tel pays on peut conquérir la fortune ou seulement le bien être sans travail.

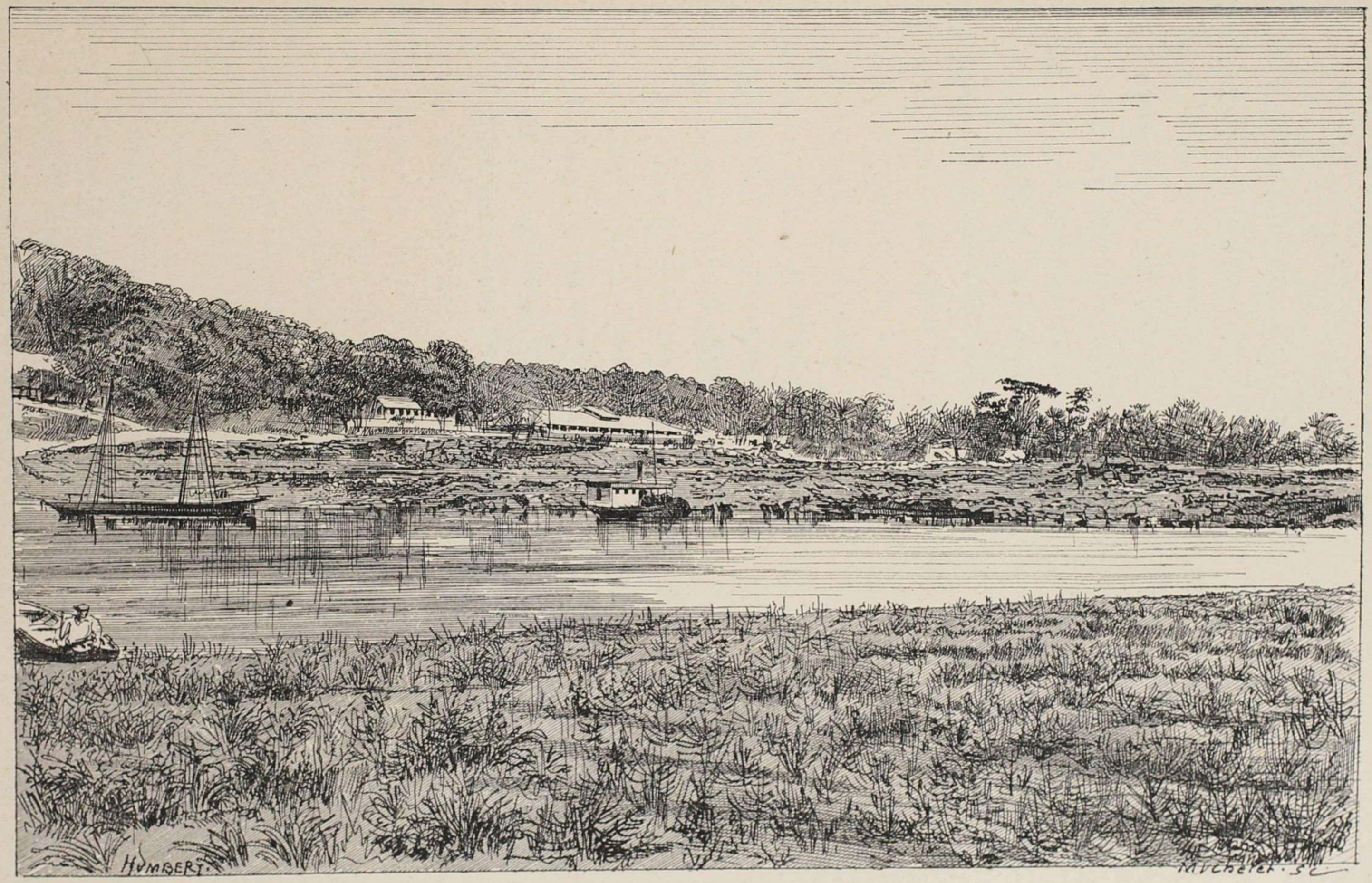
L'Amazonie a besoin de bras; mais là, moins que partout ailleurs, il n'y a place pour l'oisif ou pour le vagabond.

Certains spéculateurs doivent également en être écartés. Nous ne voulons que des hommes industrieux, laborieux, que le sort n'a pas favorisés dans la mère patrie, des hommes ayant la volonté bien arrêtée de s'adonner à un métier sérieux, à l'industrie ou à l'agriculture pour leur profit personnel et pour le bénéfice du pays qui les accueille. Ceux qui traverseront les mers dans ce noble but sont sûrs de trouver dans l'Amazonie l'emploi utile et largement rémunérateur de leurs bras, de leur intelligence et de leur argent.

On peut classer en trois grandes catégories les personnes qui cherchent à émigrer : la première comprend les prolétaires ; la seconde embrasse les petits propriétaires, fermiers ou industriels ; dans la troisième on trouve les capitalistes, ceux qui veulent faire fructifier leur avoir d'une manière plus rapide.

Le prolétaire ne possède rien que sa personne et sa puissance de travail — *omnia mea mecum porto*. Pour des pays comme l'Amazonie, ce rien, qui est une force et l'origine de tout, n'est pas à dédaigner. On suppose toutefois que le prolétaire est courageux, honnête et animé du désir de bien faire.

Nous disons que ce semblant de rien n'est pas à dédaigner. Il suppose, en effet, un capital personnel comprenant : l'instruction du




96. — Paysage amazonien.

travailleur, le métier qu'il a appris, l'adresse particulière et le génie inventif qu'il peut posséder. J.-B. Say n'a pas hésité à dire qu'un homme qui a achevé sa croissance est un capital accumulé ; et Mac-Culloch a soutenu que tout individu arrivé à maturité peut être considéré comme une machine qui a coûté vingt années d'attention soutenue et un capital considérable en déboursés de construction. Edward Young, chef du bureau de statistique à Washington, pense que la somme de 1,000 dollars ou 5,000 francs peut être considérée comme représentant la valeur moyenne de chaque personne ajoutée d'une manière permanente à la population des États-Unis. Le prolétaire possède donc de la force accumulée. C'est à lui de la rendre productive, au lieu de l'alimenter au détriment des autres, en vivant de paresse. En ce cas il serait un fléau. Le capitaliste oisif a du moins ses capitaux qui travaillent à sa place.

Le prolétaire n'est donc un émigrant précieux qu'autant qu'il sait un métier et qu'il a l'intention de s'en servir.

Remplissant ces conditions, il trouvera facilement une occupation.

MM. les ingénieurs Alexandre Haag et Lauro Bitancourt, de Manáos, ont bien voulu nous fournir quelques évaluations des salaires et du prix des matériaux à Manáos. On les trouvera dans le tableau ci-joint.

A Manáos, la journée est de 9 heures. Elle commence à 6 heures du matin et se termine à 4 heures de l'après-midi, suivant le soleil, qui se lève invariablement à 6 heures du matin pour se coucher à 6 heures du soir. On accorde une heure pour le déjeuner, de 9 heures à 10 heures.

Le tableau que nous donnons représente le salaire *nominal* des ouvriers, c'est-à-dire le prix de leur travail en argent. Il nous faut déterminer quel est leur salaire *réel*, c'est-à-dire le rapport de cet argent avec leurs besoins d'entretien et leurs dépenses indispensables.

### SALAIRES ET PRIX DES MATÉRIAUX A MANÁOS

I

| Journées de 9 heures. | Salaires. fr. c. | fr. c. |
|---|---|---|
| Maçon | 10 » à | 17,50 |
| Charpentier | 10 » à | 17,50 |
| Gâcheur | 6,25 à | 11,25 |
| Servant | 5 » à | 10 » |
| Peintre en bâtiment | 12,50 à | 25 » |
| Menuisier | 12,50 à | 25 » |
| Tailleur de pierre | 15 » à | 25 » |

II

| | fr. c. | fr. c. |
|---|---|---|
| 1 barrique de ciment de Portland (150 kilog.) | 40 » à | 50 » |
| 1 barrique de chaux | 17,50 à | 22,50 |
| Pierre (le mètre cube) | 17,50 à | 25 » |
| Sable (le mètre cube) | 10 » à | 15 » |
| Eau (le mètre cube) | 2,50 à | 3 » |
| Briques de 0,22 × 0,11 × 07 (le mille) | 200 » à | 250 » |
| Tuiles — | 150 » à | 300 » |
| Carreaux (carrelage) — | 150 » à | 300 » |

La moyenne du salaire nominal peut être évaluée à 14 francs par jour, soit environ 4,000 francs par an, déduction faite des dimanches et des jours de fête. Dans ces conditions, quelles sont les dépenses ordinaires d'un ouvrier à Manáos ?

D'après les renseignements que nous avons pu obtenir auprès de ces mêmes ingénieurs, cette dépense se monterait, pour l'ouvrier sans famille, isolé, vivant en garçon, à un maximum de 2,650 francs par an, répartis comme il suit :

| | fr. |
|---|---|
| Chambre | 500 |
| Nourriture (sans vin) | 1,200 |
| Eau | 180 |
| Bois pour la cuisine | 200 |
| Blanchissage | 150 |
| Vêtements et linge | 300 |
| Dépenses imprévues | 120 |
| Total | 2,650 |

Il lui resterait au moins 1,350 francs de boni à la fin de l'année. Peu d'ouvriers parisiens se trouvent dans cette situation brillante.

Le travail des femmes est tout aussi rémunérateur, si elles ont un métier.

L'habillement ordinaire de l'ouvrier, pour le travail, se compose : d'un pantalon en toile grossière; d'une chemise de la même étoffe, d'un chapeau de paille et de pantoufles en cuir.

Les ouvriers qui ont le plus de chance de trouver une occupation immédiate dans la province sont : les maçons, les briquetiers, les tailleurs de pierres, les charpentiers, les commis, les charretiers, les manœuvres, les journaliers, les calfats, les teinturiers, les scieurs de long, les emballeurs, les garçons épiciers, les cordiers, les mécaniciens, les voituriers à bœufs, les dessinateurs, les ramasseurs de fruits, les balayeurs, les couvreurs, les ferblantiers, les tourneurs, les bûcherons, les vernisseurs, les aides-forgerons, les badigeonneurs, les portefaix, les filateurs, les tisserands, les couteliers et repasseurs, les pelletiers, les chauffeurs, les horticulteurs et maraîchers.

En même temps que le prolétaire, il y a les petits propriétaires, fermiers ou industriels, qui désirent améliorer leur sort en émigrant. Cette classe sera fort peu nombreuse en France, où l'on vit attaché à son lopin de terre, content de peu. On y recrutera plus volontiers des ouvriers agricoles ou d'anciens fermiers et industriels ayant fait de mauvaises affaires; ceux, en un mot, des habitants des campagnes qui émigrent sur Paris. La situation de ces derniers, pourvus d'un petit capital, sera plus belle que celle du simple prolétaire, à condition toutefois qu'ils prennent la peine de travailler d'abord pour le compte d'autrui sans engager leur argent du premier coup dans un pays où tout sera nouveau pour eux. Ils arrivent, en effet, dans une province étrangère, dont ils ne connaissent généralement ni la langue ni les mœurs, ni les besoins, ni les divers genres de culture et d'industrie.

Ils ont donc besoin, pour ne pas faire fausse route, de direction et de conseils. Ils devront faire l'apprentissage du pays. Il faut qu'ils se soumettent à cette situation provisoire, s'ils ne veulent pas aventurer ce qu'ils possèdent; il faut qu'ils préparent leur acclimatation et que, tout en augmentant leur capital par le travail salarié, ils apprennent à connaître le pays avec ses besoins agricoles, commerciaux et industriels.

C'est après ce noviciat que le colon s'établira sans crainte. Une fois installé, il sera en état, à son tour, de fournir du travail à ses compatriotes récemment arrivés, car la fertilité du sol est telle que les produits plantés et semés par quatre bras en exigent huit, l'année suivante, pour les cueillir. C'est ainsi seulement que la petite et la moyenne propriété se créeront dans ces parages.

Il nous reste à parler de la troisième catégorie d'émigrants, des capitalistes. Ceux-là aussi ont chance de réussir au delà de leurs espérances, dans un pays où les capitaux manquent autant que les bras, et où l'argent trouve toujours un emploi constant et facile, des intérêts de premier ordre, et ne parvient pas à suffire à toutes les nécessités du progrès rapide du commerce.

Les grandes banques, les compagnies d'assurances, les entreprises commerciales et industrielles par société restent encore à fonder. Les grandes exploitations agricoles et forestières attendent des mises de fonds pour produire des millions. Heureux les capitalistes qui arriveront bons premiers !

Une considération, d'ailleurs, doit encourager ou du moins rassurer les Européens qui désireront se fixer dans la province de l'Amazone : c'est qu'ils y trouveront déjà un certain nombre de leurs compatriotes auxquels la fortune a souri et qui occupent une excellente situation commerciale, soit au chef-lieu, soit à l'intérieur.

A Manáos, on compte bon nombre de magasins et d'établissements

97. — Autre vue de la grande cascade, à Manáos.

de commerce appartenant à des étrangers ; ils sont même incontestablement supérieurs en nombre et en importance aux maisons appartenant à des Brésiliens. Les étrangers qui dominent sont les Portugais. Ils occupent une place à part au Brésil. Ils ont, en effet, de commun avec nous l'origine, la langue, la religion, les mœurs, une partie de leur histoire et des intérêts engagés depuis de longues années. Leur situation exceptionnelle s'explique donc naturellement. Le Portugais n'est ni un étranger complètement, ni tout à fait un Brésilien. C'est une sorte d'ancêtre historique, comme l'Anglais pour le Yankee.

A côté des Portugais, d'autres étrangers figurent honorablement. A Manáos, on compte, rien que parmi les maisons de gros et de commission : des Américains du Nord, des Anglais, des Français et des Allemands. Ce sont les maisons françaises qui l'emportent par le nombre, comme on le verra par la liste suivante :

MAISONS ÉTRANGÈRES DE GROS ET DE COMMISSION A MANÁOS

*Français.* — MM. Kahn, Polak et C^ie^ ; A. d'Anthonay ; Debusigne et Lévy ; Isidore Norat ; Louis Schill ; Charreard, Kahn et C^e^.
*Anglais.* — MM. Singlehurst, Broklehurst and C^o^.
*Allemands.* — MM. Medosch, Gottschalk et C^ie^.
*Américains du Nord.* — MM. Scott and C^o^ ; Henry Gould and C^o^.

Le tableau statistique de la population des paroisses formant les municipes du rio Silimões donne une population de 3,958 habitants, dont 3,644 Brésiliens et 294 étrangers, partagés comme il suit entre les différents pays de l'Europe :

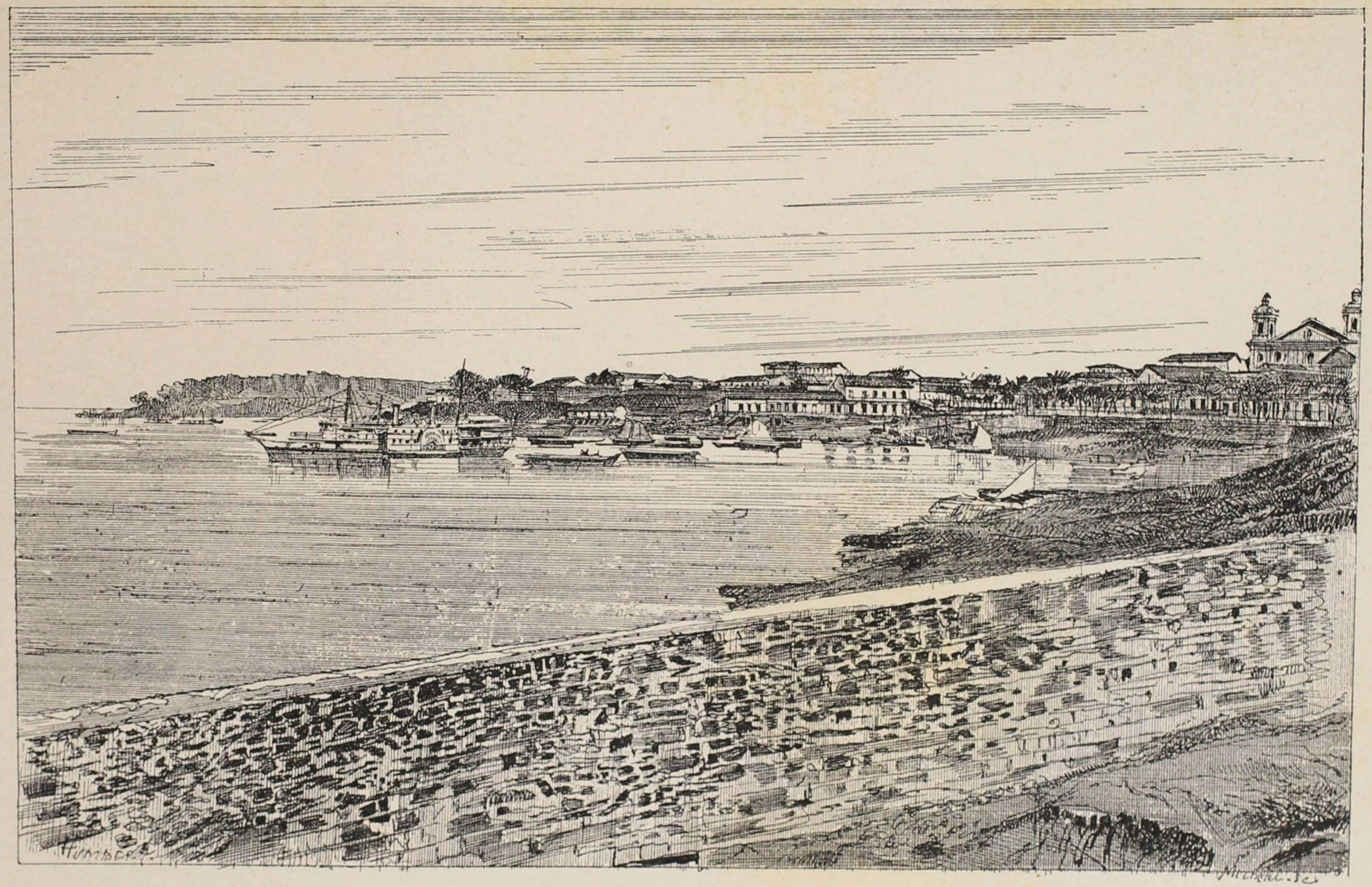
| | |
|---|---|
| Allemagne | 2 |
| Angleterre | 3 |
| Belgique | 1 |
| Espagne | 2 |
| Hollande | 2 |
| Italie | 2 |
| Portugal | 20 |
| France | 23 |

Ainsi, dans l'unique partie de la province où l'on ait procédé à un recensement en 1883, le nombre des Français était supérieur même à celui des Portugais.

Tous les étrangers sont accueillis au Brésil avec la plus grande cordialité. Il n'y a pas une seule nation au monde qui fasse plus de cas de l'émigrant, et qui s'empresse de le lui prouver dans toutes les occasions. Ses droits sont respectés et ses relations civiles sont protégées par des lois très libérales. C'est Agassiz, citoyen de la grande République des États-Unis, né en Suisse, dans une autre République, qui a écrit ces lignes : « On ne saurait rien imaginer de plus libéral que la législation brésilienne. » Elle devance, sur ce point, la plupart des États de l'Europe, si fiers de leur organisation politique.

Comme les Brésiliens, les étrangers peuvent recevoir gratis, dans les écoles primaires publiques, l'instruction élémentaire; et, comme eux, ils peuvent s'inscrire dans les lycées et dans les autres établissements. Ils voyagent partout avec la liberté qui est accordée aux naturels du pays, et, comme ceux-ci, ils peuvent invoquer la garantie de l'*habeas corpus*. A la condition qu'ils se soumettent aux prescriptions légales, qui ne sont rien moins que tracassières, ils peuvent exercer tous les commerces, toutes les industries qui ne sont pas contraires aux bonnes mœurs, à la salubrité et à la sécurité publiques. Ils peuvent disposer de leurs biens et jouissent intégralement des droits de propriété accordés aux citoyens brésiliens. La plus complète liberté de conscience leur est laissée. Ils ne sont tenus qu'à respecter la religion de l'État, qui est la religion catholique.

Les droits des enfants d'étrangers nés au Brésil ont attiré plus spécialement l'attention du législateur. Il a été décrété que le statut civil des étrangers adultes résidant au Brésil, et qui n'y sont pas pour le service de leur propre pays, est également applicable au statut civil de leurs enfants, mais seulement pendant la minorité de ceux-ci. A leur



98. — Le port de Manáos.

majorité, ils entrent dans l'exercice des droits attribués aux citoyens brésiliens eux-mêmes.

La Brésilienne qui se marie à un étranger suit la condition de son mari; il en est de même de l'étrangère qui épouse un Brésilien. Elle devient Brésilienne de droit. La loi reconnaît la validité pour tous les effets civils des mariages contractés au Brésil ou à l'étranger entre non catholiques, à la seule condition qu'ils aient été enregistrés.

Les successions des étrangers décédés au Brésil sont réglées, en général, par la même procédure et par les mêmes autorités qui interviennent dans la succession des nationaux, à moins qu'il n'y ait des conventions consulaires spéciales avec le pays du décédé. Dans ce cas, c'est la convention consulaire qui fait autorité.

Le Brésil a signé des conventions avec les pays suivants : Portugal, Italie, Espagne, Suisse, Pays-Bas, Angleterre, Allemagne, France, Belgique, Paraguay. Quant aux autres pays, après un simple arrangement conclu par un échange de notes établissant la réciprocité, le Brésil reconnaît l'autorité des consuls dans les cas et suivant les règles déterminées par le décret de 1851.

Le Brésil a conclu des traités pour régler l'extradition des criminels avec les pays suivants : Allemagne, République Argentine, Belgique, Bolivie, Équateur, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Paraguay, Pays-Bas, Pérou, Portugal, Uruguay et Vénézuéla.

Des lettres de naturalisation sont accordées, *sans aucuns frais :*

1° Aux colons qui font acquisition de terres et s'y établissent, de même qu'à ceux qui y vont exercer une industrie quelconque, au bout de deux ans de résidence. Dans ce cas, ces naturalisés sont exempts du service militaire, et ne sont assujettis qu'au service de la garde nationale ;

2° Aux colons que le gouvernement trouve dignes de cette faveur avant l'expiration du délai de deux ans précité ;

3° Aux fils mineurs des colons nés hors du Brésil avant la naturalisation de leur père. Mais, à leur majorité, ils sont libres de revendiquer leur nationalité primitive;

4° Aux étrangers qui auront servi pendant un an dans l'armée ou dans la marine de l'État.

La naturalisation est également accordée, sans aucuns frais, aux étrangers âgés de vingt et un ans qui résident au Brésil depuis deux ans et qui déclarent vouloir continuer d'y séjourner. Une loi du 30 octobre 1882, portant le n° 3140, a autorisé les présidents des provinces à concéder des lettres de naturalisation, afin d'éviter les pertes de temps résultant du recours au pouvoir central de Rio-de-Janeiro.

On peut dispenser de la résidence, en leur accordant, sans retard, des lettres de naturalisation :

1° Les étrangers mariés à des Brésiliennes;

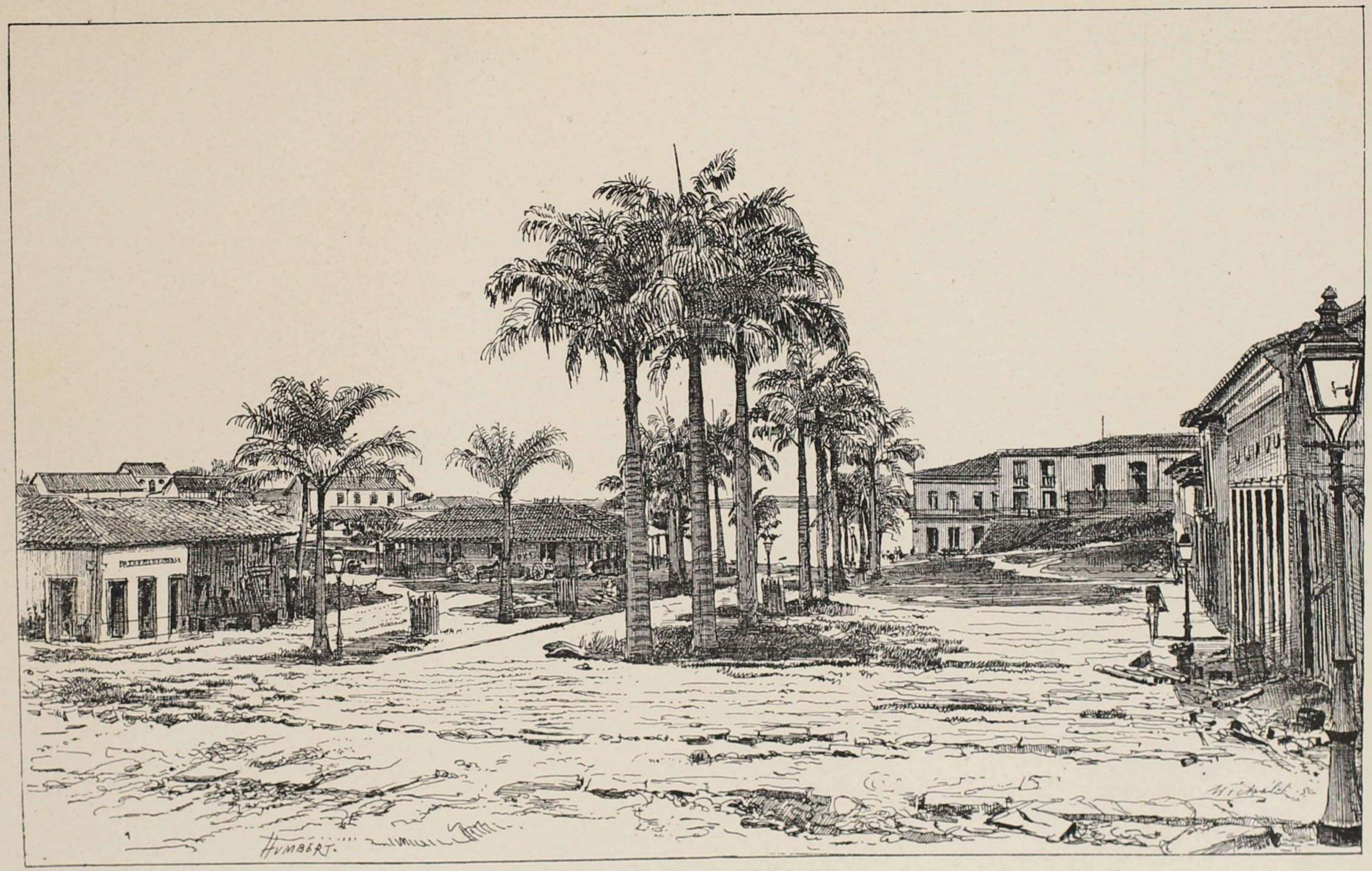
2° Ceux qui possèdent des immeubles dans le pays, ou qui sont associés à des établissements industriels;

3° Les inventeurs et introducteurs d'une industrie utile;

4° Les fils d'étrangers naturalisés et qui seraient nés hors du Brésil avant la naturalisation de leur père.

Les étrangers naturalisés jouissent des mêmes droits et des mêmes prérogatives que les Brésiliens de naissance. Il n'y a qu'une seule exception : ils ne peuvent pas être élus députés à l'Assemblée générale législative, sinon après six ans comptés à partir de la date de leur naturalisation. Mais il est évident que cette restriction n'atteint qu'un nombre fort limité de naturalisés; car, heureusement, bien peu d'entre eux ont des aspirations politiques.

Les lois générales de l'État sur la naturalisation et les droits de propriété, de même que les lois et règlements provinciaux sur la colonisation, favorisent donc, par tous les moyens, l'étranger émigrant.




99. — Débarcadère (rampa da Imperatriz), à Manáos.

Les immenses sources de richesse que la nature lui présente, les salaires relativement élevés qui lui sont offerts, concourent également à l'attirer en une région bénie où les misères de la vieille Europe seront longtemps encore inconnues, où l'existence est assurée à tout homme de bonne volonté, et où l'on peut enfin édifier de colossales entreprises.

L'espace est bien mesuré sur la vieille terre d'Europe, et ce n'est pas encore demain que l'expropriation collectiviste assurera à tous les citoyens la propriété indivise et impersonnelle du sol. Les faiseurs d'utopies, qui trouvent qu'il n'y a pas place pour tout le monde sur l'ancien continent, feraient bien de tourner leurs regards vers l'Amazonie et d'encourager les déshérités à venir prendre possession d'une terre qui s'offre d'elle-même.

## CHAPITRE IV

*La prospérité de la province de l'Amazone.* — En quoi elle consiste. — Tableau de ses progrès. — Réformes qu'elle a réalisées. — Plus d'esclaves! — Comment l'esclavage s'est établi au Brésil. — Mesures pour l'abolir. — Suppression de l'esclavage dans la province. — Avantages économiques de cette réforme.

Nous touchons à la fin de notre tâche. Peut-être le lecteur nous saura-t-il gré de résumer ici, dans un exposé rapide, tous les faits qui témoignent de la prospérité croissante de cette province.

Il pourra de la sorte apprécier la valeur des éléments de civilisation dont elle dispose et qu'elle peut mettre au service de la colonisation.

Il se rendra un compte plus exact des garanties de toute nature que cette région du Brésil, presque délaissée jusqu'ici, peut offrir à l'immigrant résolu à lui confier tout ce qu'il a de plus cher : sa vie, celle des siens et son avenir tout entier.

En parcourant d'un coup d'œil les progrès rapides que l'Amazonie vient d'accomplir, il ne doutera plus des admirables destinées que nous nous plaisons à lui prédire et à lui assurer ; et il se sentira animé d'une grande ardeur pour y concourir lui-même de toutes ses forces, quand il apprendra que cette généreuse terre brésilienne a rendu la liberté à ses derniers esclaves et effacé les vestiges d'un passé douloureux, dans l'unique but de hâter son œuvre de transformation et de préparer un champ plus libre à l'immigration européenne.

Le développement extraordinaire de ce pays est, sans contredit, l'un des plus curieux phénomènes économiques de notre temps. Aucune région du globe n'a présenté, peut-être, dans des conditions analogues, un plus éclatant exemple de ce que peut accomplir le travail appliqué à un sol recélant des richesses inépuisables. Voir une contrée aussi vaste que le tiers de l'Europe entière, quoique moins peuplée relativement que l'État du vieux monde où la densité des habitants est la moins considérable; voir cette contrée immense et presque déserte centupler ses revenus et sa production en quelques années; assister au réveil d'un peuple des tropiques s'élançant, pour ainsi dire de lui-même, sans aucun secours appréciable d'immigrants étrangers, vers la vie active de l'industrie et du commerce, multipliant ses échanges avec le monde entier, sillonnant son immense fleuve et ses rivières sans nombre de bateaux à vapeur, inondant les principaux marchés d'Europe et d'Amérique de matières premières indispensables, jetant ses audacieux pionniers, ses *seringueiros* infatigables, dans les solitudes de ses forêts, faisant, en un mot, acte de vie intense et hardie : voilà, certes, un spectacle que l'on a trop rarement occasion de contempler dans cette belle Amérique du Sud, qui semblait chercher, naguère encore, l'emploi de son génie latin. L'Amazonie nous offre ce spectacle.

L'Europe latine, trop souvent indifférente aux destinées des jeunes nations sœurs qui grandissent par delà l'Océan, les yeux fixés sur elle, a l'habitude invétérée de réserver toute son admiration pour les miracles de l'essor anglo-saxon. Il est bon qu'elle apprenne aussi de temps en temps, pour se donner confiance elle-même, ce que vaut le sang latin infusé dans les veines de quelques peuples lointains; ce que peuvent quelques descendants de ces Portugais, qui, au seizième siècle, ont jeté au milieu de tribus barbares les germes d'une grande nation.

Il est bon qu'elle sache que les peuples germains et anglo-saxons,

qui essaiment sur toutes les contrées du globe, n'ont pas seuls le monopole d'assurer le bien-être à leurs colonies.

La prospérité de la province de l'Amazone éclate surtout dans l'élévation de sa recette provinciale; dans l'augmentation de sa part contributive au budget de l'État; dans l'excédent de revenus que procure le service des postes relevant de l'administration centrale; dans ses importations et exportations croissantes; dans le mouvement maritime de son principal port fluvial, celui de Manáos; enfin, dans les réformes nombreuses qu'elle a entreprises pour se mettre au niveau de ses nouvelles destinées.

Tous ces facteurs, nous les avons examinés dans le cours de ce travail. Il ne s'agit ici que de les rassembler et d'en faire ressortir toute la portée.

*La recette provinciale*, effectivement encaissée depuis trente-deux ans, c'est-à-dire depuis que la comarque du Rio-Negro s'est transformée en province de l'Amazone, a suivi une marche ascendante constante. Pendant la période de *trois ans* écoulée de 1880-1881 à 1882-1883, cette recette a été supérieure de près de 3 millions de francs à celle qui a été recueillie de 1852 à 1873, c'est-à-dire pendant une période fiscale de *vingt-trois ans!* Le tableau ci-joint fait ressortir cette progression.

RECETTE PROVINCIALE DE L'AMAZONE

*Par périodes quinquennales, depuis l'installation de la province, en* 1852, *jusqu'à* 1883.

| | fr. |
|---|---|
| *Première période.* — De 1852 à 1855. . . . . | 316,000 |
| *Deuxième période.* — De 1856 à 1860 . . . . | 923,000 |
| *Troisième période.* — De 1861 à 1864-1865 . . | 1,183,000 |
| *Quatrième période.* — De 1865-1866 à 1869-1870. | 3,808,000 |
| *Cinquième période.* — De 1870-1871 à 1874-1875. | 6,471,000 |
| *Sixième période.* — De 1875-1876 à 1879-1880.. | 10,741,000 |
| *Septième période* (de trois ans seulement). — De 1880-1881 à 1882-1883.. . . . . | 15,087,000 |

Il est juste de dire que le Trésor provincial a eu, dans ces dernières années, la bonne fortune d'avoir à sa tête des administrateurs de premier ordre, tels que M. J.-J. Braule-Pinto, ou des hommes d'une intelligence supérieure, rehaussée par une probité civique sans égale, comme l'inspecteur actuel, M. le commandeur J.-J. Paes da Silva-Sarmento, à qui nous sommes heureux de rendre cet hommage public, quoi qu'il puisse en coûter à sa modestie.

*La recette générale*, destinée aux fonds de l'État, et résultant des perceptions de la douane, nous offre un tableau non moins flatteur de ses accroissements annuels. La douane de Manáos n'a été installée que depuis l'exercice financier 1868-1869. Les chiffres qu'elle nous fournit embrassent donc une période de quinze années financières. Ils sont des plus instructifs.

Pendant les cinq premières années, la douane de Manáos n'a rapporté que 446,000 francs, tandis que pendant le premier semestre de 1883-1884 elle a produit 1,236,000 francs. Ses derniers versements au Trésor de l'État ont donc été trois fois plus considérables que ceux effectués pour les cinq années réunies de 1868-1869 à 1872-1873. Le tableau ci-joint donne le détail des sommes.

RECETTE GÉNÉRALE FOURNIE A L'ÉTAT

*Par la douane de Manáos, calculée par périodes quinquennales.*

| | fr. |
|---|---|
| *Première période.* — De 1868-1869 à 1872-1873. | 466,000 |
| *Deuxième période.* — De 1873-1874 à 1877-1878. | 1,360,000 |
| *Troisième période.* — De 1878-1879 à 1882-1883 . | 5,582,000 |
| *Quatrième période* (un semestre seulement). — Du 1er juillet au 31 décembre 1883. . . . . | 1,236,000 |

Quant aux recettes fournies au budget de l'État par l'*Administration des postes* de l'Amazone, elles sont relativement satisfaisantes, quoique très faibles comme chiffre. Il faut tenir compte, dans cette

appréciation, des conditions postales particulières au Brésil, pays où l'on parle plus qu'on n'écrit et où les affaires se traitent, pour la plupart, par voie de commissionnaires. Trois administrations des postes seulement ont, dans tout l'empire, présenté un excédent de recettes en 1882-1883. En première ligne, on trouve celle de l'Amazone; viennent après celles de Pará et de San-Paulo [1].

*Les droits perçus à l'importation* témoignent d'une activité croissante dans les transactions. Ils n'atteignaient pas 100,000 francs pour toute la période quinquennale s'étendant de 1868-1869 à 1872-1873. Or, sans surélévation ni adjonction, ces mêmes droits se sont élevés à 3,250,000 francs pendant les cinq années écoulées de 1878-1879 à 1882-1883.

De même, *la valeur officielle des produits exportés* a monté, de 1876 à 1882, dans la proportion de 1 à 90, comme il a été facile de le constater par l'examen de nos précédents tableaux.

Comme effets et causes à la fois du développement de notre commerce, *les moyens de transport* se sont considérablement multipliés. En 1872-1873, le port de Manáos voyait entrer dans ses eaux 51 navires jaugeant 23,324 tonnes. Il en sortait 45 avec 22,394 tonnes.— En 1881-1882, le mouvement maritime de ce port accusait, à l'entrée, 186 navires avec 60,003 tonnes; et, à la sortie, 138 navires avec 62,913 tonnes.

C'est donc, en dix ans, une augmentation de plus de deux tiers pour le trafic général.

Cette prospérité financière continue n'a pas été improductive. Le gouvernement provincial a su l'utiliser en des réformes importantes,

1. Voir, sur toutes ces questions, les magnifiques articles du *Diario do Grão-Pará*, paraissant à Belem, et, notamment, la série d'articles publiés pendant le mois de juillet de 1884, sous ce titre : O Sul e o Norte : *A Amazonia*.

Voir également quelques études intéressantes qui ont paru dans une vaillante revue de Pará : A Revista Amazonica.

qui, elles-mêmes, porteront leur fruit. L'enseignement a été développé, comme nous l'avons vu ; un musée botanique avec des chaires d'agriculture a été fondé pour encourager l'exploitation rationnelle du sol ; de nouvelles lignes de navigation pour Hambourg, l'Italie, l'Amérique du Nord, la France et quelques ports du Brésil et de la province ont été subventionnées ou vont l'être ; le chef-lieu, Manáos, a reçu un certain nombre d'embellissements ; des études pour la conduite des eaux dans cette ville ont été entreprises, et bientôt l'habitant pourra disposer d'une ration supérieure à celle que M. Alphand octroie aux Parisiens.

Enfin, l'esclavage a été aboli.

Ce dernier fait a une importance capitale. Non seulement il fait honneur aux sentiments humanitaires des Amazoniens et les place au premier rang des peuples qui ont souci de leurs devoirs sociaux, mais il montre encore chez eux une intelligente sollicitude pour les véritables intérêts économiques de leur pays.

En brisant la chaîne des esclaves, ils se sont affranchis eux-mêmes de la routine séculaire et ils sont entrés hardiment dans les conditions de liberté qui assurent les progrès indéfinis.

L'esclavage n'est pas une institution brésilienne ; c'est un mal d'importation, un des fléaux que l'Europe nous a légués.

Les premiers esclaves africains ont été introduits au Brésil plusieurs années après la conquête, après la fondation des établissements primitifs. Ce sont les Portugais, maîtres de cette vaste colonie, qui en ont infesté le pays vers le milieu du XVI^e^ siècle. Non seulement les rois de Portugal prélevaient alors des droits d'entrée sur les noirs d'Afrique, dont ils encourageaient l'introduction dans leurs domaines de l'Amérique du Sud, mais encore ils ne dédaignaient pas de s'en faire une source de revenus immédiats pour leur Trésor en les employant sur les terres de la couronne.

L'Angleterre, qui, depuis, a eu l'honneur de se placer à la tête du mouvement anti-esclavagiste, exerçait alors le monopole de la traite des noirs ; et, pendant deux siècles, elle retira de fort beaux bénéfices sur cette marchandise humaine.

A cette époque d'oppression féodale, le Brésil tout entier était soumis au joug portugais, qui pesait aussi lourdement sur les indigènes et les anciens colons que sur les esclaves de provenance africaine.

Bientôt l'importation des noirs ne suffisant pas à assurer la culture du sol, l'exploitation des mines et de gros revenus aux maîtres, les naturels du pays furent à leur tour réduits en servitude par les colons européens.

Ce fut surtout vers le milieu du XVIII^e^ siècle que le trafic des noirs prit une grande extension. Le roi de Portugal ayant daigné, à cette époque, émanciper les Indiens, les colons portugais les remplacèrent sur leurs plantations par de nouveaux arrivages d'Afrique. C'était d'ailleurs le bon temps des négriers, des cargaisons de bois d'ébène. Vers la fin de ce XVIII^e^ siècle, qui remua tant de problèmes, on en était encore, au sein du parlement britannique, à se demander si les nègres sont des hommes, et, huit fois de suite, on rejetait le bill proposant d'interdire le commerce des noirs aux sujets et aux ressortissants anglais.

Le Brésil ne pouvait donc devancer les nations de l'Europe dans ses sympathies pour la race exploitée. Trop d'intérêts se trouvaient en jeu pour lui permettre d'écouter la voix de l'humanité, qu'il suivait d'ailleurs dans le traitement de ses esclaves.

Une occasion unique dans les fastes de son histoire s'est présentée. Le Brésil aurait pu alors, en 1822, en même temps qu'il proclamait sa propre indépendance, décréter l'abolition graduelle de l'esclavage. Il aurait gagné un demi-siècle de prospérité et de progrès ; il aurait épargné, peut-être, en prêchant d'exemple, une guerre fratricide aux

États-Unis; il aurait empêché, par l'emploi de sages mesures libératrices, le débordement d'éloquentes utopies qui n'ont fait qu'obscurcir la grande thèse qui n'est pas seulement humanitaire, mais qui relève aussi de l'économie des nations. Cependant, dès 1831, il prenait des mesures qui auraient pu supprimer l'esclavage, si elles avaient été observées.

C'est seulement du 28 septembre 1871 que date la grande loi d'abolition au Brésil.

Elle fut discutée et votée lors du premier voyage de l'empereur Dom Pedro II en Europe, pendant le ministère du vicomte de Rio-Branco; et c'est la princesse impériale, M^me^ la comtesse d'Eu, qui eut l'honneur de la promulguer pendant sa régence. L'économie de cette loi est généralement assez peu connue. Aussi croyons-nous utile de l'analyser ici.

D'après l'article premier, tous les enfants de mères esclaves qui naîtront sur le territoire de l'empire, après la promulgation de la loi, doivent être considérés comme libres. Les mineurs sont soumis à l'autorité des maîtres de leurs mères, qui sont tenus de les élever jusqu'à l'âge de huit ans révolus. A partir de ce moment, le maître de la mère doit choisir entre ces deux conditions : ou bien il utilise les services du mineur jusqu'à l'âge de vingt et un ans accomplis, ou, s'il y renonce, l'État lui paye une indemnité de 600,000 *réis* (environ 1,500 francs). Dans ce cas, l'État prend soin du mineur émancipé. L'indemnité est payée en titres de rente, portant un intérêt de 6 0/0 par an; ces titres sont valables pendant trente ans. Les mineurs peuvent se racheter de l'obligation de servir; s'il y a désaccord sur le montant de l'indemnité, leurs services sont évalués proportionnellement au temps qui reste à courir. Les maîtres sont également obligés d'élever les enfants de leurs esclaves tant que celles-ci sont en état de travailler. Ces obligations cessent à la mort des mères, et, dans ce cas,

les enfants sont mis à la disposition de l'État. Si la mère esclave obtient sa liberté, ses enfants, au-dessous de huit ans, lui sont remis sans indemnité, à moins qu'elle ne préfère les laisser à son ancien maître et que celui-ci ne les accepte. En cas de vente d'une mère esclave, ses enfants, au-dessous de douze ans, doivent l'accompagner, et le nouveau maître reste subrogé aux droits et devoirs de son prédécesseur. Les services des enfants nés libres de parents esclaves ne sont plus exigibles dès que, par sentence d'un juge, il est prouvé que les enfants sont maltraités ou que leurs maîtres manquent à l'obligation de les élever convenablement. En cas de mutation, le fils de l'esclave sert la personne qui, par droit d'héritage, devient le maître de sa mère.

D'après l'article 2, le gouvernement peut confier aux sociétés autorisées par lui les enfants d'esclaves nés après la promulgation de la loi, lorsque ces enfants seront cédés ou abandonnés par leurs maîtres, ou qu'ils auront été retirés de leurs mains pour cause de mauvais traitements. Lesdites sociétés auront droit au service des mineurs jusqu'à l'âge de vingt et un ans accomplis et pourront louer ces services, mais sous l'obligation : 1° d'élever et de bien traiter ces mineurs; 2° de constituer pour chacun d'eux un capital consistant dans la quote-part des salaires réservés pour cette fin dans leurs statuts respectifs ; 3° de leur procurer un emploi convenable à l'expiration de leur temps. Ces sociétés sont soumises à l'inspection des *Juges des orphelins*. Le gouvernement se réserve le droit de transférer ces mineurs dans les établissements publics, et, dans ce cas, il assume les devoirs imposés aux sociétés intéressées.

L'article 3 établit que, dans chaque province de l'empire, on libérera autant d'esclaves que le permettra le fonds destiné à l'émancipation. Ce fonds d'émancipation se compose : 1° de l'impôt général sur les esclaves; 2° du droit de mutation sur les esclaves; 3° du produit de

six loteries annuelles, exemptes de redevances à l'État, et de la dixième partie de toutes les loteries concédées pour la ville de Rio-de-Janeiro ; 4° des amendes imposées en vertu de cette loi ; 5° des sommes fixées pour l'émancipation dans le budget de l'empire et dans celui des provinces et des municipalités ; 6° des souscriptions, legs, donations, effectués spécialement à cette fin.

L'esclave a droit au capital provenant de ses économies et des dons, legs et héritages qui peuvent le concerner. Le gouvernement prendra des mesures pour le placement et la garantie d'intérêts de cet argent. A la mort de l'esclave, son argent sera remis à ses héritiers, selon l'ordre établi, ou, à défaut de ceux-ci, au fonds d'émancipation. L'esclave qui, par ses propres ressources ou par la générosité d'autrui, ou par un contrat de service, pourrait offrir une indemnité correspondante à sa valeur, aura droit à sa liberté. Si l'indemnité n'est pas fixée de gré à gré, elle le sera par arbitrage. Dans les ventes judiciaires ou dans les successions, le prix de l'indemnité sera celui que fixe l'évaluation de l'inventaire. Les contrats réservant des services pour l'obtention de la liberté dépendront de l'approbation du « juge des orphelins », et ne pourront pas stipuler plus de sept ans de service au maximum.

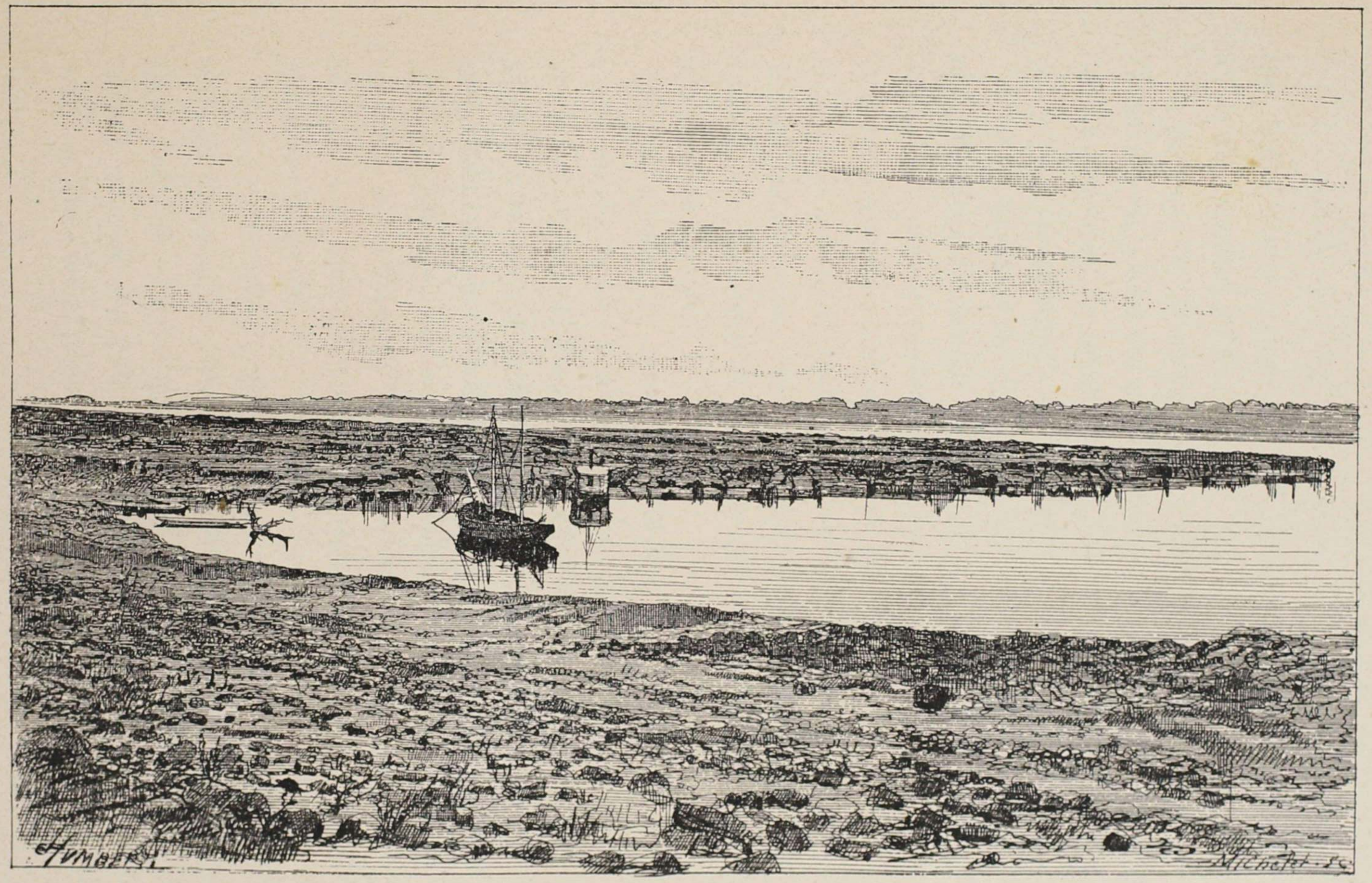
L'esclave qui appartiendrait conjointement à plusieurs héritiers, et qui serait libéré par l'un d'eux, a droit à sa liberté en indemnisant les autres copropriétaires. Cette indemnité peut être payée par des services ne dépassant pas sept ans. L'émancipation n'est pas annulée par défaut d'accomplissement des services stipulés, mais l'affranchi sera contraint de travailler dans les établissements de l'État, ou, par contrat, chez des particuliers. Les actes d'affranchissement sont exempts de droits de timbre et de frais. Aucune vente d'esclaves ne peut séparer des époux et leurs enfants de moins de douze ans, sous peine de nullité de la vente. Si le partage des biens entre cohéritiers ne

comporte pas la réunion d'une famille entière d'esclaves, la famille sera vendue ensemble, et le produit de la vente partagé entre les cohéritiers. Les actes d'émancipation ne peuvent être révoqués pour cause d'ingratitude.

La loi va plus loin : elle a déclaré libres immédiatement : les esclaves de l'État, qui est obligé de leur trouver une occupation convenable; les esclaves donnés en usufruit à la couronne; les esclaves des couvents et des corporations religieuses, dans le terme de sept ans, moyennant accord à intervenir avec le gouvernement; les esclaves des héritages vacants; les esclaves qui sauveront la vie de leur maître et ceux que leurs maîtres auront abandonnés. Dans le cas où des esclaves invalides seraient abandonnés, les maîtres seront tenus de leur fournir une pension, sauf le cas de pauvreté reconnue. La loi déclare libres aussi les esclaves qui, avec le consentement de leurs maîtres, s'établiraient comme libres sous quelque forme que ce soit.

Cette loi a porté quelques fruits, surtout pendant ces dernières années, depuis le ministère Paranaguá, alors que l'application en a été plus rigoureusement imposée. De 1873 à 1883, près de 80,000 esclaves ont été rendus à la liberté sur toute l'étendue de l'empire. Les uns, et c'est le petit nombre, — environ 31,000, — par le fonds d'émancipation ou à titre onéreux ; les autres à titre gratuit.

Depuis le commencement de l'année 1884, le mouvement s'est accéléré. La province de Ceará comptait, en 1873, 31,975 esclaves ; en mai 1883, elle en comptait encore 19,588 ; à l'heure qu'il est, elle n'en compte plus un seul. On peut dire que, depuis treize ans, 120,000 esclaves ont été affranchis, et que leur libération a coûté au Brésil au moins 120 millions de francs, somme énorme, si l'on tient compte des ressources budgétaires relativement limitées d'un pays qui n'a que 12 millions d'habitants, et dont les recettes *ordinaires* ne dépassent pas la somme de 250 millions de francs par an. A ces 120,000 affran-



100. — Les Lages (rochers), près Manáos.

chis, il faut ajouter environ 200,000 enfants nés libres en vertu de la loi du 28 septembre 1871.

La province de l'Amazone a été la première au Brésil qui ait aboli l'esclavage en votant des crédits, dans son budget, pour l'indemnité des propriétaires. En agissant ainsi, elle s'est mise à l'abri de toute critique et a donné au pays tout entier un admirable exemple.

Tous les économistes, en effet, sont d'avis que, « pour le cas où l'institution de l'esclavage aurait reçu la consécration des lois, son iniquité ne saurait empêcher que le jour où une propriété aussi odieuse, admise pendant de longues générations, viendrait à être abolie, une indemnité équitable ne fût allouée à ceux qui seraient devenus propriétaires, sur la foi des lois, par achat, succession, échange, etc., sans quoi ce serait, sur une ancienne injustice, greffer une injustice nouvelle[1]. »

Il faut ajouter, en outre, qu'un État soumis depuis de longues années au régime du travail esclave, doit, en même temps qu'il transforme son système de production, s'assurer de nouveaux moyens de pourvoir à la richesse publique. Ce n'est pas assez d'indemniser les particuliers lésés par l'expropriation ; il faut encore prendre des mesures efficaces pour remplacer le travail esclave par le travail libre ; s'assurer que le nègre affranchi produira tout autant que le nègre asservi ; ou qu'à son défaut d'autres bras viendront d'ailleurs prendre sa place avec avantage.

C'est à cette noble tâche, vraiment civilisatrice, que les maîtres auraient dû travailler depuis des siècles, s'ils n'avaient pas été eux-mêmes en proie à l'esclavage moral de l'avarice, de l'absentéisme et de l'amour excessif du gain. S'ils avaient peu à peu façonné leurs esclaves, s'ils avaient préparé leur émancipation en les rendant vrai-

1. Voir : Émile Worms, *Économie politique*.

ment dignes de la liberté, la seule force des choses aurait alors, dans le cours des siècles, affranchi un plus grand nombre de noirs que tous nos décrets philanthropiques, qui n'ont qu'une opportunité relative et de pure convention. Assimiler l'esclave à l'enfant et non à la bête de somme : telle aurait dû être la préoccupation des maîtres et des précédents législateurs. Nous posséderions aujourd'hui plusieurs milliers de familles affranchies par les bienfaits d'une éducation libérale et apportant leur concours à la grandeur et à la richesse de la nation. Mais on espère que la liberté, une fois donnée, permettra aux anciens esclaves d'en faire à la longue une expérience fructueuse et de prendre place dans les rangs des travailleurs robustes qui luttent non pas pour un maître, mais pour leur propre existence.

C'est ce qu'a compris l'Assemblée législative provinciale de l'Amazone.

Pendant la session de l'année 1884, l'un de ses membres, M. Joaquim Rocha dos Santos, présenta un projet proposant l'abolition. La majorité libérale de l'Assemblée en présenta un autre, et une commission fut nommée pour rédiger un projet de loi définitif. Le rapporteur choisi fut M. Silverio-José Nery, qui s'acquitta de sa tâche avec un talent auquel les liens étroits de parenté qui nous unissent nous empêchent seuls de rendre hommage. La loi fut votée avec enthousiasme et promulguée par le président de la province, M. Theodoreto Carlos de Faria-Souto. La proclamation de l'abolition fut fixée au 10 juillet 1884.

En attendant, des commissaires, des *missi dominici*, furent envoyés dans toutes les communes pour préparer le grand acte. Le commissaire chargé de la libération du rio Madeira, M. Gentil Rodrigues de Souza, a provoqué, en quinze jours d'excursion, 173 affranchissements, dont 165 à titre gratuit. Le commissaire de la comarque de Parintins, M. Antonio Guerreiro-Antony, provoqua 102 affranchisse-

ments, dont 23 à titre gratuit. Dans le municipe de Coary, dès le 12 juin, il n'y avait plus un seul esclave, et tous avaient été rendus à la liberté gratuitement et spontanément.

La fête de la proclamation de l'abolition, célébrée le 10 juillet, couronna tous ces épisodes, et fut une véritable fête de fraternité.

Pour apprécier l'importance de cette mesure, il faut consulter les données officielles au sujet de l'esclavage dans cette province[1].

Le 30 septembre 1873, lorsque l'on procéda au recensement des esclaves en vertu de la loi du 28 septembre 1871, on constata, dans la province de l'Amazone, la présence de 1,515 esclaves. Depuis cette époque, 344 autres esclaves furent introduits, venant de différentes provinces; en revanche, le nombre primitif se trouva diminué par 44 décès et 99 affranchissements, dont 58 à titre gratuit et 41 à titre onéreux. Au 30 juin 1882, il existait, dans toute la province, 1,716 esclaves, dont 811 du sexe masculin et 905 du sexe féminin. A cette même date, on avait enregistré la naissance de 335 enfants nés libres en vertu de la loi citée.

Ainsi donc, du 30 juin 1882 au 10 juillet 1884, la province a affranchi 1,716 esclaves. Il n'en reste plus un seul sur son territoire.

Pendant longtemps, on a opposé comme principale objection à la colonisation du Brésil par des Européens l'esclavage qui régnait dans ce pays : l'homme libre, si misérable soit-il, n'aime pas à se trouver en contact avec l'esclave. Il répugne à ses instincts de mêler ses efforts à ceux de cette chose sans nom. Son travail libre semble flétri par le voisinage du travail esclave. Il n'est plus aussi fier de soutenir sa vie à la sueur de son front. On lui a dégradé son gagne-pain. Il craint d'être confondu avec la race tenue dans l'abjection, et il prétère promener son indépendance de salarié, sa misère prolétarienne

1. Voyez : le *Relatorio* de M. Henrique d'Avila, ministre de l'agriculture, présenté aux Chambres au mois de mai 1883.

dans les pays où il est citoyen comme le patron. Là, du moins, si le capital l'opprime, il a le droit de le saisir à son tour et de s'en faire une force émancipatrice.

Dans la province de l'Amazone, les travailleurs peuvent venir. Ils n'y trouveront plus des hommes dont on achète le corps, mais des ouvriers comme eux, dont on paye les services. Qu'ils viennent en masse à la conquête de l'indépendance et de la fortune par le travail. Qu'ils s'associent entre eux, qu'ils apportent leur travail individuel ou qu'ils se groupent autour d'un riche colon, peu importe. Ils peuvent être assurés qu'ils rencontreront au milieu de nous des frères, des amis, des citoyens libres.

## CHAPITRE V

*L'Avenir*. — Un État de 373 millions d'habitants. — L'Amazonie. — Propagande pour préparer cet avenir. — Le *Pays des Amazones* en Europe. — Un musée permanent. — Comment il devrait être organisé.

La province de l'Amazone, si l'on s'en tient aux données officielles, ne présente qu'une densité de 0.03 habitant par kilomètre carré. C'est la plus faible densité constatée dans l'Amérique du Sud. On s'en fera une idée plus précise en la comparant à celle de quelques États de l'Europe. Or, la densité de la population est, en France, de 72 habitants par kilomètre carré; elle est, en Allemagne, de 86; dans le Royaume-Uni, de 114; en Belgique, de 197. Dans la province de l'Amazone, nous l'avons vu, elle n'atteint même pas une unité.

Cette disproportion entre le petit nombre des habitants et l'immense étendue du territoire ne saurait être attribuée à la supériorité des décès sur les naissances, autrement dit à l'inclémence des milieux, qui se poseraient en obstacles à la multiplication de l'espèce. Les statistiques officielles et ce que nous avons dit du climat ainsi que du pays en général prouvent amplement le contraire.

De simples causes économiques et ethniques expliquent pourquoi, depuis deux siècles, la population est demeurée à peu près stationnaire. Il serait trop long de nous appesantir sur ces considérations. Disons seulement que les centres actuellement habités démontrent la possibi-

lité d'en créer d'autres aussi prospères dans le voisinage et de proche en proche, car il ne faut pas disperser les forces colonisatrices. Nous devons nous avancer à la conquête de la forêt vierge par bandes serrées et non d'après l'ordre mince et dispersé. Il nous faut procéder du connu à l'inconnu, éviter la dispersion et les aventures, relier avant toute chose les villes et les bourgades qui existent déjà par des concessions de terrain intermédiaires.

Évitons de distribuer au hasard les parts de propriété; ayons grand soin, au contraire, de propager l'exploitation de l'Amazone par degrés, par étapes successives, et de fortifier, par une longue ligne continue ou par des cercles concentriques d'émigration, l'importance de la capitale. Que ce corps expéditionnaire et envahisseur des pionniers de l'Amazone s'appuie toujours à sa base d'opérations qui, pour le moment, se trouve être Manáos.

En suivant cette marche sûre, on arrivera, en un temps relativement court, à donner quelque cohésion et quelque densité à la population et à préparer son développement normal; car l'isolement par groupes est infructueux.

Il est probable que le système de coopération s'imposera aux nouveaux colons et transformera nos habitudes sociales. Il ne faut pas s'effrayer de ces conséquences probables d'une colonisation par voie rationnelle. L'Amazone est assez vaste pour tout accueillir et tout supporter. Quand ce pays sera peuplé dans la même proportion que la Belgique, par exemple, il contiendra, au lieu des 58,000 habitants que donne le recensement de 1872, 373 millions d'âmes, autant que l'Europe et l'Asie réunies! Il y aura place, alors, dans cette accumulation d'hommes, pour toute espèce d'organisation du travail et pour toute espèce de régime politique.

Nos utopistes contemporains peuvent se tailler dans cet avenir toutes les Républiques de leurs rêves. Ils ont de quoi. Quant à nous,

il nous suffit d'entrevoir la réalisation de nos plus chères espérances et de pressentir le mouvement qui semble orienter les émigrants de la vieille Europe vers les régions fortunées de l'Amazonie.

Oui, nous en sommes convaincu, cette terre merveilleuse deviendra, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'objectif du commerce et de l'émigration du monde.

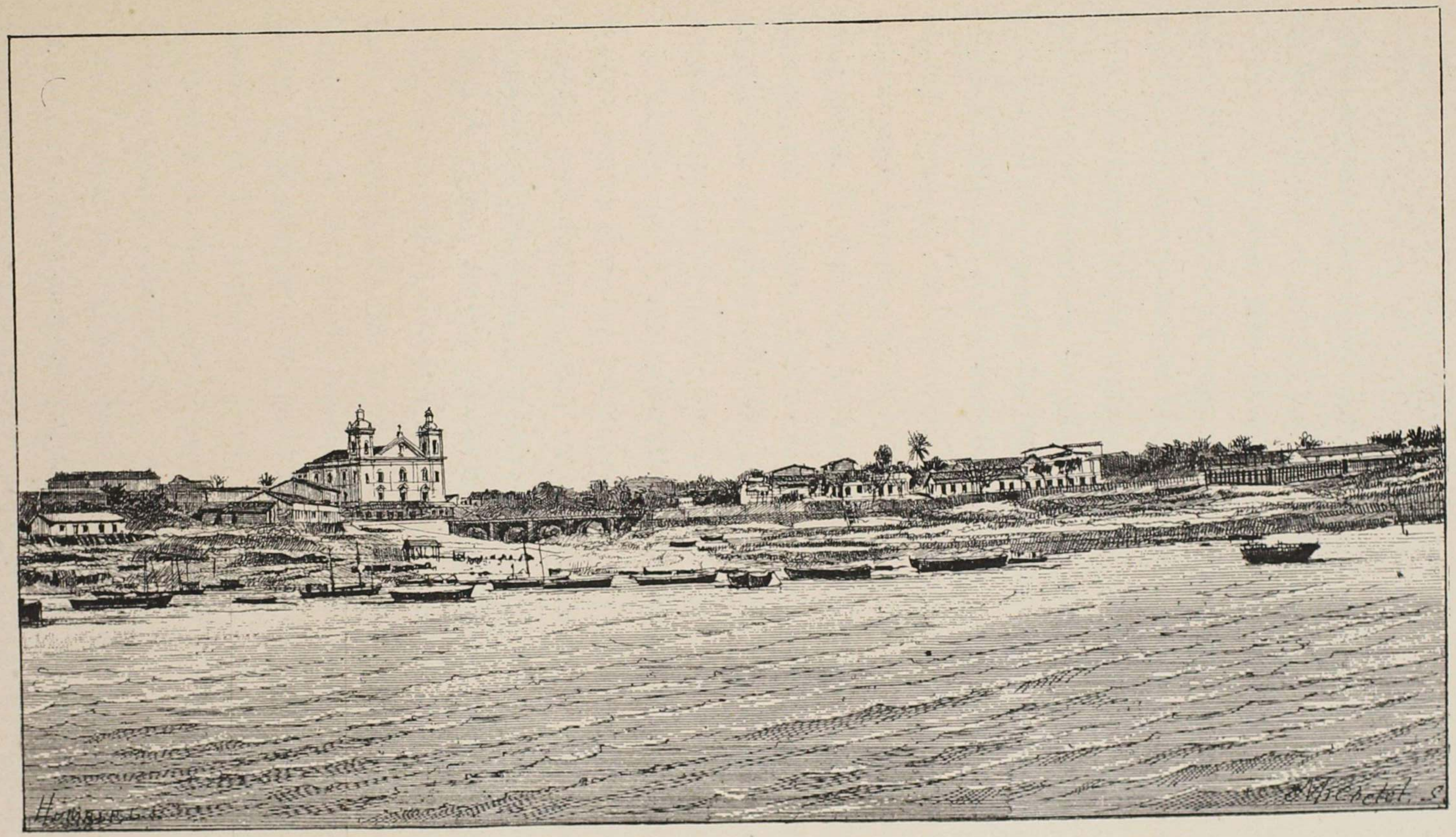
Les peuples européens traversent une crise due en grande partie à la pléthore de population et de production. Il y a trop d'hommes sur cette motte de terre qui est l'Europe. On éprouve le besoin de se desserrer un peu et de se remettre à la conquête pacifique du globe. L'Asie a été épuisée par les civilisations primitives ; l'Europe a été pressurée par deux ou trois mille ans d'exploitation intensive ; l'Amérique du Nord est en pleine activité. Il ne reste donc plus à faire produire que l'Afrique et l'Amérique du Sud. Les nations sont en éveil, et, ne croyant obéir qu'à leurs intérêts et suivre leurs besoins, elles se disposent à achever le grand œuvre providentiel qui est la raison d'être mystérieuse de l'humanité. Partout elles se répandent et cherchent à vivre plus à l'aise. Partout elles dirigent la surabondance de leurs produits, stérilisés entre leurs mains. Les débouchés s'entr'ouvrent peu à peu et la civilisation se propage sur tous les points de la terre.

Le temps n'est plus où la colonisation était regardée comme une plaie qui appauvrissait la métropole. Cela était vrai lorsque les peuples étaient plus particulièrement adonnés à l'agriculture et que les bras ne suffisaient pas aux terres. Mais aujourd'hui la transformation de l'outil et la prédominance de l'industrie condamnent les hommes à émigrer et à faire voyager leurs produits. Étendre la mère patrie le plus loin possible est, pour le présent, une cause de prospérité et, pour l'avenir, par l'effet du croisement des races, une prépondérance assurée au génie de celle qui aura semé le plus de ses enfants sur la terre.

La Grande-Bretagne envoie ses enfants au loin, et jamais sa richesse n'a été plus grande. L'Allemagne voit les siens fuir par centaines de mille, et sa puissance s'affirme chaque jour davantage. L'Italie est la seule nation latine qui entretienne la propagation du sang latin dans l'univers et empêche l'humanité de l'avenir d'être une résultante trop exclusive des autres races rivales. L'Italie, dont les populations émigrent en masse, présente l'un des plus remarquables exemples de relèvement à notre époque. La Russie pousse ses sujets vers l'Asie, et sa population ne cesse d'augmenter.

Ces phénomènes sont d'une explication fort simple. Sans parler des relations commerciales qui s'établissent presque toujours entre la métropole et les colons, au grand profit de tous, il est évident que le trop-plein qui émigre laisse plus de place à ceux qui restent et leur permet de combler les vides par des générations abondantes. Les nations qui émigrent ne sont pas les nations naturellement les plus pauvres ; mais elles pourraient le devenir, si elles n'émigraient pas. Il est certain que le régime de la grande propriété et du droit d'aînesse sont, pour l'Allemagne et l'Angleterre, une des principales causes d'émigration. En France, où la propriété est mieux répartie, plus de citoyens peuvent s'attacher à la terre et vivre du sol. L'émigration doit donc y être naturellement moins abondante. Cependant, elle ne fournit pas ce qu'elle devrait fournir normalement si les mariages avaient toute leur fécondité. Aussi entend-on des hommes, comme M. Paul Leroy-Beaulieu, lui crier que la colonisation est pour elle une question de vie ou de mort, et que, sans la colonisation, elle retombera au rang de la Roumanie ou de la Grèce.

La France semble, depuis quelques années, se rendre à cette évidence et tenter des entreprises colonisatrices. Espérons qu'elle ne se contentera pas de la gloire stérile d'imposer son protectorat sur quelques coins de terre éloignés et qu'elle saura profiter de ses nou-



101. — Manáos, vue prise de la rivière.

velles conquêtes pour entrer enfin dans la voie large de l'émigration par les capitaux et par les hommes.

Nous ne sommes, nous autres Amazoniens, qu'à deux semaines des meilleurs ports de l'Europe. Nous offrons au commerce du monde toutes les matières premières les plus précieuses, les denrées alimentaires, les épices et les aromates, les fibres textiles, les matières tinctoriales et tannantes, les gommes, les résines, les baumes, les essences, les sucs épaissis, les huiles, les substances médicinales, les bois de construction et d'ébénisterie, les pelleteries, les plumes, l'ivoire végétal. Nous pouvons recevoir, en échange, pendant de longues années encore, le beurre, le blé, la bière, le vin, le cognac, les conserves alimentaires, les draperies, le linge, les armes, le sel, les instruments agricoles, les meubles, les machines, les objets de luxe, tous les articles d'Europe qui ne trouvent plus ailleurs des débouchés suffisants. Nous méritons donc que l'on s'occupe un peu de nous.

Le voyage qui se fait aujourd'hui en 25 ou 28 jours, du Havre à Manáos, pourra s'effectuer en une dizaine de jours, lorsque de vastes steamers perfectionnés auront remplacé les bateaux à vapeur qui accomplissent présentement la traversée.

Déjà de grands projets ont été réalisés. L'auteur de ces lignes se souvient qu'en 1862, lorsqu'il fit pour la première fois le voyage de Pará à Saint-Nazaire, sur un navire à voiles, il mit quarante-sept jours de mer. On pourra bientôt aller de Liverpool, d'Anvers, du Havre, de Hambourg à Parintins, à Itacoatiára et à Manáos avec autant de facilité et en aussi peu de temps que l'on va à Philadelphie et à New-York. Nous nous rapprochons peu à peu de l'Europe ; que l'Europe fasse le dernier pas.

Les nations de l'ancien continent qui savent à quel point les États-Unis, à force de droits protecteurs et quasi prohibitifs, se sont transformés en pays industriel, pour leur faire une concurrence

redoutable, comprendront bientôt que c'est vers le Brésil, vers l'Amazonie, qu'ils doivent faire affluer le courant d'émigration qui sort de leur sein. Leur intérêt parlera plus haut que leurs préjugés.

Quoi ! vous constituez l'association internationale africaine, pour laquelle vous faites des sacrifices fabuleux en hommes et en argent, et qui vous oblige à créer de toutes pièces des États perdus au fond du continent noir. Belges, Français, Portugais, Allemands, vous vous acharnez sur ces terres, parce que vous espérez y trouver de futurs clients pour vos manufactures, parce que vous comptez bien leur dérober les produits qui vous manquent sur votre sol.

Les Français font des sacrifices considérables en hommes et en argent pour s'implanter au Tonkin et à Madagascar; ils aspirent à reconstituer leurs anciennes possessions maritimes et à étendre leur légitime influence sur des continents lointains ou sur des îles perdues dans l'Océan.

Les Allemands se querellent avec l'Angleterre pour une bande de terre africaine; ils poursuivent la louable ambition d'annexer des colonies à leur formidable empire, qui fait trembler l'Europe.

L'Italie et la France se disputent la Tunisie et la Tripolitaine ; l'Espagne et la France convoitent le Maroc.

L'Angleterre insatiable travaille à s'emparer de la dépouille des Pharaons. Toute l'Europe traverse une crise de croissance et fait des efforts pour s'étendre.

Et, pour l'Amazonie, qui à elle seule est plus vaste que le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne et l'Italie pris ensemble [1], pour l'Amazonie

1. La superficie de la province de l'Amazone est de 1,897,020 kilomètres carrés ;
Celle du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne est de 314,952 kilomètres carrés ;
Celle de la France, de 528,401 kilomètres carrés ;
Celle de l'empire allemand, de 539,737 kilomètres carrés ;
Celle de l'Italie, de 276,322 kilomètres carrés.
Ces quatre pays réunis ne donnent que 1,659,412 kilomètres carrés. L'Amazonie l'emporte de 237,608 kilomètres carrés.

qui demande des colons dont les échanges profiteront à la mère-patrie ; pour l'Amazonie, où l'on trouve déjà le terrain tout préparé, une civilisation qui s'affirme, un marché en possession d'éléments de vie et des avantages sans nombre offerts aux immigrants ; pour l'Amazonie, située relativement à peu de distance de l'ancien continent et qui peut devenir l'entrepôt de la plus grande partie du commerce des républiques limitrophes et des trois Guyanes ; pour la riche Amazonie, on ne tente rien, on ne fait aucun grand projet de colonisation !

Il est vrai qu'il n'y a pas un seul coup de fusil à tirer et qu'il ne s'agit que d'exproprier des forêts et des bêtes fauves.

L'Europe a peut-être une excuse à son indifférence : c'est qu'elle ignore les ressources de notre région privilégiée. Les beaux travaux qui ont eu pour objet cette incomparable vallée sont dus à des spécialistes, et n'ont pu, par conséquent, pénétrer la masse du public qui s'intéresse assez peu d'ordinaire aux écrits scientifiques. Quelques-uns d'entre eux, et les meilleurs, ont paru à une époque où l'attention n'était pas encore tournée vers les pays lointains.

L'Amazonie n'a pas encore été vulgarisée. La presse ne lui a pas encore fait une publicité digne d'elle. Comme les honnêtes personnes, elle ne fait pas assez parler de ses mérites. Depuis un an, cependant, la province de l'Amazone fait des efforts pour se faire connaître et apprécier. Elle a bien voulu, sur l'initiative de son Assemblée législative provinciale, nous confier cette tâche difficile autant qu'honorable. Nous nous sommes mis à l'œuvre dans la mesure de nos forces, soutenu par un grand amour pour la patrie, nourrissant les longs espoirs sinon les vastes pensées. Dans les journaux, dans les revues périodiques, dans les publications de tout genre, nous avons cherché à répondre de notre mieux à la confiance qu'elle a placée dans notre patriotisme.

Cette propagande n'a pas tardé à porter ses fruits. On commence

à s'occuper de nous et à soupçonner notre existence. A Paris, c'est le commencement de la popularité. Déjà des demandes nous ont été adressées; quelques émigrants sont partis, d'autres se consultent et s'efforcent d'entraîner des compagnons de route. Il y a l'ébranlement qui précède toute mise en marche.

Ces symptômes nous encouragent à tenter de nouveaux efforts. Mais nous avons besoin d'être secondé dans notre mission. Une seule voix est bien faible, et nous ne sommes plus au temps où elle suffisait à entraîner des peuples à de saintes aventures. L'enthousiasme n'habite plus guère que la poitrine des poètes qui ne sacrifient pas à la muse naturaliste, ou le cœur des apôtres. La majorité des hommes n'est sensible qu'aux sollicitations de ses intérêts terrestres. C'est donc à cet endroit que nous devons frapper.

Les leçons de choses sont assez de mode. Elles introduisent la conviction par l'œil toujours prêt à se laisser séduire.

Pourquoi ne tenterions-nous pas ce grand moyen ? Pourquoi ne ferions-nous pas venir l'Amazonie en Europe? Pourquoi ne ferions-nous pas toucher du doigt à cette grande incrédule tout ce que notre terre porte dans ses flancs, en lui disant : *Vide latus ?*

Ce n'est pas un *Christophore* que nous rêvons pour convertir l'Europe, mais une simple exposition permanente de nos produits et de nos industries.

Un musée amazonien à Paris, centre d'attraction de toute l'Europe, Mecque du monde où l'étranger de tout pays vient faire son pèlerinage périodique; un musée de l'Amazone sur les bords de la Seine, ce serait, pour les amateurs de nouveautés, une attraction sans précédent ; pour les savants, un intéressant et facile sujet d'études; pour les artistes et les lettrés, un régal de pittoresque ; pour les producteurs, une émulation et un document ; pour tous, un stimulant à l'émigration féconde.

Ce musée comprendrait deux sections distinctes.

Dans la première figureraient toutes les matières premières déjà exploitées et toutes celles qui sont susceptibles de l'être.

Dans la seconde, on classerait des échantillons de tous les articles européens demandés par le consommateur de l'Amazone.

Des brochures et des tableaux feraient connaître les terres disponibles, leur prix, leur situation, leur fertilité, le genre de culture qui leur convient, les avantages accordés aux émigrants et des renseignements pratiques pour émigrer. On pourrait y joindre un bureau d'agence pour les demandes et les offres d'emplois, et, au besoin, une sorte de bourse des marchandises, etc., etc.

Des conférences et des lectures fréquentes, faites par les membres les plus autorisés de la colonie brésilienne, par des voyageurs et des négociants connaissant le pays, des réunions périodiques auxquelles la presse serait conviée, des cours gratuits de langue portugaise, compléteraient l'ensemble de cette organisation.

Cette exposition permanente ne serait pas très coûteuse. Les libéralités des citoyens, soucieux de la grandeur de leur pays, y pourvoiraient en partie. Elle serait d'ailleurs organisée à l'instar du musée des arts décoratifs de Londres, et elle pourrait être facilement transportée aux expositions universelles sans entraîner de nouveaux frais.

L'œuvre est grandiose et originale. Elle est digne de la province qui marche si résolument dans la voie du progrès. Elle ferait plus que dix ans de propagande par la plume et la parole. Elle ferait plus que tous les appels adressés par la presse aux futurs colons de l'Amazone, plus que toutes les lois et que toutes les subventions ayant pour but de provoquer à l'émigration.

Les divers peuples de l'Europe apprendraient ainsi à connaitre ce pays des Amazones, cet El-Dorado légendaire, ces splendides terres à caoutchouc. Ils recevraient la grande révélation de la nature tropicale,

et aspireraient à entrer en rapports plus intimes avec ces contrées.

Pour notre part, nous serions heureux de préparer ce resplendissant avenir et de dépenser notre vie pour ce grand œuvre. Nous disons volontiers comme Camoëns [1] :

Seule manque à mes vœux cette gloire sans prix ;
Que mes efforts, enfin, soient goûtés et compris !

1. *Les Lusiades*, chant x, 145e strophe.

# AMÉRIQUE DU SUD

par E Levasseur

Div nistère de l'empire.

| NOMBRE. | NOMS. | | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|---|
| | | arcellos. | |
| 1 | Barcellos (village) . . . . | . | |
| 2 | Borba (village) . . . . . | . | |
| 3 | Cudajaz (village) . . . . | z. | |
| 4 | Coary (village) . . . . . | ellos. | |
| 5 | *Itacoatiára* (ville) . . . . | ra. | |
| 6 | Labria (village). . . . . | . anáos. | Du municipe de Manáos.<br>N'a pas encore été instituée canoniquement. |
| 7 | Manaos (ville, ch.-lieu de | nia Nova. | N'a pas encore été instituée canoniquement. |
| 8 | Manicoré (village) . . . . | oré. | |
| 9 | Maués (village) . . . . | Maués. | |
| 10 | Moura (village) . . . . . | - Branco. | Du municipe de Barcellos.<br>N'a pas encore été instituée canoniquement. |
| 11 | Olivença (village) . . . | | Du municipe de Teffé. |
| 12 | Silvés (village) . . . . | Silves. | N'a pas encore été instituée canoniquement. |
| 13 | *Teffé* (ville). . . . . | onte-Bôa. a. | N'a pas encore été instituée canoniquement. |
| 14 | *Parintins* (ville) . . . . | -Bella-da- | |
| 15 | Villa-Nova-da-Barreirinh | dirá. | Du municipe de Parintins. |

15°
5°
N
S
GUIANA INGLEZA
GUIANA NEERLANDEZA
PROVINC
Quimirapaca
R. Ibarana
Caxociras
R. Mahu
L. do Amacú
R. Tacutú
R. Rupunury
Rio Essequibo
Fazenda Nac.
S. Marcos
S. Joaquim
Boavista
Caxoeirinha
Cotovello
Cad. Grande
Rio Uraucau
Sa do Catrimany
Sa de Acarahy
Sa Tumucumaque
Equador ou linha equinoxial
Is JAUAPERYS
OU CHRICHANÃS
Is Terecumas
Rio Uraima
Mamunda
Rio Trombetas
R. Saraquatá
Rio Cupo
0°

# TABLE DES MATIÈRES


Pages.

LETTRE de M. le Baron de Hübner. . . . . V

LETTRE-PRÉFACE de M. E. Levasseur. . . . . VII

AU LECTEUR. . . . . XIII

INTRODUCTION. . . . . XVII

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

*Notions générales.* — D'où vient le nom des Amazones. — Comment ce nom a été inventé et s'est propagé. — Une page d'Hérodote. — Les premiers voyageurs du fleuve des Amazones. — M. de Bismarck dans l'Amazonie. 1

CHAPITRE II

*Situation géographique.* — Étendue, limites, configuration. — Avantages généraux de cette situation géographique. — Comment on accède à la province de l'Amazone. — Bassin de l'Amazone. — Son développement, masse de ses eaux. — Causes de ces phénomènes tirées : de l'ampleur des versants, de l'orientation des côtes et du mode de formation géologique. — Orographie. — Caractère géologique du sol. — Hydrographie. — Climat . . . 18

CHAPITRE III

*Règne animal.* — Rôle du naturaliste dans la vallée de l'Amazone. — Différence entre la faune amazonienne et celle des autres parties du globe. — Classe des mammifères. — Classe des oiseaux. — Légendes brésiliennes. — Classe des reptiles. — Classe des batraciens. — Classe des poissons. — Richesse ichtyologique incroyable. — Le pirarucú. — Quelques chiffres relatifs à l'exportation de ce poisson . . . . . 32

CHAPITRE IV

*Règne végétal.* — Bois de construction civile et navale. — Bois de menuiserie et d'ébénisterie. — Plantes alimentaires. — Épices et aromates. — Fibres textiles. — Matières tinctoriales et tannantes d'origine végétale. — Matières oléagineuses. — Substances médicinales. — Gommes, gommes-résines, oléo-résines, baumes et essences. — Ivoire végétal. — Caoutchouc. 81

CHAPITRE V

*Règne minéral.* — La véritable richesse de l'Amazonie. — Comment on doit procéder à l'exploitation du règne minéral. — Transformation que le fer et la houille devront opérer dans l'Amazonie. — Manière de préparer cette transformation. — Gisements d'or traditionnels. — Agate, diorite, trapp, syénite, jade, feldspath, schiste. — Argile. — Chaux. — Houille. — Porphyre. — Cristal de roche. — Sel. — Pierre ponce. — L'avenir de ces richesses. . . . . 110

## DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

*Organisation de l'État et de la province au Brésil.* — Organisation de la province de l'Amazone. — Division administrative, judiciaire et ecclésiastique. — Histoire politique. — Ce qu'était ce territoire avant 1852. — Description de Manáos à cette époque. — Ce qu'est devenu Manáos. — La population de la province. — Éléments qui la composent. — Brésiliens, Indiens et étrangers . . . . . 125

CHAPITRE II

*Vie domestique et sociale.* — Maisons. — Hospitalité amazonienne. — Meubles. — Vêtements. — Aliments. — Excitants. — Mœurs et coutumes. — Assistance publique . . . . . 145

CHAPITRE III

*Moyens de subsistance.* — Richesses ichtyologiques. — Description d'un emplacement exceptionnel. — Lois accordant des avantages aux compagnies de pêcheries. — La pêche à la tortue. — La pêche sur les plages. — Loi à ce sujet. — Le *beurre* de tortue. — Son exportation. — Le *peixe-boi*. —

Son exportation, sous forme de conserves. — Le pirarucú. — Quantités exportées. — Les pêches destructives. — La chasse. — L'agriculture. — Comment elle est en décadence. — Le cacao. — Élève de bétail. — Lois provinciales en faveur de l'agriculture . . . . . 162

CHAPITRE IV

MOYENS DE SUBSISTANCE : *Industrie.* — Comment l'industrie se trouve en décadence. — Encouragements que lui donne le gouvernement provincial. — Les produits forestiers. — La fibre *tucum*. — L'étoupe. — Le *cumaru* ou fève-tonka. — La girofle. — Les châtaignes ou noix du Brésil. — Statistique. — Une citation de Wallace. . . . . 176

CHAPITRE V

MOYENS DE SUBSISTANCE : *Industrie* (suite). — Produits forestiers. — Le caoutchouc. — Ce qu'il est. — Sa découverte. — Comment on l'extrait. — Production du caoutchouc de Pará. — Le caoutchouc au point de vue scientifique. — Ses applications. — Progrès de la production de caoutchouc. — Exportation de la province de l'Amazone. — Progression rapide de l'exportation de caoutchouc. — Comment elle est due exclusivement au travail libre et national. — Le caoutchouc en France. . . . . 187

CHAPITRE VI

*Commerce et navigation.* — Ce qu'était la navigation de l'Amazone avant 1853. — La « Compagnie de navigation de l'Amazone ». — Ses bénéfices. — Commerce d'importation et d'exportation. — Le port de Pará et le port de Manáos. — Mesures prises par ce dernier pour s'affranchir. — Impôts et droits sur les exportations. — Importations par cabotage. — Exportations opérées par la douane de Manáos. — Exportations opérées par la « Recette provinciale » de l'Amazone. — Lignes de paquebots pour l'étranger. — Le commerce avec les républiques limitrophes. — Lignes de navigation. 203

CHAPITRE VII

*Arts et sciences.* — La situation des aborigènes à l'époque de la découverte. — Arts des Indiens. — La langue des Indiens. — Leur poésie. — Influence portugaise. — La musique et la danse des Indiens. . . . . 221

CHAPITRE VIII

*Enseignement moderne.* — Organisation générale de l'instruction publique au Brésil. — Ce qu'était l'instruction publique dans la province de l'Amazone

il y a trente-cinq ans. — Ce qu'elle est devenue. — Crédits consacrés à l'instruction publique par le budget provincial. — Écoles primaires publiques. — Écoles nocturnes. — Enseignement secondaire. — École normale. — Enseignement professionnel. — Musée botanique. — Un exemple à suivre . . . . . 239

### CHAPITRE IX

*Culte et rites religieux*. — Le sentiment religieux chez les Indiens. — Comment leurs croyances religieuses ont dû se produire. — Superstitions indiennes. — L'idole amazonienne. — Une trouvaille de M. de Castelnau. — Influence des jésuites et des autres missionnaires sur les croyances primitives des aborigènes. — Le *saïré*. — Le catholicisme actuel . . . . . 251

---

## TROISIEME PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

*Voyages d'exploration*. — Pourquoi les Européens doivent s'intéresser à cette province. — La Condamine. — Humboldt. — Ses prédictions. — M. de Castelnau. — Wallace, Maury. — Prétentions des États-Unis de l'Amérique du Nord et de la Grande-Bretagne. — La mission des lieutenants Herndon et Gibbon. — Leur rapport. — W. Chandless sur le Purús. — Ses précurseurs. — Excursion de M. José de Paranaguá. — Les ingénieurs J. et F. Keller sur le rio Madeira. — Louis Agassiz. — Coutinho, Barboza-Rodrigues et Haag. — Préjugés européens au sujet des explorations dans l'Amazonie . . . . . 273

### CHAPITRE II

*Systèmes de colonisation*. — Les premières tentatives de colonisation. — Pourquoi elles devaient échouer. — Préjugés contre la colonisation par l'Européen. — Essai de colonisation par les Indiens. — Un grand évêque et un grand projet. — L'évêque de Pará et le *Christophore* . . . . . 304

### CHAPITRE III

*Systèmes de colonisation* (suite) — Lois en faveur des immigrants. — Faveurs récentes accordées à ceux qui émigreront. — L'émigrant prolétaire. Salaires et prix des matériaux à Manáos. — Le petit propriétaire et

le petit industriel. — L'émigration des capitaux. — Négociants étrangers établis à Manáos. — Les Français dans le rio Solimões. — Garanties accordées aux étrangers par les lois brésiliennes . . . . . 319

CHAPITRE IV

*La prospérité de la province de l'Amazone.* — En quoi elle consiste. — Tableau de ses progrès. — Réformes qu'elle a réalisées. — Plus d'esclaves ! — Comment l'esclavage s'est établi au Brésil. — Mesures pour l'abolir. — Suppression de l'esclavage dans la province. — Avantages économiques de cette réforme . . . . . 344

CHAPITRE V

*L'avenir.* — Un État de 373 millions d'habitants. — L'Amazonie. — Propagande pour préparer cet avenir. — Le *Pays des Amazones* en Europe. — Un musée permanent. — Comment il devrait être organisé. . . . . 361

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

## CONTENUES DANS CE VOLUME

---


1. — Le port de manáos, *un jour de régates*, d'après une photographie originale.
2. — Indien uaupé (*une Amazone d'Orellana*), d'après un dessin de M. Barboza-Rodrigues.
3. — Statue d'une indienne en voyage (*Tapuya*), d'après un dessin de M. A. Rodrigues-Ferreira.
4. — Place de nazareth, *à Belem* (Pará), d'après une photographie originale.
5. — Route de nazareth, *à Belem* (Pará), d'après une photographie originale.
6. — Source d'eau potable, *à Belem* (Pará), d'après une photographie originale.
7. — Ile de coutijouba (Pará), d'après une photographie originale.
8. — Passage d'un rapide, *dans le rio Madeira*, d'après un dessin de M. le Dr J.-Severiano da Fonseca, dans son livre *Viagem ao redor do Brazil* (Rio-de-Janeiro, 1881).
9. — *Pécari amazonien*, d'après un dessin original.
10. — *Dans le rio Jauapery*, d'après une photographie originale.
11. — *Jaguar amazonien*, d'après un dessin original.
12. — Moura, *village du rio Negro*, d'après une photographie originale.
13. — Mutum amazonien *ou hocco*, d'après un dessin original.
14. — *Toucan amazonien*, d'après un dessin original.
15. — *Loutre de rivière*, d'après un dessin original.
16. — *Colibri*, d'après un dessin original.
17. — *Coaty*, d'après un dessin original.
18. — *Jacamy*, d'après un dessin original.
19. — Singe hurleur *ou quariba*, d'après un dessin original.

20. — *Lamantin amazonien ou peixe-boi*, d'après un dessin original.
21. — *Ara*, d'après un dessin original.
22. — IBIS DE L'AMAZONE *ou guará*, d'après un dessin original.
23. — *Jaçána*.
24. — *Fourmilier*, d'après un dessin original.
25. — *Seriema*.
26. — *Agouti*, d'après un dessin original.
27. — *Capivára*, d'après un dessin original.
28. — *Nandou*, d'après un dessin original.
29. — *Paresseux*, d'après un dessin original.
30. — *Tapir*, d'après un dessin original.
31. — *Páca*, d'après un dessin de M. le Dr J.-Severiano da Fonseca, emprunté à l'ouvrage cité plus haut.
32. — *Tatou*, d'après un dessin emprunté au même ouvrage.
33. — *Singe coiata*, d'après un dessin original.
34-35— *Papayer et fruit*, d'après un dessin de M. E. Vinson.
36-37— *Roucouyer et capsules*.
38. — SIPHONIA ELASTICA *ou arbre à caoutchouc*.
39. — COCA *ou ipadou*.
40. — *Fruit du cacaoyer*.
41. — *Arbre à pain*.
42. — *Vanille*.
43. — *Victoria-regia*, d'après l'ouvrage cité de M. le Dr J.-Severiano da Fonseca.
44. — BARQUE *des tribus sauvages, riveraines de l'Amazone*, d'après un dessin emprunté à la *Revista da Exposição Anthropologica Brazileira*, de M. le Dr Mello-Moraes fils (Rio-de-Janeiro, 1882).
45. — LE PORT DE MANÁOS, *pendant la baisse de la rivière*, d'après une photographie originale.
46. — *Masque du Jurapary*, d'après une photographie originale.
47. — TUCHÁUA, *chef indien du rio Waupès*, d'après une photographie originale.
48. — *Le même*, d'après une photographie originale.
49-50 — TORÈS, *instruments de musique*, d'après la *Revista* de M. le Dr Mello-Moraes fils.
51. — IGASÁUA, *urne funéraire indienne*, d'après un dessin de M. Barboza-Rodrigues (*Antiguidades do Amazonas*, Rio-de-Janeiro, 1879).
52. — VASE EN ARGILE *des anciens Indiens*, d'après le même ouvrage.
53. — *Trompette indienne*, d'après un dessin de la *Revista* de M. le Dr Mello-Moraes fils.
54. — *Indienne travaillant un arc*, d'après la même *Revue*.

55. — *Indienne Ara*, d'après un dessin de M. Barboza-Rodrigues.
56. — *Chaume d'Indiens mi-civilisés*, d'après un dessin de M. A. Rodrigues-Ferreira.
57. — *Chez les Indiens Crichanás*, d'après une photographie originale.
58-59— Mimbys, *instruments de musique*, d'après la *Revista* de M. le Dr Mello-Moraes fils.
60. — Idole amazonienne, *découverte par M. Barboza-Rodrigues*.
61. — Maracá, *instrument de musique*, d'après la *Revista* de M. le Dr Mello-Moraes fils.
62-63 — Sarypin, yapérêpé, sary (*gants indiens*), et cotecá (instrument de musique), d'après M. Barboza-Rodrigues.
66. — *Construction d'une pirogue*, (montaria) *par les indiens*, d'après un dessin de la *Revista* de M. le Dr Mello-Moraes fils.
67. — *Un pont à Manáos*, d'après une photographie originale.
68. — *Indienne chasseresse*, d'après un dessin de la *Revista* de M. le Dr Mello-Moraes fils.
69. — *Indien Canixana*, d'après M. Barboza-Rodrigues.
70. — *Indien Mundurucú*, d'après le même auteur.
71. — *Indien Uaupé*, d'après M. A. Rodrigues-Ferreira.
72. — *Baraquement d'Indiens*, d'après la *Revista* de M. le Dr Mello-Moraes fils
73. — *Groupe d'Indiens*, d'après une photographie originale.
74. — *Couteau à graver des anciens Indiens*, d'après M. Barboza-Rodrigues.
75. — *Indien Miránha*, d'après le même auteur.
76. — Saut du theotonio, *dans le rio Madeira*, d'après l'ouvrage de M. le Dr J.-Severiano da Fonseca.
77. — Igarité, *barque des Indiens du rio Negro*, d'après M. A. Rodrigues-Ferreira.
78. — *Une rue à Manáos*, d'après une photographie originale.
79. — A travers le saut du girau, *dans le rio Madeira*, d'après l'ouvrage de M. le Dr J.-Severiano da Fonseca.
80. — *Une cascade*, d'après un dessin original.
81. — Un coin de jardin, *dans un sitio*, d'après un dessin original.
82. — *M. Barboza-Rodrigues chez les Crichanás*, d'après une photographie originale.
83. — *Indienne Botocuda*, d'après une photographie originale.
84. — *Indienne Botocuda*, d'après une photographie originale.
85. — Ajarú, *dans le rio Jauapery*, d'après une photographie originale.
86. — Habitation du président de la province, *à Manáos*, d'après une photographie originale.
87. — *Eglise à Manáos*, d'après une photographie originale.

88. — *Rue et cimetière à Manáos*, d'après une photographie originale.
89. — Pont *du quartier des Remedios*, á Manáos, d'après une photographie originale.
90. — Manáos, *vue prise du quartier des Remedios*, d'après une photographie originale.
91. — Mgr de macedo, *évêque de Pará et de l'Amazone*, d'après une photographie originale.
92. — *Un missionnaire chez les Indiens*, d'après une photographie originale.
93. — *Hôtel de l'Assemblée législative provinciale*, à Manáos, d'après une photographie originale.
94. — La grande cascade, a manáos, *à l'époque des basses eaux*, d'après une photographie originale.
95. — Inauguration des travaux pour la canalisation de l'eau, *dans la Cachoeira grande, à Manáos*, d'après une photographie originale.
96. — *Paysage amazonien*, d'après une photographie originale.
97. — Autre vue de la grande cascade, *à Manáos*, d'après une photographie originale.
98. — *Le port de Manáos*, d'après une photographie originale.
99. — Débarcadère, *rampa da Imperatriz à Manáos*, d'après une photographie originale.
100. — Les Lages, *rochers près Manáos*, d'après une photographie originale.
101. — Manáos, *vue prise de la rivière*, d'après une photographie originale.

## CARTES

Carte de la province de l'Amazone.
Carte de l'Amérique du Sud.

FIN DE LA TABLE DES ILLUSTRATIONS

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau (Cl.) 932.12.84.

008289